

OFDT

Observatoire français des drogues et des toxicomanies

105, rue La Fayette

75 010 Paris

Tél : 33 (0)1 53 20 16 16

Fax : 33 (0)1 53 20 16 00

courrier électronique : ofdt@ofdt.fr

Les études publiées par l'OFDT sont consultables sur le site web :
<http://www.drogues.gouv.fr>

**LIRESS (RAS Lab.
Laboratoire de recherche
autonome sur les sociétés)**
Maison des associations
93 La Canebière
13 001 Marseille
a.liress@voila.fr

ISBN : 2-11-092700-3

OFDT - février 2001

Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France



Observatoire français des drogues et des toxicomanies

Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France

A. Fontaine
C. Fontana
C. Verchère
R. Vischi

Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France

juillet 1999 - juin 2000

LIRESS (RAS Lab.)

**A. Fontaine
C. Fontana
C. Verchère
R. Vischi**

Février 2001

INTRODUCTION	9
1 - DÉFINITION DE L'ENQUÊTE	9
2 - APPROCHE ETHNOSOCIOLOGIQUE	9
3 - LE CHAMP D'ÉTUDE	10
<i>Drogues et usages</i>	10
<i>Problématique</i>	13
4 - SITUATION SPATIO-TEMPORELLE DE L'ÉTUDE	13
<i>Espace particulier investi</i>	14
5 - LE CONTEXTE DE L'ENQUÊTE	14
<i>Caractéristiques de la population observée</i>	15
<i>Le commanditaire</i>	16
<i>L'équipe de recherche</i>	16
6 - LES DONNÉES RECUEILLIES	17
<i>Description sommaire de la population interrogée</i>	17
<i>Les observations de terrain</i>	18
<i>Traitement des données et présentation de l'information</i>	19
PARTIE I	
PARTICULARITÉS DES USAGES	
LES CONTEXTES DE CONSOMMATION	21
1 - ÉLÉMENTS CONTEXTUELS GÉNÉRAUX	23
<i>Disponibilité/proximité des produits</i>	23
<i>Usages sociaux (partenariat/collectivité)</i>	26
2 - CONTEXTES CIRCONSTANCIÉS	31
<i>Aménagement des prises</i>	31
<i>Particularités du contexte festif techno</i>	35
<i>Conclusion</i>	43
REPRÉSENTATIONS	45
1 - ENVIRONNEMENT IDÉOLOGIQUE GLOBAL : CRITIQUE ET DISTANCIATION DES NORMES SOCIÉTALES	45

2 - INTERPRÉTATION ET/OU THÉORISATION DE L'USAGE	50
3 - PERCEPTION DES PRODUITS SELON LES USAGERS , ÉCHELLES DE VALEURS	54
<i>Selon la nature des effets et le type d'usage</i>	54
<i>Selon le risque physique, psychologique, social</i>	56
<i>Conclusion</i>	58

LES PRATIQUES DE POLYUSAGE **61**

1 - MODALITÉS DE PRISE DES PRODUITS EN ASSOCIATION	62
<i>Épisodes de polyconsommation: les « recettes du polyusager »</i>	
ou « de l'art d'accommoder les poisons »	62
<i>Plusieurs façons de prendre un ou des produit(s)</i>	66
2. EFFETS DES DIFFÉRENTES ASSOCIATIONS RELEVÉES	73
<i>L'alcool, le tabac et le cannabis, des produits plates-formes</i>	73
<i>Les antagonistes</i>	75
<i>Autres combinaisons mentionnées</i>	78
<i>Les associations évitées par les usagers</i>	81
<i>Conclusion</i>	82

PARTIE II

PARTICULARITÉS DES SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

LE SPEED **85**

1 - CARACTÉRISTIQUES	85
<i>Historique</i>	85
<i>Présentation/aspect</i>	86
<i>Appellations relevées</i>	86
<i>Disponibilité/prix</i>	87
2 - REPRÉSENTATIONS	87
<i>Perception du produit</i>	87
<i>Effets recherchés et ressentis</i>	90
3 - PRATIQUES	95
<i>Contextes</i>	99
<i>Modes d'administration</i>	98
<i>Rencontre avec le produit</i>	101
<i>Gestion de l'usage</i>	102
<i>Les associations</i>	104
<i>Conclusion</i>	106

LA COCAÏNE **109**

1 - CARACTÉRISTIQUES	109
<i>Historique</i>	109
<i>Appellations relevées</i>	110
<i>Présentation, qualités, produits de coupe</i>	110
<i>Disponibilité, prix</i>	112
2 - PRATIQUES	113
<i>Contextes d'usage</i>	113
<i>Modes d'administration</i>	116
3 - EFFETS RECHERCHÉS ET RESSENTIS	119
4 - RAPPORT AU PRODUIT ET STRATÉGIES DE GESTION	122
<i>Rencontre avec le produit</i>	122
<i>Rapport au produit, épisodes de consommation régulière</i>	124
<i>Stratégies de gestion</i>	126
<i>Dosages, temporalité, fréquence</i>	128
<i>Tolérance</i>	129
<i>L'abus</i>	130
5 - REPRÉSENTATIONS ET DISCOURS SUR LE PRODUIT	130
<i>Conclusion</i>	132

LA KÉTAMINE **135**

1 - CARACTÉRISTIQUES	135
<i>Historique</i>	135
2 - USAGERS ET CONTEXTES RENCONTRÉS	137
3 - ASPECTS, APPELLATIONS RELEVÉES, PRIX	139
4 - MODES D'USAGE	141
5 - REPRÉSENTATIONS	143
6 - EFFETS RESSENTIS ET RECHERCHÉS	147
<i>Une palette d'effets</i>	147
<i>Modifications du rapport au corps, à l'espace</i>	149
<i>Une autre perception du temps</i>	155
<i>Expériences oniriques</i>	155
7 - GESTION DE LA KÉTAMINE	157
CONCLUSION	160

L'HÉROÏNE 161

1 - CARACTÉRISTIQUES	161
<i>Historique</i>	161
<i>Présentation/aspect</i>	162
<i>Appellations relevées</i>	163
2 - PRATIQUES	163
<i>Contextes d'usage</i>	163
<i>Modes d'administration et dosages</i>	165
3 - EFFETS RECHERCHÉS ET RESENTIS	166
<i>Les premières prises</i>	166
<i>La phase de consommation idyllique</i>	166
<i>Apparition des premiers symptômes de manque et dépendance</i>	168
4 - RAPPORT AU PRODUIT ET STRATÉGIES DE GESTION	170
<i>Usagers d'autres produits ayant expérimenté une fois l'héroïne</i>	170
<i>Usagers occasionnels ou réguliers</i>	171
5 - REPRÉSENTATIONS ET DISCOURS SUR LE PRODUIT	179
<i>Conclusion</i>	181

LE RACHACHA 183

1 - CARACTÉRISTIQUES	183
<i>Appellations relevées</i>	183
<i>Disponibilité/prix</i>	183
<i>Fabrication</i>	184
<i>Qualité</i>	185
2 - PRATIQUES	185
3 - MODES D'ADMINISTRATION	186
4 - REPRÉSENTATIONS ET PERCEPTION	187
5 - EFFETS RECHERCHÉS ET RESENTIS	188
6 - EFFETS NÉGATIFS	189
<i>Conclusion</i>	190

LES PRODUITS « RARES » 191

1 - REMARQUES PRÉALABLES	192
<i>Prévalence de la rumeur</i>	192
<i>Sens des rumeurs</i>	194
<i>Caractéristiques de l'usage</i>	195
2 - PRÉSENTATION PAR PRODUITS	197

<i>Le DMT</i>	197
<i>La Datura</i>	200
<i>Le PCP</i>	202
<i>Le GHB</i>	203
<i>Le 2CB</i>	206
<i>Conclusion</i>	207

**PARTIE III
LA PERCEPTION DU RISQUE****LA PERCEPTION DU RISQUE 211**

1 - LE RISQUE: APPROCHE ET DÉFINITION	211
<i>La notion de risque dans la société contemporaine</i>	211
<i>Approche de la notion de risque dans le cadre de l'étude</i>	212
2 - PERCEPTION DU RISQUE ET USAGE DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES	214
<i>Qu'est-ce que « prendre un risque » dans le cadre de la consommation de substances psychoactives ?</i>	214
<i>Les paramètres qui influencent la prise de risques</i>	218
<i>Trois types de comportements par rapport au risque</i>	222
3 - PERCEPTION DU RISQUE EN FONCTION DES PRODUITS CONSOMMÉS	223
<i>Prise de risque et perception de la dangerosité des produits</i>	223
<i>Les paramètres qui « influencent » la perception de la dangerosité des produits</i>	228
4 - RISQUE ET TRAJECTOIRES INDIVIDUELLES	230
<i>Une première phase de découverte, voire de jeu</i>	230
<i>Une seconde phase d'observation</i>	230
<i>Une troisième phase de positionnement par rapport au risque (prise de distance ou déni).</i>	231
<i>Conclusion</i>	232

MÉTHODOLOGIE D'ENQUÊTE 233

1 - L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF	233
<i>Principe</i>	233
<i>Contact avec les sujets</i>	235
<i>Déroulement de l'entretien</i>	236
2 - L'OBSERVATION DE TERRAIN	238
<i>Principes généraux</i>	238
<i>Types d'observations</i>	238
<i>Déroulement des observations</i>	240

PRÉSENTATION DES ENTRETIENS ET DES OBSERVATIONS RÉALISÉES (juillet 1999 – juin 2000)	241
ENTRETIENS (ITW)	241
OBSERVATIONS (OBS)	253
NOTES MENSUELLES (NM)	257
ANNEXES	259
LEXIQUE ET PRÉCISIONS	261
BIBLIOGRAPHIE	269

Merci

à notre comité de relecteurs : amis teufeurs, responsables associatifs, usagers éclairés et autres éminents scientifiques.

Bastien, Cyrille, Fred, Henri, Jean-Marc, Jérôme, Michel, Nadia, Olivier, Philippe, Alain.

INTRODUCTION

1 - DÉFINITION DE L'ENQUÊTE

« Approche ethnosociologique pour l'étude des pratiques et des représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France (région parisienne, région Rhône-Alpes, région Languedoc-Roussillon et région PACA). »

2 - APPROCHE ETHNOSOCIOLOGIQUE

Le libellé ethnosociologique situe l'étude dans le domaine des sciences sociales. Les chercheurs du LIRESS n'appartiennent à aucune branche ou courant spécifique de ces sciences. À chaque terrain d'étude ou problématique particulière nous optons pour les différents outils et concepts qui nous semblent les plus adaptés en terme de recueil et d'analyse.

La souplesse méthodologique et conceptuelle encouragée au sein de l'association demeure cependant encadrée par quelques grands principes classiques régissant les sciences sociales :

- non jugement : identification et maîtrise de sa propre subjectivité, affranchissement des représentations dominantes ;
- observation compréhensive et transcription clinique des faits sociaux ;
- recherche et mise en perspective d'éléments objectifs, reproductibles et vérifiables ;
- restitution et explicitation de la méthodologie de recherche.

3 - LE CHAMP D'ÉTUDE

Drogues et usages

L'étude s'intéresse à une pratique consumériste : l'usage de drogues. D'après les définitions existantes, une drogue c'est d'abord un « produit » ou une « substance ». En confrontant différentes définitions, trois critères semblent se dégager qui caractérisent une drogue :

- la toxicité ;
- la dépendance ;
- la modification de l'état de conscience.

Les critères de toxicité et de dépendance renvoient essentiellement aux notions de risques et de dommages sociosanitaires. Ils participent aux représentations sociales de la drogue en population générale et signent la compétence du pharmacologue et du médecin. Le critère de modification de l'état de conscience incarne un déterminant de la consommation qui peut être plus spécifiquement lié aux motivations de l'utilisateur. C'est une entrée adéquate pour le chercheur en sciences sociales.

Pour cette étude, nous retenons donc la définition suivante : « Une drogue est une substance dont l'usage provoque une modification de l'état de conscience¹ ».

La notion d'usage implique, elle, une pratique ou un comportement de consommation. Nous définissons l'utilisateur de drogues comme « une personne consommant une ou plusieurs substances dont l'usage provoque une modification de l'état de conscience ».

Droque et usage sont par ailleurs des termes génériques qui recouvrent une multitude de réalités. Cet aspect stimule la construction de classifications et de typologies.

Concernant les *drogues* plusieurs classements sont établis à partir de critères très différents :

- La nature : cette catégorie sépare les substances chimiques, synthétiques, des substances végétales, naturelles. Les psychoactifs sont considérés à partir de leur fabrication, de leur origine.
- La date d'apparition : les psychoactifs sont distingués dans une perspective historique. Les produits « traditionnels » et/ou « anciens » sont opposés aux « nouveaux » produits.

1. Différents termes sont utilisés dans le corps du texte - psychoactif, psychotrope, produit - qui doivent être considérés comme des équivalents du mot drogue tel que nous l'avons défini.

- La présentation : ce classement porte sur l'aspect des substances (poudre, liquide, caillou, comprimés, buvard...).
- Le prix : cette option de classement peut considérer le coût de fabrication et d'acheminement et les ventes de gros, mais la plupart des typologies portent sur la vente au détail.
- La disponibilité : situe les différentes substances à partir de l'offre (entre rareté et abondance). Cette variable doit être située dans l'espace (social et/ou géographique) et dans le temps.
- Les zones de production/diffusion : un classement qui essentiellement donne lieu à des cartographies du trafic.
- Le type d'effet provoqué : une multitude de paramètres entrent dans cette catégorie. Globalement et très sommairement sont généralement distingués :
 - les stimulants « pour accroître ses capacités » (exemple : cocaïne) ;
 - les hallucinogènes « pour voyager » (exemple : LSD) ;
 - les calmants « pour se relaxer » (exemple : héroïne).
- La durée des effets : de quelques minutes à plusieurs jours, la durée des effets varie selon les produits mais est également indexée sur les pratiques et sur le contexte de consommation.
- Le contexte de consommation prévalent : sont distingués ici les drogues « festives », les produits dopants utilisés dans le cadre d'un travail ou d'une compétition, « les drogues de rue... ».
- Le mode de prise prévalent : certains produits sont majoritairement fumés, d'autres sniffés, injectés ou ingérés. Il s'agit d'un classement dynamique (possibilité d'évolution des prévalences dans le temps).
- La dangerosité : c'est une catégorie récurrente qui comprend différentes variables comme la toxicité, les risques sociaux, le seuil et le type d'addiction liés aux usages de tel ou tel psychoactif.
- Le statut juridique : distingue produits licites/produits illicites. Le groupe des produits licites peut se décliner si l'on considère les produits détournés de leurs usages légaux (médicaments essentiellement).

Les typologies concernant les *usages* semblent moins abondantes. Il est probable qu'en ce domaine la recherche au sens général soit moins aboutie. Deux critères principaux et interactifs déterminent les typologies d'usages : la fréquence de consommation et la dangerosité liée à l'usage.

Le rapport de l'OFDT Drogues et toxicomanies² distingue quatre « niveaux de consommation » qui ne sont pas exclusifs. Ces niveaux sont définis sur la base des critères de fréquence et de dangerosité.

2. *Drogues et toxicomanies - Indicateurs et tendances*, Édition 1999, OFDT, , p. 59.

- « L'expérimentation » : consommer une drogue au moins une fois au cours de la vie.
- « L'usage occasionnel » : consommer une drogue au moins une fois dans l'année.
- « L'usage régulier » : consommer une drogue tous les jours ou la veille.
- « L'usage à problèmes » : lorsque la consommation provoque des dommages (catégorie transversale dont il est précisé qu'elle concerne majoritairement la catégorie des usagers réguliers).

La typologie proposée par l'OMS et par l'association américaine de psychiatrie³ précise l'usage « à problème », fonde ses catégories à partir du critère de dangerosité. Sont distingués trois niveaux d'usage :

- « L'usage » : n'entraîne pas de dommages quelles que soient la fréquence ou l'intensité de la consommation ;
- « L'usage nocif » : entraîne ou peut entraîner des dommages sanitaires et/ou sociaux et/ou judiciaires sur l'usager ou un tiers ;
- « La dépendance » : stade psychopathologique obligeant le consommateur à organiser sa vie autour des produits.

Une classification construite récemment par l'IREP par rapport à la consommation d'ecstasy⁴ introduit une nouvelle variable intégrant les pratiques de poly-consommation. L'IREP propose une typologie des « dynamiques de consommation » selon le « vécu de dépendance » et les « consommations associées » des usagers d'ecstasy. Trois groupes-types sont prudemment différenciés :

- « Les consommateurs épisodiques » : consommation prudente et expérimentale, méfiance par rapport aux produits psychotropes et tendance à ne pas associer d'autres produits à l'ecstasy.
- « Les consommateurs avertis » : consommation essentiellement récréative liée à certains contextes ressentis comme nécessitant l'usage. Forte propension à expérimenter d'autres produits lors de ces contextes. Consommation non rattachée à un vécu de dépendance.
- « Les consommateurs malheureux » : consommation initialement récréative et contextuelle qui déborde sur un vécu de dépendance pour devenir plus intensive. Les associations de produits sont quasi systématiques lors des épisodes de consommation.

3. *Ibid* p. 11.

4. *Ecsta, Trip, Coke et Speed...*, IREP, OFDT, 1999, p. 57.

Problématique

L'objet particulier de cette étude consiste à restituer les pratiques et les représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France.

La notion d'émergence inscrit l'étude dans le présent et dirige l'espace d'observation. Elle confère un statut exploratoire et dynamique à la recherche.

Au niveau des *drogues*, deux catégories de produits sont concernées par l'étude :

- des produits consommés dont on soupçonne un accroissement ou un changement concernant les modes d'usages : cocaïne, amphétamines, héroïne, rachacha, kétamine,
- des produits dits « nouveaux produits » et/ou « produits rares » : 2CB, GHB, DOB, DMT, PCP...

Au niveau des *usages*, l'étude tente d'explorer des éléments d'attitude qui semblent incarner des déterminants ou des facteurs actuels et influents du point de vue des personnes croisées dans le cadre de l'enquête⁵.

Dans cette perspective, quatre entrées apparaissent dans le corps de cette étude :

- les contextes d'usage ;
- les associations de produits ;
- les représentations liées aux usages ;
- la perception des risques liée aux usages⁶.

4 - SITUATION SPATIO-TEMPORELLE DE L'ÉTUDE

Le recueil des données a débuté au deuxième trimestre 1999 et s'est déroulé sur une période de douze mois. Différentes zones géographiques françaises ont été investies autours de quatre pôles régionaux (région parisienne, région PACA, région Rhône-Alpes, Languedoc Roussillon). Les villes de référence (à partir desquelles les enquêteurs ont opéré) sont : Paris, Marseille, Grenoble et Montpellier.

5. Les typologies classant les usages, rapidement évoquées dans le chapitre précédent, développent ou croisent des critères (fréquence et dangerosité principalement), qui se prêtent volontiers au diagnostic. Elles participent de façon directe ou indirecte à la construction de concepts accréditant l'idée d'escalade. Cette interprétation classique présente les usages de drogues de manière dynamique. Grossièrement : le cycle commence par l'expérimentation et aboutit à la dépendance. Sans remettre fondamentalement en cause la pertinence de ce schéma, il nous semble important de favoriser la formalisation de critères plus transversaux et proches des problématiques ressenties par les usagers.

6. Ce thème est moins dirigé par les matières recueillies que par les problématiques d'interventions politiques et sanitaires dans le champ des usages de drogues. On le retrouve néanmoins de manière récurrente dans les données recueillies sous des formes assez diverses (limites posées à la consommation, catégorisation des effets des produits, conséquences à long terme des usages...).

Espace particulier investi

Il existe une multitude d'environnements, de situations et d'activités plus ou moins repérables qui déterminent, accompagnent ou stimulent l'usage de produits psychoactifs. Parmi cette diversité, l'espace particulier des fêtes techno paraît régulièrement pointé. On assiste depuis plusieurs années à une guerre de définitions pour caractériser cet espace. Définition narcotique (techno = drogue) et définition culturelle (techno = musique) s'entrechoquent et statuent sur la légitimité des fêtes techno.

Si notre étude investit principalement les populations et les situations liées à ces événements, elle n'entend pas, par contre, participer à cette querelle de définitions. Nous rappelons donc que les données présentées ici sont de nature qualitative et orientées. C'est-à-dire qu'elles ne peuvent en aucun cas être généralisées ou considérées comme représentatives d'un ensemble homogène et exclusif.

Plusieurs facteurs ont dirigé notre attention sur les fêtes techno :

- la dimension émergente du mouvement techno ;
- l'expérience et la connaissance préalable de cet espace ;
- la diversité des produits psychoactifs disponibles ;
- la visibilité relative des usages ;
- les besoins du commanditaire de l'étude.

5 - LE CONTEXTE DE L'ENQUÊTE

En France, la recherche en sciences sociales demeure peu développée sur les problématiques concernant les usages de drogues. Il s'agit pourtant de thèmes récurrents et largement médiatisés. Bien que consensuels, ce sont aussi des thèmes très fortement connotés, profondément ancrés dans les valeurs négatives. Le vocable utilisé pour qualifier l'usage de drogues oscille généralement entre la délinquance et la maladie. Des termes bellicistes comme « guerre », « fléau », « lutte » ou « combat » y sont régulièrement associés.

Une première difficulté avant d'entamer une étude sur les usages de drogues consiste à se départir des jugements de valeurs très tranchés y afférent. Ainsi, dans le cadre de cette étude, les usages de drogues ne sont pas bénéfiques ou dommageables : ils existent, simplement. Ce sont, pour nous, des faits sociaux qu'il s'agit de restituer, dans la limite de nos problématiques et de nos possibilités. Un tel état d'esprit nécessite une prise de distance importante vis-à-vis de l'opinion générale et une analyse critique des mécanismes de conditionnements sociaux. Toutefois, la maîtrise des représentations dominantes se trouve facilitée dès les premiers contacts avec les milieux d'usagers⁷.

7. Force est de constater qu'il existe un écart considérable entre les discours dominants et la réalité de terrain.

Caractéristiques de la population observée

La population observée est celle des usagers d'un ou plusieurs psychoactifs référencés par l'étude (sans limite de fréquence).

La plupart des usages détaillés ici sont sanctionnés par la législation française sur les stupéfiants. Aussi l'étude s'intéresse-t-elle à une population dont une spécificité évidente est d'être hors la loi (soumise à une pression sociale forte). Cette position encourage les usagers de produits psychoactifs à prendre un certain nombre de précautions (discretion relative...).

Deux niveaux de difficultés découlent de cette particularité :

■ Au niveau de l'identification de la population observée

Par définition, les pratiques ou statuts illégaux ne sont pas déclarés. En matière d'usages de drogues, les éléments d'information quantitatifs disponibles caractérisant les populations impliquées proviennent essentiellement des institutions judiciaires et sanitaires. C'est-à-dire que les profils recensés ne concernent qu'un groupe spécifique d'usagers de drogues repéré et visible. Il s'agit des personnes qui ne souhaitent ou ne parviennent pas ou plus à gérer la clandestinité de leur usage. Se pose ici un problème de représentativité de ces données. Problème plus prégnant encore lorsque l'on s'intéresse aux « tendances émergentes » qui supposent un usage récent dont les répercussions, sanitaires notamment, s'expriment en terme de potentialités. D'autres données quantitatives existent. Celles, sommaires, recueillies lors de la conscription, vieillissent, ne concernent que les populations masculines et, comme les enquêtes passées en milieux scolaires, ne présentent que de fragiles minima.

Nous manquons donc d'éléments quantitatifs solides pour cibler précisément notre groupe d'étude. En s'appuyant sur notre expérience empirique du terrain, deux caractéristiques paraissent toutefois assez évidentes concernant cette population :

- elle est plutôt jeune (autour de 20/30 ans),
- elle est plutôt masculine.

■ Au niveau du recueil des données

Dans le cadre d'un environnement prohibitionniste, la démarche compréhensive (et par nature inquisitrice) du chercheur s'avère assez peu susceptible d'être bien accueillie.

Une disposition méthodologique courante en sciences sociales consiste à garantir l'anonymat des sujets observés. Cette orientation constitue un principe éthique autant qu'un moyen réfléchi d'obtenir une expression plus libre des sujets alors débarrassés du jeu des identifications. Dans le cadre de notre étude, ce principe

conditionne en plus la faisabilité stricto sensu du recueil de données. La garantie d'anonymat devient une règle impérative qu'il s'agit de respecter de manière particulièrement scrupuleuse.

Le commanditaire

L'étude s'inscrit dans le projet TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) mis en place par l'OFDT (Observatoire français drogues et des toxicomanies). La commande de l'OFDT porte essentiellement sur le recueil et la transmission périodique de matière brute (entretiens semi-directifs et observations de terrain, puis notes mensuelles). En moyenne quatre entretiens et autant d'observations de terrain ont été remis chaque mois à cet organisme sur une période de dix mois. Un rapport intermédiaire rendant compte de l'état d'avancement des travaux et synthétisant les matériaux déjà recueillis a, par ailleurs, été remis à la fin de l'année 1999.

Il est logique que les attentes et les impératifs de l'OFDT aient influés tant sur les pistes de recherche que sur la formalisation du recueil de données. L'OFDT a donc défini dans leurs grandes lignes les thématiques pertinentes et leur ordonnancement. Dans ce cadre, la plupart des éléments contextuels et/ou idéologiques et/ou culturels environnant les usages de drogues ont été élagués pour considérer principalement les pratiques et les représentations des usagers eux-mêmes. Ce type d'approche plus microsociologique tend à singulariser les usagers de psychoactifs en les isolant du système d'attitude global qui les caractérise dans leur vie quotidienne et citoyenne. Ainsi, l'étude présentée dans ce rapport développe une vision ciblée des usages de drogues et, par conséquent, ne propose pas d'éléments explicatifs globaux relatifs à ces usages.

L'équipe de recherche

L'équipe de recherche du LIRESS sur cette étude est constituée de quatre jeunes chercheurs/enquêteurs en sciences sociales qui présentent la caractéristique commune d'avoir produit au moins un travail de recherche sur le mouvement techno. Cette équipe s'est rencontrée et constituée au terme d'une recherche-action sur la réduction des risques en milieu festif techno initiée par l'association Médecins du monde (1998-1999)⁸. Cette expérience, autant que la connaissance antérieure des fêtes techno, a grandement facilité l'accès au terrain dans le cadre de la présente étude. Chaque chercheur était en effet intégré à différents réseaux de participants aux fêtes techno et/ou d'usagers de drogues. La construction du projet de recherche et de la

méthodologie de recueil de données ainsi que le suivi de l'étude n'ont donné lieu qu'à deux réunions de travail formalisées (printemps 1999 à Paris, été 1999 – à Montpellier) convoquant l'ensemble de l'équipe. Une demi-douzaine de rencontres regroupant des membres de l'équipe a par ailleurs eu lieu selon les déplacements, les disponibilités et/ou les besoins de chacun. C'est quasi exclusivement par courrier électronique que les chercheurs ont communiqué tout au long de l'année.

6 - LES DONNÉES RECUEILLIES

L'étude est de nature qualitative, elle est essentiellement construite à partir d'entretiens semi-directifs et d'observations de terrain⁹.

Description sommaire de la population interrogée¹⁰

Quarante entretiens ont été réalisés dans le cadre de cette étude. La population interrogée présente une nette dominante masculine : 31 hommes contre 9 femmes. Un rééquilibrage a été amorcé en fin d'enquête afin de mieux représenter les femmes mais qui s'avère, peut-être, encore insuffisant.

La répartition par tranches d'âge est la suivante :

16/20 ans = 1 entretien ;

21/25 ans = 15 entretiens ;

26/30 ans = 16 entretiens ;

31/35 ans = 5 entretiens ;

+ de 35 ans = 1 entretien (42 ans).

Globalement, la majorité des personnes interrogées se situent entre 20 et 30 ans, ce qui semble correspondre à la réalité du terrain d'étude. Nous regrettons toutefois de n'avoir interrogé aucun sujet de moins de 20 ans (âge de la personne la plus jeune). Certaines trajectoires de consommation commencent parfois autour de 15/16 ans. L'étude se trouve potentiellement amputée des représentations et des pratiques relatives à cette étape qui constitue une phase de découverte des psychoactifs.

Géographiquement, les sujets interrogés sont répartis entre la région parisienne (10 entretiens), la région Rhône-Alpes (9 entretiens) et le sud de la France (20 entretiens)¹¹.

9. Cette partie est plus développée en annexe, partie méthodologie p. 233.

10. Les profils sommaires de tous les sujets interrogés sont présentés en annexe p. 241.

11. Un entretien a été réalisé avec un lorrain de passage à Paris.

8. Voir rapport de recherche-action MDM : usages de drogues de synthèse (ecstasy, LSD, dance-pills, amphétamines), Christian Sœur dir., octobre 1999.

Deux sujets voyagent beaucoup. La population interrogée est très majoritairement citadine. Les principales villes de résidence sont Paris, Marseille, Grenoble et Montpellier¹². 4 sujets vivent à la campagne, 2 en banlieue.

Au niveau socioprofessionnel, les profils paraissent assez divers. Toutes les catégories définies par l'INSEE¹³ sont représentées à l'exception des agriculteurs exploitants et des retraités. Un bon tiers de la population interrogée peut toutefois être qualifiée de « précaire », avec notamment 11 sujets sans emplois au moment de l'entretien. Les étudiants et les employés sont également fortement représentés notamment par rapport aux cadres, professions intellectuelles et ouvriers. Une petite moitié des sujets est investie dans des domaines associatifs divers.

Une autre variable importante touchant à l'identification des personnes interrogées concerne leurs caractéristiques en tant qu'usagers de drogues. En l'absence de définition stricte de critères permettant de diversifier les profils, les enquêteurs ont eu tendance à privilégier les usagers ou ex-usagers réguliers de produits. La majorité des personnes interrogées estime cependant maîtriser sa consommation et/ou ne pas se situer dans l'abus (au moins au moment de l'entretien). Par ailleurs, la totalité des sujets consomme ou a consommé plusieurs produits différents au cours de leurs trajectoires psychoactives¹⁴.

Enfin, presque tous les sujets interrogés sont issus de réseaux différents. Ce choix méthodologique part du principe que la constitution d'un réseau implique des éléments de proximité comportementaux, stratégiques et/ou culturels entre ses composants¹⁵. Dans le cadre d'une démarche qualitative, ces éléments de proximité nous semblent susceptibles de tempérer de manière conséquente la diversité des discours. Cette disposition qui consiste à n'interroger qu'une seule personne au sein d'un groupe de connaissances constitué au moins en partie autour de l'usage des produits référencés par l'étude, oblige le chercheur à pénétrer différents milieux, à développer des contacts de manière constante et opportuniste.

Les observations de terrain¹⁶

Vingt et une observations de terrain ont été réalisées dans le cadre de cette étude. Elles concernent des événements festifs (soirée privée ou teknival par exemple) pour 10 d'entre elles tandis que les 11 autres portent sur la description précise de scènes de consommation (transcription précise d'un usage collectif par exemple).

12. Villes à partir desquelles les enquêteurs ont opéré.

13. Cf. INSEE, Nomenclature des catégories socioprofessionnelles, PCS 1994.

14. Il s'agit là d'une donnée commune difficilement réductible. Concernant les produits référencés par l'étude, le polyusage semble en effet complètement généralisé.

15. Également formulé par un adage : « Qui se ressemble s'assemble ».

16. Voir profils des observations en annexe p. 253.

Répartition géographique des observations de terrain :

- Sud (Var, Gard, Hérault, Bouches-du-Rhône, Alpes-Maritimes) : 12 observations ;
- Rhône-Alpes (Isère, Haute-Savoie, Rhône) : 6 observations ;
- Paris/région parisienne : 2 observations ;
- Centre (Cher) : 1 observation.

Deux notes mensuelles (avril et mai 2000) composées d'observations partielles complètent les matériaux.

Traitement des données et présentation de l'information

Chaque chercheur a participé à la collecte et au traitement des matériaux (entretiens et observations) et à la rédaction du présent rapport.

Nous n'avons pas construit de protocole de traitement particulier. La consigne principale était de « partir des matériaux », c'est-à-dire de classer et ordonner les informations recueillies en fonction des tendances repérées dans les témoignages et les observations de terrain. Globalement, les entretiens ont été plus exploités que les observations.

L'équipe de recherche s'est répartie le travail de traitement et de rédaction en fonction des problématiques de l'étude. Les différents textes ont ensuite été vérifiés et relus par l'ensemble de l'équipe avant d'être compilés. Il résulte de cette organisation une certaine hétérogénéité structurelle et rédactionnelle qui peut compliquer la lecture du rapport, mais qui présente l'avantage de multiplier les angles d'approches possibles quant à l'appréhension des phénomènes sociaux étudiés ici.

De même, le lecteur regrettera peut-être l'absence d'une « trame de fond », d'un déroulement logique et articulé des différents chapitres composant ce rapport. Dans l'état actuel de nos connaissances et de notre réflexion, les pratiques et les représentations sociales étudiées ici nous paraissent obéir à des règles ou à des mécanismes trop complexes et mal connus pour prétendre les restituer de façon globale et intégrée. L'objectif principal du rapport se limite donc à fournir des éléments d'informations et à dégager de nouvelles pistes de recherche concernant les usages de drogues.

Globalement, le texte est organisé en deux temps. Une première entrée traite des « usages », phénomènes particulièrement complexes qui sont ici partiellement restitués à partir de facteurs explicatifs ou d'éléments pertinents. Il s'agit des chapitres « contextes de consommation », « pratique du polyusage », « représentations » et « perceptions du risque ». La seconde entrée concerne les données « produits par produits » et s'attache à restituer les spécificités des différents psychoactifs liés à l'étude. Il s'agit des chapitres « speed », « cocaïne », « kétamine », « héroïne », « rachacha », « produits rares ».

PARTIE I

PARTICULARITÉS DES USAGES

LES CONTEXTES DE CONSOMMATION

Ce texte tente de restituer les principaux éléments contextuels encadrant les usages des psychoactifs référencés par l'étude. Il s'agit ici d'explorer non pas les attitudes de consommation elles-mêmes mais différents types d'environnements, à l'intérieur desquels elles s'inscrivent. Ces environnements, que nous appelons contextes, peuvent être appréhendés de façon plus ou moins large, plus ou moins ciblée. La description d'un contexte suppose en effet de rendre compte d'une globalité dont il faut tracer les limites, comprendre l'histoire et repérer les dynamiques. Ce travail, qui touche à l'appréhension de phénomènes complexes, dépasse les moyens de l'étude. Toutefois, un certain nombre d'éléments contextuels apparaissent de manière plus ou moins récurrente dans les données recueillies. Ils sont ici identifiés sur deux niveaux.

- Un niveau général contient des éléments transversaux aux différents contextes rencontrés (disponibilité/proximité des produits, usage collectif.)
- Un niveau particulier repère les environnements spécifiques de consommation (travail, fêtes techno notamment).

1 - ÉLÉMENTS CONTEXTUELS GÉNÉRAUX

Disponibilité/proximité des produits

« C'est des situations où ça se rencontre et voilà... » (Baptiste, 26 ans, RVITW5)

D'une manière générale les sujets interrogés orientent leur consommation psychoactive en fonction de l'état du marché. C'est-à-dire que l'offre de produit détermine au moins en partie la « demande » d'états modifiés de conscience. Dans ce cadre, l'alcool et le cannabis, très largement diffusés, sont les produits les plus fréquemment consommés. Les usages de produits tels que la cocaïne, l'héroïne, le speed ou la kétamine, dont les diffusions sont plus circonscrites, sont souvent rattachés à des contextes particuliers et/ou circonstanciés.

Le fait qu'un produit X ou Y soit accessible semble donc représenter une tentation. Sentiment d'autant plus fort lorsque le produit en question est perçu comme

étant de bonne qualité. D'autre part, les sujets interrogés passent facilement d'un produit à un autre, le polyusage constitue actuellement et d'après la population interrogée une pratique généralisée. Cette dimension renforce l'idée de consommation *opportuniste*, déterminée par l'accessibilité aux produits. Mais il existe, parallèlement, des possibilités de jeux : différentes stratégies individuelles ou collectives sont mobilisées par les usagers qui visent à rencontrer, entretenir et/ou créer les disponibilités.

Les personnes interrogées semblent donc avoir tendance à augmenter leur fréquence de consommation lorsqu'un produit est très disponible. Toutefois, la relation de cause à effet, si elle existe, n'est pas forcément mécanique et demeure difficilement quantifiable. Le caractère sauvage des marchés concernant les produits étudiés ici complique l'analyse. L'utilisateur est toujours attentif au « *bon plan* » (produit de bonne qualité, produit rare, produit peu onéreux...) et peut avoir tendance à « se jeter sur l'occasion » (acquisition d'une quantité importante, multiplication des prises) lorsqu'il considère que les circonstances d'une disponibilité sont temporaires et ne se renouvelleront peut-être pas. Le fait que la vente et l'usage de certains psychoactifs soient prohibés engendre un climat d'incertitude quant à leur accessibilité qui peut paradoxalement amener les usagers à maximiser leur consommation lors des périodes de plus forte disponibilité¹⁷.

Différents éléments contextuels liés à la notion de disponibilité sont mis en avant par les usagers.

Cadre de vie

Certains sujets interrogés réfèrent leurs prises de drogue à des éléments spatiaux.

La zone géographique, lieu de résidence principal et capacité de déplacement, constitue un thème particulièrement récurrent qui lie l'usage de psychoactifs aux espaces géographiques investis par le sujet.

- Distinction espace urbain/espace rural. Ce sujet évoque son passage du rachacha (ici produit rural) à l'héroïne (ici produit urbain).

« Et puis... c'est là où j'ai commencé à découvrir un peu le monde de la poudre et de la came... en ville tu vois. Parce que à (*commune rurale*)... c'est pas pareil. En ville t'as pas le choix, j'veux dire à (*commune rurale*) t'avais des mecs qui faisaient pousser tout autour et pis tu montais là-haut... Après t'es en ville, la ville c'est autre chose tu vois ce je veux dire ? Voilà tu t'adaptes à la ville quoi, tu te sors ton plan quoi et puis point. Tu vois à (*commune rurale*) c'était gratuit. J'allais le chercher dans les XXX, donc je le prends je le fabrique et puis basta. » (Robert, 25 ans, RVITW1)

- Mobilité. Les produits consommés par ce sujet semblent déterminés en fonction de son lieu de vie principal et plus orientés lorsqu'il voyage.

« Toujours à fond, dès qu'il y avait l'occasion, dès qu'il était arrivé, j'savais qu'il allait au festival pour gober un trip. Bon l'héro ça a été arrêté forcé parce que bon j'avais quitté la région et quand tu zigzagues à gauche à droite t'as jamais de plan. Bon l'alcool et la fume ça j'avais arrêté. Voilà, 21 ans, après moi j'suis resté un an et demi dans l'XXX (région), là j'ai fait que boire, que boire, que boire, sauf les deux étés où c'est que à chaque fois j'partais pour les trips et tout. Que boire, sans fumer parce qu'il y avait jamais à fumer. Voilà, après j'ai eu ma fille à 22. Après ça a continué un an, jusqu'à 23 tout ça. Les trips et l'alcool ça a duré deux ans là, 21, 23. 23 on s'est séparés, là j'suis retourné en YYY (région), bon ben là j'ai recommencé à fumer beaucoup parce que là j'ai retrouvé des plans. Fumer, alcool, fumer, alcool, de temps en temps héroïne et tout, dès qu'il y avait des plans poum j'me tapais. Et ça a duré jusqu'à... 25 ans, jusqu'à ce que je vienne à ZZZ (ville). Et ben dans ces années-là tous les étés pareil, trips, trips, trips, trips. Et après j'suis arrivé à ZZZ (ville). Là j'ai connu l'ecsta. » (Harry, 30 ans, CFITW11)

Entourage

Le milieu d'appartenance et/ou le réseau de fréquentation sont également évoqués, notamment lorsque le sujet y exerce une activité professionnelle.

Divers produits sont ainsi rattachés à différents milieux sociaux. En terme de disponibilité, la cocaïne est par exemple traditionnellement liée à des catégories sociales aisées.

« Ah ouais mais ça devient vite du cliché euh genre la coke euh, c'est vrai que les gens que j'connais qui prennent de la coke c'est plutôt des gens qui sont euh qui réussissent socialement on va dire et euh toujours dans le même milieu c'est plutôt des journalistes, des gens de la mode, et les nouvelles drogues euh enfin j'connais des gens qui ont toujours pris euh, qui ont tout pris et qui sont plutôt dans ce milieu là donc alors que dans le milieu free party machin, j'vois toujours quand même les mêmes produits » (Robin, 26 ans, AFITW10).

D'autres milieux sont plus simplement identifiés en terme de disponibilité générale. Ce sont les milieux « où ça brasse », c'est-à-dire où l'usage de produits est plus fréquent et la proximité avec le trafic accrue. Ces milieux ne sont pas formellement repérés ou catégorisés. Ils peuvent être rattachés à un loisir ou une passion, à un secteur professionnel, parfois à un mode de vie.

« Ben moi tu sais, je bosse dans un milieu, de la nuit, et quelque part c'est facile le monde de la nuit, c'est comme ça, tu connais de plus en plus de gens, tu sais tiens, là y'a ça, là y'a ça... un soir, tu n'as pas prévu et tu sais que tu vas sortir et il y a quelqu'un qui te dit : putain, j'ai ça et j'ai ça... bon, tu te laisses tenter et tu dis, et pourquoi pas, j'en prends un peu et puis voilà, et puis après tu as des supers produits et puis quand tu as un super produit, tu sais qu'il n'y en a pas beaucoup donc finalement tu en achètes parce que tu te dis qu'il vaut mieux avoir un super produit qu'un autre et voilà, t'es pas parti pour en acheter et tu en achètes... donc c'est le piège... » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

17. L'idée que les produits « frais » sont meilleurs limite par ailleurs les initiatives de stockage (qui implique aussi selon les produits et le type d'usage des capacités de résistance à la tentation).

Degré d'implication dans le trafic

La nature de la participation de l'utilisateur au trafic de substances psychoactives rend certains produits plus ou moins disponibles.

Par exemple, cet usager occasionnel de cocaïne indexe significativement la fréquence de ses prises en fonction « *des arrivages* ». Il occupe une position périphérique par rapport au trafic. Sa consommation de cocaïne correspond de fait à son faible degré d'intégration dans ce commerce : elle est sporadique et aléatoire.

« T'as des moments où t'as des potes qui reviennent de... de Bolivie ou de je sais pas où, où t'as un arrivage et donc ben t'as des périodes où tout le monde tourne grave. Voilà quoi : t'en prends plusieurs fois par semaine » (Ludovic, 25 ans, RVITW3)

Ce même sujet, sniffeur intermittent de cocaïne, fume par contre des joints d'herbe quotidiennement. Usager-revendeur de cette substance depuis plusieurs années, sa consommation de THC est à l'image de sa position au sein du trafic : plus centrale et régulière.

L'analyse de nos matériaux suggère que les sujets participant le plus directement au « *business* », très intégrés au trafic, sont des usagers réguliers des substances sur lesquelles ils sont investis¹⁸. La proximité constante avec le produit autant que la nature de leur activité¹⁹ incitent particulièrement à l'usage. À revers, l'activité commerciale décrite dans les entretiens semble principalement découler d'une affinité préalable et marquée de l'utilisateur pour un ou plusieurs produits spécifiques. La revente participe alors aux conditions et/ou à la gestion de sa consommation. Ici le témoignage d'un sujet anciennement revendeur de cocaïne :

« Mais c'est toujours pareil quoi t'as des gens qui passent, tu goûtes avec eux et puis eux ils te font goûter la leur et euh voilà donc t'en prends un peu toute la journée et de plus en plus quoi et euh voilà quoi... mais bon d'un autre côté vu que j'travaille c'est pas forcément non plus tous les jours que... et après sur la fin j'pouvais prendre plus d'un gramme par jour » (Pépé, 27 ans, AFITW3)

Usages sociaux (partenariat/collectivité)

« Ouais, ça a toujours été, la plupart du temps, c'est toujours avec mes potes, c'est toujours le petit groupe, parce qu'on est plusieurs » (Claire, 24 ans, CVITW7).

« Ouais puis y'a l'effet de groupe aussi, si j'suis avec des copains qui en prennent j'suis rarement le dernier à en prendre quoi » (Robin, 26 ans, AFITW10).

« C'est toujours parce que t'es deux que ça te fait partir. Et pis l'aut' il est toujours partant quoi. T'es jamais tout seul » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

La prise collective constitue une dimension caractéristique et transversale des usages de psychoactifs tels qu'ils sont rapportés par les sujets interviewés. La notion de partage est particulièrement mise en avant. Elle participe à la construction de l'épisode de consommation.

« Pour moi la défonce en général j'aime bien la partager. J'aime bien qu'y ait une ambiance, un support, un contexte quelque chose qui te motive à en prendre : pas en prendre pour en prendre quoi » (Cindy, 23 ans, RVITW6)

« Ça s'échange... Une drogue c'est une sensation de bien-être. Tu peux donner une sensation de bien-être à n'importe qui, quand ça te fait plaisir, la personne elle sera toujours contente que tu lui donnes une sensation de bien-être, pendant un certain moment, tout le monde est... est d'accord. À part ceux qui ne connaissent pas la drogue... » (Marius, 27 ans, CFITW2).

Les discours et les observations de terrain montrent que les produits sont régulièrement offerts lors des usages collectifs. Un membre du groupe roule un joint et le fait circuler, « *paye une tournée* » de cocaïne, de speed ou de kétamine. Ceci même si tout ou partie de la collectivité possède le produit offert au fond de la poche. Les bénéficiaires partageront alors à leur tour les produits qu'ils détiennent, plus tard, lors d'une autre « *session* » ou d'un autre épisode de consommation. Un effet de groupe apparaît ici qui suscite une dynamique de consommation.

« Pareil t'sais c'est toujours dans la logique de compenser, c'est-à-dire ton pote il t'a avancé pendant une semaine il t'a fait un trait par soir, c'est-à-dire qu'après la première prise il m'a offert un trait tous les soirs, tu vois, c'est-à-dire que lui il se filait et il me disait « vas-y prends-le », là j'prenais plaisir et une semaine après j'achetais mon premier gramme pour compenser le truc tu vois ? » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

L'effet de groupe joue donc sur les fréquences de consommation, les membres du groupe s'entraînant mutuellement. Dans le même temps, la consommation collective renforce le groupe à partir des expériences communes parfois intenses partagées par chacun de ses constituants. Consommer à plusieurs permet à la fois de maximiser ses propres sensations et d'approfondir ses liens avec les autres²⁰.

« Et après ça vient aussi un peu de l'entourage, tu continues à en prendre et tout par rapport à ton entourage. Quand tu commences à en avoir pris, que les discussions avec les gens, ça accroche plus... t'sais quand t'as des expériences à partager avec des gens qui ont déjà pris, justement tu te retrouves, quand tu commences à avoir testé des produits comme ça, dans tes relations souvent donc t'as des gens, ça fait... tu te retrouves dans le cercle vicieux des relations qui font que bon ben, tu continues quoi. De prendre des produits, de sortir... » (Richard, 30 ans, CFITW7).

18. Cette proposition est toutefois à relativiser dans la mesure où les entretiens concernent exclusivement les sujets usagers de psychoactifs qu'ils soient dans le « biz » ou non. Par ailleurs, nous n'avons pas interrogé de trafiquants de grande envergure (producteurs/grossistes/semi-grossistes) mais des petits détaillants (usagers-revendeurs).

19. Qui implique notamment des relations répétées avec d'autres usagers (goûter/comparer la marchandise avec le client) et la disparition de la « barrière » financière (gratuité de l'usage).

20. Cette pratique construit également un cadre de consommation plus rassurant (soutien mutuel en cas de mauvais délire, confiance accordée aux membres du groupe...).

Constituer, appartenir ou entrer dans une collectivité c'est accepter ses normes²¹. La collectivité a toujours tendance à faire la promotion de ses normes, elle se construit, induit et/ou provoque donc une homogénéisation des comportements.

L'intégration du sujet dans le groupe peut par exemple stimuler :

- La découverte d'une ou plusieurs consommation(s) s'il est novice :

« Euh ça s'est passé, bon on est chez des gens, on est chez quelqu'un, tout le monde va dans la cuisine, pour pas trop trop te soumettre à l'écart, on te propose, et toi, tu dis « bon non par pour l'instant », et un jour tu dis « bon ouais je vais essayer », et ça commence comme ça, et bon là ça a été la première découverte, et sinon avant c'était bon fumer... et boire... » (Émile, 31 ans, CVITW10).

« D'ailleurs par rapport à la kéta c'est vachement marrant parce que quand on était en plein dedans on pouvait rien faire sans ça quoi, on pouvait pas aller à une soirée, d'ailleurs on y pensait même pas, sans avoir minimum 3, 4 grammes sur nous quoi. [...] Mais j'vois j'ai une copine qu'a jamais rien pris quoi, elle a essayé de temps en temps quelques trucs, elle a mon âge, elle a jamais rien pris quoi, ben à côté, tous les potes ils vont la traiter d'hippie, c'est pas, c'est pas normal quoi, comment tu fais ? T'es pas humaine quoi. J'crois qu'les gens ils poussent aussi. J'vois quand on était en teknival, on s'en rendait pas compte mais quelqu'un qui en avait pas pris, ben fallait lui faire essayer, c'était la drogue magique, fallait qu'il voit ça. Et c'est complètement con quoi [...] » (Fanny, 23 ans, CFITW10).
- Le changement des produits principalement consommés s'il est expérimenté

« Ouais... enfin à l'intérieur du groupe, tout le monde privilégie quand même l'ecsta et la coke, mais bon, quand y'a rien d'autre... euh... ils prennent du speed et bon, ils arrivent dans des états (*rire...*) » (Émile, 31 ans, CVITW10).

« Et après donc tu es retourné régulièrement dans les fêtes ? Et tu as eu une période traveller c'est ça ?

- J'ai bougé...

- Et tu prenais toujours de l'héroïne ?

- Non, l'héroïne là j'ai décroché, euh, au bout de trois mois que j'étais avec les XXX, j'ai décroché parce que eux ils aimaient pas ça, ils en prenaient pas et ça a été trois mois à donf de trips, à donf de speed, et tous les jours quoi... » (Julius, 29 ans, CVITW6).
- Le changement des modes de prises

« Ben en fait, au bout de un an, mais bon, c'était dans des conditions particulières... ouais, je suis tombé sur quelqu'un je pensais que c'était un ami, bon, c'était un ami, mais bon, lui il était dedans tu sais, il était dans l'héro, donc pour lui dans sa tête tout ce qu'il prenait, tu vois, pour lui, c'était normal tu sais, et le truc la seringue... et bon, il m'a fait voir ça comme quelque chose de normal, en me disant que bon, c'était juste une autre façon de le faire, mais en fait il faisait ça en disant que c'était normal... et quelque part pour lui c'était normal parce qu'il était tellement dedans tu vois, que, il était décalé,

21. Concernant les psychoactifs, celles-ci sont orientées selon les usages et les produits consommés au sein du groupe.

déphasé de la réalité en disant, ouais, tout le monde fait ça, à Paris, et bla bla bla, bla bla bla, en me disant ouais t'inquiètes pas c'est rien, c'est exactement pareil, et c'est juste de le prendre différemment, et normaliser la chose, et en même temps pour se rassurer lui tu vois » (Pamela, 21 ans, CVTIW5).

Si elle entretient et influe sa consommation (fréquence/produit consommé/mode de prise) l'intégration dans un groupe d'usagers permet aussi à l'individu de se situer, de questionner ses usages et de déployer des stratégies de gestion empiriques.

Les trajectoires de certains partenaires-usagers amènent notamment le sujet à identifier les frontières de la consommation abusive.

« C'est qu'il faut pas en abuser, ça devenait autre chose que festif alors que comme je t'ai dit pour moi le but c'est de faire la fête, pas de devenir une larve, j'ai vu suffisamment de larves autour de moi pour... pour avoir la... distance suffisante par rapport à tout ça. Pour pas devenir comme les gens que j'ai vu quoi » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

Ce sont parfois des événements plus ou moins tragiques touchant la collectivité ou sa périphérie qui remettent en question la consommation du sujet.

« Quand on est rentré y a déjà des mecs qui étaient partis avant et eux qu'avaient fait du rach'et y a une nana qui s'est... et eux y z'étaient parti faire du biz quoi, le soir où on est partis en fait tu vois. Et elle est allée prendre son bain, elle était complètement foncée quoi et y sont rentrés à 2 heures du mat'et sont allés la voir dans le bain, elle dormait genre tu vois. Et donc du coup c'est une nana qu'est arrivée le matin, y z'étaient tous fracas dans l'apart et l'autre elle était morte dans le bain. De froid quoi, hypothermie, un truc comme ça, de surdose sûrement mais l'eau ça n'a rien arrangé. Et bon moi du jour au lendemain en fait j'ai zappé quoi, tu vois. J'ai laissé ça, j'suis allé dans la montagne réfléchir sur l'affaire un peu et tout ça quoi. Bon j'avais rien à voir avec tout ça mais j'veux dire c'était juste l'inconscience dans la... bon j'estime tu fais un truc tu vois ben chais pas quoi... comment te dire ? Tu vois quand on faisait le produit ben les bogues on les lavait quoi. Bon là c'est que de l'insecticide c'est pas le truc... mais tu vois ce que je veux dire ? Basta quoi. Et pis tu laisses pas une nana... c'est pas le truc, y a des principes tu vois de les voir fracas dans un appart... y sont jamais allés la voir quoi. Tu te poses quand même des questions » (Robert, 25 ans, RVITW1).

L'usage collectif constitue pour beaucoup d'usagers interrogés un étalon en tant que tel. C'est-à-dire que ce type d'usage implique intrinsèquement une maîtrise dans le rapport au produit.

« Je n'ai jamais pris de drogues seule, jamais. C'est pour faire la fête ou être avec des amis à l'origine. C'est pas pour la défonce quoi » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

Lorsque l'usager en vient à consommer à l'extérieur du groupe, de manière solitaire et indépendante, il paraît franchir un stade et se rapprocher de l'état redouté de dépendance. Ce n'est plus lui mais le produit qui gère, il se sent piégé. La consommation collective constitue parfois une garantie, réelle ou imaginaire, à l'encontre du ressenti d'abus ou d'addiction. Ambivalente, elle en constitue aussi et naturellement la dynamique de gestation.

« Bon ben les gens que je connaissais, eux c'était que comme ça tu vois, donc j'allais tous les jours chez eux, donc tous les jours c'était tac tac tac, et après c'était l'engrenage quoi, bon et après tu le fais tout seul et quand tu le fais tout seul c'est encore pire quoi, parce que tu partages plus rien avec plus personne, c'est juste ton petit bien-être éphémère, sa petite montée, là, c'est grave quoi... c'est ouais... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« Au début, tu es toujours accompagné par des gens qui sont dans le même délire. C'est tout. apprendre à se faire un shoot, apprendre à préparer le truc... si tu le sais pas c'est... euh, c'est toujours quelqu'un qui te l'apprend quoi, donc au début t'as toujours le côté convivial de la drogue quoi et ça change vite quoi. Rapidement, une fois que t'es dedans, y'a plus du tout le côté amical, ni familial, ni de copinage, etc., c'est tu vis pour ta gueule, tu te shootes pour ta gueule quoi... et donc après c'est l'héroïne c'est vachement solitaire comme drogue... » (Julius, 29 ans, CVITW6).

Ainsi, certains usagers développent une approche critique et distanciée des effets de groupe. La consommation collective ne vaut que si elle est à même de créer un contexte convivial qui sécurise les moments d'états modifiés de conscience (régulation des mauvais délires, secours éventuels). Nécessité apparaît donc de consommer avec des gens solides, de « confiance ».

« Un bon contexte c'est avec des gens déjà en qui t'as confiance, c'est vachement important ça. Parce que si t'as pas confiance tu commences à paranoïer sur ton sac, sur tes affaires, sur... sur ton porte-monnaie, sur... enfin ces choses là tu vois, enfin sur les trucs de base et tu vas piquer un bad trip direct » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Qu'est-ce que je pourrais dire... bon, par rapport à tout ça... en fait, tu peux consommer toute ta vie, mais dans un contexte avec des gens avec qui tu peux avoir confiance autre que là-dedans quoi. Pour moi, il faut pas te dire que tu peux te faire des relations, des amis quoi là-dedans, dans la défonce, tu peux te les faire avant ou après, mais rien qu'avec ça, c'est pas possible et... faut arrêter de se faire embobiner par les autres, tu vois, ils essaient de te faire tomber là-dedans quoi, et toi t'es tout naïf et tout faible dans ta tête et t'es là « ouais, je veux bien » et en fait, au résultat, tu finis, t'es complètement camé... et voilà » (Johnny, 30 ans, CVITW9).

Les usagers préfèrent prendre de la distance ou « zapper » voire se couper totalement du groupe, lorsqu'ils désirent modérer ou mettre un terme (temporaire ou définitif) à un usage de psychoactifs perçu comme abusif et problématique. Il s'agit de s'affranchir de l'effet d'entraînement caractérisant l'usage collectif.

« Moi dans la vie, y'a des choses qui m'accrochent et j'ai d'autres choses à faire que de penser qu'à la came tout le temps. Et je sais parce que j'en vois autour de moi, dans une certaine bande, on a tous tendance à s'auto-pousser entre nous, enfin se pousser, sans se pousser vraiment mais il y a des tas de côtés, c'est pas volontaire mais ça se fait.

- Et c'est avec ce cercle-là que tu as plus ou moins rompu ?

- Ouais, c'est prendre de la distance et pas obligatoirement aller aux endroits où ils sont... mais je suis aussi suffisamment fort pour fréquenter des gens qui en prennent toujours et sans forcément en prendre tout le temps » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« Ah ouais, j'ai senti que là, il fallait que je fasse un choix, et pour ça il a fallu que je m'isole, je suis parti à l'armée... pourtant je suis pas militariste du tout, quoi, mais je me suis dit qu'il fallait que je bouge. Et je suis revenu et j'avais la tête sur les épaules et voilà, j'ai fait un check-up. Au bout d'un moment il faut tout zapper quoi. Il faut faire un voyage, tu pars, je ne sais où, ou même changer de ville, tu vas trouver un boulot ailleurs... » (Johnny, 30 ans, CVITW9).

2 - CONTEXTES CIRCONSTANCIÉS

Aménagement des prises

■ Entrée usage

Dans le cadre des entretiens que nous avons réalisés, l'usage de psychoactifs est très fortement contextualisé. Les prises de produits correspondent à des temporalités précises, ici principalement les moments festifs.

« Ben dans le cadre de sorties, beaucoup, parce qu'on allait en club, beaucoup, parce qu'il y avait des fêtes tous les soirs et même pour aller dans les bars parce que j'ai fait un peu trois semaines de folie parce que c'était les trois dernières donc... pas mal dans le cadre de sorties ou de fêtes chez les gens... » (José, 24 ans, CVITW8).

Pour quelques sujets, la fête constitue même l'environnement exclusif de consommation, délimite strictement leur usage.

« Est-ce que ça t'est arrivé de te servir des produits pour bosser ou pour des activités non festives ?

- Non c'est vrai que sur ce plan-là j'suis très rigoureux c'est-à-dire que... en fait c'est pas que j'suis très rigoureux c'est que j'fonctionne comme ça, c'est que à chaque fois que j'prends un truc c'est récréatif quoi euh des fois j'ai des problèmes parce que j'ai fumé un pétard et j'avais quelque chose à faire en fait et ben j'le faisais pas... ça m'est même arrivé d'avoir un examen à la fac et d'aller à l'examen et pendant le truc j'me suis barré quoi mais style grand seigneur quoi, j'en ai rien à foutre euh (*rives*) » (Robin, 26 ans, AFITW10).

Mais l'usage revendiqué récréatif peut toutefois évoluer de façon plus ou moins marquée vers d'autres types de prises moins circonstanciés. La fête, environnement initial et exclusif, devient parfois un simple support de consommation.

« Ben j'sais qu'j'ai tendance à déborder des fois aussi un peu mais euh j'essaie de limiter mais ça peut m'arriver dans une semaine normale de tirer quelques traits dans la journée quoi, mais c'est parce qu'il en reste en général quoi c'est pas acheté pour quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

« Au début j'mangeais qu'en teuf ouais et après j'ai commencé à manger tous les jours quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

D'autres circonstances de consommation sont évoquées : découverte de la nature, voyage, sexe... Parmi elles, deux sont exprimées plus fréquemment qui correspondent à l'usage expérimental d'une substance et à l'usage utilitariste dans le cadre du travail.

L'expérimentation suppose un cadre de consommation assez précisément défini dont les éléments sont prédéterminés de manière à sécuriser l'épisode, maximiser et/ou tester les effets du produit ou de l'association de produits.

« Gamma OH?

- J'aimerais bien. J'aimerais bien essayer (*rire*). Parce que paraît que ça donne vraiment une sensation de... d'ivresse et de détente incroyable. D'ailleurs ça s'appelle la drogue du viol parfait j' pense que c'est pas pour rien quoi (*rire*)... À prendre dans un bon contexte aussi, attention quoi. J'prendrais pas ça en teuf ou avec plein de gens autour et tout : non non tttt. Faut prendre ça avec son mec quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Disons que j'me suis installé dans une pièce seul un matin euh, de bonne heure, une nuit où j'avais tripé donc et au petit matin j'me suis dit tiens en descente là, au lever du jour euh je ferais bien ça... donc j'me suis mis au coin du feu, j'me suis mis un masque sur les yeux pour être dans le noir total parce que j'savais qu'c'était un truc visuel et que j'voulais en profiter et puis j'ai mis une musique que j'avais choisi qui me plaisait bien, assez planante » (Jean, 35 ans, AFITW5), expérimentation DMT.

L'usage au travail concerne principalement les produits stimulants (speed, cocaïne...) qui sont utilisés dans l'optique d'augmenter la productivité du sujet et/ou de résister à la fatigue.

« Ben, ouais, parce que quand tu vois que tu peux abattre en une semaine un travail qui te prendrait normalement trois semaines, forcément, tu vois... moi, à l'époque où j'en prenais beaucoup, c'est tout juste si je mettais pas des halogènes pour travailler la nuit, tu vois (*rites*). Mais ça dépend des moments » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« Le deuxième rail est clairement utilisé comme dopant dans le cadre d'un travail à réaliser. Les idées fusent et la discussion semble gagner en cohérence. Les protagonistes paraissent plus concentrés que d'ordinaire. Le travail est rapidement bouclé » (NM1-cocaïne-).

Un souci principal lié à l'usage au travail concerne la maîtrise des apparences. La consommation est cachée. Certains produits sont à ce titre bannis car leurs effets apparaissent trop visibles de l'extérieur, risquent de trahir l'usage.

« Et pour les trucs qui speedent c'est plutôt en teuf?

- Ouais ou quand tu bosses. Quand t'es dans un métier de communication ça aide quoi.

- Ça c'est la cocaïne, l'ecstasy aussi?

L'ecstasy ouais mais l'ecstasy c'est... ça se voit quoi, c'est ça le problème. Que la cocaïne ça se voit pas. L'ecstasy euh... quelqu'un qu'est extasié en face de toi ça se voit tout de suite, tu regardes ses pupilles t'hallucines quoi. Tandis qu'avec la coke ça se voit pas spécialement. Enfin si ça se voit... pour les gens qui connaissent ça se voit quoi que t'as pris de la coke quoi. Déjà t'as les pupilles... les pupilles elles sont à peine plus petites

que la normale quoi, t'as les yeux qui brillent et puis même de la manière dont la personne elle est. Enfin bon quelqu'un qui tape régulièrement ça se voit quoi. Bon quelqu'un qui vient d'taper, qui tape une ligne de temps en temps j'vais pas dire que ça se voit, c'est pas vrai. Pis en plus si c'est quelqu'un que tu connais et pis tu sais comment il est quand il est à jeun et pis quand il est... quand tu vois... si il a pris de la coke j'veux dire tu le vois tout de suite quoi. Quelqu'un qu'est plutôt renfermé, qu'est plutôt timide, tu lui fais taper une ligne de coke : c'est bon y débloque direct » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Ben dans le travail en fait c'était surtout pour la vitesse d'exécution parce que j'avais besoin d'être rapide à ce moment-là quoi et de tenir longtemps, fallait que j'fasse un truc con toute la nuit donc ça allait quoi et euh... ça m'est arrivé 4 ou 5 fois tu vois et même d'ailleurs des montages d'émissions enfin ça me coupait pas les idées que je pouvais avoir, par contre euh bien (geste marquant le fait qu'il était tendu), et puis bon j'aime pas euh enfin j'ai toujours l'impression que ça se voit trop sur ma gueule grave, mais bon j'suis quelqu'un qui marque, c'est un peu le problème... le seul problème c'est que euh... j'étais seul la nuit à ce moment là quoi mais euh les gens avec qui je bosse qui sont des diffuseurs et à qui je mettais des cassettes à 2-3 heures du matin, tout despee, bon j'pouvais pas trop causer avec eux quoi, bon en même temps si j'avais su... mais bon j'voulais pas que ça puisse se voir au boulot quoi et du coup j'mettais des fois ¾ d'heure à me décider à descendre et à mettre une putain de cassette parce que j'voulais pas croiser des gens quoi... la journée j'ai jamais voulu essayer parce que je le vivrais tellement mal en fait d'avoir peur de me faire griller qu'à la limite euh » (Tony, 26 ans, AFITW4).

Le risque de se faire « prendre » dissuade parfois totalement l'usage de psychoactifs dans le contexte du travail.

« Pour bosser? Ah non franchement à partir du moment où j'étais au boulot – peut être une fois j'ai mangé un quart d'ecsta – au boulot j'ai toujours essayé de rester clean. Même en descente à moitié fracassé c'était déjà pas bien quoi. Donc jamais j'irai chercher à être en montée. Chais pas on peut contrôler, les yeux ou quoi, de toute façon moi j'travailles dans la vente donc j'suis vite grillé quoi. J'essaie vraiment de rester un petit peu... c'est pour ça que c'était tous les week-end et bon la cécé le soir en rentrant du boulot parce que c'était facile à avoir, plus facile que l'ecsta » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

■ Entrée produit

Conformément à la généralisation du polyusage, la plupart des sujets nuancent leurs propos selon les types de produits consommés. Les différents psychoactifs sont donc en partie identifiés, singularisés et/ou catégorisés en fonction de leur contexte d'usage.

« En fait y a plusieurs types de contextes qui me déterminent. Y peut y avoir le contexte petit groupe posé avec des discussions ou de la musique ou ci ou ça et là j'suis plutôt à prendre un truc un peu tranquille, enfin à fumer des joints. Après y'a des contextes genre férié, des trucs où y'a énormément de monde. Ça brasse et y a pas un type de personne comme y peut y avoir dans les teufs techno. Là j'aurais plus tendance à boire de l'alcool. Et pis après y a les contextes avec de la musique où là j'aurais plus tendance à prendre de l'ecsta, plus qu'amphet'en fait » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

« J'associe vraiment des plaisirs de qualités différentes à plein de produits et même des produits qui sont pas classés dans les psychotropes mais qui moi euh me procurent vraiment du plaisir immense quoi... sinon ben quand c'est pas les mêmes effets donc on recherche pas la même chose, quand on connaît les effets et qu'on va plutôt vers quelque chose c'est qu'on est en recherche de ses effets spécifiques, autant j'peux bien aimer rester allongée durant des heures à planer donc style plutôt opiacés, autant à d'autres moments j'ai pas du tout envie d'être tassée au niveau de mon énergie productive donc j'vais pas du tout avoir envie de ça euh d'autres fois j'suis en fête et là j'peux plutôt avoir envie d'être au plus près de mes sensations donc le côté sensuel et festif avec les autres, de danse et là vraiment de sensation corporelle globale et en empathie avec les autres et ça c'est quand même plus proche de ce que j'connais avec les ecstasy et puis euh sinon à d'autres produits plus forts j'associe LSD et champignons, bon là c'est vraiment des recherches profondes où faut être dans un cadre euh, faut être vraiment bien encadré avec des gens qu'on connaît bien euh dans un cadre sécurisant où on va pouvoir s'exprimer et complètement délirer sans que ça pose de problème [...] et sinon pour les stimulants peut-être que ça pourrait me convenir dans un cadre de productivité de travail, de tenir parce que j'suis hyper à la bourre sur mon mémoire » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

Parmi les tendances perceptibles au sein des discours les critères de différenciations contextuels principaux distinguent²² :

- Les produits affranchis

Cette catégorie regroupe les psychoactifs globalement consommables en toutes circonstances, dont l'usage n'appelle pas d'aménagement particulier. La cocaïne constitue le référent de cette catégorie.

« Mais tu vois la cocaïne, c'est pas du tout un truc de soirée, c'est un truc que tu peux prendre à la limite tous les jours... » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Il y a des moments où c'est agréable d'en prendre si tu es avec des potes c'est voilà, tu te retrouves autour d'une table, boum, boum et tu discutes toute une soirée, et ben ça c'est un contexte que j'aime bien... Après peu importe, tu peux en prendre toute la journée pour faire n'importe quoi, pour c'est sûr que ça te met une pêche pas possible, c'est sûr que voilà... » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

« Eh ben en fait voilà un pote y passe y revient de chais pas où, de Bordeaux ou de Londres chais pas, toi tu t'es levé y'a une heure t'as pris ton petit déjeuner, il a de la cé et ben toc y te fait un trait et voilà. Tu refuses pas c'est ça le délire, c'est qu'en fait tu refuses pas. Donc ça arrive n'importe quand quoi. Quand tu t'y attends pas, souvent. C'est hallucinant. Mais bon j'préfère le soir en teuf, c'est clair » (Ludovic, 25 ans, RVITW3).

Le cannabis, l'héroïne, l'alcool (en fonction des dosages) et plus rarement le speed entrent également dans cet ensemble.

- Les produits de détente

Il s'agit principalement des substances relaxantes dont les effets ne portent pas spécialement à l'activité. Ces produits sont opposés aux produits festifs, ce sont des « drogues d'appartement » ou « drogues de coma » qui peuvent être rattachées à des environnements tranquilles et domestiques. L'héroïne est emblématique de cette catégorie :

« Franchement t'sais... Honnêtement la came c'est un truc hyper personnel. Le rachacha c'est aussi personnel... T'en as rien à battre en gros quoi. Mon trip c'est la musique tu vois. Donc si je peux me coller moi là avec du son, tu vois du jazz et fermer les yeux, ça me va quoi tu vois. Mais j'sais aussi que je peux maintenant me coller du jazz et fermer les yeux sans ça aussi quoi » (Robert, 25 ans, RVITW1).

« Et puis aussi ça dépend du lieu aussi. L'héroïne j'ai pas trop kiffé à la prendre en teuf tu vois, c'est pas trop le speed quoi. Parce que... parce que ça te file pas spécialement la pêche et pis ça donne pas spécialement envie de danser et pis chais pas moi quand j'suis en teuf j'ai envie de danser quoi. Donc j'préfère quelque chose qui m'speede. L'héro c'est plutôt chez toi, en appart » (Odile, 20 ans, RVITW2).

L'opium ou le rachacha, les opiacés en général, le mélange médicament/alcool, la kétamine parfois entrent dans cet ensemble.

- Les produits festifs

Il s'agit des psychoactifs particulièrement adaptés à la fête (Cf. partie sur les contextes p.32). L'ecstasy est le référent de cette catégorie :

« Moi j'suis très exigeant sous ecsta parce que c'est là-dessus que j'ai fait tout mon travail d'apprentissage par rapport à la musique. Parce que je considère quand même que l'ecsta, enfin pour moi, est indissociable à la techno quoi. J'me vois pas prendre un ecsta, comme je peux prendre un acide, dans la campagne, prendre un ecsta dans la campagne ça m'emmerde quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

L'alcool, le speed et le LSD à un degré moindre, entrent également dans cette catégorie.

Particularités du contexte festif techno

La fête, par nature, représente une temporalité particulière, une coupure avec la quotidienneté. L'usage de drogues participe à cette dynamique de scission, constitue, dans cette perspective, un ingrédient intégrant de la fête.

■ Ambiance et musique

Une fête techno c'est d'abord une ambiance, un concentré de sensations. La communauté d'individus (comportements et parures), la configuration spatiale (site, éléments décoratifs), les dispositifs lumineux et surtout la diffusion sonore construisent un univers éphémère différent du quotidien. L'événement en lui-même est susceptible de générer des états modifiés de conscience :

22. Les catégories proposées ici ne sont pas exclusives et n'ont pas de contenance fixe. Un même produit, selon l'usage qui en est fait et les effets ressentis par l'utilisateur est susceptible de passer d'une catégorie à l'autre.

« Mais maintenant en rencontrant les fêtes techno, j'crois que j'ai jamais consommé de produits forts à titre expérimental dans ce cadre là... j'veux le dire parce qu'on pourrait penser que c'est un contexte où y'a une association forcée alors que pas du tout et en fait ça m'a même fait découvrir des sensations physiques très très fortes sans aucun produit et c'est vraiment une musique enivrante, c'est vraiment une grande découverte, une super sensation surtout, une grande sensation » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

« Et toi tu faisais souvent la teuf sans rien prendre ?

- Hum (*affirmatif*). Ah ouais moi t'façons c'était la teuf pour la teuf c'est tout, défoncé pas défoncé j'm'en fous quoi » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

Dans ce cadre, l'usage de psychoactifs correspond majoritairement au désir d'augmenter ou de maximiser les sensations vécues lors de la fête.

« Quand tu es dans une soirée qui est vachement bien tu te dis bon, ben je vais encore plus l'améliorer, mais bon ce n'est pas parce que j'allais en rave que je prenais un truc quoi ». (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Là ça dépend en fait... en fait j'ai pas vraiment d'habitudes j'pense dans ma défonce. C'est juste par rapport à ce qui se passe quoi. C'est-à-dire que si l'ambiance, si la musique est bonne, si l'ambiance est bonne, si je suis avec des potes, si tu vois vraiment j'ai envie de faire la fête, la fête, la fête euh... ça va être des fois... j'vais dire dans l'excès. C'est-à-dire que j'vais toujours avoir plus envie d'aller plus loin dans... dans... dans ma perception de la musique et de la fête. Donc je vais aller beaucoup euh... en fréquence j'vais peut-être en prendre un et puis un autre ou peut être deux d'un coup ou... mais j'ai pas vraiment de règle quoi. J'me dis pas « j'en prends un j'vais attendre une heure et pis j'en prends un autre quoi ». Des fois ça peut être j'en prend un pis y a quelqu'un qui peut passer et puis m'en proposer et pis si vraiment j'suis à donf j'peux en reprendre un pis si j'ai pas envie, j'vais pas en prendre » (Francky, 27 ans, RVITW8).

A contrario, cette dynamique de maximisation des sensations peut à terme se transformer en besoin, en condition. Les fêtes deviennent alors insipides lorsque le sujet « ne prend rien ».

« C'est-à-dire que si jamais t'as pas une bouteille d'alcool, si t'as pas un pétard ou si t'as pas un trait à prendre, tu t'amuses plus quoi. Et même au niveau des gens qui prennent rien du tout, l'alcool aussi c'est pareil hein. De toutes façons dans une party y'a toujours de l'alcool, y'a toujours quelque chose » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Dans une perspective plus pointue, l'ingrédient central de la fête est constitué par les musiques techno, « *le son* ». Quel que soit le/les courant(s) d'appartenance²³ la musique provoque des « effets » comparables aux psychoactifs. Ces « effets » induits par la musique constituent la motivation principalement revendiquée lorsqu'il s'agit de se rendre à une fête techno. D'après certains sujets interrogés les « effets du son » sont ressentis beaucoup plus intensément que ceux des drogues.

« Moi c'est ça que j'aime bien tu vois, j'aime bien le son, j'aime bien tout ça... Pour moi les teufs c'est vraiment spécial, c'est vraiment... le son il me fait vraiment des... sensations... encore dix fois mieux que ces produits-là, tu vois... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

Ici encore, la prise de produit vise à maximiser, il s'agit d'augmenter les « effets du son ». À suivre les discours il devient presque possible de considérer les musiques au même titre que les produits psychoactifs, d'identifier finalement leurs interactions réciproques en terme de polyusage. Ci-dessous deux exemples d'associations possibles :

« Quand on danse avec la techno ou sur n'importe quelle musique si la personne aime la musique, on a l'impression d'être... dans l'espace toujours, sans corps, d'avoir les yeux un peu fermés et de... de faire partie de l'espace. On ne sait plus où est-ce qu'on est, on se laisse aller avec la danse. On ne sait plus vraiment où est-ce que l'on est donc ça devient vraiment un... pour moi c'est un plaisir, énorme. C'est qu'on arrive à une espèce... Moi la kétamine – là j'vais vanter la kétamine et j'm'excuse (*rires*) –, c'est que là on arrive à une transe incroyable, c'est qu'on arrive à entrer dans un espèce de... Si on est pas trop pété, qu'on a pris une bonne dose, on arrive à entrer dans... je ne sais pas si on peut dire une synergie. On entre dans la musique, le son est avec nous, on est son j'dirais, on est dans le son, on est et on se sent rentrer dans les sons qu'on aime, plus la musique est bonne, la musique qu'on aime, plus ça va être génial ; et là on entre, c'est une espèce de transe, et là c'est vraiment puissant. Moi j'aime la kétamine surtout pour ça » (César, 32 ans, CFITW1).

« J'aime bien avoir des musiques très fortes avec l'ecsta et danser quoi. Le problème c'est que comme je savais pas où j'allais au début avec la techno, je prenais des ecsta et j'ai fait plein plein plein de fêtes quoi : j'ai fais de la house, j'ai fais de la techno, j'ai fais de l'hardcore, j'ai fais trance, acid, goa, plein y'a vraiment des musiques à foison quoi. Et je cherchais mon créneau quoi. Toujours en prenant cette même drogue, pas les mêmes ecsta mais cette même molécule. Et en fait maintenant j'suis arrivé à trouver mes sons : tribal, hardtek, hardcore, acid tout ça et maintenant si je prends un ecsta et que j'ai pas la musique que je veux au moment que j'ai mon ecsta aussitôt je fais un blocage, j'suis frustré et je suis pas bien quoi. Et j'avais pris cet ecsta et à un moment ça a été bien et puis après la musique m'a fait chié et j'étais pas bien, j'étais mal à l'aise tu vois. Donc maintenant l'ecsta c'est fini, l'ecsta c'est pas une drogue qui me convient quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

■ Dynamiques de l'usage festif

« Euh... déjà moi mon matos je l'avais quoi. Bien souvent, ça c'était vraiment... j'te parle la période hot quoi. Tu sais je rentrais de l'armée, c'était le vendredi je finissais à deux heures de l'après-midi, on prenait le train on rentrait. La première chose que je faisais, j'allais à XXX chercher des fly. J'allais chercher mes fly et c'était... on choisissait notre soirée. J'étais avec des potes de l'armée. Donc on était ensemble et on prenait la voiture, cash on y allait. On avait déjà bien mangé, on commençait à monter. On a fait un petit repas avant avec les bières et tout ça. Arrivé à la soirée, bon je te parle de ça c'était en 95, y a 5 ans donc les soirées c'était hyper cool (*apparté sur les fêtes de*

23. Le mouvement techno (dit aussi musiques électroniques) s'articule autour de plusieurs courants ou styles musicaux (ex : house, trance, hardcore, drum'n'bass...) eux-mêmes subdivisés en différents sous-courants (ex : acid-house, hard-house, deep-house...).

cette époque). Bon t'y allais, tu te garais : moi mon trip c'était je prenais un ecsta peut-être à 17/18 heures, sous ecsta jusqu'à minuit/une heure et après minuit/1 heure c'était le trip pour tenir toute la nuit jusqu'au matin. Après je suis pas trop matin moi. Le soleil se lève, le son y m'a tout chauffé la tête, je commence à en avoir marre. Hop moi je parlais vers les 10 h00, 9 h 30/10 h00 vvvouit j'me cassais quoi » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

La fête techno construit une temporalité à l'intérieur de laquelle l'individu est émancipé de la pression sociale quotidienne. Si certaines pratiques comme la violence ou le vol restent stigmatisées, d'autres, habituellement mal perçues ou interdites, ne font pas l'objet de jugements négatifs. L'usage de drogues, plus ou moins visible selon les types de fête, intègre cette catégorie de pratiques tolérées et/ou cautionnées, parfois même valorisées par les participants.

« Ben en fait, j'étais keupon à l'époque et en fait on m'a dit ben dans les raves tu peux te défoncer paisible, personne t'emmerde, et c'est comme ça que je me suis retrouvé dans ma première rave... C'était une rave party à 100 balles, machin tout ça... » (Julius, 29 ans, CVITW6).

Toutefois un certain nombre d'éléments nuancent cette permissivité. Les usages de psychoactifs en cadre festif techno sont communément admis dans la mesure où ils participent à la convivialité, permettent à chacun de profiter pleinement de l'événement et de rester en forme plus longtemps. Ainsi, certains psychoactifs sont-ils parfois décriés car soupçonnés de nuire à l'ambiance générale de la fête ; ils évoquent un repli du sujet sur lui-même incompatible à l'esprit de rencontre et de partage lié au contexte festif. C'est le cas de l'héroïne perçue comme une drogue de « *coma* », à fort potentiel addictif de surcroît, peu susceptible de nourrir l'effervescence de la fête. La kétamine, dont les effets sur les individus peuvent être particulièrement visibles et assez effrayants, nourrit également de vives réticences²⁴.

« La kétamine : il y a des propagandes qui sortent. Tu peux plus vendre ta kétamine dans certaines teufs comme tu veux quoi, y'a des gens qui ne sont plus d'accord » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« C'est un état qui est vraiment second, qui touche vraiment de l'anesthésie... bon, à grande dose, les gens tombent par terre en plein milieu du dancefloor, ça fait bizarre... c'est vraiment... c'est quelque chose, que moi j'estime ça a rien à faire en techno quoi, je veux dire la techno, c'est une fête, c'est l'énergie, c'est plus rencontrer les gens, discuter, c'est plus un échange, alors que la kétamine, justement, ça rencontre les gens sur eux-mêmes parce qu'ils ne savent pas où ils sont finalement, tu peux leur parler, ils ne savent même pas en quelle langue tu leur parles, ça a rien à faire dans la techno, rien... » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

Les pratiques d'injection sont également très mal acceptées, parfois même niées. Elles signifient l'abus, nourrissent les représentations d'une dérive de l'usage récréatif vers la dépendance. Les prises de différents produits en injection (speed, cocaïne, héroïne et kétamine) existent cependant, mais sont systématiquement cachées quel que soit le type de fête.

« On ne se cache pas pour se faire des rails de speed ou de coke.

On se shoote à l'abri des regards indiscrets (véhicules, dans les bois, à la périphérie de la fête) » AFOBS1.

Ainsi l'usage en contexte festif techno est fortement lié à la convivialité. C'est un usage récréatif qui participe à l'effervescence de la fête. Dans ce cadre, les produits sont régulièrement offerts, partagés et/ou troqués entre amis et/ou au gré des rencontres.

« Donc les gens s'échangent un peu ce qu'ils ont dans la poche quoi » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« T'es en teuf, tu rencontres des gens, et tu commences à tchatcher, et ils te proposent un trait et voilà, et je dis pas non parce que j'aime ça quoi » (Claire, 24 ans, CVITW7).

« C'était à (*nom de la fête*) et euh en fait ça a commencé tout bêtement euh c'était des Italiens je crois, ou des Espagnols... J'étais parti au XXX avec un pote et puis au bout de 50 mètres y'a des espagnols qui avaient envie de passer un coup de fil en Espagne et comme j'avais mon portable ils m'ont demandé euh voilà et comme ils avaient pas d'argent ils ont proposé de nous faire une ligne de kétamine, vas-y mon grand, fais ton coup de fil, coup de fil qui a dû durer 3 secondes ½ puisque c'était juste un message à laisser, c'était un code et euh donc ils nous ont fait la ligne euh » (Casimir, 42 ans, AFITW2).

Il devient difficile pour l'usager de prévoir exactement ce qu'il va consommer lors de la fête et en quelles quantités. L'usage festif est principalement aléatoire et opportuniste. Offrir, troquer et/échanger les psychoactifs stimulent évidemment le polyusage.

« C'est jamais identique, c'est pas possible, tu sais pas comment la soirée va se dérouler... S'il y a quelqu'un que tu connais qui a pas mal de trucs sur lui qui t'en propose... Tu sais pas trop comment ça va se passer quoi finalement... à pas trop savoir ce que tu as dans la poche, quoi, c'est vite vu. Dans la soirée, tu n'en sais rien... tu ne peux pas te dire, tu prends un demi-cachet, un cachet, deux cachets, enfin, tu le sais toi, parce que tu te dis, j'en prendrais pas trois, ou quatre dans une soirée, c'est clair, mais bon, après, la consommation, elle dépend de la soirée où tu te trouves quoi... » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Ouais, ne serait-ce que un taz tu vois, ou un trip, quelque chose, ça serait vraiment abuser de dire que je suis déjà allée en teuf sans rien taper, fumer un buzz ou taper un petit trait par là, t'sé c'est obligé quoi, y'a toujours quelqu'un qui te propose, et puis, bon, t'es vite fatiguée... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

24. À noter également une récente campagne « no balloons » à l'encontre du protoxyte d'azote ou gaz hilarant dans le milieu free party/teknival. Cette orientation paraît moins liée aux effets provoqués par le protoxyte d'azote sur les usagers qu'au dénigrement de ce commerce et/ou aux désagréments engendrés par le bruit stressant des bombonnes et/ou aux conséquences écologiques préoccupantes de l'usage (cartouches et ballons gonflables jonchant les sols).

■ Un contexte différencié

La réalité festive techno ne correspond pas à un ensemble homogène. Il existe plusieurs types de fêtes. Un certain nombre de variables interviennent dans la construction des types identifiés :

- le droit d'entrée ;
- la durée de l'événement ;
- le style musical ;
- la périodicité ;
- le statut légal ;
- la médiatisation.

Les typologies les plus courantes distinguent généralement :

- les free party : gratuite/sur donation et clandestines²⁵ ;
- les fêtes légales : payantes et autorisées ;
- les fêtes en club : sélectives et ponctuelles ;
- les fêtes privées : chez des particuliers et peu médiatisées.

Ces catégories, si elles correspondent à une réalité de terrain peuvent toutefois être nuancées. Par exemple une fête payante ne sera pas forcément autorisée, un club pas obligatoirement sélectif. Il existe par ailleurs des fêtes qui se situent au croisement des types répertoriés : parade, quasi free, concert techno, bars... Les courants musicaux identifient aussi parfois les fêtes transversalement au statut juridique ou au droit d'entrée par exemple : fête transe, fête hardcore... Enfin, il est possible d'appréhender les réalités festives à partir de leurs temporalités. On identifie alors :

- la before (qui précède la fête, dans un bar ou chez un particulier généralement) ;
- la teuf (constitue le corps de la soirée, l'événement principal)²⁶ ;
- l'after (qui termine l'épisode festif, en club, chez un particulier, dans la nature...).

On ne s'étendra pas sur les caractéristiques et dynamiques culturelles de chaque type ou temporalité de fête. Ces éléments sont liés à l'histoire du mouvement techno en général et à son inscription au sein de la société globale. Leur appréhension nécessite une analyse détaillée et complexe qui dépasse l'objet de cette étude²⁷.

25. Les teknivals entrent dans cette catégorie = free party regroupant plusieurs sound system durant plusieurs jours.

26. voir typologie précédente pour les différents types de teufs.

27. Voir à ce sujet les textes de Michel Van Grevelinge in *Usages de drogues de synthèse (ecstasy, LSD, dance pills, amphétamines...)*, rapport de recherche-action, Médecins du monde, SUEUR (C.) dir., 1999. p 46-49 et p63-80.

Nos problématiques considèrent les contextes festifs techno sous l'angle orienté et particulier de l'usage de psychoactifs. De ce point de vue, les typologies exposées ci-dessus sont plus diffuses. En fait, à lire les entretiens, on repère deux distinctions principales qui singularisent les fêtes.

■ Distinctions géotemporelles

L'évolution des fêtes constitue un thème particulièrement prégnant au sein des entretiens. La moyenne d'âge assez élevée de la population interrogée (27 ans) explique en partie ce phénomène. D'une manière générale, les sujets regrettent le « bon temps », l'âge d'or, celui des raves fréquentées par un public initié constructeur d'ambiance et réellement passionné par la musique.

Les discours constatent globalement une dérive du mouvement, dénoncent une imprégnation croissante des psychoactifs dans la fête, déplorent une perte de convivialité et « d'esprit festif » au profit du renfermement sur soi et de la méfiance, s'inquiètent des usages actuels, selon eux voués au culte de la performance et peu maîtrisés. Peu à peu l'usage récréatif leur semble céder aux scènes de « *défonces* » qui n'ont d'autre but que de « *se retourner la tête* ».

« Et souvent les gens ils viennent pour se mettre cher, ça c'est clair, les jeunes alors là... C'est net. Le son à la limite ils s'en battent les couilles, alors que quand même au départ le son c'était, c'est ça qui a amené les gens quoi. Alors maintenant les gens ils ne dansent plus, ils sont là, ils se regardent... tu vois, glauques, en plus ils se traquent les uns les autres... C'est n'importe quoi, quoi » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

« Moi au début, quand je faisais des teufs en 92-93, c'était convivial. T'allais en soirée, tu rencontrais des gens de Paris, de Lyon. Comme c'était un mouvement qui était nouveau, ça regroupait 150, 200 personnes et tout le monde se rencontrait parce que tout le monde disait, ben après tout on écoute la même musique, c'est génial. Il n'y avait pas encore tout cet effet médiatique. C'est cette époque-là où tu rencontrais des gens, où tu échangeais des numéros de téléphone : « Si tu passes à Lyon, tu viens me voir, ben pareil, si tu viens à Grenoble... » C'était vachement convivial, t'avais envie d'aller dans ces soirées-là. Même si tu y allais tout seul, ben les gens allaient te parler, tu allais parler aux gens, il n'y avait pas de problèmes ; C'était ça qui était appréciable... C'était familial, quoi. À la limite, tu penses aller à une soirée à Lyon, tu dis, tiens, je vais voir machin... Y'a quelque chose qui s'est complètement perdu à l'heure actuelle, ça rime plus à rien et les gens sont complètement renfermés sur eux-mêmes... Ils sont défoncés, ils ont pris de la daube et il ne savent pas l'utiliser » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Non voilà c'était cool quoi. Tu vois les mecs y z'arrivaient le matin et pis te distribuait des... tu vois vas'y c'était distribution de trips ou cocktail tu vois. Donc du coup, tu vois ambiance du teknival voilà sans... bon point quoi. C'est vrai que c'était... tu vois y'avait un bon délire... franchement tous les gens que je revois y z'en parlent grave de ce teknival. Tu vois comme quoi... Parce que c'est vrai que t'as eu plein de merdes comme teknivals après tu vois où t'avais 40 sons, où t'entend rien, où les mecs y sont là tu vois prrrr y tirent des gueules pas possibles tu vois, c'est je serre des dents toute la nuit euh... Bon okay quoi : va te rouler !! » (Robert, 25 ans, RVITW1).

Il est évidemment difficile de cerner les parts d'objectivité et de fantasmes liées à ce type de discours. Il demeure néanmoins que le contexte actuel des fêtes techno est régulièrement dévalorisé par rapport à celui, mythique du début des années 1990. Il semble bien qu'une conscience de crise caractérise actuellement une partie du mouvement.

Le même phénomène apparaît quasiment trait pour trait lorsque les fêtes techno sont territorialisées. C'est-à-dire ici dès lors que les fêtes françaises sont comparées à leurs homologues étrangères :

« En Inde, j'allais dans une soirée comme ça j'avais rien j'étais content, j'étais heureux, j'm'amusais quand même très bien. Ici je sens qu'j'ai plus le besoin d'avoir une pilule ou quequ'chose dans... dans la gueule quoi, euh... » (César, 32 ans, CFITW1).

■ Tension underground/commercial

Tout mouvement musical (voire artistique) comporte, à partir d'un certain stade de développement, une dimension dite « underground » qui propose une offre artistique autonome sans considération mercantile influente et une dimension « commerciale » dont l'objectif est de mettre sur le marché des produits et/ou des prestations artistiques dans le but de dégager un bénéfice et/ou de répondre à une demande préalablement identifiée. Cette tension, ici brièvement résumée, apparaît récurrente dans un certain nombre d'entretiens. La définition d'un « underground » permet au sujet de situer son appartenance au sein de la globalité festive techno de manière tranchée et élitiste. Les free party/teknival sont emblématiques, représentent (sans le résumer) l'underground. La gratuité, même relative, de ces fêtes scelle leur authenticité, leur objectif premier étant clairement d'ouvrir et de faire la fête sans autre considération. À cette démarche les participants lient des valeurs alternatives d'authenticité et de liberté. Les fêtes légales et les fêtes en clubs correspondent plutôt à la dimension « commerciale » globalement ou parfois dénigrée par les tenants de l'« underground ». La dimension « commerciale » incarne un compromis croisé entre les normes sociétales et les fêtes techno (ré-introduction de la quotidienneté dans la fête et de la fête dans la quotidienneté).

En terme d'usages psychoactifs, cette tension « commercial/underground » réapparaît à plusieurs niveaux. Elle joue d'abord sur la visibilité de l'usage concernant les drogues illégales. Il apparaît, dans la limite des usages normés par la fête (refus de l'injection...), que la consommation de drogues est plus visible, apparemment plus affranchie lors des manifestations « underground ».

« Bon t'as la vente à la criée, t'as tous ces trucs et puis t'as une espèce de mentalité ou d'ambiance qui plane. Ce qui fait que t'as beaucoup de gens qui sont là pour la défonce, qui sont là pour se mettre à l'envers et c'est pas toujours intéressant » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

Les sujets interrogés caractérisent également les fêtes « underground » en terme de diversité psychoactive. L'éventail de produits disponibles paraît plus large que dans les manifestations « commerciales ».

« Et donc le speed si ça devait être au moment de mes premières free parce qu'en fait j'trouve que dans les fêtes classiques t'as vachement moins de diversité au niveau de la défonce. Parce que déjà c'est caché donc euh... et tu vas à la limite avoir droit aux taz, en club les trips t'en trouve pratiquement pas quoi, ça va être les taz, le shit et la cé pour ceux qui ont des sous quoi. Et en free t'as vraiment de tout donc » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

Conclusion

Les contextes de consommations apparaissent très variables selon les produits consommés, les représentations et les pratiques de chacun. La fête, le travail, l'expérimentation en cadre privé constituent ainsi des environnements de consommation très différents et spécifiques rencontrés par les enquêteurs au cours de l'étude.

D'autres éléments, plus généraux et transversaux sont néanmoins repérables dans les données recueillies qui semblent déterminer les usages. La disponibilité des produits et la dimension collective des usages apparaissent récurrents dès lors que sont évoquées les trajectoires de consommation de chacun et/ou les fréquences de prises.

REPRÉSENTATIONS

Les sujets observés et interrogés sont très loin des représentations ordinaires du toxicomane-personne-dépendante-en-détresse. Du point de vue de ces usagers la répétition des épisodes de consommation est rarement liée à un phénomène de contrainte tel que l'addiction ou l'incitation à l'usage (effet de groupe ou de milieux, contexte de disponibilité). Bien que certains sujets, notamment les plus anciens, estiment être passés par des périodes de dépendance ou de consommation compulsive et/ou abusive, le fait de prendre des drogues plus ou moins régulièrement est, d'une manière générale, assumé, analysé et argumenté ; en un mot légitimé.

Il serait instructif d'observer les mécanismes d'affranchissement progressifs qui amènent les usagers de psychoactifs à reconsidérer et/ou à contester un discours autour de la dangerosité de leur pratique pourtant largement diffusé et partagé tant par les institutions traditionnelles que par l'opinion publique²⁸. L'étude n'étant pas spécialement orientée vers cette thématique, nous nous bornerons à tenter de restituer, à partir des entretiens que nous avons menés, l'état d'esprit simultané qui caractérise et accompagne la consommation de psychoactifs ; le contexte idéologique, théorique en quelque sorte, dans lequel s'inscrivent les usages de drogues.

1 - ENVIRONNEMENT IDÉOLOGIQUE GLOBAL : CRITIQUE ET DISTANCIA- TION DES NORMES SOCIÉTALES

Lors des entretiens, les enquêteurs ont interrogé les sujets sur leur appartenance et/ou sur leur positionnement politique et religieux. Ces questions d'ordre général n'ont pas de rapport direct avec les thématiques intéressant les usages de psychoactifs. Toutefois, les réactions qu'elles ont suscitées amènent à penser que les pratiques de consommation de drogues s'inscrivent dans un schéma d'attitude global et cohérent. La vision des mondes politiques et spirituels institués déployée par les sujets révèle, en effet, une prise de distance à l'encontre des systèmes d'organisation et de régulation régissant la société globale.

28. À ce sujet on peut utilement consulter le rapport EROPP récemment publié par l'OFDT (enquête statistique en population générale). BECK (F.), PERETTI-WATEL (P.), *Enquête sur les représentations, opinions et perceptions relatives aux psychotropes*, OFDT, 1999.

Cette distanciation prend tour à tour la forme :

■ du désintéret :

« Moi la politique j'y connais qu'dalle et tout. Le RPR je sais même pas ce que c'est » (Harry, 30 ans, CFITW11).

■ du désinvestissement :

« Et politique ben avant, de trop... enfin, je croyais vachement t'sé, tu vois j'étais vachement engagée, politiquement, je suis carrément à gauche, par rapport à ce qu'il se passe dans le monde, tu vois, la dictature économique, bien révoltée, tu vois, ça m'a bien blasé, et en fait en voyant... si tu veux dans ma tête je me suis dit c'est pas toi qui va changer quelque chose, tu t'impliques trop, tu prends trop les choses à cœur, je m'embrouillais avec les gens... putain... tu t'abîmes la santé et tout alors que c'est pas toi qui peux changer les choses tu vois... » (Claire, 24 ans, CVITW7).

« Politique ça tendrait vers l'apolitique maintenant quand même. Avant je me définissais un peu plutôt à gauche, après un peu plutôt vers les verts. Maintenant c'est la tune qui gouverne donc politique ça veut plus rien dire » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

■ du rejet :

« Tu as un positionnement politique, au sens large ?

- Non parce qu'ils nous prennent tous pour des connards. Ils font ce qu'ils veulent, avec la tune des gens, et ils laissent les gens dans la misère, alors que je pense que l'on est dans des pays où l'on a beaucoup d'argent et on est en train de laisser mourir plein de gens alors moi les politiques, franchement, je trouve que c'est des chiens quoi. Ils se foutent de la population... [...]. De toutes façons, ils mangent tous dans des plats en argent, ils ne connaissent même pas le prix d'une baguette de pain, ils ne voient pas comment la population elle vit, ils jettent de la bouffe alors qu'il y a des gens qui crèvent de faim. Fin moi j'veux pas contribuer à ça. C'est pour ça que je ne veux pas travailler, je ne veux pas leur donner d'impôts, tout ce qu'ils me donnent je leur reverse, ça c'est clair, en attendant c'est pas mes tunes et je ne les gagne pas alors... J' profite du système dans lequel je suis née parce que de toutes façons je suis née dedans, je n'y peux rien. C'est comme ça mais je ne veux pas contribuer, ça c'est clair. Et j'espère qu'un jour on pourra s'autofinancer et rien demander à personne, et ce jour-là on sera les rois quoi.

Les politiques... franchement c'est tous les mêmes... Pourquoi ils veulent tous la place ? hein ? c'est pas pour rien, quand même ! Ils veulent tous le pouvoir, ça c'est sûr. Bon j'dis pas qu'ils font que des conneries mais, concrètement, pour la population qu'est-ce qu'ils font ? Même des gens qui bossent hein... [...]. Non non, franchement, j'suis pas d'accord, moi je ne contribue pas à ça, qu'ils aillent se faire foutre. De toutes façons, j'pense que maintenant il faut vivre comme des nomades, il ne faut pas avoir... Il ne faut avoir aucune attache, n'avoir aucun crédit, il faut être libre. Faut pas être attaché au matériel, seulement Babylone ils ont tout fait pour que les gens s'attachent à ces conneries à 2 francs, leur voiture, leur télé, leur maison, leur p'tites vacances... Ils achètent des canapés à 15 000 francs, fin c'est n'importe quoi, c'est surréaliste quoi. J'me dis on va tous au même endroit, on y va tous ! On naît, on meurt, c'est clair ! Maintenant que tu sois propriétaire ou pas, j'vais te dire... » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

Aucun individu n'affirme explicitement soutenir une formation politique ou pratiquer une religion instituée. Lorsque les sujets évoquent un militantisme politique, celui-ci correspond généralement à un investissement associatif ou à un activisme indépendant (participation à des manifestations...). Les opinions politiques s'expriment au travers de sensibilités mettant en avant un certain nombre de valeurs progressistes principalement liées aux idéaux de gauche (égalité sociale...), et/ou aux préoccupations écologiques.

« Politique chais pas : plus extrême gauche que autre chose » (Ludovic, 25 ans, RVITW3).

« Oui c'est pas vraiment politique mais je penche quand même pour des idéaux qui respectent l'environnement. Tous les politiques devraient faire de l'environnement » (Richard, 30 ans, CFITW7).

Au niveau spirituel, les sujets investis tendent à se construire leurs propres repères, une croyance personnalisée, n'hésitant pas à fondre les écrits.

« J'ai pas reçu d'éducation religieuse et je suis athée, profondément. Je respecte les religions des autres pourvu qu'ils respectent la mienne. J'ai connu des théologiens, j'ai vachement discuté sur la question, ça m'a intéressé de lire des bouquins mais sans prendre parti, j'ai ma propre foi » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

« Ben religieux, je respecte carrément les religions tu sais, parce que l'homme il a besoin de passer par ça, tu vois, quand on dit les islamistes... je crache pas sur ça. sur l'Islam, au contraire, les principes de base y sont vachement bons, seulement, c'est comme la religion catholique, ça a évolué elle s'améliore, elle s'adapte à la vie moderne, je pense que les religions c'est bien en soi, y'en a aucune qui me convient, parce que tu vois dans ma tête j'aime pas qu'on me dicte ce que je dois faire t'sé, euh mais bon, je suis pas religieuse, mais je crois, et l'homme il est croyant, il croit, si tu crois en rien t'avances pas, si t'as rien qui te tient à cœur t'avances pas t'sé... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

On note une dynamique d'émancipation par rapport aux systèmes d'organisation et de régulation de la société globale, un regard plutôt critique et distancé. Cette position s'accorde à une démystification du fonctionnement social, le sujet est amené à relativiser les discours institutionnels (éducation, télévision, politique, famille...) ²⁹.

« En fait je pense que cette attirance pour le voyage intérieur y vient d'un... c'est paradoxal enfin on pourrait même penser qu'y a aucun rapport mais j'pense que ce qui m'y a amené précisément c'est un mensonge, un mensonge qui a été fait par une instance supérieure parentale auquel j'accordais euh un certain bon sens et surtout un entendement et donc pourquoi est-ce que j'parle aussi d'anthropologie et vraiment de transcendance de l'humanité c'est que alors que j'étais petite je montais à cheval et alors qu'avec mon père pharmacien on allait beaucoup dans la forêt se balader etc. et j'avais

29. Voir à renverser le sens de ces discours. La campagne médiatique concernant le GHB- « drogue du viol parfait », a par exemple largement contribué à faire la promotion de ce produit, jusqu'alors peu connu, auprès des usagers.

donc remarqué relativement que y'avait des champignons rigolos qu'on croise aussi dans les contes d'enfants donc euh une certaine sphère d'imaginaire quoi, tout un truc, Alice au pays des merveilles euh y'a des champignons amanite tue-mouche et moi on m'avait dit parce que sans doute j'avais du poser la question euh on m'avait dit que c'était mortel et un jour j'ai appris que c'était pas du tout mortel et là il m'est apparu ce qui était concret, de toute pièce des mensonges et qu'on détournait un savoir des plantes je sais pas au profit de quoi, peut-être pour mieux asseoir ce que Thomas Sazs appelle la panacée pharmacologique moderne quoi et ça il m'est apparu que y'avait quelque chose qui était injuste, c'est-à-dire on peut promouvoir certains produits sans aucun problème mais on a pas le droit d'en dévaloriser d'autres au profit de cette promotion parce que c'est vraiment du mensonge donc du déni de réalité et donc du génocide anthropologique (*rives*)... D'autant plus qu'en fait y'a certains bouquins euh alors c'est marrant parce que c'est le sexe et la dope donc en fait un des plaisirs dont maintenant arrivée à l'âge adulte je me dis que c'est des plaisirs dont on peut pas euh se passer et qui font vraiment partie de la vie et que c'est un peu ça notre humanité aussi... parce que donc à cette même période j'ai commencé un peu à me rencarder sur les états de conscience modifiés, je tombe dans une bibliothèque de famille sur *Fantastica* de Lewin et j'commence à le bouquiner et là on me le cache en me disant qu'on me refuse cette lecture, ils voulaient pas que je lise ça, j'avais 15 ans et je commençais à lire et cette même année on m'avait aussi interdit de lire les *Liaisons Dangereuses* de Choderlos de Laclos et ça j pense que ça a quand même vachement forcé l'attirance sur les bonnes choses de la vie (*rives*), parce que peut-être qu'on est obligé de transgresser pour être dans l'individuation et découvrir son propre chemin, on est obligé de transgresser le désir que l'autre porte à notre égard » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

À partir du moment où l'utilisateur développe une connaissance en quelque sorte « intérieure »³⁰ en matière de substances psychoactives, sa réceptivité aux langages « extérieurs »³¹ concernant ses pratiques diminue. La prise de certains produits notamment psychédéliques et/ou hallucinogènes peut à ce titre créer, nourrir et/ou accentuer la relativisation des normes socialisantes.

« Le trip ça a été la grosse claque quoi, la société tu te rends compte que c'est du carton pâte quoi, la société c'est un gros truc qu'est là pour euh te cloisonner euh enfin c'est ça hein tu te dis « mais on nous a menti » (avec un accent innocent, *rives*), tu te dis mais alors ça fait 20 ans qu'on nous drogue à l'insu de notre plein gré et on nous interdit certains produits quoi, c'est ça le truc quoi te dire que y'a des plantes qui sont labellisées, des plantes que t'as le droit d'autres que t'as pas le droit, alors qu'y a des sociétés où l'alcool y'en n'a pas du tout quoi » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

Le caractère illicite de l'usage pousse à la dissimulation, à la création d'espaces alternatifs, oblige l'utilisateur à se confronter aux marges, à jouer avec les systèmes de régulations sociétaux. À terme, et selon les cas, il prend ainsi conscience qu'il est possible de vivre en s'affranchissant de la norme.

« J'avais 17 ans, y'a déjà 10 ans... et c'est là où j'me suis dit euh déjà le shit t'sais ça m'a fait un truc, un décalage quoi t'sais faut s'cacher, tu t' caches avec tes potes et au-delà d'un état après t'as un décalage social parce que t'es obligé de te cacher, tu sais pas comment en parler et puis c'était un peu en clandestin quoi... et puis c'est marrant tu finis par prendre goût à ce côté hors-la-loi quoi » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

Certains sujets valorisent les actes de transgression. Ils se placent dans une perspective de résistance par rapport aux normes instituées, appartiennent à un autre « camp ».

« Mais tu vois actuellement dans Babylone, les gens y prennent tous des cachetons... Lexomil® Tous, hein ! tous ! sans exception, Lexomil®, cacheton pour dormir, cacheton pour ci, cacheton pour ça, et en plus c'est Babylone qui fournit, tu vois ? Et ils payent, allez ! Pas de problème ! Donc, tu vois, c'est sûr que nous notre argent on l'donne à des gens qui vendent de la défonce mais en même temps leur argent après ils en font autre chose. » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

L'aboutissement de cette dynamique peut consister à définir un mode de vie alternatif, le plus indépendant possible du système global d'organisation et de régulation de la société. Les sujets impliqués dans ce type d'option y décèlent une forme de liberté.

« Et en camion tu vis comment ?

Ben tu fais du jonglage dans la rue, des trucs avec tes mains... Tu vois, tu fais d'la bouffe 'fin tu t'arranges quoi. C'est clair que tu prends l'argent de la société mais en même temps... Est-ce qu'on a une autre alternative ? Tu vis avec l'argent de Babylone, qu'il te donne, gracieusement, et comme ça t'es redevable envers eux parce que t'es redevable... Mais il faut arriver à s'autogérer quoi, et ça c'est le but des gens quand même, moi j'espère qu'un jour je vais m'autogérer toute seule tu vois ? Et que j'éviterai de donner mon argent à Babylone. Déjà, tu vois, là maintenant, je ne veux plus rien acheter au niveau vestimentaire, contribuer à faire travailler les minots dans des pays... euh tu vois on porte des chaussures Adidas® à 100 balles et en attendant c'est une petite fille qu'a 8 ans qu'a fait ça alors qu'elle a l'âge de ma fille, tu vois ? Alors moi franchement, ça me fait trop de la peine. Mais on ne peut pas non plus tout éviter c'est pas possible parce qu'on est dedans quoi, parce qu'ils veulent nous mettre absolument dedans, ils veulent ça quoi. Que les gens ils soient canalisés, le troupeau il doit être canalisé, travail-famille-patrie » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

« Au tout début ça a été vachement dur, j'ai eu une éducation pas du tout en rapport avec ce que je vis en ce moment, très carrée quoi, ça a été très difficile de faire un choix. Bon d'accord j'me mets dans la société, je prends un boulot, et j'essaie de faire de la tune normalement quoi, et à côté de ça non parce que si c'est pour crever comme mon père et avoir rien vu, fait chier quoi. Donc j'vais essayer de voir c'qui a à côté, et là j'commence petit à petit à apprendre de nouvelles choses. Toute mon adolescence on m'a dit qu'c'était pas bien, tu vois essayer de me dire finalement c'est pas plus mal. [...] Passé un moment dans ta vie t'es confronté aux deux extrêmes et de plus en plus quand tu vas dans cette vie où t'es traveller, t'es squatter, ben t'as du mal à entrer dans la société. C'est pour ça qu'il faut rester les pieds sur terre et pas se prendre trop au sérieux. Dire que là-dedans y'a quelque chose de vachement bien aussi et... dans les deux mondes quoi. Y'a

30. Connaissance acquise par la pratique.

31. Discours souvent alarmistes, caricaturaux et stigmatisants des abstinents et/ou de la société.

deux mondes à part, Y'a des règles, dans les squats tout ça, différentes. Si un jour j'ai des gamins j'ai envie de leur offrir les deux, le choix entre deux trucs, comme mes parents on fait finalement avec moi » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

2 - INTERPRÉTATION ET/OU THÉORISATION DE L'USAGE

« Tu vois mon idéologie c'était de tout faire, de tout tester tu vois, bon, c'est un peu à tes risques et périls, il faut assumer les conséquences après quoi... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

Plus ou moins affranchi des normes dominantes, l'usager peut laisser libre cours à son sens de la découverte, apparaît plus ouvert aux expériences inédites et/ou socialement dévalorisées. Dans ce cadre, c'est d'abord la curiosité, le désir d'expérimentation et le besoin de voir par soi-même qui sont évoqués lorsqu'un produit est consommé pour la première fois :

« Ben... en fait j'suis curieux tu vois. Alors dès qu'y a un nouveau produit qu'arrive ben j'le goûte pour savoir ce que ça fait » (Léonard, 24 ans, RVITW4).

« Pourquoi j'ai pris un rail d'héro ? Pour essayer, pour essayer parce que je me suis dit qu'en fait j'avais envie d'essayer peut-être pas toutes les drogues qui existent mais un peu. Mais en me disant « tu vas essayer, tu vas voir ce que ça fait ». Je savais que ça me plairait pas, enfin j'en étais pratiquement sûre mais j'me suis dit « ben tu vas essayer histoire de voir ce que ça fait quoi ». Et l'occasion ben c'était un pote, il avait de l'héro, y m'a dit « tu veux un trait ? », j'ai dit « ben tient pourquoi pas » et voilà » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

« Oui, parce que j'ai... en fait parce qu'on arrive dans un état avec la kétamine qui m'intéresse et simplement j'aimerais voir... arriver à cet état-là. Paraît-il qu'il y a une dissociation de ton corps, comme si tu sortais de ton corps, et que tu te voyais, je sais pas, je trouve ça hallucinant quoi, ça doit être curieux. Juste pour avoir cette sensation là, je voudrais le faire, c'est pas un truc qui va me... qui risque de m'accrocher... c'est la curiosité de la chose » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

Passé le stade de curiosité et d'expérimentation, la répétition des épisodes est ressentie et justifiée par plusieurs types de motivations et/ou « théories » :

■ Sortir de la réalité/voyager/prendre des vacances/se défouler

« Bon ceci dit t'as toujours aussi le côté t'sais le voyage dans le voyage tu vois. C'est-à-dire que tu vois quelque part tu te prends pour un traveller t'es là « ouais j'me prends pour un traveller », et puis le traveller y trace tu vois. Donc les mecs c'est... et moi j'ai été... moi aussi ça a été ça pendant vachement longtemps hein. Voilà tu traces comme ça aussi quelque part, même si c'est la phrase toute faite de dire les voyages de la drogue tu vois. Mais quelque part c'est voyager dans le voyage tu vois. Et moi j'l'ai vachement perçu comme ça. T'sais c'est sur plein de... sur moi dans des situations, sur d'autres personnes dans des situations : de se lâcher vraiment tu vois, de se mettre tellement out tu vois voilà quoi, tu vois c'est le dépaysement total quoi au bout tu vois.

Enfin chais pas... mais ça j'crois que tu le ressens un peu partout t'sais le moi qui peut être autre chose, j'crois que c'est un peu général en fait » (Robert, 25 ans, RVITW1).

« Se mettre la tête c'est comme se dire « aller boire un coup au bar » moi j'trouve (*rire*). Non j'exagère mais c'est... ben t'en as marre de ta semaine ou t'en as marre de ta journée parce que ben t'as fait plein de trucs qui t'ont speeder la tête quoi : t'es obligé de réfléchir des trucs à la con genre « ouais faut que j'aïlle à la banque, ouais faut que je passe voir untel, faut que je fasse çï, faut que je prenne ma voiture, que je traverse la ville à 5 heures de l'après-midi quand ça bouchonne » donc le week end tu vas souffler quoi hein, moi c'est pour souffler c'est... c'est un peu partir ailleurs quand même. Y en a plein qui disent que avec la défonce y cherchent pas ça mais moi c'est ça quoi, c'est... si par exemple sous trip j'me fais plein de... de sketches dans la tête, des sketches un peu BD tu vois genre des situations euh... déjà j'vais rigoler sur n'importe quoi, enfin pour peu que ça soit assez léger j'vais rigoler sur n'importe quoi quoi. Voilà dès que l'effet est trop fort j'rigole plus du tout quoi, que mon corps il encaisse, que ma tête elle encaisse et que ça va pas là j'ai les mâchoires qui serrent machin tout ça... là je rigole plus du tout quoi. Mais sinon c'est... ouais c'est se mettre la tête, c'est sortir de la réalité, c'est... facilité de rapport avec les gens, bon ça après... déjà dans la vie je l'ai un peu donc c'est vrai qu'après j'en ai pas non plus forcément besoin pour aller vers les gens de la défonce. Et puis ouais voilà se marrer, enfin pour moi c'est ça quoi. C'est pas se prendre la tête justement quoi » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

■ S'épanouir/se libérer/se découvrir

« Ben un état second euh... alors là ça c'est ma vision de la chose. C'est-à-dire que quand j'ai commencé à faire des teufs techno et prendre des drogues c'était pour moi un moyen de décharge dans le sens où j'en suis arrivé à me dire que la drogue a le même effet que le sommeil sur l'inconscient. C'est ce qui permet aussi d'accéder à des mauvais trips comme on accède à un cauchemar. C'est-à-dire si tu prends la topique de Freud : t'as l'inconscient avec une grosse censure, le pré-conscient et le conscient. Pendant le sommeil cette censure est affaiblie et les choses sortent et vont de manière déguisée sur le conscient ou le pré conscient. Et j'pense que la drogue a à peu près le même effet. Donc pour moi c'est un moyen de décharger mon inconscient, tu vois toutes les normes... Dans la semaine tu vis dans une norme, y a des choses que tu peux pas faire, que tu peux pas... parce que par rapport à tous ça quoi. Et quand t'es en teuf tout le monde est dans le même délire. Les gens sont pas là pour te juger, tout le monde est là pour vraiment évacuer et donc c'est peut être pour ça que je prends, pour m'extraire de la norme et me retrouver dans des lieux ou des situations où je peux faire ce que je veux et m'exprimer. C'est un moyen d'expression quoi. Mais bon j'pense que ça transcrit quand même un mal être des jeunes puisque quand tu vois comment y z'arrivent à se défoncer maintenant à tous les niveaux hein : que ça soit en boîte ou que ça soit en teuf ou en appartement avec des potes ou... Donc à la base c'était ça quoi, c'était un moyen de décharge » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« C'est une des choses qui compte dans ma vie, en terme d'épanouissement enfin, et je pèse mon mot, parce que c'est un catalyseur, ça me permet de faire des choses, ça me permet d'exprimer des choses. C'est dans les ingrédients de mon épanouissement. Mais c'est pas la clé. C'est pas une clé quoi, et c'est pour ça qu'il y a des périodes où

je prends rien, parce que je concentre mes activités et je trouve d'autres centres d'épanouissements à ce moment-là et donc j'ai pas besoin de prendre des trucs ou j'ai pas besoin de la teuf... ça dépend aussi des gens que je côtoie, et ça aussi c'est aussi une question de cycles et de périodes, y'a des périodes où je vois moins les gens du milieu donc j'ai moins la tentation de me poser la question de si je vais en teuf ou pas quoi... » (Richard, 30 ans, CVITW7).

« Moi j'suis une personne de la rue mais pas, mais pas... pas du côté « mauvais garçon ». Bon j'suis un garçon j'ai fréquenté la rue mais j'ai toujours été... droit. Et j'ai évité beaucoup de conneries et... Et pour dire que la drogue m'a un peu donné de l'idée à vivre euh, des raisons de vivre, comprendre un peu le système de... de la vie, tout ce qui se rapporte au fonctionnement d'où on vit, comment on vit... »

- Tu comprends mieux les choses... ?

- Que déjà... faut travailler. Bon j'dis ça par rapport à quand j'étais à la rue, je disais que ça sert à rien de travailler, qu'on en trouvera pas parce qu'on en trouve pas, comme ça du travail, que du travail ça... ça peut pas devenir sérieux, tu vois un peu le noir t'y a vu quand t'es dans la rue, tu crois pas un peu, à tout, tu crois pas qu'y a autant de, de portes qui peuvent s'ouvrir devant toi... C'est quand même les drogues qui, qui t'élèvent un peu au-dessus de tout ça... Le délire c'est que quand tu prends une drogue tu te trouves au-dessus de, au-dessus du monde, de, de, comment on dit.

- Des problèmes quotidiens tout ça ?

- Et tu les vois, t'es à un niveau où tu les vois et où tu les comprends et euh... si tu les comprends tu sais qu'il y a une résolution à tous ces problèmes et, c'est ça qui te fait voir que tu peux progresser dans la société » (Marius, 27 ans, CFITW2).

■ Se stimuler/accroître ses capacités/se sentir à l'aise/se faire plaisir. Ce type de motivation correspond à un usage utilitariste des psychoactifs.

« Psychologiquement c'était trop fort. Si j'en prenais pas j'étais fatiguée, j'parlais plus. Quand tu travailles dans l'animation ou dans un bar t'as intérêt à avoir la tchatche tout le temps, t'as besoin d'être sûre de toi en plus. Moi à l'époque j'avais 17 ans, 17 ans et demi quoi, j'arrivais dans un pays étranger, j'parlais pas la langue donc y fallait... fallait que j'apprenne vite. Et pis y fallait que je tchatche parce que j'avais besoin de ronds donc y fallait que j'travaille. » (Odile, 20 ans, RVITW2), consommation de cocaïne.

« Bon, ben disons, la drogue moi ça fait un moment que je la côtoie sans la côtoyer. Je n'en prends pas régulièrement mais occasionnellement et uniquement dans le but de faire la fête » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Tu sais les gens ils vont boire des coups, ils vont se prendre l'apéro, pour moi c'est la même chose, tu vois? pour moi c'est la même chose, j'vais pas aller prendre l'apéro, j'vais me prendre un trait de coke. Parce que... c'est bien, parce que... c'est bon, tout simplement. Parce que c'est bon, j'vais pas dire qu'c'est pas bon c'est bon. Tu vois c'est quelque chose de bon, quand tu l'gères. Après... c'est toujours bon au début, tu vois? Après si tu le gères plus, c'est moins bon c'est comme tout, c'est comme les alcoolos c'est pareil, c'est la même chose. » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

■ Compenser/oublier ses problèmes

Ce type d'interprétation apparaît généralement après une période de grosse consommation perçue comme abusive. Le sujet développe alors un discours plus distancé et critique de son usage.

« Y a plus rien qui t'intéresse, j'crois que c'est surtout ça le problème, parce qu'y a plus rien qui t'intéresse, t'es blasé de tout. Donc tu consommes pour... pour oublier que t'es blasé » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Ben avant c'était tous les jours quoi. Ben disons qu'à chaque fois que j'essayais de refaire mes papiers on me refusait, ben pour me calmer ben j'me prenais un produit et puis j'allais me calmer ailleurs : en pleine campagne, en dehors de la ville, tranquille, personne autour de moi, pour souffler. Mais là j'calme, j'ai pris des champignons hier mais c'est une fois de temps en temps, c'est pas tous les jours quoi. Moi j'me dis que vaut mieux prendre un trip devant le son et être dans le son, faire la teuf entre potes et voilà quoi. Moi j'sais pas, ça sert à ça hein, en général hein. C'est pour être bien entre potes, tu prends un trip c'est pour être dans le son, dans son monde et... » (Léonard, 24 ans, RVITW4).

« Non, justement pas tu vois, c'est une époque, j'avais arrêté la fac, on a eu des problèmes avec la justice, et on habitait dans un sale appart, mon copain il avait plein de problèmes... tout d'un coup t'sé, j'ai dit ben voilà quoi... trop plein de problèmes, t'as l'impression que c'est une condition d'échappatoire mais ne fait ça fait que repousser les problèmes et ça te fait que les entasser, parce que au moment où tu arrêtes, tu te dis, ben, voilà, y'a tant de mois qui se sont passés, et après t'as même pas vu le temps passé quoi, et puis, bon, ben t'a raté trop de choses quoi. C'est vraiment pas... » (Lucien, 25 ans, CVITW5), abus cocaïne.

Il apparaît ici un phénomène évolutif dans l'interprétation de l'usage. Les périodes d'abus ou de dépendance ne semblent pas réellement prises en compte sur le moment mais font l'objet d'une analyse a posteriori. Aussi les sujets « se mentent parfois à eux-mêmes » en positivant leur usage ou en situant systématiquement l'abus à un stade toujours supérieur de consommation (fréquence et mode de prise notamment).

« Et est-ce que tu connaissais le produit, la dépendance, tout ça ?

- Ouais je connaissais tout bon j'avais quand même connu quelques personnes qu'étaient tombées dedans, je savais ce que ça faisait quoi.

- Et tu te rendais compte de ce qui se passait ou...

- J'crois qu'on s'en rend pas compte quoi, c'est un peu plus fort que nous quoi même si j'y pensais de temps en temps, par exemple si un soir j'en avais pas j'me disais bon j'arrête et puis le lendemain j'y retournais quoi... et euh bon je savais, j'étais avec ma copine et elle aussi en prenait quoi et y'en avait pas un pour relever l'autre quoi... et puis bon ça a duré euh... 7 mois, même un peu plus quoi, j'en prenais au boulot euh... » (Jason, 21 ans, AFITW6), héroïne.

3 - PERCEPTION DES PRODUITS SELON LES USAGERS : ÉCHELLES DE VALEURS

La question « Les produits ont-ils pour toi la même valeur, le même statut ? » posée au cours des entretiens a permis de mettre en exergue trois principales échelles de valeurs dont se servent les usagers pour situer les produits.

Selon la nature des effets et le type d'usage

L'échelle de valeur peut être construite par rapport à la nature des effets des substances : hallucinogènes (introspectif le plus souvent), stimulants (utilitariste le plus souvent) ou relaxants (utilitariste également – drogue « *de confort* » ou « *de coma* » –), et par rapport au type d'usage qui en est fait :

« Entre manger un piment et un grain de maïs dans la bouche ça ne te fait pas pareil, si tu manges un kilo de piments tu peux peut-être en mourir, brûlures d'estomac ou je ne sais pas quoi. Donc à la limite je fais quand même une différence entre les drogues, il y a des drogues plus fortes que d'autres, mais après ce qui compte c'est le dosage, tu vois le shit c'est une drogue douce, quand tu commences à fumer 30 joints par jour, ça devient une drogue dure. La cocaïne c'est une drogue dure, si tu prends un gramme par an, ça fait moins mal que de fumer un paquet de cigarettes tous les jours. Donc voilà, les drogues, c'est les quantités dans le laps de temps dans lequel tu les prends qui fait qu'elles sont nocives ou pas » (Richard, 30 ans, CFITW7).

Les hallucinogènes naturels (relativement peu connus des usagers), utilisés depuis des centaines ou des milliers d'années et associés à une culture, une littérature, des usages thérapeutiques ou traditionnels, sont considérés comme des produits « nobles », à l'opposé des drogues « *de coma* », ou « *de défonce* » que peuvent représenter les produits relaxants, ou des drogues de « superficialité » ou communication que sont les stimulants ou l'ecstasy.

Les hallucinogènes de synthèse (LSD, kétamine, DMT...) sont perçus comme les « petits-enfants » des hallucinogènes naturels dont ils sont issus. Ils représentent des substances difficiles à gérer, qu'on ne peut pas utiliser dans n'importe quel contexte, et dont les effets relèvent de l'introspection, de l'exploration et/ou de la perturbation psychique. Ils amènent l'utilisateur à vivre des expériences intenses, dont il se souviendra longtemps, différentes à chaque rencontre avec le produit³².

La kétamine garde un statut à part, elle est parfois décrite comme le plus « intéressant » des psychédéliques, parfois comme un produit « abrutissant », plus proche de l'héroïne.

« La kétamine je mets ça dans une défonce quand même, que le trip je ne mets pas ça dans une défonce. Le trip c'est spécial, c'est quand même une recherche, je ne le prends pas comme une défonce » (Harry, 30 ans, CFITW11).

« Euh même valeur, même valeur euh... non j' pense pas déjà dans le sens où y z'ont pas le même effet. À plusieurs niveaux t'as des produits qui vont te speeder, t'en a qui vont te...qui vont te rendre plus love, t'en a carrément qui vont te faire voyager mais sans mouvement. Kéta/héro c'est plus dans le même truc. La coke et l'ecsta, enfin MDMA c'est plus dans le même truc. Et le speed et les ecsta amphotaminés et le LSD. C'est ces 3 catégories là à peu près que je veux faire et donc voilà quoi. À côté de ça euh... ouais à côté de ça t'as des drogues qui sont exploitables et d'autres qui sont... dans un cas tu subis la drogue, j' pense à l'ecsta, la coke, l'héro enfin beaucoup de drogues en fait, l'alcool aussi où tu la subis tu vois. T'as rien à en tirer. Alors que moi j'trouve que l'acide c'est une drogue qui se travaille et qui donc... qui te procure pas un bien-être à partir du moment où tu la prends mais que si tu travailles, si tu arrives à en faire ce que tu veux, à bien... sans jamais avoir l'impression de la contrôler parce que je pense pas qu'on y arrive complètement mais si t'arrive à l'emmener là où t'as envie d'aller c'est là où tu vas te créer un bien-être. Et je trouve que ces drogues sont quand même vachement plus intéressantes donc elles ont pas la même valeur » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« Est-ce que les produits ont tous la même valeur pour toi ?

- Ben non euh, y'a ceux qui sont plus vers le monde éther, ceux qui sont plus euh... c'est vrai quoi ceux qu'ont une histoire derrière et ceux qui en ont pas quoi

- C'est comme ça que tu départagerais ?

- Ouais bon y'a peut-être les opiacés quoi aussi qui sont plus proches du physique même si y'a un côté gamberge, qui font rêver en fait... celles qui te font rêver, celles qui te font voir la vie comme elle est et qui te mettent des grosses claques dans ta tête d'innocent (*rites*), ouais t'as celles qui sociabilisent aussi, qui euh... celles qu'on prend à plusieurs et celles qu'on prend tout seul quoi, mais moi j'prends rien tout seul presque, même quand j'ai plein de shit c'est un joint le soir peut-être un petit le matin mais pas plus dans la journée quoi... en fait toutes les drogues te mettent dans un état d'esprit et c'est pour ça que y'a un but à essayer de les survoler sans y rentrer dedans j'sais pas comment expliquer mais en fait de rester gamin quoi c'est-à-dire tu cours après le ballon et tu vois un pigeon qui passe et t'as envie de courir après le pigeon, se promener d'état d'esprit en état d'esprit, les explorer un petit peu, au fur et à mesure tu les explores un peu plus aussi mais pas rester dans un quoi » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

« Est-ce que pour toi tous les produits ont la même valeur, le même statut, est-ce que tu les places tous sur le même plan ?

- Ah non du tout.

- Est-ce que tu peux expliquer.

- Ben justement LSD, kétamine c'est euh... les deux sont à tendance hallucinogène ou en tout cas modifications de la perception et euh... aussi un peu de l'état d'esprit quoi y'a une tendance quoi et puis tout ce qui est MDMA, coke c'est plus à côté franchement, si ça disparaissait ça serait pas... y'a même des trucs où j'essaie de... j'me dis des fois

32. Voir aussi dans la partie sur les produits « rares » p. 191.

le speed franchement euh... j'me dis que c'est pas... c'est pas très très utile finalement, j'ai tendance à plus pas le savourer que... alors c'est pour ça maintenant j'me dis au moins l'avantage de l'avalier y'a pas envie de taper un trait tout de suite et puis euh c'est un peu plus long mais ça dure un peu plus longtemps et puis c'est des inconvénients qu'on a pas quoi comme les sensations dans le nez ou peut-être un peu des mal de tête et puis euh les sinus etc. donc déjà c'est peut-être mieux quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

« J'ai vraiment l'impression que c'est suicidaire quoi (l'héroïne), pour moi c'est pas une drogue c'est carrément autre chose, c'est encore plus. C'est arriver vraiment à l'extrême.

- Là c'est le fait de s'injecter ou de prendre de l'héroïne ?

- C'est s'injecter, ah ouais, là, c'est un geste, là, c'est vraiment atroce, prendre de l'héroïne, non, mais ça me dit rien non-plus, parce que j'aime pas les trucs qui rendent complètement mou. C'est pour ça que je fume même pas de shit, le shit, ça ramollit quoi. Donc voilà, moi j'aime les trucs qui me donnent la pêche et le sourire (Arielle, 30 ans, CVITW4).

Selon le risque physique, psychologique, social

Cette classification inclut :

■ Le degré de contrôle des effets psychoactifs (risque psychologique)

Certains usagers hiérarchisent les substances en fonction de la « *puissance* » de leurs effets, du degré de déconnexion qu'elles provoquent, de la « marge de manœuvre » qu'elles laissent à la conscience et à la volonté de l'individu.

« C'est sûr que l'ecsta c'est pas une petite drogue non plus mais tu contrôles quoi [...] L'ecsta ça me paraît plus sûr en fait parce que tu contrôles bien. Tu sais tu le sens monter et tout ça. Tu peux pas te dire non plus « stop j'arrête tout quoi »... ou tu te dis ça si tu conduis t'as les keufs et que tu dois rester sérieux et calme, là tu te dis « stop okay cool ». C'est plus facile à gérer. Tu te sens mieux dans ta tête. Tu peux faire une pause un peu sur le délire et après repartir. [...] J'ai arrêté les trips et tout ça parce que c'est moins de contrôle quoi. Si j'ai envie de me défoncer ou de me speeder ben se sera avec l'ecsta » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

■ La dangerosité physique

Dépendance physique, dégradations du corps.

« Est-ce qu'il y a des produits que tu ne consommeras pas ?

- Ben... oui le crack. Parce qu'on m'a dit, a priori, dès la première prise, alors peut être que je me trompe hein, enfin moi je reste sur cette idée là que dès la première prise t'es accroc quoi. Et moi j'veux pas prendre une défonce qui me rend accroc dès la première prise quoi. Donc j'ai essayé pas mal de trucs et du coup... ben si le GO. GHB là, tu vois les trucs comme ça qui te rendent – qu'est-ce qu'on m'a dit ? – que t'es complètement amorphe, que du coup y a même des mecs qu'utilisent ça en boîte pour défoncer les meufs et qu'y font ce qu'y veulent avec après. J'aimerais pas prendre tous les produits

qui me font euh... plus être maître de moi-même en fait, que en fait je vais pas pouvoir gérer quoi. Comment dire ? que la quantité même si j'en prend un tout petit peu ça va me démonter la tête : ça je veux pas quoi. Mais après au niveau des types de produits et tout j'entrave pas vraiment » (Victoria, 24 ans, RVITW7), a quand même essayé la kétamine et l'héro.

« Et est-ce que les produits ont le même statut pour toi ?

- Bon c'est sûr le shit j' considère pas ça comme de l'héro quoi, le shit c'est quand même une drogue douce quoi c'est pas pareil que l'héro dont t'es dépendant et où t'as une certaine accoutumance quoi... pour moi tout ce qui est X, trip euh, coke euh enfin non, trip-X j'les classerais quand même dans moins dangereux que l'héro et la coke mais bon après le shit c'est pas dangereux, beaucoup moins quoi.

- Et le speed tu le mets où là-dedans ?

- Ouais dans la coke et l'héro quoi.

- Comme un « sale produit » quoi ?

- Ouais voilà » (Jason, 21 ans, AFITW6).

« Est-ce que tous les produits que t'as consommé tu les mets sur un même pied...

- Dans le même lot ? euh... ben un peu moins maintenant... quand j'en prenais plus souvent en fait ouais, j'mettais à peu près tout au même niveau d'importance et... aussi grave que la fume quoi (*rives*) mais maintenant... enfin la cocaïne si j'me suis toujours dit que la cocaïne c'était un truc qui lynchait bien le cerveau, j'en ai pris pas mal aussi (*rire*) mais bon... et puis, c'était quoi la question ?

- C'était est-ce que les produits ont tous le même statut pour toi.

- Ouais, non, enfin l'héroïne, enfin tous ceux qui t'entraînent vers une dépendance parce que c'est quand même important la dépendance, tout ce qui te désociabilise il me semble, déjà même le reste ça change beaucoup de choses quoi... et que là vraiment c'est que tu restes avec les gens quoi qu'ont la même passion que toi c'est-à-dire la seringue et euh c'est pas possible quoi.

- Donc ton critère c'est la dépendance, mais la coke aussi...

- Ouais ouais mais bon... la dépendance à la coke elle est... enfin j'allais dire j'la vis au quotidien (*rives*), non mais déjà sans en prendre souvent, ben voilà, j'arrive quelque part y'a de la coke machin truc et on me dit t'en veux ?, 5 minutes avant j'aurais pu me dire aller j'vais me la jouer tranquille, juste prendre un café et ensuite j'rentre chez moi et j'vais me coucher et...

[...]

- Donc en fait y'a que l'héro que tu mets à part ?

- Ben en fait j'place au même niveau de danger pour moi les trips, l'ecsta.

- C'est par rapport au danger alors ?

- Ouais c'est par rapport au danger, à ce que ça peut me faire ou ce que ça peut... ou alors l'héro c'est parce que aussi ça me fait dégueuler ça c'est quand même important quoi, le fait d'être malade, enfin c'est pas le but du jeu quoi » (Tony, 26 ans, AFITW4)

■ Selon le prix et le réseau d'usagers

Cette dernière classification octroie un « statut social » aux différents psychoactifs :

Par exemple l'héroïne est liée à la rue, à la marginalité ; le speed constitue le stimulant des pauvres et la cocaïne la drogue des riches.

« J'suis pas un fan (*de la cocaïne*). J'trouve que c'est un peu une défonce de... ça c'est mon avis hein mais... un peu une défonce de Parisien, un peu une défonce de frime. Parce que je trouve pas les effets sensas, c'est pas long, t'es obligé de t'en remettre souvent pour maintenir un état tu vois donc... donc c'est pas une défonce qui m'intéresse. Par contre si on m'en propose bon c'est... ouais j'en prends quoi. Mais jamais j'en achèterai j'pense » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« Ouais j'sais pas moi j'respecte pas pareil le produit quoi c'est sûr que...

- Si t'en fais tomber et tout ?

- Carrément carrément, ça vaut 10 fois le prix ou 20 fois le prix quoi, c'est de la cocaïne quoi et puis je sais pas, c'est pas pareil, je sais pas peut-être c'est ce côté où la cocaïne ça a toujours existé enfin tu vois le speed c'est un nouveau truc quoi moi j'ai plus l'impression que c'est fait pour les masses donc moi dès qu'on fait pour les masses ça me fait peur parce qu'ils sont toujours en train d'enculer les masses quoi (*rires*) les masses qu'ont pas d'argent ou peu d'argent et puis voilà c'est quand même un truc qu'est censé se prendre comme la cocaïne, c'est en poudre comme la cocaïne, c'est censé te « speeder » comme la cocaïne et puis ça vaut 20 fois moins cher quoi donc tu peux en prendre 20 fois plus quoi alors euh faut arrêter quoi... c'est ce côté là que j'reproche un peu au speed quoi qui m'a toujours euh moi pour moi c'est de la cocaïne j'vais pas dire de pauvre mais voilà c'est de la cocaïne euh tu vois... j'sais pas » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

Conclusion

Nous avons cherché à mettre en avant quel « état d'esprit », quel contexte idéologique en quelque sorte, caractérise et accompagne l'usage de psychoactifs avant de nous intéresser aux représentations qui y sont liées.

Il apparaît que l'usager développe le plus souvent un système de compréhension de la société qui tend vers une critique et une distanciation des normes sociétales. L'expérimentation de substances psychoactives semble s'accorder à ce type de représentations. En effet, la clandestinité forcée de l'usage d'une part et les états modifiés de conscience d'autre part, parce qu'ils « modifient le regard » sur le monde, provoquent sur l'individu une prise de distance vis-à-vis des discours institutionnels, pouvant aller jusqu'à une résistance (une « rébellion ») envers les normes instituées (et l'entrée dans un mode de vie alternatif).

Du point de vue de l'usage des psychoactifs, il existe de fait un affranchissement vis-à-vis des discours institutionnels, d'ailleurs trop exclusivement axés sur la dangerosité (sanitaire et sociale) liée à l'usage des produits alors que les individus interrogés évoquent plutôt un besoin consenti et assumé d'expérimentation, de voyage ou de fuite (sortie de la réalité), d'épanouissement mais aussi de stimulation et d'accroissement des capacités personnelles. Ils construisent un discours sur les produits psychoactifs identifié selon trois principales échelles de valeurs qui sont : la nature des effets et le type d'usage, le risque physique psychologique et social, le prix et le réseau d'usagers.

Cette mise en perspective permet surtout de montrer que la consommation de produits psychoactifs renvoie à différents usages et des représentations, parfois très éloignés de la seule figure dominante, encore prégnante dans la société, de l'usager-toxicomane-dépendant.

LES PRATIQUES DE POLYUSAGE

Le polyusage³³ est une pratique ancienne (mélanges variés dans les milieux punk et rock – alcool, médicaments, cocaïne, héroïne –), et courante (alcool, tabac, cannabis sont très souvent consommés en association) actuellement influencée et accentuée par la variété de produits disponibles sur le marché³⁴. Les combinaisons possibles sont nombreuses et aboutissent finalement à ce que les usagers exploitent de façon plus superficielle qu'auparavant les effets propres à chaque produit.

La pratique quasi systématique du polyusage pourrait donc laisser penser que les usagers sont moins intéressés par l'exploitation des propriétés psychoactives d'une substance particulière que par le fait même de « prendre des produits », peu importe lesquels. En dépit de cette apparence, les associations obéissent à des règles complexes en terme de dosages, d'échelonnement des prises, de combinaison des effets, souvent acquises au fil des expériences et auprès des pairs.

Sur ce terrain foisonnant, la présentation des différents types d'associations relevées dans les entretiens et les observations reste limitée. Elle nous semble ici manquer d'exhaustivité pour deux raisons :

- Les épisodes de polyusage sont fréquents et pas toujours intentionnels ; les usagers se souviennent rarement de toutes les associations qu'ils ont pratiquées.
- Certaines associations de produits paraissent tellement banalisées que peu de personnes pensent à les mentionner. Les enquêteurs eux-mêmes, trop focalisés sur des produits spécifiques, ont parfois omis d'attirer l'attention sur les pratiques courantes.

33. Nous entendons par « polyusage » le fait de consommer plusieurs produits lors d'un même épisode de consommation.

34. Plusieurs facteurs semblent jouer un rôle dans la pratique du polyusage d'après les personnes que nous avons interrogées :

- la disponibilité de plusieurs produits ;
- l'habitude de cette pratique ;
- une occasion que l'on ne veut pas rater, un « bon plan » qui ne se présente pas souvent, des circonstances ou des contextes particuliers ;
- l'effet de groupe : la majorité des produits se consomment en groupe, groupe qui rassure, permet la convivialité, évite les dérapages ou « bad trip » d'un côté mais accentue aussi la polyconsommation, du fait du partage des produits. Ces aspects sont développés dans la partie sur les contextes de consommation, p. 21.

1 - MODALITÉS DE PRISE DES PRODUITS EN ASSOCIATION

Seules deux personnes sur toutes celles que nous avons rencontrées, disent ne pas apprécier et éviter de pratiquer les associations de produits³⁵.

« En fait quand j'essaye un produit j'aime bien ne pas mélanger pour être sûre des effets que je ressens et pas attribuer certains effets à un mélange dont je contrôle pas en fait les teneurs et conséquences des dosages » (Xavière, 23 ans, AFITW 9).

« Non j'évite parce que chacun à un effet différent et maintenant selon l'effet que je veux, si j'veux être tripé à fond, halluciné, voyager dans... dans le space, j'prends des trips, si j'veux m'amuser, danser... toute la soirée, j'prends des ecstas... Si j'me sens maintenant de bosser physiquement, j'prends du speed, j'essaie de trouver du speed » (Marius, 27 ans, CFITW2).

Épisodes de polyconsommation : les « recettes du polyusager » ou « de l'art d'accommoder les poisons »

« Ben... mélanger... Je ne dirais pas mélanger. Tu en prends dans la même soirée mais les temps sont définis. Tu vas goûter un peu l'ecsta, tu tapes un peu la coke en attendant que l'ecsta il monte. Quand ton ecsta est monté, tu profites de la montée de ton ecsta, tu vas pas taper la coke pendant la montée d'ecsta. Quand tu commences à avoir un peu la redescence d'ecsta, tu retapes la coke, ça te fait remonter un peu l'ecsta. Et après tu peux te finir à la coke pour arrêter ou de reprendre un ecsta pour repartir pendant... quatre heures » (Richard, 30 ans, CFITW7).

« J'ai déjà pris un ecsta, un trip et goûté un peu de coke, un ratasse ou deux comme ça mais même pas tu les sens quoi des fois. Si l'ecsta tu l'as pris, t'es en pleine montée et que le gars y vient te proposer un trait, tu veux lui faire plaisir tu sais tu tapes ton ratasse mais quand t'es à fond de trip, ça fait une heure que tu l'as mangé... oh tu sens ouais c'est comme une bière cul-sec quoi. Bien souvent je sentais pas trop quoi » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

La lecture des entretiens, les discussions informelles et l'observation des pratiques font parfois apparaître des correspondances frappantes entre les produits psychoactifs et les aliments. Le polyusage semble s'organiser autour de règles complexes (« techniques » autant que sociales) et plus ou moins rigides, souvent comparables à celles existantes dans le domaine culinaire. Dans une optique compréhensive, un détour par les pratiques alimentaires nous permet ici d'illustrer les règles et/ou les codes régissant les pratiques d'associations de psychoactifs.

En mangeant la même chose que les autres, chacun signifie son appartenance au groupe. Les repas expriment l'amitié et servent à établir des relations d'intimité. Ils sont chargés d'un poids social et symbolique.

35. Ces deux personnes pratiquent tout de même les associations « traditionnelles » telles que alcool-cannabis-tabac. Dans le corps du texte, le terme « association » concerne principalement la combinaison de substances de synthèse.

Cuisiner demande un savoir-faire qui se réfère à une tradition familiale et plus largement culturelle. C'est par la transformation de la matière première, et plus encore par l'assemblage des ingrédients que l'on obtient de « bonnes recettes ».

Pour exemple, la présentation d'une recherche sur les pratiques alimentaires, texte dans lequel les mots « produit » ou « aliment » pourraient tout aussi bien être entendus comme « substances psychoactives » :

« Cette recherche, publiée en avril 1997, avait pour ambition d'étudier la place des conserves et des plats préparés industriels dans les comportements alimentaires des mangeurs d'aujourd'hui. Très rapidement, il s'est avéré que la perception et l'utilisation de ces produits par les mangeurs ne pouvaient être étudiées indépendamment des représentations de ce qu'est et de ce que signifie « manger ».

Aussi, ce document propose une analyse des discours de 50 individus, interrogés sur leurs pratiques alimentaires et des pistes d'explication de leurs représentations sociales alimentaires. Il participe ainsi à l'explication de la classification des aliments effectuée par les consommateurs entre produits frais/non frais, simples/transformés/cuisinés et de leur adéquation avec les différents contextes sensés de la consommation.

[...]

Effectivement, les particularismes alimentaires sont utilisés par nombre des interviewés comme moyen d'affirmer leur identité (notion de « plats totem »), une identité construite alternativement autour des notions de différence (altérité) et de similitude. On mange comme les membres d'un groupe de référence que l'on valorise, on ne mange pas comme certaines personnes dont on désire se distinguer. Au travers de consommations atypiques, on affirme son originalité mais aussi ses origines.

[...]

Comportements alimentaires et temporalité : les contextes de consommation

Le contexte est ce qui donne véritablement sens aux comportements alimentaires. Trois dimensions apparaissent déterminantes pour spécifier les différents contextes de consommation : le moment, le statut d'autrui, le lieu. Cette recherche portant principalement sur les conserves et les plats préparés, le lieu étudié reste le domicile.

[...]

Les auteurs tentent de caractériser ces différents contextes de la façon suivante :

1. Contexte de célébration

Idéalisé, fortement valorisé par les mangeurs, très contrôlé socialement. Convives exceptionnels, temps autonome, horaire de repas, temps festif, profusion de nourritures cuisinées...

2. Contexte de satisfaction d'un besoin

Négativement connoté, socialement rejeté. Dépouillement, asocial, prégnance d'une motivation fonctionnelle. Renvoie aux pulsions animales : satisfaire un besoin physiologique. Le temps de manger n'a aucune valeur sociale, la consommation est solitaire, pas de décorum ni de rituel, nourriture à l'état brut, en faible quantité.

3. Contexte de participation restreinte

Il n'est plus question de célébration mais de réunion. Petit groupe de personnes connues, familières. On cuisine et on mange à table mais sans décorum. Univers domestique, « cuisine familiale ».

4. Contexte d'adaptation

Présence de contraintes. Le repas est soumis aux impératifs du temps. Temps de préparation compté.

5. Contexte opportuniste

Motivation fonctionnelle. Préparation absente. « On mange ce que l'on trouve ». Co-présence factuelle de mangeurs.

Ces cinq contextes sont présents dans le système de représentation des mangeurs. En dehors de ces contextes, le mangeur a tendance à pratiquer des comparaisons entre ces référents et d'éventuelles situations insolites : fête musicale où la nourriture mise à disposition n'est pas le plus important, improvisation de pique-nique au salon au passage d'amis... Ces différents contextes appellent aussi des contenus spécifiques.

Les aliments ont un sens, les nourritures ont une pertinence selon le contexte dans lequel ils sont utilisés »³⁶.

Le type d'usage et le type de produit(s) consommé(s) sont étroitement liés aux contextes rencontrés et/ou provoqués. Ainsi, la multiplicité des contextes³⁷ implique une pluralité de « recettes » possibles.

Dans l'espace particulier des fêtes techno, contexte principalement investi par l'étude, le polyusage semble particulièrement développé.

Ainsi, peut-on parler de « menu » pour une soirée.

Ce scénario virtuel regroupant plusieurs récits, ne décrit pas une « soirée type » mais une gamme des choix possibles :

Les « hors-d'œuvre³⁸ » se consomment en préparation d'une soirée et correspondent à une forme de mise en bouche.

Le « plat de résistance³⁹ » se déguste plutôt collectivement, chacun prenant son ou ses produits individuellement mais au même moment ; il n'est pas rare que l'on « partage l'addition » (que l'on achète collectivement les produits). Il n'est pas rare non plus, comme dans un restaurant exotique dont on ne connaît pas les plats, de goûter le met commandé par son voisin.

Le « digestif » a pour fonction d'alléger la fin du repas, en somme de faciliter la descente qui peut se faire par paliers à l'aide de différents produits.

Il existe aussi une forme dérivée du « trou normand », lorsqu'on veut continuer à faire la fête, ne pas redescendre tout de suite et qui consiste à préférer les stimulants ou les hallucinogènes aux produits relaxants immédiatement après le repas.

L'usager absorbe les produits comme des ingrédients, plus ou moins raffinés, plus ou moins « haut de gamme », correspondant plus ou moins à son « goût » personnel. Dans ce cadre, le cannabis, pourrait être le pain, que l'on consomme tout au long du repas, l'alcool pourrait être l'eau. On peut souhaiter goûter aux produits rares, inconnus, de même que certains gastronomes aiment à découvrir de nouvelles saveurs. Dans certaines circonstances, on préférera un repas léger, de même qu'on évitera peut-être de prendre un imposant petit-déjeuner avant un repas de Noël.

De la même manière qu'on rend une invitation à dîner ou que l'on observe les règles de politesse en terminant un plat chez des hôtes, les offres de produits sont rarement refusées et il est bienvenu de « rendre la pareille ». D'une manière générale, au bar comme en « teuf », « on ne refuse pas une tournée ». En début ou en fin de soirée, il est naturel « d'offrir un verre » ou « un trait ».

La comparaison entre le rapport qu'entretiennent les « mangeurs d'aujourd'hui » avec la nourriture industrielle et le rapport qu'entretiennent les « nouveaux usagers » avec les drogues synthétiques n'est pas sans intérêt. Ainsi, les usagers qui cultivent chez eux leur marijuana ou qui annuellement partent cueillir les psylocibes dans la campagne se montrent plus attachés à ces produits d'origine naturelle, auxquels ils ont consacré du temps et de l'attention.

36. Présentation du travail d'Estelle Masson, chercheur associée au laboratoire de psychologie sociale de l'EHESS Paris, thèse sur les représentations sociales et les pratiques alimentaires sous la direction de Denise Jodelet et Serge Moscovici.

Bibliographie alimentaire :

LAHLOU (S.), *Ce que manger veut dire*, Thèse de 3ème cycle, Paris, EHESS, 1995.

ONFRAY (M.), *La raison gourmande*, Grasset, Paris, 1995.

FISCHLER (C.), *L'Homnivore*, Odile Jacob, Paris, 1990.

37. Voir sur ce point partie sur les contextes de consommation, p. 21.

38. Qui comprennent souvent le cannabis, l'alcool et les stimulants.

39. Généralement composé de substances modifiant plus radicalement l'état de conscience ordinaire.

Estelle Masson conclut :

« Cuisiner est une transsubstantiation. La chose cuisinée devient ainsi attribut de celui qui l'a cuisinée. La conséquence de ce fait est que les plats préparés, pour revenir à la problématique initiale, sont perçus comme des nourritures impersonnelles, sans âme, vouées aux contextes de dépannage : satisfaction du besoin (faim), opportunisme ou adaptation (« vite fait »).

Ils sont aussi porteurs de l'angoisse de l'uniformisation des goûts des mangeurs, et par là même de l'angoisse de l'uniformisation des hommes, et de la perte de l'identité personnelle. »

Plusieurs façons de prendre un ou des produit(s)

Consommer un produit unique

Ce mode d'usage permet de profiter au maximum des effets spécifiques d'un produit ; les épisodes de consommation sont alors généralement choisis, voire planifiés ; il peut aussi être le fait d'un concours de circonstances, par exemple lorsqu'il n'y a qu'un produit disponible au moment de l'épisode de consommation. Cette pratique est loin d'être la plus fréquente et semble plus couramment associée à des contextes privés et à des consommations expérimentales. Elle peut aussi correspondre à un phénomène de dépendance à l'héroïne ou à la cocaïne, alors consommés comme produit principal.

« Autant prendre un truc bien et à fond plutôt que... parce que à un moment faut que y'ai une histoire autour du truc, j'pense ça par rapport aux trips, j'pense que y'a plein de gens qu'ont jamais tripé vraiment quoi ou qu'ont peur de triper donc t'sais c'est des petits ¼, des ½ des trucs comme ça et voilà ils se rendent pas compte, ils se décalent un tout petit peu et ils sont surpris le jour où ils en prennent un entier, une bonne dose vraiment quoi » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

Consommer plusieurs produits lors d'un même épisode de consommation

« Y'a pas de règle de toute façon en défonce quoi, c'est comme ça vient [...] À mon avis les gens consomment ce qu'ils trouvent, tout simplement quoi. Ils veulent goûter ce qu'il y a de nouveau, tout simplement tu vois » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

« Ah bon, pourtant c'est fort (*kétamine et ecstasy*), pourquoi l'associer ?

- Parce que si tu prends un ecstasy, et qu'on te propose un trait de kétamine, tu vas le prendre, si t'as pris un acide, qu'on te propose un trait de kétamine, tu vas le prendre, si... si t'as pris un trait de kétamine et qu'on te propose un acide tu vas le prendre, et vice versa... Parce que en général quand on prend certaines drogues on est polydrogué...

- Polyusager.

- Polyusager (*rires*) quand on aime les drogues...

- Mais les effets se transforment aussi quand ils sont combinés les uns avec les autres... ?

- Oui mais en général c'est encore mieux, pour un polyusager, oui.

- Mais il y a quand même des produits que tu utilises plus quand tu veux être à fond, d'autres pour descendre, te calmer, d'autres... c'est pas tout et n'importe quoi tout le temps, il y a une logique, non, dans les associations ?

- Évidemment.

- Est-ce que tu peux préciser ?

Ben disons que c'est un petit peu comme une journée. Moi j'dirais que je suis toujours poly, poly dépendant. C'est comme dans une journée, tu te réveilles euh... le matin est toujours plus calme que le soir... tu commences par un petit peu dans la journée, par exemple moi j'aime bien fumer deux, trois joints le matin... avant de faire quoi que ce soit. Puis je vais boire une bière à deux, trois heures, ... à 4, 5 heures, puis ça va amplifier jusqu'à ce que je tombe dans un sommeil..., et puis ça va recommencer un peu la même chose tous les jours mais tous les jours j'aurais besoin... de quequ'chose, que ce soit du Valium®, de l'alcool, une substance... qui change mon comportement.

- Tu ne supportes pas d'être sans l'influence d'un produit ?

Non. C'est très dur à... Jusqu'à présent j'dirais, dans ma vie, j'ai 32 ans, y'a pas beaucoup de moments où je n'ai pas été polyusager » (César, 32 ans, CFITW1).

D'après les personnes que nous avons rencontrées, les associations de produits se réalisent selon plusieurs modalités.

A. Le cumul « non intentionnel »

■ On ne refuse pas un produit offert.

Les produits sont consommés au gré des rencontres, des propositions et ne sont pas toujours achetés. Il est d'usage de ne pas refuser un trait offert et proposer des substances se fait naturellement. Dans ce cas, couramment observé, l'usager ne prévoit pas spécialement de se trouver sous l'effet de plusieurs produits et les combinaisons ne répondent à aucune logique préétablie.

Ce type d'association n'est parfois pas identifié comme tel par les usagers, qui peinent souvent à retracer précisément leur épisode de consommation. Victor (AFITW7) par exemple, parle de ses expériences sous kétamine et ne mentionne le mélange avec d'autres substances que lorsqu'il a délibérément pris la décision de les consommer simultanément. Il se rend compte au cours de l'entretien qu'il n'a jamais goûté la kétamine en produit unique, il était toujours sous l'effet (même « *soft* ») d'un autre produit⁴⁰.

Des contextes tels que des teknivals se prêtent particulièrement au polyusage, du fait du temps passé sur le lieu de la fête et du moment exceptionnel qu'ils représentent⁴¹.

40. Cf. : CFITW1, CFITW4, CFITW 7, AFITW4, AFITW7, CVITW8, RVITW7.

41. Contexte de retrouvailles, de rencontres ; plusieurs jours pour consommer les psychoactifs et gérer leurs effets.

« Non ça s'est fait comme ça, les gens y te proposent, tu dis oui ou non et voilà quoi on te propose et t'as du mal à dire non. J'ai dû refuser 2 traits dans l'histoire quoi, histoire de dire quoi... enfin de toute façon en ce moment j'prends pas grand chose et puis j'ai jamais vraiment pris beaucoup, j'ai toujours un peu picorer le nectar de chaque (*rires*) enfin y'a toujours eu aussi les ambiances fêtes ou tekos où là forcément tu mélanges et déjà sur plusieurs jours de suite quoi, t'as pas envie de dormir par exemple et alors ben tu prends un peu de tout quoi » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

« Plus longue consommation c'est, ouais c'est le temps d'un teknival. J'en ai goûté tous les jours parce que y'avait des bons produits, qu'il fallait un peu tenir le coup, la nuit, c'était la fête et c'était vraiment le temps pour s'percher. J'crois qu'un teknival c'est fait pour vraiment se lâcher. À une teuf, tu peux pas te lâcher comme il faut parce que tu prends un produit il va te durer minimum, minimum 10 heures, 12 heures et une teuf ça va te durer la moitié. Alors une bonne teuf elle doit durer... comme un teknival. C'est pour ça que les gens se rassemblent pour mieux, ce moment, au moment voulu. Une ou deux fois dans l'année ça suffit je pense pour donner de la conscience à... à l'être humain » (Marius, 27 ans, CFITW2).

■ L'effet « surprise » ou les produits de coupe

Il peut arriver que l'utilisateur prenne un deuxième produit lorsqu'il pense que le premier n'est pas efficace (absence de montée ou impatience, effets jugés « *trop légers* »...), et qu'il ressente finalement les effets des deux de manière simultanée, ou encore qu'il absorbe un comprimé dans lequel sont déjà mélangées plusieurs molécules actives.

« Sinon associations vraiment sans le faire exprès enfin c'est-à-dire euh j'prends un ecsta et y me fait rien donc j'décide de prendre un acide parce que je sais que ça va marcher et puis au moment où j'prends l'acide euh, des fois plus de 2 heures après hein, j'prends un acide et au moment où je l'ai avalé c'est l'ecsta qui monte et là j'me dis ah, ça promet (*rires*).

- Télescopage ?

- Ouais voilà télescopage et c'est vrai que quand l'acide arrive par derrière euh là y'a une sacrée différence quoi... sinon association coke avec l'alcool mais c'est tout... » (Robin, 26 ans, AFITW10).

B. La stratégie planifiée

■ Dans le but d'obtenir un effet spécifique

L'utilisateur décide de se procurer des produits déterminés pour obtenir un effet particulier déjà expérimenté et apprécié, ou parce qu'il a simplement envie d'essayer un « cocktail » dont il a entendu parler. Les mélanges « antagonistes⁴² » illustrent particulièrement ce type de stratégie.

Certains usagers préfèrent un produit par rapport à tous les autres ; ce produit principal, « *de prédilection* », est associé aux autres, « *à tout ce qui passe* » (AFITW7) :

« Ben moi j'ai quand même une grosse tendance à LSD et tout c'que j'peux trouver à côté quoi j'dirais ça c'est ma prédilection quoi... ça dépend où j'suis euh, c'que j'ai, c'qu'on m'propose, y'a des fois j'avais envie d'un petri peut-être pour les sous etc., mais ouais j'aime bien les trucs qui... un peu de keta par exemple moi j'aime bien, ben après voilà euh l'Indienne j'en ai pas repris dans des circonstances de teuf quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

« Je consomme pas d'alcool et de cannabis en même temps. Par contre j'ai tendance à consommer du cannabis avec à peu près tous les autres produits sauf que là j'en arrive un peu à me dire que fumer des joints en prenant de la coke c'est un peu gâcher : et le joint et la coke. Donc voilà quoi, mais c'est pas par sécurité, mesure de sécurité, c'est plus par... voilà prendre un truc qui speed avec un truc qui détend et qui ramollit ça gâche les deux quoi » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

■ Dans le but de « se déchirer la tête »

« *Se défoncer* », « *se mettre cher* », « *se déconnecter* », « *se retourner* », « *s'arracher* », « *se démonter* », « *se mettre la tête à l'envers* », « *se dépouiller* », « *prendre cher* », sont autant d'expressions qui traduisent l'état de « *défonce* » apprécié par certains sujets.

La « *défonce*⁴³ » est ici entendue comme la recherche d'une sensation très forte, vécue de manière plutôt solitaire, et qui s'inscrit dans une logique d'excès. Ce désir occasionne des abus, exceptionnels ou non, en termes de quantités absorbées, de variétés de produits et de durée de l'épisode de consommation. L'effet de groupe et l'effet de contexte jouent souvent un rôle dans cette démarche⁴⁴.

■ Dans le but de gérer les descentes

Associer les produits peut se faire volontairement dans le but d'atténuer les effets négatifs ressentis pendant les descentes. Ce sont les substances relaxantes (principalement cannabis, opiacés, médicaments) qui entrent ici en jeu, bien que parfois, des stimulants puissent être pris, pour, dans ce cas, repousser la descente.

Quelques associations de ce type mentionnées dans les entretiens :

Le cannabis en bang pour une descente en paliers :

« Et pour la descente ouais le shit, la rachacha et tout ça quoi. Et les bangs contrairement aux impressions, le bang à chaque fois on le tire en se disant « ouais ça va me calmer » et en fait en descente ça te fait remonter le produit encore plus quoi donc... » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

43. Ce terme, comme beaucoup d'autres qui composent le champ lexical rattaché à l'usage de drogues, revêt plusieurs significations, que l'on ne peut saisir que si l'on a connaissance du contexte dans lequel il est utilisé. Voir lexique p. 261.

44. Cf. partie sur les contextes de consommation p. 21 et sur les risques, p. 211.

42. Voir sur ce point p. 75

La cocaïne en descente d'ecstasy :

« Et prendre un ecsta d'abord et de la coke après ?

- Ça c'est bien pour l'after. Quand tu redescends de l'ecsta et que justement tu commences à être un peu fatigué, il fait froid et le jour se lève, la coke, ça te réchauffe et ça te remonte... » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

La méthadone ou l'héroïne en descente de cocaïne fumée en freebase :

« Bon ça peut durer toute la soirée mais la descente vient assez rapidement c'est-à-dire qu'au bout de 5 minutes après avoir basé, 5 minutes après t'es un peu down alors soit t'as envie de t'en refaire un, et c'est bien c'est d'avoir un peu d'héro ou d'la métha pour... Parce que sinon t'es trop... comme ça quoi, nerveux et... tu vois la descente est rapide et elle est assez forte aussi parce que la montée elle est très forte, et très rapide donc la descente est très forte et très rapide. Donc il te faut quand même quelque chose... Moi je n'aimais pas en faire s'il n'y avait pas de l'héro ou de la méthadone pour... pour me décrisper après quoi. Mais c'est un truc qu'on a fait aussi pas mal là euh... genre l'hiver dernier dans le genre mélange » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

Le Lexomil® en descente de cocaïne :

« Et pour la descente de coke, t'as des techniques particulières ?

- Fumer... ou Lexomil® c'est pas mal aussi quand t'es vraiment trop... sur les dents.

- Ça fait quoi le Lexomil® ?

- Ça casse le truc. C'est pareil qu'avec le LSD ou le speed. Si t'es trop... en speed en fin d' compte, ça te casse le speed et euh... tu t'retrouvés... zen en fait. C'est un anti-dépresseur de toutes façons, c'est calmant quoi » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

Le rachacha en descente de speed :

« Et le rachacha tu as déjà goûté ?

- Euh le rachacha j'ai jamais goûté à jeun, j'ai toujours goûté en étant... speed.

- Pour descendre ?

- Ouais pour descendre ou à la place d'un joint, un joint si tu le fumes en ayant pris un ecsta ou du speed, tu vas le sentir mais pas... le joint ça va te mettre bien, bon parce que ça te ramollit, ça va te mettre bien ¼ d'heure même pas, même pas ¼ d'heure alors que la rachacha ça te dure un peu longtemps alors imagine à jeun... À jeun déjà le joint il te fracasse alors la rachacha... ça doit te tripler l'effet je pense » (Marius, 27 ans, CFITW2).

La kétamine en descente de speed :

« Ouais, la kéta, c'était un interlude en fait, c'était pour me faire descendre du speed, et c'est vrai que c'était une descente agréable quoi, en même temps, comme je l'ai dit tout à l'heure, j'ai pas spécialement de problème de descentes avec le speed, enfin, c'est comme si j'avais fait des montagnes russes, enfin c'est trop violent comme image, mais des montées et des descentes, des courbes en douceur, des montées d'énergie et puis pour me reposer dans la paix, y'a eu la kéta, et quand j'avais envie d'aller retourner danser, je reprenais du speed et ça repartait et puis re de la kéta, et le speed c'est le dernier truc que j'ai pris et j'ai laissé descendre tout doucement quoi » (Claire, 24 ans, CVITW7).

La kétamine ou l'héroïne « le matin », en descente d'autres produits :

« La C j'évite d'en prendre, ou alors le matin, tu vois, au lieu de taper un trait de speed, je préfère taper un trait de C, mais bon, j'évite la C maintenant, bon, c'est... tu vois... (visage qui marque le dégoût) bon, à part un trait de temps en temps, mais. et après le matin, le petit trait de kéta j'aime bien, fumer des buzz, ou bien encore un petit taz, ou un petit trait d'héro, tu vois, histoire de redescendre tranquille, de pas être crispée, paumée... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

C. Le partage intentionnel au sein d'un groupe

« Ça m'est plus arrivé de mélanger, genre ça commence soft, je sais pas, c'est un bout d'X, parce qu'on est un groupe, on partage toujours, on prend tous les mêmes choses pour être tous sur le même truc, et après bon chacun a ses préférences et a envie de ralentir ou de speeder, après on se laisse un peu libre, quoi, mais on aime bien partager nos délires quoi, donc généralement c'est un peu l'amuse-gueule, enfin, on va se choper un taz, on partage quoi, et en même temps, il faut vite trouver autre chose, parce qu'il y a des fois, on prend juste un bout de taz et enfin, un taz, il faut le prendre entier, si tu prends qu'un bout, ça te casse et après tu vas dormir quoi » (Claire, 24 ans, CVITW7).

Le partage des produits entre les membres d'un groupe est courant. Il a lieu à différentes étapes de l'épisode de consommation. Les membres du groupe peuvent avoir décidé d'acheter collectivement plusieurs produits qu'ils apprécient de prendre simultanément. Il arrive aussi qu'à la fin d'un épisode de consommation, chaque membre du groupe soit en possession de substances mais pas en assez grande quantité pour être consommées individuellement. Il s'agit alors de mettre en commun les « fonds de poches », « d'accommoder les restes ».

Cette pratique est décrite par (Séraphin, 27 ans, AFITW8) lorsqu'il évoque sa première période de consommation dans le milieu punk il y a dix ans. Le « *cercueil* » consistait à mélanger des médicaments, du LSD et différents types d'alcool, dans une bouteille que les participants faisaient « *tourner* » entre eux⁴⁵. Cette préparation est systématiquement nommée « *cocktail* » ou « *potion* » par les personnes interrogées.

Alors que le « *cercueil* » exprime clairement une revendication autodestructrice, sur le mode du : « *Je représente ceux qui utilisent leur cervelle à la détruire*⁴⁶ », le terme « *potion* » appelle un imaginaire enfantin, mêlé de magie et de terreur, sur le mode du : « C'est violent mais c'est sympa » (Francky, 27 ans, RVITW8). Seules des expressions telles que « *se mettre cher* », « *prendre cher* », laissent transparaître la notion de « prix à payer », de son corps, de sa santé.

45. L'utilisation de l'alcool, s'il ajoute un effet psychoactif supplémentaire, tend à limiter la quantité de liquide absorbée à chaque fois.

46. Paroles du groupe Svinkels, « Réveille le punk », Tapis Rouge, 1999, Virgin/Delabel.

Le partage découle d'une décision prise en commun. Il nécessite une préparation culinaire et est vécu comme un moment particulier, intense, qui soude les membres du groupe. Boire la « *potion* » n'est pas anodin, puisqu'en général personne ne connaît le dosage de substances psychoactives contenu dans une gorgée, ni les effets générés par le mélange. La prise de risque passe ici par une mise en scène collective. Cette conscience d'un danger éventuel se révèle dans le fait que la « *potion* » n'est pas partagée avec des inconnus et/ou avec des personnes peu expérimentées, ignorantes du principe⁴⁷.

« Alors là les potions grand moment quoi parce que ça c'est excellent. C'est quelque chose que tu partages et c'est généralement de l'alcool dans lequel tu mets plusieurs drogues et ça peut être assez violent quoi.

- Alors est-ce que tu peux détailler ?

- Ben la potion généralement... bon moi ça m'est arrivé d'en faire une par exemple en Écosse, où j'avais pris de la vodka et j'avais mis du speed et des champignons hallucinogènes dedans. Donc tu bois ça et après t'as toutes les drogues qui arrivent en même temps quoi. J'ai pris des potions où t'avais une dizaine d'acides dedans, de l'alcool, des ecsta, des champignons et j'te dis quoi : tout arrive en même temps plus l'alcool et alors c'est vraiment... ça devient violent quoi mais c'est vraiment agréable quoi. Et là justement en ce moment j'aimerais en faire une petite, un délire tu vois : trouver une potion, une fiole je veux dire où tu mets de l'alcool des drogues, quelque chose que tu partages : les gens viennent au fur et à mesure mettre de l'alcool et une drogue et y z'en boivent et comme ça ça tourne [...]

- Comment tu fais concrètement pour la préparer ?

- Oh ben c'est... tu mets dans un récipient et tu... tu mets dans un récipient de l'alcool et pis tu mets les trucs dedans hein. Tu laisses le temps que pfff... disons une heure ou deux le temps que l'acide se dégage bien du buvard, que l'ecsta se dissolve et puis voilà quoi. Les champignons tu les mets dedans, tu les laisses baigner pareil quoi.

- Et toujours un alcool fort ?

- Ouais ça c'est juste... tu peux le faire dans l'eau hein si tu veux. C'est juste histoire d'être un peu plus méchant (*rivre*). Mais tu la donnes qu'à des personnes qui savent ce qu'ils vont prendre parce que ça peut... c'est violent quoi. Ça peut être vraiment violent si c'est fort. Ça dépend de la potion que tu fais mais... Ben t'imagines que si tu mets 10 acides, 2 ecsta et des champignons et de l'alcool. Tout ça va être dans la bouteille quoi. Tu bois qu'une gorgée de ce truc là hein. Donc t'imagines un peu dans une gorgée tout ce que tu peux avoir. Après je sais pas comment ça peut se... comment ça peut être réparti tu vois dans la bouteille. Est-ce que l'acide remonte parce que incompatible avec l'alcool, poussé vers le haut ? Je sais pas tu vois, je connais pas du tout les propriétés de chaque truc une fois dissous dans l'alcool, ou dans l'eau hein, même dans l'eau. [...]

- T'utilises le cannabis aussi en association ?

- Ah jamais. Je fume pas et en j'en ai jamais fumé. J'en ai pris y a longtemps : je le mangeais ou en infusion. Mais maintenant j'aime pas du tout et je fume pas. Pas de tabac non plus d'ailleurs » (Francky, 27 ans, RVITW8).

2 - EFFETS DES DIFFÉRENTES ASSOCIATIONS RELEVÉES

De la même manière qu'une épice va relever le goût d'un plat, que le vin blanc se marie mieux avec le poisson et le vin rouge avec le fromage, que la salade consommée en entrée facilite la digestion, les psychoactifs peuvent être dosés, mélangés, combinés, selon les goûts et les désirs de chacun⁴⁸.

L'alcool, le tabac et le cannabis, des produits plates-formes

L'alcool est presque systématiquement associé à la prise d'autres produits (qui génèrent d'ailleurs une plus grande tolérance à l'alcool), qu'il s'agisse de bières ou d'alcools plus forts (vin, rhum, vodka, whisky...). Il intervient comme un produit d'accompagnement, régulateur, que l'on consomme régulièrement (un peu comme la tabac) tout au long de la soirée, sans forcément s'en rendre compte. L'association alcool + cannabis + tabac est rarement mentionnée par les usagers (bien qu'elle suffise à elle seule à induire un état modifié de conscience marqué⁴⁹). Elle apparaît pourtant d'après nos observations comme une « base » ou un « classique », le minimum requis lorsqu'on va faire la fête.

« Ben oui oui oui premiers cocktails c'est tabac-alcool, joint-tabac, joint-alcool, ça c'est les premiers cocktails de base, d'ailleurs... il me semble qu'ils sont un peu banalisés et que c'est bien dommage, parce qu'au contraire du fait de leur légalité il devrait y avoir un discours plus près de la réalité scientifique et qualitative des produits... » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

Aucune des personnes interrogées ne parle d'une dépendance à l'alcool ; il est en revanche dans la très grande majorité des cas le premier produit rencontré et demeure intégré au panel de substances psychoactives utilisé par les usagers. L'alcool, comme toutes les drogues, est un produit que l'on apprend à gérer au niveau de ses effets particuliers (éviter les mélanges pour ne pas être malade, ne pas boire trop en trop peu de temps...) et dont on apprend à se servir selon les contextes temporels et spatiaux.

48. À l'exception de quelques contre-indications connues pour être dangereuses.

49. Par exemple, aucune des personnes interrogées ne décrit les effets du mélange cannabis + alcool, association par ailleurs tellement « évidente » et généralisée que même les enquêteurs ont omis d'approfondir ce point.

47. Il arrive cependant que des boissons de ce genre soient absorbées involontairement.

« L'alcool, ben l'alcool ça sert à tout. Ça fait exactement c'que tu veux.

- Alcool, c'est la bière surtout ?

- Ouais essentiellement. Ouais c'est toujours un bon coup de fouet, ça vient te rafraîchir quand t'as chaud, ça te désaltère quand t'as soif, ça te remet un p'tit coup derrière la tête... Non, l'alcool c'est quelque chose qui est cool quoi. Une bonne soirée tu vas picoler, tu vas prendre de la coke, tu t'en fous tu vas continuer à boire. Une mauvaise soirée, bon... tu vas pas trop boire, forcément tu vas pas trop prendre de produits aussi parce que si déjà t'as pas envie de boire, quelque part...

- L'alcool c'est vraiment le produit de base pour toi, comme le cannabis.

- Ouais tu vois l'alcool ça coule... ouais c'est un peu la base !

- Donc comment l'alcool se marie avec les autres produits ?

- Bon coke, alcool : bon ménage, ecsta, alcool : c'est bizarre, ça te remue un peu. » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

Certains usagers signalent également que les effets de l'alcool atténuent les craintes et/ou facilitent l'usage d'autres produits. Inversement, les autres produits semblent engendrer une plus grande tolérance à l'alcool.

« Pfff les associations euh c'est vrai qu'en général j'ai plutôt tendance à planifier c'que j'vais prendre mais il se trouve que des fois l'alcool interfère un peu là-dedans c'est-à-dire que quand on boit après on a plus peur et donc c'est pour ça que l'alcool a été associé à peu près à tout » (Robin, 26 ans, AFITW10).

« Ouais je bois beaucoup sous acide de la bière, du rhum euh... J'bois beaucoup d'alcool quand j'ai pris mon acide. Parce que... chais pas pourquoi, j'trouve ça agréable quoi. Parce que l'alcool paraît moins fort, moins violent. Enfin je bois surtout beaucoup de bière parce que l'eau c'est assez dégueulasse, c'est très fade sous acide. Comme l'acide te changes les cinq sens, et la gustation elle disparaît quoi. Et de l'eau j'trouve ça assez désagréable quoi. Alors que la bière bon ça te donne un peu un petit goût dans la bouche, c'est agréable. Et j'pense toujours à boire beaucoup par rapport justement au fait de prendre ces drogues : bien hydrater mon corps et de beaucoup pisser pour faire fonctionner mes reins parce que à la base l'ecstasy était assez mauvais pour ça. L'acide je pense que ça doit être un peu pareil à la différence que ça t'assèche quand même vachement moins l'acide quoi. Donc voilà quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

Le cannabis est utilisé en association avec l'alcool et avec les autres produits de manière presque systématique et, selon les cas, tout au long des épisodes de consommation.

Quelques produits freinent toutefois la consommation de tabac et de cannabis. La kétamine et le DMT, par exemple, altèrent les capacités motrices de la personne (l'empêche de rouler son joint). De même, les opiacés naturels procurent une sensation de détente telle que l'utilisateur éprouve moins le besoin de fumer.

Certains usagers utilisent le cannabis en phase de montée pour augmenter les effets des autres produits. Mais le cannabis est surtout mentionné concernant la gestion des effets négatifs ressentis lors des descentes. S'il est fumé au bang, outil qui permet d'en amplifier les effets, les descentes peuvent se dérouler par « paliers⁵⁰ »

« Moi j'aime bien tirer des bangs aussi. Alors les bang c'est la drogue dure du shit moi j'dirais en fait. Le shit à la base t'es accroc mais c'est purement psychologique et le bang aussi mais c'est vraiment... disons que quand tu vas tirer un bang tu vas plus fumer de buzz parce que les buzz ça te fait plus rien du tout quoi. Donc moi j'tire des bangs quand y en a devant mon nez et c'est vrai que par exemple en redescente de taz ou de trip, j'aime bien tirer des bangs. Bon fumer des buzz alors là les buzz : à peine je viens d'en fumer un j'en fume un autre quoi en descente ça c'est clair, j'le roule direct si j'ai du shit. Donc pour augmenter l'effet ben y aurait les ballons mais j'trouve que c'est de moins en moins bon donc j'en prends pas. Le bang ça fait remonter le produit aussi. Quand t'es en pleine montée... quand je suis en pleine montée j'peux pas fumer par contre parce que y a des espèces de trucs comme ça qui font que quand tu fumes ça t'arrache la gueule et que tu fumes pas du tout » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

« Non, le canna ça passe encore mieux avec tout parce que c'est toujours tranquille le cannabis, c'est soit pour exciter, pour exciter aux moments forts c'est-à-dire quand tu sens le produit, là tu sais que tu vas fumer un pet, ça va un peu dégager quoi, et puis aussi bien à la fin tu te dis oulà, j'ai un peu mal à la tête, j'suis un peu cassé quoi, alors là un bon pet et t'essaies de dormir ou de passer à autre chose et, ça marche aussi, donc c'est aussi un médicament quand même. Et c'est vrai que avec tous les produits ça suit, sauf avec la kéta parce que forcément tu peux pas rouler, c'est réglé » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« Et à quels moments (tu associes le cannabis) ?

- À tous les moments : avant la montée, au milieu, après : à tous les moments. En fait le shit est toujours présent, j'ai toujours du kif sur moi, c'est clair. Quand t'es en descente aussi, beaucoup de shit, tu rentre de teuf, t'as envie d'aller te coucher j'prends beaucoup de shit avant d'aller me coucher c'est... Si je rentre de teuf et que ça va bien et qu'on va discuter tous une petite heure ensemble, les 10 bangs je les passe tranquille, en 1 heure y a pas de problème. Ça m'aide bien à... tu sais c'est les finals, ceux là y vont te poser » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

Les antagonistes

Il s'agit en général de mélanger deux produits, l'un stimulant, l'autre relaxant, dans le but d'atténuer et/ou de supprimer les effets négatifs de chacun d'eux, d'obtenir un effet hybride.

50. L'effet des bangs faisant dans un premier temps remonter les produits consommés précédemment, et dans un second temps agissant comme un calmant, qui facilite la détente et le sommeil.

« Et le meilleur cocktail que t'aies fait ?

- J'crois que c'est coke/héro. Et ecstasy/trip. Parce qu'y en a toujours un qui gère l'autre, les deux se gèrent en fait. C'est-à-dire tu vas chercher plutôt les avantages des produits et ôter les inconvénients quoi, par l'intermédiaire de l'autre produit. Genre tu vois avec le speedball tu vas pas piquer du blaze quoi. L'effet qu'est chiant avec l'héroïne c'est que déjà ça te gratte [...] ça te démange à t'arracher la peau quoi, tu te grattes et... et tu piques du blaze quoi tu... tu parles t'es pffft, t'as la tête qui tombe t'es vuuit... t'es bien c'est clair mais bon c'est pas trop agréable pour les gens qui sont devant toi quoi. Sauf si tout le monde est dans le même état bien sûr » (Odile, 20 ans, RVITW2).

Ecstasy et LSD. Cette association est pratiquée depuis le début des années 1990 en contexte festif.

« Plutôt des cocktails genre ecstasy en début de soirée (*rires*) trip au milieu et ecstasy en fin de soirée (*rires*) c'est bien, j'aime bien... » (Tony, 26 ans, AFITW4).

« Dans quel ordre et puis pourquoi ?

- Ben pfff... pour dans les teufs quoi c'est le must quoi... le mélange c'est ce qui te permet de tenir, de danser à fond, c'est incomparable avec les ecstas tout seul, c'est pas du tout le même effet quoi.

- Et tu prenais d'abord un trip et après un ecsta ou...

- Généralement c'était ¼ de trip, j'attendais une demi-heure et j'prenais 1 ecsta et puis après j'étais les ¼ de trip tu vois j'prenais jamais une moitié, toujours par petite dose parce qu'il vaut pas mieux délirer avec ça quoi... » (Jason, 21 ans, AFITW 6).

« Au début j'aimais bien faire des, j'appelais ça des cocktails. Ou j'me prenais un ecsta et quand l'ecsta commençait à s'affaiblir je remettais un acide ou demi-acide pour le rebooster par dessus. Et l'ecsta se mêlait à l'acide et ça se reboostait un peu les deux en même temps c'était assez sympa quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

Alcool et cocaïne. Cette association est mentionnée dans tous les entretiens. D'un côté la cocaïne engendre une plus grande tolérance à l'alcool et de l'autre, l'effet euphorisant de l'alcool semble atténuer la nervosité provoquée par la cocaïne. La consommation de tabac augmente souvent de manière conséquente lorsque cette association est pratiquée.

« C'est une très bonne association la coke et l'alcool : bière ou alcool fort. Ou des oinjs mais bon y en qui disent que les joints ça coupe l'effet, l'effet de la coke mais bon.

- Et toi t'en penses quoi ? Sur toi ça fait quoi ?

- Sur moi... en fait ça te permet de fumer grave quoi, tu peux tirer des énormes lattes et tout, tu fumes grave quoi mais. quand tu fumes de la skunk par exemple, moi ça me speed grave la skunk, ça me fait battre le coeur à donf et tout, en fait ça m'atténue pas trop trop les effets quoi mais bon c'est vrai que ça modifie. T'es plus sous coke quoi, t'es plus sous coke... si t'es encore sous coke mais. Non c'est bien quoi coke/alcool/joints c'est vraiment bien » (Ludovic, 25 ans, RVITW3).

« Ah ben, déjà, tu tiens vachement bien l'alcool, tu tiens vachement mieux, ça t'entraîne (*rire*). Et puis les effets combinés... ben ça fait rien... quelque part c'est con, parce que

la coke tu vas la prendre et puis tu vas prendre de l'alcool qui va te faire redescendre un petit peu et te casser l'effet, donc l'alcool ça te speede aussi... donc finalement ça va bien ensemble. Généralement, ceux qui prennent de la coke, ils boivent pleins de canons » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

Kétamine et stimulants (cocaïne, speed), le « Calvin Klein ».⁵¹

« Et quand tu prends ce produit, tu prends d'autres produits en même temps ?

- Ouais, je prends du speed, des amphets... je peux tout prendre quoi... de la coke, de l'acide, de l'ecstasy et encore l'ecstasy j'en prends pas beaucoup parce que j'aime pas tellement ça et voilà tu combines... y'a un truc qui s'appelle le Calvin Klein d'ailleurs spécial, c'est cocaïne, kétamine et speed. Mélangé et tu sniffes et c'est assez recherché dans le milieu techno.

- Et ça fait quel effet ?

- C'est de la bombe atomique quoi. C'est bon t'as le speed de la coke, la durée de l'amphétamine, et le flash de la kéta quoi.

- Et au niveau des dosages entre les trois produits ?

- Tu mets pareil. » (Julius, 29 ans, CVITW6).

Un usager très expérimenté dit ne pas trouver d'intérêt à ce mélange. Son témoignage reste cependant marginal puisqu'il fait partie des personnes s'inscrivant plutôt dans une recherche intérieure au travers des hallucinogènes, qu'il prend souvent seul, à des doses élevées pour explorer plus intensément les propriétés des produits.

« Ça fait quoi kétamine/cocaïne ?

- Ben la cocaïne te speede et la kétamine te fait délirer tu vois euh, t'amènes dans des visions mais les deux sont...

- Est-ce que tu reconnais bien les effets des deux ou ça donne encore un effet alien ?

- Ben c'est-à-dire que t'as... un moins cocaïne + un moins kétamine donc pour ceux qui aiment le moins c'est bien (*rires*)... la kéta anesthésie un peu la coke et la coke nique la kéta donc euh pour ceux qui ont beaucoup de fric c'est bien. » (Jean, 35 ans, AFITW5).

Le « speedball » (mélange d'héroïne et de cocaïne)⁵² est la combinaison antagoniste la plus emblématique.

« Il me donne l'impression d'envisager le speedball (mélange coke/héro) comme une déclinaison possible de l'héroïne. Dans ce cas précis, il semble que la cocaïne constitue un ajout, un agrément. L'héroïne par contre incarne le produit principal, le pivot. Elle appuie cette vision des choses en ajoutant qu'il faut se méfier des effets de la cocaïne « c'est un produit qui rend con ». Ils disent ne consommer de la cocaïne qu'en speedball » (RVOBS5).

51. Cette association a été rencontrée par les chercheurs en fin d'enquête = peu de témoignages. Elle peut être émergente en milieu festif.

52. Cette association est pratiquée depuis plusieurs dizaines d'années. Certains usagers n'ayant pas une très bonne connaissance des produits et de leur histoire utilisent cette expression, qui semble aujourd'hui faire partie du langage courant des amateurs de psychoactifs, pour désigner d'autres associations (speed + kétamine, ou speed + héroïne).

« Ben l'héroïne en fait elle t'apaise, elle t'apaise ça en fait. Elle apaise la parano, elle apaise les nerfs. En fait donc t'as l'effet de la coke qu'est créatif et l'effet un peu de l'héroïne qui te rabaisse juste tu vois, qui te met bien et qui te calme. En fait qui t'ôte cette paranoïa, qui t'ôte le... cette pression quand t'es sur les nerfs ou l'angoisse que tu peux avoir avec la coke en fait.

- C'est-à-dire que t'es sous coke sans les inconvénients de la coke.

- Voilà et avec un petit peu les avantages de l'héro tu vois qui te rend tout vvvoui, tout zen.

[...]

-Toi tu préférerais quoi ?

- La coke. Je mettais deux tiers de coke et un tiers d'héro. Mais ça dépend de la qualité aussi. Si t'as une coke qu'est pas trop bonne et l'héro qu'est incroyable (*rire*) on va dire ça comme ça quoi. Ben l'héro elle va prendre le dessus de la coke. Ça dépend aussi de la qualité, alors comme généralement t'as pas le... tu peux avoir tout le temps de la bonne coke et de la bonne héro, tu peux pas vraiment savoir, faut agir aussi en fonction de la qualité que t'as. Souvent... souvent y peut arriver que l'héro soit plus forte que la coke ou vice versa tu vois (Odile, 20 ans, RVITW2).

Héroïne et speed. Cette association a été relevée lors de l'observation (AFOBS4). L'usager disposait d'héroïne mais pas de cocaïne et ne souhaitait pas en acheter sur le lieu de la fête, les chances de trouver une cocaïne de bonne qualité lui paraissant trop faibles dans ce contexte. Il choisit donc de se procurer du speed, bien que n'appréciant pas particulièrement son association avec l'héroïne, afin d'être en état de danser et de profiter de la fête. Hormis ces circonstances particulières, il ne semble pas que ce mélange soit fréquemment pratiqué. Le speed se substitue ici à la cocaïne par défaut.

Autres combinaisons mentionnées

■ **Le protoxyde d'azote** semble rarement consommé seul. Il est principalement utilisé pour relancer les effets d'autres produits, pour procurer des sensations brèves mais intenses de « montées ».

Note sur le protoxyde d'azote

Le protoxyde d'azote se présente sous forme de gaz, conditionné dans des bouteilles de taille variable. Ce produit disponible dans le commerce est peu onéreux et donc rentable. On rencontre très fréquemment (aussi bien dans les soirées officielles payantes que dans les free et teknival) des stands vendant des ballons gonflables remplis de « *proto* » pour 10 F. Le ballon constitue une dose individuelle, que l'on aspire en une fois pour un effet court et intense, en plusieurs fois pour un effet plus long et léger. Les effets sont immédiats mais courts (de l'ordre d'une dizaine de minutes) ; certains usagers peuvent en consommer tout au long de la nuit, plus ou moins régulièrement, et quasi systématiquement en association à d'autres produits, un peu comme un produit d'appoint, secon-

daire. Les effets recherchés sont l'euphorie (fous rires), une certaine ivresse et surtout un regain d'énergie. Le protoxyde d'azote procure une montée brève mais remarquable, et vient souvent supporter la prise d'autres substances.

Sa consommation n'est jamais cachée. Ce produit semble plutôt être considéré comme « un petit plus » plus que comme une substance à part entière. Il est rarement mentionné spontanément dans les entretiens et les enquêteurs ont posé peu de questions à son sujet.

- Cocaïne + ecstasy + protoxyde d'azote :

« La cocaïne est sniffée dans les voitures. Elle est systématiquement associée à d'autres produits (ecstasy pour les participants rencontrés). [...]

Il a pris un ecstasy, de la cocaïne et du protoxyde d'azote.

cocaïne/ecsta : effet « speed stimulant qui donne des sueurs », il dit que la coke fait remonter l'ecstasy mais pour lui, ce sont surtout les ballons (protoxyde d'azote) qui provoquent les plus grosses remontées. La coke était vendue comme de la « végétale » mais méfiance du sujet : « tous les dealers disent ça, c'est comme le shit qu'est toujours bon » (RVOBS1).

- Protoxyde d'azote + LSD :

« Sur l'association acide/protoxyde d'azote : rencontre avec 3 jeunes hommes, autour de 20 ans, qui consomment régulièrement des acides. L'un a pris un comprimé vendu sous le nom d'ecstasy qui ne contenait pas de MDMA mais certainement un peu d'amphétamines, en connaissance de cause, ensuite ils prennent tous des « Hoffman » et des ballons par-dessus. Selon x, qui m'en parle en tout début de soirée, le protoxyde d'azote ne présente pas d'intérêt s'il est consommé seul mais par-dessus un acide il a des effets très puissants. Il accentue les effets du premier produit consommé, donne l'impression d'être complètement déconnecté de la réalité pendant quelques secondes, permet d'atteindre un état de conscience supérieur, peut procurer des visions » (CFOBS2).

■ Le LSD est fréquemment associé avec d'autres substances.

À l'alcool : certains usagers répugnent à faire ce mélange qui, d'après eux, favorise les comportements violents alors que d'autres le pratiquent couramment et en apprécient les effets⁵³.

Aux stimulants (speed ou cocaïne) : de la même manière, certains usagers estiment que la gestion des effets du LSD est plus difficile lorsqu'il est associé à des stimulants. D'autres trouvent au contraire que les effets des stimulants permettent d'atténuer la confusion mentale attribuée au LSD.

53. Nous disposons de peu d'éléments pour caractériser précisément la nature de ces effets.

« L'acide, moi j'prends toujours le coté mental de l'acide et le coté visuel que je rajoute avec, que je boost avec du physique quoi. Donc tu joues sur trois tableaux là : le mental, le visuel et le physique. Parce que si tu restes que sur le mental et le visuel de l'acide tu vas vachement bloquer sur des trucs quoi. Donc si tu boost avec du speed ça va te faire vvvvvouit ». (Francky, 27 ans, RVITW8)

« Et quelle est l'association que tu préfères ?

- Euh trip-coke.

- Ah ouais ?

- Ouais c'est agréable...

- Pourquoi ?

- Parce que ça te ramène à... t'es un peu plus sur terre avec la coke t'es moins... tu pars moins dans des délires, t'arrives plus à gérer tout ce qui est rigolade tout ça et t'es presque efficace quoi, tu peux faire quelque chose quoi, quelqu'un te demande dans la rue euh... quelque chose ça va quoi mais trip tout seul ça dépend... quoique j'ai dû une fois parler à des flics et ça s'est pas vu quoi et puis tripé j'aime bien aller demander, j'aime bien aller voir vers les touristes pour voir si ça se voit (*rires*)... » (Tony, 26 ans, AFITW4).

À la kétamine : certains usagers disent que ces deux produits se renforcent l'un l'autre, la kétamine est censée augmenter la durée et l'intensité du LSD.

« Non... c'est vrai que j'aimerais bien essayer de prendre de la kétamine après un trip pour voir mais bon... y'a quand même le côté... euh j'ai pas envie d'ouvrir cette porte-là, la dernière (*rires*), celle avec le bouton cling et puis ouais enfin faut le sentir j'sais que là en ce moment j'serais pas spécialement attiré par ce genre de délire, de bouffer un trip et d'après prendre de la kétamine pour être tripé pendant un mois (*rires*) parce que là euh.

- Ah parce que c'est ça l'effet ?

- Je sais pas mais y paraît que ça fait durer bien les effets du trip, en fait ça fait durer ce que t'as pris avant mais... y paraît que ça marche pas mal pour la coke, c'est très bien pour la coke, c'est-à-dire que si tu prends de la coke euh et tu prends par-dessus de temps en temps de la kétamine » (Tony, 26 ans, AFITW4).

■ La kétamine est prise en association avec d'autres substances, même si son effet semble dominant et tend à masquer celui des autres produits.

- Kétamine + cocaïne⁵⁴

- Kétamine + LSD ou kétamine + ecstasy

« Donc tout seul la kéta c'est bien en appart...

- Ouais parce que c'est un peu fatigant... avec du LSD ouais c'est bien euh... j'sais pas en teuf quand on a envie d'être vraiment un peu euh parce que ça pousse le trip donc d'un autre côté ça aggrave aussi mais euh dans un entrepôt où tu te perds pas où

tu peux voir tes potes etc., en teknival à mon avis faut le faire de jour quoi pour pas se perdre... et euh sinon par exemple avec les tazes c'est agréable parce que on a les effets mais en même temps on a une espèce de patate derrière, p't'être une p'tite gaieté quoi une bonne humeur qui fait que c'est plus l'euphorie quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

■ Le rachacha est principalement utilisé en descente de stimulants et/ou hallucinogènes. En revanche, aucune association simultanée n'est mentionnée avec ce produit, même la consommation de cannabis semble réduite après une ingestion de rachacha.

■ Le speed semble naturellement voué aux mélanges. Il est associé à un grand nombre de produits : ecstasy, LSD, cannabis, alcool, rachacha, cocaïne, champignons hallucinogènes, Lexomil®, héroïne, Subutex®, Rohypnol®. Les usages de speed en associations sont détaillés page 89.

Les associations évitées par les usagers

Les associations que les usagers évitent sont peu nombreuses. Exceptées les contre-indications connues pour être dangereuses à court terme⁵⁵, le choix de ne pas mélanger tel et tel produit relève plus du goût personnel que d'une association qui ne serait pas « efficace », qui ne répondrait pas aux effets recherchés par l'usager.

Toutefois, des produits procurant des effets proches ou de même nature (speed et cocaïne par exemple) sont très rarement pris simultanément ; le mélange cocaïne + ecstasy déplaît à la plupart des personnes que nous avons interrogées, bien qu'il soit fréquemment pratiqué.

« Parce que... enfin déjà j'ai l'impression que quand j'ai pris de la cocaïne et que j'mange des ecstasy après ça me fait pas le même effet que quand j'ai pas pris de cocaïne avant... ça annule l'effet de la montée en fait, tu vois je ressens pas de montée et à un moment j'suis ecstasy mais pas à 100 % comme j'aimerais quoi t'sais y'a pas le côté amour universel qu'est là quoi (*rires*) c'est pas ça, tu restes encore un individu parmi d'autres, t'es pas un élément de la masse quoi » (Tony, 26 ans, AFITW4).

« Je fais attention, bon, il y a des trucs regarde si tu prends de la coke toute la soirée et qu'à un moment tu prends de l'ecsta, ça sert à rien. Si tu viens de te faire un trait de coke, ça sert à rien de te prendre un ecsta derrière. Normalement, je crois qu'il faut attendre deux heures, je crois, c'est ce qu'on dit, deux heures entre le trait de coke et l'ecsta que tu vas prendre... pour pouvoir éliminer en fait... » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

54. Voir partie sur la kétamine p.135.

55. Alcool + GHB, kétamine + alcool.

Conclusion

L'augmentation du nombre de produits et de leur disponibilité sur le marché a sans doute accentué le phénomène, par ailleurs ancien et courant, du polyusage. Sur les 40 entretiens réalisés, seules deux personnes disent ne pas apprécier les associations de produits.

Le polyusage, contrairement aux apparences, se construit autour de règles complexes apprises au fil des expériences et auprès d'autres usagers. Ainsi, l'usager varie les associations en fonction des produits et des contextes rencontrés, mais aussi de ses envies et de ses « goûts » personnels. Il peut être amené à consommer un seul produit, notamment s'il souhaite expérimenter exclusivement ses effets, ou plusieurs substances.

Les associations s'organisent alors selon plusieurs modalités :

- le cumul non-intentionnel lié au contexte et au groupe ;
- la stratégie planifiée pour répondre à des objectifs précis ;
- le partage intentionnel au sein d'un groupe.

L'alcool, le tabac et le cannabis apparaissent comme des produits « plates-formes » qui accompagnent presque systématiquement la prise d'autres produits.

PARTIE II

PARTICULARITÉS DES SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

LE SPEED

Une synthèse rapide des matériaux (entretiens et observations de terrain) identifie le speed comme un produit dont les effets sont limités et la composition suspecte. D'une manière générale, les sujets interrogés sont beaucoup moins prolixes à propos du speed que sur les autres produits traités par l'étude. L'usage de speed n'appelle pas de longs discours. C'est pourtant une substance que les sujets rencontrent et consomment, au moins à un moment ou à un autre de leur histoire psychoactive⁵⁶. Le texte suivant tente d'éclaircir les ressorts de cette apparente contradiction.

1 - CARACTÉRISTIQUES

Historique

Le principe actif du speed est constitué par une ou plusieurs substances le plus souvent synthétisées et de nature amphétaminique (amphétamine, méthamphétamine, PCA, PMA, amfépramone...). Il existe aussi des amphétamines naturelles comme le cathinone (khat) ou l'éphédrine (éphédra).

« Les effets de doses faibles ou modérées comportent une augmentation du rythme cardiaque, de la fréquence respiratoire et de la pression artérielle, une stimulation du système nerveux central, une augmentation de la température corporelle et une suppression de l'appétit⁵⁷ »

« Les amphétamines sont bien connues pour leurs complications cardio-vasculaires (infarctus du myocarde et accidents vasculaires cérébraux). L'anorexie, l'insomnie et l'altération de l'état général domine le tableau de l'intoxication chronique. Localement, l'injection d'amphétamines favorise les nécroses tissulaires⁵⁸ »

56. Les trois quarts des entretiens signalent en effet une consommation de speed actuelle ou révolue et les entretiens qui n'en font pas mention ne signifient pas que les sujets interrogés n'ont jamais consommé de speed.

57. INABA (D.S.), COHEN (W. E.), *Excitants, calmants, hallucinogènes*, Piccin Nuova Libreria Padova, Italie, (traduction française), 1997.

58. Professeur BLAYAC, *Complications médicales des principales pharmacodépendances (opiacés exclus)*, Littérature grise, novembre 1996.

La découverte des amphétamines remonte à 1927 (Gordon Alles, chimiste de l'Université d'UCLA). On rapporte que des amphétamines ont été distribuées aux soldats dès la Seconde guerre mondiale dans la perspective utilitariste de conjurer la fatigue et d'accroître la vigilance des troupes combattantes. À partir des années 1950-1960, des médicaments à base d'amphétamines sont communément et légalement prescrits par les médecins pour traiter la dépression et surtout l'obésité (propriété anorexigène des amphétamines). Parallèlement, un usage détourné se développe d'abord aux États-Unis puis en Grande-Bretagne, qui prend de l'ampleur dans les années 1960 et gagne la France. Les amphétamines ont été classées sur la liste des stupéfiants au début des années 1970. Toutefois, de nombreux médicaments amphétaminiques sont restés disponibles en pharmacie sur prescription médicale (Ordinator®, Modéran®, Dinintel®) jusqu'en 1999. Aujourd'hui, les amphétamines médicamenteuses sont circonscrites aux uniques prescriptions hospitalières et restreintes à des départements particuliers tandis que le speed, dont la fabrication est réputée facile, semble constituer la forme la plus disponible de substance amphétaminique sur le marché des drogues illicites.

Présentation/aspect

Le speed se présente en poudre plus ou moins neigeuse ou cristallisée, en caillou (plus rare) et en pâte. La pâte de speed est parfois appelée « *speedbase* », elle est généralement considérée de meilleure qualité que le speed en poudre ou en caillou. Une grande variété de couleurs caractérise le speed qu'il soit en poudre, en caillou ou en pâte. Les couleurs mentionnées dans les entretiens et les observations sont : le blanc, le rose, le jaune, l'orangé, le bleu, le vert, le blanc/gris. Les usagers lient parfois la qualité du speed à sa couleur. Un entretien signale un type de speed baptisé « *speed-pomme* » (qui a l'odeur du fruit).

D'après nos données, la poudre blanche constitue la forme la plus courante de speed.

Appellations relevées

Speed, ou *despee* (verlan), *amphet*'ou *amphés*, *speedbase* pour la pâte de speed.

Quelquefois, une mention géographique est ajoutée qui situe la provenance du produit : speed anglais (le plus fréquent), speed hollandais, speed polonais... Le speed anglais est recherché.

Disponibilité/prix

Les prix mentionnés au gramme unitaire s'échelonnent de 95 à 200 F. Le prix le plus courant semblent être 100 F pour un gramme. Le speed est considéré comme un produit économique (comparé aux autres poudres). Un sujet pense que son prix unitaire n'est dégressif qu'à partir de quantités importantes à l'achat (alors qu'il baisse rapidement pour l'ecstasy ou la cocaïne par exemple)⁵⁹. En dehors de la vente, le speed est fréquemment offert ou troqué contre un autre produit.

D'après les personnes interrogées, il semble assez difficile de se procurer du speed en marge des contextes festifs. À l'inverse, le speed paraît particulièrement répandu en Grande Bretagne où il semble déborder largement les fêtes. La Hollande, l'Espagne et l'Italie sont également signalés comme des zones de forte disponibilité.

2 - REPRÉSENTATIONS

Perception du produit

■ Un produit nouveau

La consommation d'amphétamines sous une forme ou sous une autre ne constitue pas un phénomène récent. Le speed apparaît toutefois, au moins dans les pratiques et l'imaginaire des sujets interrogés, comme un produit nouveau, fraîchement rencontré. À cet égard et par rapport aux trajectoires de consommation, les prises de speed interviennent après la découverte de l'ecstasy.

« Le speed j'ai connu ça... après les trips et après les ecstas [...] je l'ai connu bien deux ans, un an ou deux après la première fois que je commençais à prendre des drogues » (Marius, 27 ans, CFITW2).

« Euh... je peux pas te donner de dates... c'est beaucoup plus tard que les ecsta... je dirais... 96 » (José, 24 ans, CVITW8).

Cette caractéristique de nouveauté stimule la curiosité des usagers ouverts aux expériences inédites, mais elle alimente également une certaine méfiance chez les sujets réservés face à l'inconnu.

« Chais pas. Ça m'a pas plu franchement. Si c'est bien, y a rien à dire hein, c'est bien. J'sentais que c'était une autre drogue. Tu vois par rapport au LSD ou à l'ecstasy c'est... Le LSD bon ben je dirais que mon père il en a pris mais c'était exactement les années de mon père. Mon père il était hippie vachement, chais pas s'il en a pas pris d'ailleurs,

59. Victoria, 24 ans, RVITW7.

bon mon père il en a pris donc ça va quoi : je peux peut-être en prendre. Le speed j' fais « waouw speed c'est quoi ? » c'est autre chose quoi. Autant je sais pas c'est quoi, c'est de la cocaïne mélangée avec autre chose. Un truc quand je connais pas tu vois j'y arrive pas franchement quoi. C'est pas un truc qui me plaît après. Même si c'est aussi bien dans l'effet » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

■ Un produit bon marché

Autour de 100 F le gramme lorsqu'il est vendu à l'unité, le speed apparaît de très loin comme la poudre la plus abordable du marché. Cette particularité économique réunit l'ensemble des sujets interrogés. Une expression revient dans plusieurs entretiens qui qualifie le speed de « *drogue des pauvres* » ou de « *cocaïne du pauvre* ».

« C'est un peu la drogue des pauvres pour la coke. La coke c'est pour les riches et le speed la drogue des pauvres. Ceux qui veulent acheter de la coke mais moins chère c'est le speed » (Marius, 27 ans, CFITW2).

« C'est dit de partout quoi, le speed c'est la coke des pauvres » (Bill, 21 ans, CFITW8).

La référence à la cocaïne est évidemment basée sur sa différence de prix par rapport au speed (en moyenne 5 fois supérieure) mais aussi sur une similarité ou une proximité concernant les effets ressentis⁶⁰.

L'aspect économique du speed alimente et renforce son image de « *drogue de free party/teknival* » : fêtes gratuites ou sur donation⁶¹. Dans les deux cas l'accessibilité n'est pas contrainte par une barrière financière. Mais le fait que le speed soit perçu comme un produit bon marché détermine et/ou renforce les soupçons sur sa qualité.

■ Un mauvais produit

« Moi j'appelle ça un peu la drogue des pauvres. C'est comme prendre une cuite avec du vin en bouteille en plastique à 2 F les deux litres et te boire une bonne bouteille. Franchement l'effet ne va pas être le même. Je pense que c'est quand même une drogue de mauvaise qualité » (Richard, 30 ans, CFITW7).

« Il se sent bien, a passé une bonne soirée mais dit quand même préférer la cocaïne au speed, surtout « parce que le speed c'est crade ». Selon lui c'est un produit dangereux pour la santé, abrasif et vraiment trop chimique, mais 100 balles c'est vraiment pas cher » (AFOBS4).

Au fil des entretiens le speed est qualifié de « *sale produit* », de « *résidu de foncé* » ou tout simplement de « *merde* », il est également assorti d'adjectifs peu flatteurs comme « *mauvais* » « *crade* » ou « *dégueulasse* ». À l'exception de deux sujets particulièrement amateurs de la substance, la totalité des personnes interrogées considère le speed comme un produit plutôt bas de gamme, impur et/ou malsain.

- Parce que son principe actif est de composition chimique, fabriqué en laboratoire. L'idée que le chimique est mauvais pour la santé est inscrite dans les discours. De ce point de vue, le speed est placé au même niveau que la kétamine. Ces substances s'opposent aux drogues naturelles ou végétales mieux considérées.

« Déjà le speed à la base c'est que de la merde, c'est que du chimique, déjà tu sens l'odeur, t'sais, j'ai un gel douche il sent la même odeur, c'est que des trucs chimiques, c'est vraiment de la grosse merde, c'est vraiment le truc grave de la merde... alors que la coke, tu vois, la feuille de coca, t'as une base naturelle tu vois, le LSD ça vient de l'ergot de seigle tu vois, donc... mais le speed, la kéta, c'est vraiment chimique... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

- Parce que c'est un produit pollué, fortement coupé. Le speed apparaît comme une mixture susceptible d'accueillir des composants multiples et variés.

« C'est un produit qui est très facile à couper, parce que c'est en poudre et tu peux le couper avec n'importe quoi juste pour augmenter le volume, pour la personne qu'elle soit contente et... c'est ça le problème, tu peux mélanger même 50 % de... d'un autre produit » (Marius, 27 ans, CFITW2).

Le terrain est ici particulièrement favorable aux spéculations les plus diverses.

« C'est d'la merde comment c'est fait quoi. J'sais pas si c'est réellement vrai c'qu'on m'a dit quoi mais ce s'rait du genre ils récupèrent de la poussière de la moquette mélangée à autre chose (*rires*) c'est un gars d'un laboratoire en Hollande qui m'disait ça quoi, ils le coupent à la poussière, à la poussière blanche tout les p'tits trucs cristallins, la poussière filtrée quoi » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Moi je dirais aussi « méfiez-vous des fois y a du soi-disant speed base qu'est coupé à la colle pour qui soit en pâte alors que au départ c'est du caillou et y foutent de la colle dedans ». Bon c'est déjà pas terrible au niveau de la composition le speed. Bon là ça doit être encore plus dégueulasse » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

Le caractère chimique et composite du speed semble lui conférer une odeur et un goût particulièrement désagréables. Le speed fait mal, en sniff il « *déchire le nez* ». Pour certains usagers ce sont là des révélateurs, des incarnations palpables, logiques et cohérentes qui matérialisent la composition « *crade* » du speed.

« Bon le speed déjà ça fait beaucoup plus mal au nez que la cocaïne. J'trouve c'est encore plus dégueulasse au niveau du goût mais c'est toujours un goût bien amer, bien crade » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

« Quand tu l'achètes est-ce que tu vérifies la qualité ?

- À l'odeur. Plus ça sent la pisse de chat et généralement meilleur il est quoi » (Franky, 27 ans, RVITW8).

Perçu comme un produit sale, le speed est fortement impliqué dans les inquiétudes et les soucis sanitaires des usagers. De multiples effets secondaires sur le corps sont liés à sa consommation.

60. Voir p.90.

61. La cocaïne, par contre, est plutôt associée, dans l'esprit des usagers que nous avons rencontrés, aux fêtes légales (club notamment).

« Le speed il faut pas en prendre trop hein parce que franchement, tu vois quand tu vois ce que ça fait déjà sur ton physique, tu vois t'hallucines quoi. T'as les lèvres toutes bouffées, comme tu vois des grosses gerçures mais balaises quoi, tu vois ? Ça fait hyper mal, le nez, les dents, alors si t'as un petit problème de dents tu peux être sûre que t'as des aphtes dans la bouche... fin, tu vois, c'est craignos quoi » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

« Il dit aussi qu'il a appris que le speed était particulièrement mauvais pour les poumons et pour le nez. Il m'explique comment les particules de speed vont s'accrocher partout dans les poumons » (AFOBS4).

« Et le speed ça dépend des speed, ce avec quoi c'est coupé euh... t'as de ces rages de dents, c'est quelque chose qui est assez désagréable quoi, ça arrive avec les amphétamines les trucs comme ça quoi, moi je sais que j'suis en train de perdre une dent de sagesse là à cause de ça, elles explosent littéralement en morceaux » (Bill, 21 ans, CFITW8).

Effets recherchés et ressentis

« Le speed ça me réveille, ça me speede, ça me donne envie de parler, de faire des trucs » (José, 24 ans, CVITW8).

« Les gens sous speed : nervosité, sautilllements, transpiration, yeux exorbités, mâchoire en mouvement perpétuel, essoufflement, rapidité de parole, beaucoup de mal à se concentrer » (AFOBS1).

« Ça te speed (*rire*). Ça t'énervé, ça te file la pêche, ça te file la tchatche aussi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Effets du speed : chez certains imperceptibles, le plus souvent audible dans la discussion, façon de s'exprimer atypique, des gens qui parlent très vite, passent d'un sujet à l'autre, peu de cohérence, une fille qui mâche un chewing-gum nerveusement, rires nerveux aussi » (CFOBS2).

■ Un effet stimulant

Le speed est principalement décrit par les usagers comme un produit dopant. Il « tient réveillé », permet « de tenir », « d'éviter de fatiguer ». En ce sens, les effets du speed sont, toutes proportions gardées, comparables à ceux du café. Ils permettent de suivre et/ou de prolonger le temps festif. Mais si le speed réveille ou repousse le sommeil, il offre à certains usagers le sentiment d'être encore plus en forme. Le terme « *pêche* » apparaît fréquemment dans les entretiens pour caractériser cet état, de même qu'un certain nombre d'équivalents comme « *super patate* » ou « *power énergie* ». Les effets du speed créent ainsi ce que certains sujets définissent comme l'envie « *de bouger* » ou « *de faire des trucs* » : un besoin d'activité. En contexte festif, la danse semble constituer un exutoire apprécié.

« Il faut quelque chose qui te tienne relativement bien éveillé et le speed c'est vrai que ça marche bien pour ça, [...] Donc, c'est rempli d'amphétamines, t'as bien la pêche, tu peux danser jusqu'à trois heures de l'après-midi (*rire*) » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Ce qui me plaît dans le speed, c'est que vu que je suis hyper active et que j'ai de l'énergie à revendre, enfin, c'est un catalyseur, ça me permet d'être moi puissance dix dans ma manière de bouger, pour danser, pour bouger » (Claire, 24 ans, CVITW7).

Le besoin d'activité stimule également le contact avec les personnes, proches ou non. Le speed prend alors la forme d'une drogue de communication, qui pousse certains usagers vers les autres, qui, l'expression est couramment utilisée « *file la tchatche* ».

« Je croise un jeune DJ de 20 ans, rencontré il y a longtemps. Il est sous speed mais « j'ai pas abusé, c'est juste pour être clean quoi ». Il est effectivement éveillé, souriant et prompt à la discussion, je n'aurais pas pu deviner qu'il était sous produit. Il passe le plus clair de son temps à discuter avec différentes personnes à l'écart du groupe de danseurs » (AFOBS4).

« Et le speed je ne sais pas si ça te permet de faire d'autres choses mais en tous cas ça te permet de vachement parler, de tchatcher. Moi je vois je ne parle pas spécialement bien anglais, bon ça va je me débrouille mais... et là avec le speed je trouvais tous mes mots dont des mots que je n'avais pas utilisés depuis une éternité, ils revenaient comme ça automatiquement. Ça coulait je trouvais tous mes mots. 'fin moi j'ai trouvé ça super agréable, la montée elle est hyper rapide, tu te mets à parler vachement bien » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

« C'est sûr, tu vois les autres qui sont sous speed tu te dis mais attends mais j'suis comme ça moi aussi quand j'prends du speed? blablabla j'te fais pas chier au moins quand j'te parle? Blablabla (*imitation rire narquois et bête*) » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

Le speed est assimilé à un moyen d'augmenter ou de stimuler ses capacités. À ce titre ses effets sont régulièrement comparés à ceux de la cocaïne : « c'est semblable à la cocaïne »⁶² L'ensemble des sujets interrogés qui ont expérimenté les deux substances perçoivent sinon une similarité, du moins une proximité entre leurs effets.

Les nuances perçues permettent aux usagers de caractériser plus précisément les effets du speed et participent à hiérarchiser speed et cocaïne. Le goût et l'histoire de chacun diversifient les appréciations. Globalement, deux dynamiques de discours cohabitent :

- le speed rend nerveux, ses effets sont moins subtils que ceux de la cocaïne et ne stimulent ni sagesse ni créativité. Le speed contrairement à la cocaïne ne permettrait pas de rester serein.

« Donc le speed par rapport à la coke c'est vraiment speed, alors que la coke ça peut être cool aussi » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

« Juste pour moi les effets euh... je sais pas... moi ça m'a mis sur les nerfs direct ce

62. Jeannette, 33 ans, CFITW3

truc-là quoi et autant la cocaïne ça peut te poser quoi une bonne cocaïne ça peut te poser quoi hein pas quand t'en as pris trop mais ça peut te poser quoi, autant ça ça te pose carrément pas quoi » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

- la cocaïne développe l'égoïsme, qui peut conduire à un comportement d'assurance excessive et/ou d'hypocrisie alors que l'utilisateur de speed tend plus à la spontanéité, à rester lui-même. Le speed contrairement à la cocaïne ne rendrait pas suffisant.

« Le cocaïné est plus vicieux que le speedé. C'est clair et net. Fin j'veux dire sous effet quoi, tu vois. J'étais en train de me représenter deux personnes, clean, parce que bon l'exemple le plus... clean. Donc deux cleans, y'en a un qui prend du speed, l'autre qui prend de la cocaïne, celui qui sera cocaïné s'ra speed mais il sera, comment dire, donc sûr de lui déjà quoi, donc il va essayer de dominer ou de gérer la situation, alors que le speedé non, le speedé il se prendra pas la tête tu vois, t'sais ça va être euh... clair et net tu vois, y'a pas d'entre deux ou... » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

■ Un effet physique

D'une manière générale les effets du speed sont dits « physiques ». Ce terme est employé en opposition à « mentaux ». Dans le sens des discours recueillis, un effet « physique » correspond au retentissement corporel du produit sur le niveau de forme ou de bien-être organique de l'utilisateur. Le speed ne semble pas procurer de bien-être organique comme l'héroïne ou l'ecstasy, mais donne « la pêche », joue sur le niveau de forme du consommateur.

« Mais les effets ben tu vois c'est surtout euh... rien de mental hein ! C'est ouais t'as la super pêche, t'es en forme, pendant 4 jours tu dors pas c'est la pêche tu vois (*elle rit*). Super patate » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

Les discours parlent de stimulation et de système nerveux. Ce qui se traduit parfois par des contractions organiques. « T'as vraiment l'impression que tous tes muscles sont contractés avec le speed, t'es tendu à bloc quoi t'es aaahhhh »⁶³. Pour une majorité de sujets, le speed « c'est de l'énergie », il ne provoque pas d'altération et/ou de modification significative de la perception. Il n'engendre pas non plus d'expériences existentielles et/ou spirituelles. Il ne pénètre pas les dimensions « mentales ».

« Le speed justement, moi j'me tue à expliquer ça aux gens, c'est que ça n'agit pas sur le cerveau. T'en as qui vont t'sortir « ouais moi j'ai vrillé machin machin machin... ». Non ils n'ont pas vrillé à cause du speed. Si ils prennent que du speed même, ouais si ils vont vrillé, ils vont péter un câble mais en speed, t'sais c'est pas mental, t'as pas d'hallu t'as pas d'ceci, pas d'effet euh... comment dire, éclatant quoi, hallucinogène machin » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

L'absence d'effets « mentaux » déçoit les usagers en quête d'expériences psychédéliques.

« Ben, le speed oui et non parce que je trouve que ça vient progressivement, j'ai pas trop de montée avec le speed, c'est plus... c'est assez progressif, c'est pas comme quand tu prends un acide en entier ou un ecsta, t'as pas de sensation de perte de contrôle, parce que c'est des drogues qui sont pas psychédéliques, il n'y a pas de perte de contrôle... le speed, ça vient vite et ça te prend d'un coup et finalement tu passes d'un état normal à un état un peu second mais sans voir la transition... » (José, 24 ans, CVITW8).

« Ben moi j'étais speed, enfin nerveux dans le sens de élastique et à ressort quoi. Mais pas franchement... pas franchement la sensation de modifier les perceptions et moi c'est ce qui m'intéresse » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

Certains sujets considèrent ainsi le speed comme un produit qui ne « défonce » pas, dont les effets sont diffus ou qui ne permet pas de voyager, de sortir de la réalité ordinaire.

« Mais moi je kiffe pas trop, c'est pas des drogues qui te... si des fois tu as du speed qui perche mais c'est pas des drogues qui perchent tu vois... c'est pas le gros trip, c'est pas le gros voyage tu vois... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« Ouais mais le speed ça défonce pas, moi j'aime bien ressentir une défonce, une claque... » (Harry, 30 ans, CFITW11).

« J'ai vraiment apprécié le speed parce que c'est pas de la défonce, c'est de l'énergie quoi hein. Les sportifs y z'en prennent bien donc... C'est de l'énergie qui te maintient le corps » (Francky, 27 ans, RVITW8).

■ Les effets négatifs

Parmi les effets négatifs associés au speed, le temps de la descente est de loin le plus redouté. « La descente chaud hein, chaud de chez chaud »⁶⁴. À l'exception d'un sujet qui affirme ne pas la sentir⁶⁵, toutes les personnes interrogées considèrent la descente comme un moment rude à passer. Il peut être ressenti durant plusieurs jours et comprend un nombre important de stigmates physiques et psychiques : difficultés pour se nourrir et trouver le sommeil, maux organiques divers (mâchoire serrée, gorge sèche...), déprime, stress et mauvaise humeur sont mentionnés au fil des entretiens.

« Les retombées de speed c'est... c'est très très mauvais quoi. Si t'es pas trop bien dans ta tronche, même si t'es bien dans ta tronche mais ça arrive à tout le monde d'avoir des jours bien, des jours sans quoi, ça va te ressortir, tous tes mauvais trucs quoi, soit des complexes sur ton physique, des complexes sur ta vie, sur tes amis, une susceptibilité mais à fond la caisse quoi » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Tu sens bien la descente quoi. Enfin moi maintenant personnellement les descentes je les maîtrise, tu vois ? Parce que je sais que je suis en descente donc... tu vois je ne me prends pas la tête, mais j'suis sûre qu'y a des pétages de câbles, des gens qui prennent trop, trop, trop, tu vois ça te sert la gorge, t'es... En même temps quand t'en

63. AFITW4.

64. CFITW4.

65. RVITW8.

prends pendant par exemple 3,4 jours, donc tu manges pas, tu dors pas, souvent tu tombes quoi tu vois ? Et puis après pendant deux, trois jours t'es pas bien, t'es stress, t'es pas cool, tu vois t'es un peu agressif, tu supportes rien... » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

En dehors des effets indésirables liés à la descente, les mauvaises expériences consécutives à une prise de speed sont rarement signalées. Le cas échéant elles sont rapportées à la consommation d'un speed particulièrement fort ou à un abus de consommation.

« Les effets du « speed polonais » sont similaires à ceux du « speed normal » dans un premier temps mais beaucoup plus forts. « Tu pars en couille le lendemain ». Deux types d'effets sont alors décrits par le couple. Des effets physiques : palpitations cardiaques continues, étouffement (difficultés respiratoires), vomissements, impossibilité de trouver le sommeil, de se nourrir. Des effets psychologiques : modification de l'humeur « t'as trop la haine », paranoïa aiguë, hallucinations auditives liées à la paranoïa (impression d'entendre les gens comploter contre eux). Ces effets ont duré 6 jours » (NM2).

« J'ai eu une expérience avec une personne qui en abusait et ça a joué sur son... système nerveux, non sur son cerveau.

- Elle a perdu pied avec la réalité c'est ce que tu me disais l'autre jour ?
- Voilà elle a perdu pied avec la réalité, elle est redevenue enfant et ça a duré le temps qu'elle en a pris, trois semaines, un mois.
- Mais après un mois à fond comme ça ce n'est pas difficile de...
- C'est long à redescendre » (Marius, 27 ans, CFITW2).

Le speed n'agit pas au niveau mental, ses effets sont dits « faciles à gérer ». Toutefois, les sensations physiques de « *pêche* », d'effet de « *boost* » ne sont pas toujours agréablement ressenties.

« Le speed, j'ai dû mal à accrocher, [...]. C'est pas quelque chose qui me fasse vraiment planer quoi... je sais pas, c'est difficile... j'ai des potes qui prennent du speed qui se. qui sont à fond. moi ça me libère pas, au contraire, ça me met plus sur le qui-vive... donc les fêtes. si c'est pour aller en teuf et regarder tout le monde et serrer les dents... » (Émile, 31 ans, CVITW10).

« Moi j'ai jamais trop kiffé tu vois, déjà parce que ça te met grave sur les nerfs, je suis déjà bien nerveuse à la base » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

Le speed rend nerveux, convoque facilement l'agressivité. L'utilisateur de speed est impatient, tendu, tranché, irritable, il sort vite de ses gonds. Les situations litigieuses ou les petits problèmes à résoudre constituent potentiellement des facteurs d'exaspération.

« Tu peux être mauvais quoi, c'est un truc qu'il faut vraiment contrôler parce que tu peux vraiment être méchant quoi.

- Donc là, c'est plus par rapport à ce que tu ressentais, où tu te disais que ça pouvait partir en couille si tu contrôlais pas ?

- Ouais ouais c'est ça, ah ouais, disons que dans ces cas-là, les gens, t'as pas envie qu'ils viennent t'agresser, qu'ils viennent de prendre la tête, tu vas pas aller les voir, t'sais t'es bien, t'es avec des potes, mais il est pas question qu'on commence à te faire un travail, à te psychanalyser ou quoi, là, c'est pas bon, et puis de toute façon les gens ils le voient, ils voient très bien... ils vont pas aller te parler quoi. Et toi tu vas pas parler non plus quoi. Je te dis, t'es vraiment en marge quoi » (Johnny, 30 ans, CVITW9).

« Les gens qui sont à fond de speed déjà tu les captes parce qu'y sont speed c'est le cas de le dire, y sont... si à long terme à bout de nerfs quoi. C'est-à-dire sur le qui-vive, tu vas partir deux fois plus vite si y a une embrouille ou un truc qui va te monter à la tête vvvvvvoui tu vas partir comme une flèche » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

Le speed trouble également les cycles alimentaires et le sommeil. Il agit en coupe-faim et empêche de dormir.

« Genre c'est pareil c'est une drogue pour les gens qui travaillent, t'sais, les mannequins, les anorexiques (*rire*) enfin tout ça tu vois, même y'a plein de gens qui prennent des amphétamines parce qu'ils veulent faire des régimes, t'sais » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« La fois où j'en avais acheté qu'il était très bon : on a tiré deux petits traits, on n'a pas dormi pendant... en fait j'ai acheté un gramme genre le mardi et j'ai pas dormi jusqu'au jeudi matin quoi. Donc suivant ce que j'avais à faire dans la journée c'était plus ou moins dérangeant quand même quoi. Enfin j'ai passé deux journées à faire que ça quoi, à délirer avec les gars et à prendre du speed. Donc les effets négatifs pour moi ça serait insomnie » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

3 - PRATIQUES

Contextes

■ En teuf

Un premier facteur contextuel évident concerne la disponibilité du produit. Ainsi, certains sujets estiment consommer plus fréquemment du speed lorsqu'ils rencontrent une offre abondante. Les séjours ou voyages en Grande-Bretagne par exemple, illustrent ce phénomène.

« Quand je suis monté en Écosse aussi c'est quand même... on parle toujours du speed anglais, j'tournais beaucoup à ça quoi. Parce qu'y avait beaucoup de ça, y avait pas trop d'acides et euh... » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« Ouais, j'en prenais un petit peu en France, mais pas beaucoup parce qu'il n'y en a pas beaucoup ; en Angleterre ça tourne fort. C'est une substance que tu vois dans toute la société, finalement. C'est pas un phénomène de techno, c'est quelque chose que tout le monde prend. Et c'est quand même relativement dingue que ce genre de substance tourne à des niveaux... Parce que l'on a toujours tendance à dire qu'il y a que les teufeurs qui

prennent des trucs, non, il y a plein de gens qui ont du speed sur eux et qui en prennent pour aller bosser, pour aller en fête » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

En France et d'après les personnes interrogées, le speed paraît principalement disponible lors des fêtes. En dehors de la vente, les trocs et les « *tournées* » amènent aussi l'utilisateur à rencontrer le produit.

« Plutôt en teuf que tu vas en trouver ? »

- Ouais y a que là et... ouais » (Marius, 27 ans, CFITW2).

D'autre part, le caractère stimulant du speed semble particulièrement bien adapté au contexte festif. Il permet de participer à l'effervescence de la fête et de tenir jusqu'à la fin. La fête apparaît comme un lieu ouvert, où il est possible de « bouger », de se défouler. Elle est dans ce sens opposée à l'appartement, lieu fermé et confiné qui réduit les possibilités d'expression.

« T'sais je reste pas en place, j'aime bien bouger, j'aime bien... je peux pas rester cloisonné quoi, et au bout d'un moment, ce genre de truc, quoi, c'est pas la drogue d'apart'quoi. C'est pas quelque chose où tu vas pouvoir te poser toute une nuit en restant comme ça quoi, tu vas faire la fête, tu vas danser, tu vas te lâcher quoi » (Johnny, 30 ans, CVITW9).

Il s'agit ici d'une consommation récréative dont l'objectif est de profiter au maximum du temps festif. Dans ce cadre, le speed est plutôt consommé en groupe. C'est un produit qui se partage très facilement.

« Généralement je prends jamais du speed tout seul. Généralement je le partage avec des potes aussi quoi, toujours. C'est pas... disons que dans mes démarches j'ai jamais envie de prendre une drogue seul dans le sens où je me considère pas comme camé parce que je cherche pas à fuir quelque chose, je cherche à atteindre quelque chose. Donc je veux pas être défoncé bêtement » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« Ouais, ça a toujours été, la plupart du temps, c'est toujours avec mes potes, c'est toujours le petit groupe, parce qu'on est plusieurs, et puis il y a des fois, t'es en teuf, tu rencontres des gens, et tu commences à tchatcher, et il te propose un trait et voilà, et je dis pas non parce que j'aime ça quoi... » (Claire, 24 ans, CVITW7).

La prise collective de speed renforce le groupe. Deux fonctions se dégagent des entretiens qui motivent cet usage :

- Une fonction de convivialité, la « *tournee* » permet de faire connaissance, de se rencontrer et/ou de se réunir ; elle constitue, ici, un outil de sociabilité.

« Et puis c'est bien ça se partage avec des potes [...] bon y a eu des séances de n'importe quoi, acharnées quoi, où on était capable de rester, je sais pas, quelques heures dans la voiture à faire que ça, ça c'est des bons souvenirs quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

- Une fonction de « régulation », sous-tendue par l'idée que le groupe doit rester au même niveau d'éveil et/ou d'état modifié de conscience. La prise collective de speed (comme d'un autre produit) à l'intérieur d'un groupe d'amis permet en quelque sorte de vivre la fête de manière plus mimétique, plus complice⁶⁶.

« Et ça dure combien de temps quand tu en prends ? »

- Ben, généralement j'insiste vraiment pour essayer d'atteindre, je dirais, le niveau de mes potes quoi » (Émile, 31 ans, CVITW10).

■ Au travail

Certains usagers profitent des propriétés stimulantes du speed pour travailler. Dans ce cas, et selon l'environnement de travail, il est plus facilement consommé seul. Le speed donne du tonus, du cœur à l'ouvrage. Il n'altère pas les perceptions et peut être considéré comme un produit « discret » dans le sens où ses effets demeurent difficilement perceptibles de l'extérieur. Dans ce type de perspective, le speed est adapté au monde du travail parce qu'il augmente la productivité de l'utilisateur sans le « griller » par rapport à son environnement. Il rejoint ainsi la cocaïne, stimulante et difficilement décelable également.

« Le speed tu peux le prendre par exemple pour travailler, pour faire des petits travaux, il t'enlève la fatigue par contre un ecsta ou un trip ça te... ça te met plus haut que ça » (Marius, 27 ans, CFITW2).

« Oui pour bosser c'est comme la cocaïne, la cocaïne pour bosser c'était pareil, c'était très bien, tu vois ? C'est impeccable, t'as la pêche, même si t'as pas dormi pendant j'sais pas combien de temps, c'est impec quoi. Ou si t'as besoin d'être speed pour telle ou telle raison ben voilà quoi. C'est juste des moyens en fait, c'est pas mental non plus. Le speed c'est pareil quoi » (Fernand, 29 ans CFITW4).

La question de l'usage de speed dans le cadre d'un travail à accomplir provoque toutefois des avis et des expériences plus partagés que l'usage récréatif. Notamment parce que le speed, à l'inverse de la cocaïne, ne rend pas les idées claires, ne permet pas de réfléchir plus vite, voire trouble la concentration. Il paraît donc inadapté à la réalisation de tâches intellectuelles et/ou nécessitant une forte capacité d'organisation.

« Enfin ouais carrément quoi j'sais pas ça me viendrait pas à l'idée de prendre un rail de speed pour euh pour réfléchir à un truc quoi enfin encore moins que... enfin tu vois j'peux prendre de la cocaïne et j'peux quand même réfléchir quoi ça va, en tous les cas au début tu peux l'faire et t'as même l'impression que ça peut même aller mieux quoi... enfin voilà j'prendrais pas un speed euh, si tu veux être speed c'est pour aller faire la teuf quoi c'est tout » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

« Ben j'étais trop tendu, trop nerveux, trop... enfin ça allait pas vraiment quoi, j'arrivais pas à être... c'était... enfin c'était stressant quoi, fallait que j'finisse, fallait que j'aille vite, que je fasse d'autres trucs... et puis tu réfléchis pas à ce que tu fais, tu focalises sur le fait que ça t'énerve quoi... c'est un peu bête... » (Tony, 26 ans, AFITW4).

66. Voir aussi développement sur le rôle de la collectivité en lien aux usages de psychoactifs dans la partie sur les contextes de consommation p.21.

Modes d'administration

« Ils utilisent différents modes de consommation : lui shoote le produit à trois reprises et ingère le reste sous forme de boulettes roulées dans une feuille de papier à rouler ; elle, privilégie le sniff » (NM2).

Dans la limite de nos matériaux, le mode d'administration prévalant pour le speed est le sniff. Mais ce produit est également ingéré (généralement dans une boulette de papier à cigarette) ou dilué dans une boisson. Certains usagers l'injectent en intraveineuse. Enfin, il peut être fumé.

Un grand nombre de facteurs semblent déterminer le choix d'un mode de consommation particulier.

La présentation et la qualité perçue du produit peuvent influencer sur le mode de prise. Par exemple le speed en pâte ou les poudres collantes seront plus facilement ingérés que les poudres cristallines ou neigeuses. Mais ce sont plutôt les habitudes de consommation, l'histoire psychoactive des usagers et le ressenti du produit qui sont évoqués :

« Je lui dis « mais moi le speed je sniffe pas quoi », à l'époque je voulais pas sniffer quoi, le geste me gênait. Et comment j'veux dire ? Et donc en fait y m'a dit « y a pas besoin de sniffer tu peux le boire ». Donc on l'a mis dans un jus d'orange et on a bu du speed » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« X me parle d'un ami à lui qui s'est injecté pendant longtemps de l'héro puis a réussi à arrêter en « substituant » ses shoots d'héro par des shoots de speed. Selon X, tout en conservant l'habitude du fix dont son ami était dépendant, l'usage de speed lui a permis de reprendre une « vie normale », de travailler..., et il parvient assez bien à gérer sa consommation, régulière depuis des années » (CFOBS2).

Nos données indiquent que le sniff semble être le mode de prise le plus largement diffusé. Cette pratique d'usage apparaît comme le moyen classique de prise de speed.

« Tu fais comment exactement quand tu prends un rail de speed ?

- Ben je le sors du paquet, je le mets sur une surface propre, lisse et pas trop blanche pour qu'y ait contraste. J'casse les petits caillots avec une carte et puis je fais un trait. [...] Donc voilà et après je prends une paille, maintenant propre enfin... disons que j'évite de la partager, j'essaie d'avoir ma paille à moi et que je me procure généralement aux stands, ou que j'avais et que j'ai dans la poche tout le temps et je prends mon trait.

- C'est des traits de quelle longueur ?

- En soit la longueur elle est pas tellement importante, c'est surtout l'épaisseur quoi. J'me rends pas compte de ce que ça représente mais j'pense que dans un g de speed tu peux faire, j'serais tenté de dire, ouais une quinzaine de traits quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

La préparation des rails exige de « se poser » dans un endroit calme (un véhicule souvent), à l'abri du vent. Le temps de préparation permet de partager un moment de convivialité.

« Claude recroise Stéphane arrivé dans la nuit et lui aussi déçu par le club. Stéphane lui propose de tirer un rail de speed dans une voiture. Dans la voiture, Stéphane demande à Claude de préparer les rails : s'estimant trop défoncé il a peur de commettre une maladresse. Il lui donne un petit paquet en plastique dont les extrémités ont été brûlées pour assurer la fermeture. À vue d'œil le paquet contient environ 3 g d'une poudre blanche un peu caillouteuse. Claude commence la préparation et interroge Stéphane sur la longueur des rails qu'il prend d'habitude tout en lui présentant un trait de poudre d'environ 15 cm. Stéphane se défend de prendre des rails aussi longs et répond que lui ne sniffe habituellement que la moitié de cette longueur. Les deux s'entendent pour prendre la moitié du trait. La conversation se poursuit alors que Claude affine la poudre à l'aide d'une carte bancaire. La préparation s'effectue sur un flyer de prévention cartonné de la taille d'une carte postale. Chacun s'est préalablement construit sa propre paille en fabriquant un rouleau d'une quinzaine de centimètres en déchirant la couverture du même support cartonné. Une fois le rail préparé, Claude passe le support à Stéphane qui sniffe le rail de 15 cm d'un seul coup sans rien laisser sur le support. Lorsque Claude lui fait remarquer en rigolant. Stéphane lui répond que c'est de sa faute car celui qui prépare les rails doit toujours sniffer le premier. Bien qu'assis à côté de lui, il pensait que Claude avait déjà sniffé sa part. Il lui refile donc le paquet de speed en le conviant à se préparer un rail pour lui. Claude prépare son rail de la même façon que le premier. Il ouvre précautionneusement le sachet et extrait la poudre en tapotant dessus. [...] Pendant la préparation, qui dure bien une dizaine de minutes, Stéphane parle sans interruption [...]. Il insiste sur la notion de partage. Il continue à parler une vingtaine de minutes (sur les rapports humains et la façon d'organiser une fête) bloquant Claude dans la voiture avant de proposer un deuxième rail. La préparation est identique, chacun réutilise sa propre paille et cette fois Claude prépare deux traits distincts et sniffe le premier avant de faire tourner le support à Stéphane. [...] Stéphane est toujours aussi disert mais Claude ne tient plus dans la voiture, l'espace est trop confiné. Il propose d'aller danser et les deux compères quittent la voiture » (RVOBS3).

La pratique du sniff en elle-même semble constituer une gestuelle attractive. « En fait, c'est un des trucs que je préfère, j'adore sniffer quoi, c'est une gourmandise »⁶⁷. Mais d'après certains sujets, ce mode de prise favorise également l'usage compulsif du produit. Le plaisir de sniffer dépasse parfois la recherche d'effets.

« Les traits c'est comme la clope quoi, enfin ne serait-ce que la gestuelle quoi, c'est vachement accrochant et euh on a souvent envie euh d'une trace quoi, l'effet ça monte un peu plus vite, c'est peut-être un peu plus fort mais c'est plus court et puis derrière t'as tendance assez rapidement on peut arriver euh quand on est fatigué par exemple

67. Claire, 24 ans, CVITW7.

des traits j'sais qu'on se dit que ça va nous remettre debout et on peut des fois s'enquiller un demi meuge et même des meuges complets sans que ça fasse rien de plus alors bon pffff bon maintenant je le fais plus mais euh ouais des fois c'est de l'acharnement thérapeutique mais bon on fait ça à plusieurs on rigole quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

Un aspect désagréable du sniff est lié au fait que le speed « *déchire le nez* ». Sa réputation de produit chimique et fortement coupé conduit certains sujets à préférer l'ingestion. Ce mode de prise, moins convivial que le sniff, paraît cependant plus sain, moins dangereux pour l'organisme.

« Et la différence entre avalé et sniffé ?

- Ben c'est pour le nez, quand tu sniffes trop, t'as l'nez complètement bouffé, tu pisses le sang, tu vois ? Si t'en prends beaucoup » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

« Des fois on dit que c'est moins mauvais de l'avalé... »

- Ouais ça te nique moins les sinus, c'est sûr que c'est mieux de le gober. Mais on peut pas dire c'est mieux ou c'est pas mieux, déjà à la base logiquement c'est pas bien, normalement, mais ouais c'est mieux de l'avalé, c'est sûr ça te fait moins de séquelles, ça t'abîme moins de choses » (Bill, 21 ans, CFITW8).

Ingérer le speed, « *en boulette* » roulé dans une feuille de papier à cigarette ou dilué dans une boisson (plus rarement signalé) permet aussi d'éviter les sensations désagréables liées au goût prononcé du speed lorsqu'il « *coule dans la gorge* ».

« Ouais déjà le produit il se pose à l'intérieur du nez et il descend plus tard, et quand il descend il est affreux le goût alors que si tu le manges tu sens pas le goût, tu sens rien du tout » (Marius, 27 ans, CFITW2).

Le sniff et l'ingestion paraissent donc en concurrence. Mais ces deux modes de prise produisent des différences au niveau des effets ressentis. Le sniff provoque une montée rapide du produit, « en 10 minutes, 1 quart d'heure maximum ça doit monter »⁶⁸ alors que l'ingestion suppose une montée plus lente et progressive « je crois que c'est en 1/2 heure, maximum parce que un ecsta quand tu le manges ça monte maximum en 3/4 d'heure, 3/4 d'heure, 1/2 heure c'est comme un ecsta en fait quand tu le manges avec du papier »⁶⁹. Par contre, si les effets apparaissent plus vite en sniff, ils durent également moins longtemps. À ce titre l'ingestion permet d'espacer les prises de speed.

« Si je le mange par contre y a plus de temps. Déjà y a le temps de la montée, enfin de la digestion et pis je... enfin ça dure un peu plus longtemps. Disons que je vais pas aller re-manger une petite boulette une heure après. En général l'effet du trait se dissipe plus vite que celui de l'ingestion » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

Rencontre avec le produit

Le speed apparaît assez tard dans les trajectoires psychoactives des usagers. C'est généralement le cinquième ou sixième produit expérimenté. La rencontre avec ce produit n'est pas non plus planifiée ou programmée. Elle intervient au contraire, d'après les témoignages recueillis, de manière plutôt fortuite.

Deux types ou causes de rencontre sont rapportés par les sujets interrogés. La première, et apparemment la plus classique, est liée au partage : une occasion se présente de prendre du speed, lors d'une fête généralement, parce qu'un ami ou une connaissance de passage propose de « *tirer un trait* ».

« Une fois en teuf on m'a proposé du speed comme ça, en rail, et ça m'a bien foutu la pêche » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Parce que j'avais un copain qui m'en a proposé » (Robin, 26 ans, AFITW10).

Le second cas de figure transparaissant dans les entretiens correspond à une prise de speed par défaut. Le sujet expérimente le speed parce qu'il n'y a rien d'autre, parce que c'est le seul stimulant disponible ou accessible ou parce qu'il ne parvient pas à trouver les produits qu'il recherche. L'essentiel ici est de parvenir à un état de stimulation, d'ivresse ou de « *défonce* » quitte à se rabattre sur un produit inconnu ou de mauvaise réputation.

« Ben la première fois c'est très simple ça a été à Amsterdam dans une fête ou j'ai acheté un cachet. Je cherchais des acides et euh c'était impossible de trouver parce que les jeunes, c'était assez jeune, y z'en avaient pas et y voulaient pas en avoir parce qu'y considèrent ça comme mauvais. C'était une teuf hardcore pourtant. Et euh... et en fait bon j'avais rencontré un mec qui nous a proposé, j'étais avec un pote, deux cachets de MDMA et y disait « ouais faut pas prendre d'acide, vaut mieux prendre deux cachets de MDMA et du speed ». Bon on avait plus trop d'argent et y me fait « bon si vous prenez les cachets de MDMA je vous donne du speed » ». (Francky, 27 ans, RVITW8)

« J'en ai pris un Jour de l'An parce que justement je ne trouvais ni coke, ni ecsta, je me suis rabattu sur le speed » (Richard, 30 ans, CFITW7).

La première prise de speed ne correspond pas forcément à une découverte des effets liés aux amphétamines. En ce sens le speed n'est qu'une forme, une présentation actuelle et disponible des amphétamines. Certains sujets évoquent le temps des médicaments de pharmacie : Dinintel®, Orthénal® et Ordinator® sont cités. D'autres découvrent les effets des amphétamines de manière plus hasardeuse, en ingérant un comprimé d'ecstasy qui se révèle contenir des amphétamines.

« Alors les amphétamines, j'ai commencé à en consommer il y a deux ans, j'avais un ami qui travaillait dans une pharmacie, qui nous faisait des petits cocktails amphétamines et maintenant, on achète ça en pharmacie, maintenant il n'y en a pratiquement plus, hein, c'est des comprimés de Dinintel®, qui sont des médicaments pour maigrir à l'époque. Et quand on en prend trois quatre d'un coup, ça fait un bon effet amphétamine » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

68. Vincent, 28 ans, CFITW2.

69. *Idem*.

« Il propose des Mitsubishi qu'il présente comme les meilleurs MDMA qu'il ait jamais goûté dans la région. Claude a déjà acheté les mêmes 15 jours auparavant : en fait des comprimés d'amphétamines « qui font speeder et qui filent la tchatche » (RVOBS3).

La première prise de speed ne semble pas provoquer de mauvaises expériences. Elle n'est pas dissuasive comme peut l'être parfois une première prise d'héroïne ou de kétamine. Les effets peuvent être décevants ou appréciés mais n'effraient pas les usagers.

Gestion de l'usage

D'une manière générale, le speed est perçu comme un produit gérable, dont l'usage à long terme s'avère peu susceptible d'entraîner une dépendance. Seuls deux sujets pensent que le speed « *rend accroc* ».

« Par rapport à la dépendance aux amphétamines : recul quand on emploie le mot « dépendance », ils ont du mal à considérer comme réel ce risque puisqu'il n'est que psychologique » (AFOBS1).

Les trajectoires d'usagers réguliers ou d'amateurs de speed corrént cette représentation. Leur usage est de nature plutôt cyclique, aux périodes de consommation succèdent des périodes d'abstinence.

« Je peux en prendre pendant une semaine ou deux, me scotcher avec et, ne plus en reprendre pendant... là ça va faire je crois 6 mois que je n'y ai pas retouché que... que j'ai pas eu de manque ou... ou même de séquelles » (Marius, 27 ans, CFITW2).

D'autres sujets passent d'abord par une période qu'ils définissent comme une période « d'abus », de consommation trop intensive de speed. Cette période, généralement caractérisée par un usage compulsif, est régulée de manière empirique pour en venir à un usage « géré » notamment à partir du postulat qu'il existe un seuil de consommation à partir duquel le produit est « gâché ».

« Ben, y'a des jours, c'est trait sur trait sur trait tu vois, mais j'étais jeune... euh de toute façon, tout ce que tu goûtes, tu tombes dans l'excès tu vois, enfin, moi c'est mon cas, je suis faible, donc tu vois, tout ce que je goûte tu tombes dans l'excès, tu te dis après que tu te gères » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« Ben maintenant j'ai équilibré, les produits (*elle rit*). Parce que de toute façon, ça sert à rien d'en prendre beaucoup. 1 g, ça dure 3,4 jours quoi » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

De fait, les discours concernant la gestion du speed portent principalement sur l'épisode de consommation plutôt que sur la trajectoire de consommation. La notion d'abus est corrélée à la fréquence des prises et à la durée de l'épisode lui-même, non à la répétition ou à l'augmentation du nombre d'épisodes. Le speed apparaît ainsi comme un produit utilisé de manière occasionnelle et/ou contextuelle.

Un épisode de consommation de speed s'inscrit d'abord dans la durée. Celle-ci fluctue d'une nuit à plusieurs jours selon les habitudes de consommation de l'usager, les quantités de produit disponibles et/ou la longueur de la fête. On note corollairement une nette tendance à la multiplication des prises, notamment lorsque le sniff est privilégié. La brièveté des effets du speed est aussi parfois mise en avant pour justifier le fait de reprendre des traits régulièrement.

« Et quand tu en as un gramme tu vas avoir tendance à le finir ?

- A le finir ouais, à le finir et ça peut durer... deux jours. Et pendant ces deux jours ben tu manges pas et tu dors pas. C'est ça » (Marius, 27 ans, CFITW2).

« Et quand tu en prends, tu en prends plusieurs fois dans la nuit ?

- Ah ouais ouais, clair, ben oui. Parce que le speed en fait c'est un truc qui te... tout est... est cérébral, tu vois ? Tu vois tu t'fais un rail, au bout de... une demi-heure hop tu t'en refais un parce que tout de suite t'as la redescente. Bon mais normalement faut le consommer assez doucement le speed. [...] dans une soirée en gros, il peut m'arriver de consommer... je sais pas, ouais 2 g ils y passent facile » (Bill, 21 ans, CFITW8).

Un épisode de consommation de speed ne semble pas planifié à l'avance, ne fait pas l'objet d'une gestion attentive. Les usagers fonctionnent à l'envie, au gré des rencontres et selon leur perception de la fête et/ou de leur état de forme ou de fatigue.

« J'me dis pas « j'en prends un j'vais attendre une heure et pis j'en prends un autre quoi ». Des fois ça peut être j'en prends un pis y a quelqu'un qui peut passer et puis m'en proposer et pis si vraiment j'suis à donf j'peux en reprendre un pis si j'ai pas envie, j'vais pas en prendre » (Francky, 27 ans, RVITW8).

Certains usagers évoquent toutefois le matin comme moment privilégié de consommation. Ils cherchent ainsi à allonger la durée de la fête. Ce type de gestion plus modéré est lié à une volonté d'éviter la fatigue.

« Le speed, une trace de temps en temps, en teuf le matin, pour, histoire de tenir et rester avec les autres tu vois » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« Et quand le matin tu fatigues tu vois t'en prends. C'est surtout le matin que tu vas commencer à en prendre pour éviter de fatiguer, de fatiguer et de continuer. Ça t'évite de prendre des drogues qui ne te défoncent plus » (Francky, 27 ans, RVITW8).

Le moment le plus délicat de l'épisode arrive lorsque l'usager est en descente. C'est-à-dire lorsqu'il met un terme aux prises et que les effets du speed commencent à s'estomper. Ce moment particulier de la descente peut être dissuasif, inciter les usagers à modérer ou à couper court à leur consommation de speed.

« En fait le speed, je l'ai arrêté parce que j'encaissais très mal les descentes. Comme un peu tout le monde, quoi, il y a très peu de gens qui ne ressentent pas les effets des descentes. Et comme j'ai envie d'utiliser une daube pour faire la fête et pas pour me miner le moral par la suite... Donc, j'ai arrêté, parce que ça sert à rien, quoi ; si c'est pour me donner la pêche pendant six heures et être mal pendant deux jours, au change t'y gagnes rien, à la limite t'y perds vachement plus » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

Les autres usagers mobilisent des stratégies de gestion afin de rendre moins douloureuse la descente. Choisir un endroit calme, s'isoler, éviter les contraintes, ne pas trop « cogiter » procèdent d'une connaissance empirique ou transmise par les pairs afin d'adoucir la descente. Chacun personnalise ensuite son mode de gestion selon les circonstances et son propre ressenti.

« Mon remède pour avoir une descente douce, c'est de m'isoler dans la nature dans la matinée. Je m'éclipse, parce que j'ai besoin de solitude à ce moment-là, parce que ce qui me rend irritable, c'est de me sentir obligée de converser avec les gens, alors que j'ai envie d'être posée, et ça me crée un moment de sérénité. Donc en fait je pars, je m'isole, je vais marcher, je marche pieds nus dans l'herbe, je vais toucher un arbre, je vais me poser à côté de l'eau, je vais regarder le ciel, enfin, je me laisse descendre doucement comme ça quoi. » (Claire, 24 ans, CVITW7).

« Qu'est-ce que tu fais quand t'es mal comme ça en descente ?

- Ben euh maintenant ça va quoi, j'suis plus vraiment mal quoi, en fait souvent je scotche télé.

- T'attends que ça passe quoi.

- Ah ouais au calme, j' préfère être chez moi, tranquille ou à la limite dans un endroit pépère quoi, il est hors de question que j'me tape la moindre contrainte pendant la redescente quoi, ouais j'sais que y a des gens qui y arrivent mais moi ça me saoule quoi... j'peux faire genre le ménage, des trucs qu'on fait physiquement sans trop réfléchir, si, j'peux faire des trucs comme ça quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

Les associations⁷⁰

« Est-ce que tu associes le speed à d'autres produits ?

- Tu sais dans toute une nuit c'est obligé quoi. Enfin à moins que t'ai que ça euh... tu fais beaucoup de cocktails quand même quoi. Tu commences par quelque chose, tu termines par autre chose » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

La grande majorité des sujets interrogés consomme le speed en association avec d'autres produits. En règle générale, les associations festives participent à l'épisode de consommation, le construisent. Elles sont rarement déterminées à l'avance, interviennent au gré des disponibilités et des rencontres.

« Plus récemment, depuis un an, ça m'est plus arrivé de mélanger, genre ça commence soft, je sais pas, c'est un bout d'X, parce qu'on est un groupe, on partage toujours, on prend tous les mêmes choses pour être tous sur le même truc, et après bon chacun a ses préférences et a envie de ralentir ou de speeder, après on se laisse un peu libre, quoi, mais on aime bien partager nos délires quoi, donc généralement c'est un peu l'amuse-gueule, enfin, on va se choper un taz, on partage quoi, et en même temps, il faut vite

70. La prise en association semble constituer une caractéristique du speed. C'est pourquoi nous y consacrons un espace spécifique qui n'apparaît pas dans les chapitres concernant les autres produits (dont les prises en association sont traitées dans la partie sur les pratiques du polyusage p. 61).

trouver autre chose, parce qu'il y a des fois, on prend juste un bout de taz et enfin, un taz, il faut le prendre entier, si tu prends qu'un bout, ça te casse et après tu vas dormir quoi. Même sous les baffles tu dors et t'en peux plus, donc non merci quoi. Donc en fait, on commence, on commence par le taz et après assez rapidement on passe au speed et il y a toujours enfin voilà, ça tourne, y'a quelqu'un qui peut avoir de la C ou qui te file un bout de peutri, ou un autre bout de taz, enfin là je force vraiment pas, c'est le speed, les tazs je refuse au bout d'un moment je dis non parce que j'ai pas envie de prendre trop de tazs quoi » (Claire, 24 ans, CVITW7).

Le speed est associé à un grand nombre de produits différents selon les occasions et les goûts de chacun. C'est un produit propice aux mélanges.

« Le speed tu le prends avec... LSD, ecstasy, rachacha, la fume, avec tout quoi. Tu fais des assemblages en fait quoi » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

Le recensement des produits associés au speed évoqués dans nos données indique qu'il participe effectivement aux cocktails les plus divers. L'ecstasy et le LSD sont les substances dont il est fait le plus souvent mention. Les autres produits cités sont (par ordre décroissant) : le cannabis, l'alcool, la kétamine, le rachacha, la cocaïne, les champignons hallucinogènes, le Lexomil®, l'héroïne, le Subutex® et le Rohypnol®.

La prise de speed intervient souvent en agrément. Pour certains sujets elle ne modifie pas les effets des autres produits mais permet simplement d'y ajouter « la pêche ». Le speed fait figure d'accessoire, d'option. Il participe aux associations de manière un peu secondaire, c'est un produit de confort.

« Tu vois par exemple le speed ça maintient, ça maintient la pêche et après c'est vrai que tu peux bouffer d'autres produits, comme le trip, les tazs... ça se mélange bien tout ça » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

« L'acide, moi j'prends toujours le côté mental de l'acide et le côté visuel que je rajoute avec, que je boostes avec du physique quoi. Donc tu joues sur trois tableaux là : le mental, le visuel et le physique. Parce que si tu restes que sur le mental et le visuel de l'acide tu vas vachement bloquer sur des trucs quoi. Donc si tu boostes avec du speed ça va te faire vvvvvouit. Bon j'arrive à avoir le speed même sans hein. Ça dépend vraiment... » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« L'effet est rapide, mais pas violent. Il se sent plus énergique, sans pour autant que l'effet de l'héroïne ne disparaisse, ce qui correspond à l'effet recherché » (AFOBS4).

Le speed est également utilisé comme moyen de prolonger ou de faire remonter les effets d'autres produits perçus comme plus « puissants ».

« Et tu mélangeais ?

- Ecstas et trips.

- Et ça t'apportait quoi le cocktail ecsta, trip et speed par-dessus ?

- Ça remontait tout (*rires*) ouais donc euh généralement le speed j'le prenais vers 7 heures, 8 heures du matin et bon ça me permettait de tenir encore 3, 4 heures ou plus quoi.

- Tu t'en servais comme ça quoi en fait, tu l'as jamais pris comme unique produit ?
- Non, non non jamais quoi, j'l'ai toujours pris en mélangeant » (Jason, 21 ans, AFITW6).
- « C'était plus pour essayer de prolonger les effets de soit de l'ecsta, soit de la kéta... c'était plus dans cette optique là, parce que prendre du speed pour du speed dans une soirée... » (Emile, 31 ans, CVITW10).

Dans ce cadre, la prise de speed peut prendre la forme d'une substitution.

« Ça m'a empêché de reprendre un ecsta. Ça m'a fait remonter les ecstas que j'avais pris. Pendant un bon moment » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

Un certain nombre de produits sont toutefois utilisés pour modifier les effets du speed. Ce type d'articulation intervient lors de la descente, au moment où les effets du speed relèvent d'une gestion difficile. Il s'agit pour les usagers d'adoucir la dissipation des effets. Les produits cités dans ce cas (cannabis/marijuana, rachacha et Lexomil®) sont traditionnellement associés à la descente de produits stimulants et/ou hallucinogènes.

« Parce que j'ai vu des mecs en descente de speed qui étaient dans un état lamentable. Moi je l'ai toujours bien vécu, parce que en général, je suis encore avec mes potes, on discute, on fume deux trois pets » (José, 24 ans, CVITW8).

« Ça fait quoi le Lexomil® ?

- Ça casse le truc. c'est comme pareil qu'avec le lsd ou le speed. Si t'es trop... en speed en fin d' compte, ça te casse le speed et euh... tu t'retrouves... zen en fait. C'est un anti-dépresseur de toutes façons, c'est calmant quoi » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

« Le rachacha c'est hyper bien pour en descente de trip ou de... d'ecsta ou en descente de speed. Ça te calme, déjà ça te calme à fond » (Odile, 20 ans, RVITW2).

Conclusion

Les discours sur le speed oscillent constamment entre innocuité et nocivité. Cette ambivalence s'accorde au fait que le speed est rarement recherché et/ou consommé comme produit principal mais plutôt rencontré (consommé de manière occasionnelle) et associé à d'autres produits. Le tableau suivant tente d'ordonner les facteurs propices et les facteurs⁷¹ décourageant la diffusion et la consommation de speed tels qu'ils sont perçus par les usagers interrogés et observés.

Facteurs propices	Facteurs décourageants
Prix bon marché (stimule le partage et la compulsivité)	Composition suspecte (produit chimique, perçu comme fortement coupé)
Différents modes de prises (solutions de gestion, attractivité du sniff)	Absence d'effets « mentaux » (état modifié de conscience limité)
Effets faciles à gérer (limitation des risques liés à l'état modifié de conscience)	Effets secondaires (perte de sommeil, trouble du cycle alimentaire...)
Absence de dépendance « physique »	Descente difficile
Complémentarité avec d'autres produits	

71. Ces facteurs ne sont pas quantifiables.

LA COCAÏNE

La cocaïne est assimilée à la notion de réussite sociale et bénéficie d'une image opposée à celle de l'héroïne (généralement associée à une forme de marginalité). Elle a été consommée au moins une fois et dans la majorité des cas beaucoup plus, par toutes les personnes interviewées, qui tiennent pourtant à son égard un discours plutôt négatif: la cocaïne est très fréquemment dénigrée et les descriptions ne tarissent pas sur les conséquences désagréables qu'elle engendre.

1 - CARACTÉRISTIQUES

Historique

Formule chimique: $C_{17}H_{21}NO_4$

À la fois stimulant du système nerveux central et anesthésique local, vasoconstricteur puissant.

L'usage de la feuille de coca remonte à la plus haute Antiquité. Il existe de très nombreuses légendes sur la coca. En fait, cette plante a surtout été utilisée pour couper la faim de nombreuses peuplades et pour redonner des forces aux malheureux qui travaillaient dur pour survivre. La coca a également été utilisée et initialement réservée aux prêtres et aux castes incas élevées pour les rituels sacrés. Par la suite, elle a gagné toutes les couches de la population. Introduite en Europe peu après la conquête du Pérou, elle est employée par les médecins en infusion et en décoction pour de nombreux traitements.

La cocaïne a été synthétisée en laboratoire pour la première fois en 1858 par un chimiste allemand.

La cocaïne était un ingrédient contenu dans le Coca-Cola jusqu'en 1903.

Un usage abusif s'est développé aux États-Unis dans les années 1930 (en sniff et en injection), qui a cessé dès que sont apparus les premiers cocaïnomanes qui firent évoluer l'image du produit de « non dangereuse » à « très dangereuse ».

Dans les années 1960, l'usage de cocaïne se développe à nouveau aux États-Unis; cette fois elle est majoritairement fumée (freebase).

Dans les années 1980, c'est la consommation de crack qui se développe aux États-Unis. Cette évolution de la consommation a fait baisser le prix de la cocaïne.
<http://www.ping.be/chaosium>

Appellations relevées

Cocaïne, coke, coco, CC, C, ces.

Les adjectifs « végétale », « synthétique », « pharmaceutique » désignent différentes origines et/ou qualités du produit.

Présentation, qualités, produits de coupe

■ Nature du produit, provenance

La cocaïne se présente sous forme de poudre blanche, beige ou jaunâtre, de « caillou » ou de « pasta » (qu'on ne trouve généralement pas en France). D'après les observations et les entretiens, il existe 2 types de cocaïne : la « végétale » (jaune) et la « synthétique » ou « pharmaceutique » (blanche).

« Et la différence entre la végétale et la blanche ?

(rires) ben j'sais pas c'est comme un vin français et un vin californien (rires) voilà quoi j'exagère, non mais même une synthétique elle sera pas entièrement synthétique... enfin faut voir ce qu'on appelle synthétique aussi.

- Alors ?

- Ben elle est juste pas raffinée là-bas elle est raffinée ici quoi, enfin pour moi c'est ma définition, après euh c'est pareil la cocaïne que t'as là-bas j'pense que c'est un peu comme tout euh... en fait c'est 2 raffinages différents après le stade de la pâte quoi... mais après pourquoi l'autre elle est blanche et l'autre elle est jaune et elle sent la terre voilà » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

La durée des effets varie de 20 minutes à 6 heures pour « un trait » selon la qualité, mais aussi selon le contexte et les dispositions psychologiques et physiques de l'utilisateur au moment de la prise. Si les effets perçus comme négatifs sont moins présents lorsqu'il s'agit de « végétale » ou de « synthétique pure à 80 ou 90 % »⁷², le potentiel addictif du produit est par contre ressenti plus vivement.

■ Contrôle de la qualité

Le produit est souvent coupé, il arrive aussi que des amphétamines soient vendues pour de la cocaïne. Son conditionnement (en poudre le plus souvent, d'aspect variable) favorise « l'arnaque », aussi bien sur la qualité que sur la quantité. Les produits de coupe peuvent être particulièrement dangereux pour les injecteurs⁷³.

72. CVITW3.

73. CFITW3.

« À quoi ils la coupent d'ailleurs ?

- Je sais pas, j'peux pas te dire, après y'a des trucs j'crois la vitamine A ou la vitamine B, une des 2 c'est une coupe basique mais bon ça se voit et puis euh j'sais pas... la vitamine A ça fait rien pour le nez quoi et tu peux la shooter sans danger... après c'est aussi ça le problème de la coupe, mais bon si tu connais les gens à qui tu vends t'as pas ce problème là mais si en plus tu vends à des gens que tu sais pas comment ils la prennent euh bon tu t'en fous peut-être un peu aussi t'es un dealer mais bon j'sais pas, pas moi quoi » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

« Ah ouais, ouais, je faisais attention, ça c'est clair, déjà par rapport à la coupe etc., moi je connais un mec il avait mis de la codéine, t'sé pour couper la C tu vois, bon, des fois, on les coupe, et moi, je sais que tu peux pas couper avec n'importe quoi... t'sé il avait mis des cachets, le mec, il s'est shooté il a fait une overdose, à deux minutes près, il crevait quoi, il faisait un arrêt cardiaque, donc, tu peux pas te permettre de... tu peux pas mettre n'importe quoi dedans, moi j'achète que des trucs qui sont de qualité, et que je sais qu'il y a pas un connard qui l'a coupé avec des cachets d'hôpital parce qu'après... enfin surtout avec les shoots, parce que tu sais ça passe par le sang... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

La qualité de la cocaïne est également fonction du lieu d'achat (privé ou fêtes) et du degré d'intégration de l'acheteur dans un réseau d'utilisateurs et de revendeurs.

« Avec un rien, tu la coupes tu mets un peu de la merde avec et c'est fini, le poids il monte [...] Ben quand tu es simple consommateur, j'dirais qu'c'est une loterie quoi. [...] Sinon, la qualité, sur un gramme t'as 90 % quand elle est pure, et en règle générale, sur les marchés, de partout, quand t'en trouves à 60, 65 % t'es content quoi. Moi j'la faisais venir de XXX. Quand je la cuisinais il devait me rester 0,8 passé quoi, elle devait être à 83/85 %. Mais vraiment c'était... quand j'l'avais au tout début, je prenais ½ gramme dans la nuit, je pouvais pas en prendre plus. [...] La coke c'est pareil, il y en a plein de différentes tu vois, il y a la bolivienne, la colombienne, la mexicaine... tu vois t'as plein de coke » (Richard, 30 ans, CFITW7).

« Et puis suivant les quantités que brasse ton dealer, tu sais la qualité de la coke qu'il va avoir quoi... en l'occurrence les gens qui touchent au kilo ou des trucs comme ça, y'a pas de mauvaise cocaïne, la cocaïne elle est coupée en dessous d'eux quoi, à la limite elle est coupée par des gens comme moi quoi, voilà je dis à la limite parce que bon voilà je coupe pas la cocaïne mais bon, je coupe pas la cocaïne pour la bonne et simple raison déjà que je la prends et que j'avais des prix suffisants aussi pour pouvoir me permettre de pas faire ça » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

La qualité du produit est évaluée en fonction de sa provenance (réseau de connaissances dans lequel on a confiance), de son odeur, de sa texture, de son goût et de l'effet anesthésiant lorsqu'on s'en passe un peu sur les gencives.

« C'est vrai que tu le vois quand même un peu à sa texture si elle a l'air trop poussiéreuse, si elle a pas l'air un peu grasse euh... un petit peu jaune, un peu humide, tu le vois quoi si y'a d'autres trucs dedans, ça s'amalgame d'une façon assez particulière quand même la coke... et puis je fais confiance un peu à la base quoi » (Tony, 26 ans, AFITW 4).

Lorsque les usagers ont une bonne connaissance de la cocaïne et en achètent plus ou moins régulièrement, ils utilisent souvent des techniques de purification du produit, ce qui leur permet aussi d'estimer le degré de coupe :

« La coke euh... La coke déjà tu vas t'en mettre un p'tit peu sur les gencives voir si elle t'endort, le goût qu'elle a, la texture qu'elle a, comment elle est. Quand tu la mets sur la bouche normalement elle fond, direct. Sinon ben t'as plusieurs procédés, tu peux la tester à l'ammoniaque c'est-à-dire tu mets la coke dans de l'ammoniaque tu la chauffes avec une bougie et ça va faire un caillou et plus y a de cailloux plus elle est pure parce que ce que tu ressors en fait c'est un espèce de crack artisanal que tu fumes en fait et euh... Sinon tu peux la tester aussi à l'aluminium suivant les traces qu'elle fait ou... mais bon j'utilise pas trop ce procédé-là moi. Généralement tu te prends pas trop la tête quoi. J'veux dire quand t'achètes quelque chose, tu goûtes juste et tu t'en fous un p'tit peu sur la langue, tu regardes la texture qu'elle a, comment elle est et pis voilà quoi. Généralement tu fais ça à la va vite quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2)

Disponibilité, prix

La cocaïne est un produit disponible qui se rencontre plus ou moins fréquemment, en fonction du degré d'intégration de l'usager dans les réseaux de consommateurs.

Les personnes interrogées déclarent que la « végétale » reste relativement rare et chère par rapport à la « synthétique » ; cependant toutes en ont consommé au moins une fois et cette variété est fréquemment citée dans les observations.

D'après nos entretiens, les prix varient selon la qualité (provenance et pureté), selon la quantité achetée, selon les régions et selon le degré d'intégration des usagers dans un réseau d'usagers de ce produit.

À Paris, le prix d'1 g de cocaïne « synthétique » se situe entre 300 et 600 F. Le gramme de « végétale » au détail peut atteindre 700 ou 800 F. Il semblerait que ce produit soit vendu un peu moins cher dans le sud de la France.

Globalement, les prix relevés dans les entretiens se situent entre 250 F (prix de gros) et 800 F le gramme (au détail).

D'après (Odile, 20 ans, RVITW2), de la cocaïne synthétique « de très bonne qualité » est disponible à 150 francs le gramme en Espagne (prix de gros).

Le prix élevé incite à l'usage-revente ou à modérer l'usage.

« Des fois tu tombes dans le panneau et tu te dis, ben, pour l'avoir moins cher, je vais prendre avec des potes, et parfois tu te retrouves à faire du business sans le vouloir, enfin, sans le vouloir... et tiens, au lieu de l'acheter à 600 F, ben je prends 5 g à 450, 500 F et puis je le revends à 600 F le gramme et puis voilà, ça me coûte moins cher et puis voilà, ça te coûte moins cher mais tu consommes, donc le piège après. Donc à la limite, j'achète un gramme à 600 F et j'achète qu'un gramme et je sais ce qu'il m'a coûté mais au moins le gramme il est pour moi et tu rentres pas dans un business » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

Les traits sont fréquemment partagés entre usagers, malgré le prix onéreux.

L'achat se fait souvent collectivement (motivation financière), parfois à l'occasion d'un événement festif particulier (anniversaire et autres fêtes traditionnelles, soirée techno, vacances...).

2 - PRATIQUES

Contextes d'usage

■ Une consommation de groupe essentiellement

La cocaïne se consomme seul (occasionnellement ou lorsque la personne est dépendante) mais surtout en groupe, s'offre, se partage, s'achète à plusieurs. Elle représente, à cause de la nature de ses effets qui facilitent la communication verbale, une drogue conviviale, que l'on consomme « en société ». Elle est également utilisée (plus souvent de manière solitaire) pour ses propriétés stimulantes.

« Ouais jamais tout seul en fait. C'est style on prend 5 g à 4 ou à 5 même : 1 g chacun. C'est jamais tout seul hein. Même si je suis chez moi j'ai envie taper de la coke, si y a personne qui va passer chez moi ben tant pis, j'vais regarder la télé et c'est l'heure d'aller se coucher, j'irais me coucher. Si jamais y a quelqu'un là ça fait le truc en plus qui peut te dire « ah putain on est deux on va s'amuser, on va chercher de la coke, mater un film ou quoi ». C'est toujours parce que t'es deux que ça te fait partir. Et pis l'aut' il est toujours partant quoi. T'es jamais tout seul » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

Les raisons invoquées pour l'usage de cocaïne sont diverses : parce qu'« on ne refuse pas une occasion » (Cindy, 23 ans, RVITW6), « parce qu'elle est disponible » (Nestor, 30 ans, CVITW3), « parce qu'on en a besoin pour travailler » (Odile, 20 ans, RVITW2), « par ennui » (Raymond, 30 ans, CFITW6), ou simplement « parce qu'un événement s'y prête » (Jean-Claude, 26 ans, CVITW1).

« C'est souvent lorsqu'il y a quelque chose de spécial, c'est le même principe qu'acheter une bouteille d'alcool. On sait qu'il y a un anniversaire, qu'il y a une soirée chez un pote, on sait qu'il a une villa. C'est toujours prévu à l'avance... On s'achète un gramme à trois et on fait la soirée avec... » (Jean-Claude, 26 ans, CVITW1).

« On s'emmerdait sérieusement, il était en vacances, moi aussi [...] il a amené de la coke puis voilà, ça s'est passé simplement en fait » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

■ Des contextes de consommation variés

Les contextes d'usage sont très variés, la consommation de cocaïne se prête à toutes sortes de circonstances.

« Mais tu vois la cocaïne, c'est pas du tout un truc de soirée, c'est un truc que tu peux prendre à la limite tous les jours... » (Jean-Claude, 26 ans, CVITW1).

« C'est arrivé des soirées appartement, bon c'est arrivé qu'on soit 3-4 euh le produit est là donc tout le monde reste là aussi quoi (*rires*) et puis tant que y'en a encore on est encore là c'est un peu ça.

[...]

Ça peut être de faire la fête, ou d'être actif au travail quand tu dois couper du bois... sinon parce que c'est là (*rires*) c'est enfin c'est le problème avec la cocaïne c'est que quand j'en ai chez moi euh enfin les fois où j'en avais, j'ai tendance à en prendre dès que l'occasion se présente, pas forcément le matin mais le soir même je reviens chez moi euh déjà je reviendrais plus vite chez moi si y'a de la cocaïne et j'en prendrais quoi... » (Tony, 26 ans, AFITW4).

- Usage récréatif :

Des soirées privées entre amis, en appartement ou dans des lieux publics.

« On pouvait rester chez nous, écouter d'la musique, avec quelques potes, copines, et puis voilà, pas spécialement aller en boîte ou dans des soirées techno. Ou aller boire des verres dans des bars tranquilles ». (Julien, 30 ans, cf. entretien 6).

« Entre potes, tranquille. À la maison. À la maison puis après tu bouges tu vois mais... plus tranquille quoi. Ou alors si j'ai des trucs à faire et tout et qu'j'ai d'la coke, j'me fais des pt'tits traits. Mais la cocaïne c'est pareil, tu vois, C'est tant qu'y en a, t'en prends c'est clair quoi, c'est pas... Au niveau d'la consommation c'est pire que le speed, parce que c'est bon donc tu vois... un gramme ça te dure, la journée » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

Des fêtes techno ou non, des fêtes traditionnelles (anniversaires, jour de l'an, mariages...).

« La plupart du temps j'en ai pris dans des contextes où y avait... enfin des groupes moyens de 20/30 personnes, en général festif, on fête quelque chose donc situation voilà où tu te lâches à raconter des conneries, à faire n'importe quoi, à danser des choses comme ça. Après y m'est arrivé d'en prendre le matin en me levant pour voir ce que ça fait, y m'est arrivé d'en prendre en allant faire des courses dans un centre commercial pour voir aussi ce que ça faisait. En général j'touche la coke parce qu'y a un prétexte festif et si il en reste après j'expérimente quoi » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

- Usage utilitariste :

Pour augmenter les performances sexuelles, exploiter les propriétés désinhibantes du produit.

« Pour moi la C ça me plaît, mais à la limite c'est plus dangereux, parce que c'est le produit par excellence que tu prends en dehors de la teuf quoi. Pour moi, la C c'est vraiment pas lié à la teuf, parce que chaque fois que j'ai pris de la C, c'était pas en teuf quoi. Si une fois, à un teckni.

- Et la première fois que tu en as pris, c'était dans quel contexte ?

- Avant une partouze (*rire*).

- C'est tes partenaires qui t'ont fourni ?

Ouais, et en même temps, c'était pure casualité. C'était dans un milieu assez friqué, qui bossait dans le ciné, en plein été. Et donc ça c'est fait dans le move... et c'est toujours la même philosophie de vie qui me guide... une nouvelle expérience, pourquoi pas?... ça s'est proposé comme ça, mais je pense que de moi-même, j'aurais pas fait la démarche d'acheter de la C et d'en prendre. Quand on me l'a proposé par contre, j'ai dit oui. J'en ai pris qu'une fois dans la soirée, quand j'en ai pris, j'ai pas vraiment savouré les effets quoi. J'ai pas vraiment senti, à part que je me sentais bien et à l'aise, mais je n'étais pas en mesure de me rendre compte que c'était spécifiquement lié à la C quoi. Et en fait, la C, j'en ai pris... j'ai dû en prendre à 6 ou 7 occasions différentes, dont une occasion où j'en ai repris à 6 ou 7 fois d'affilée... et c'était toujours lié à du cul quoi. La C c'est le cul pour moi... » (Claire, 24 ans, CVITW7).

Pour être efficace ou réussir une activité particulière et/ou peu ordinaire :

Ils disent ne consommer la cocaïne qu'en speedball⁷⁴. Sauf lors de circonstances exceptionnelles comme ce matin où elle a pris « carrément une poutre de coke » (très grosse ligne). Il s'agissait de maximiser ses chances dans le cadre d'épreuves sportives (liées à un concours professionnel – elle ne fait pas de sport). La cocaïne a été consommée comme un dopant qui a répondu à son attente (RVOBS5).

L'observation (AFOBS3) décrit un groupe d'étudiants amateurs de LSD et de techno hardcore, qui, tout à fait exceptionnellement, achète un gramme de cocaïne pour « être efficace » à l'occasion de l'organisation de leur première fête techno⁷⁵.

Pour augmenter sa productivité au travail :

« Moi j'suis tombée dans la coke parce que je travaillais beaucoup en fait, c'était pour résister à la fatigue principalement. J'avais des cours le matin et j'travaillais l'après-midi, j'faisais de l'animation l'après-midi avec des gosses et le soir j'travaillais dans un bar toute la nuit jusqu'à 4 heures du matin. J'étais dans un milieu où ça brassait à fond donc la coke je l'avais pas chère et c'était facile d'accès. [...]

- Donc c'était quoi les effets que tu recherchais, bon avoir la pêche...

- Bon déjà avoir la pêche, que ça me fasse résister à la fatigue. Ça t'aide à avoir confiance en toi parce que t'as... avec la coke t'as une survalorisation du moi intérieur. Donc ça permet d'avoir confiance en toi et si t'as confiance en toi t'arrive mieux à aborder les gens t'arrives mieux à parler, t'arrives à entrer dans les conversations donc... dans le milieu de la nuit j'trouve c'est vachement important sinon si t'arrives pas à tenir la clientèle j'crois que tu te fais virer » (Odile, 20 ans, RVITW2).

74. En association avec de l'héroïne.

75. On se trouve là dans le cas d'une consommation utilitariste dans un cadre festif.

Modes d'administration

■ Le sniff

Installée à l'intérieur du camion, Leïla manipule délicatement le paquet, en extrait un petit tas de poudre avec l'angle d'une carte téléphonique et le dépose précautionneusement sur la couverture plastifiée et rigide d'un petit carnet. Elle replie et range immédiatement le paquet.

Elle demande à Simon de faire 3 pailles en attendant. Il les fabrique dans une feuille de papier assez rigide arrachée au carnet. 3 rectangles d'environ 4 cm de long qu'il roule en faisant attention de ne pas les froisser.

La poudre est tellement fine qu'il n'est presque pas nécessaire de l'écraser avec la carte. Elle trace d'abord une ligne d'épaisseur égale qu'elle divise ensuite en 3 traits égaux, d'environ 3 ou 4 cm de long. Elle précise qu'elle commence par faire des petits rails pour la « tester », se rendre compte si elle est vraiment forte.

[...] Nicolas et Simon prennent leur tour à tour. Elle me dit que celui qui prépare les lignes se sert toujours en premier, « c'est comme ça » (AFOBS2).

Le sniff constitue le mode d'administration le plus répandu pour prendre de la cocaïne. L'échange de paille est courant.

La préparation et le partage des traits font du sniff un acte convivial et ritualisé ; les outils (support, paille, couteau ou carte...) rendent aussi la prise plus compliquée que pour d'autres produits absorbés oralement.

« Ce que j'aime c'est déjà le rituel... enfin le mode de prise tout le rituel quand on prépare, tout ce qui va autour, qu'on prend le temps, qu'on est pas super pressé non-plus, ça m'excite complètement, tout le côté préliminaire, c'est comme quand on fait l'amour quoi, ça me grise complètement, la prise par le nez, d'inspirer c'est ce qui me plaît vraiment, et après l'effet, je sais pas, j'aime bien sentir quand ça coule dans ma gorge quoi, ça j'adore la sensation, et par rapport aux X et aux trips, j'aime bien parce que l'effet il arrive rapidement » (Claire, 24 ans CVITW7).

Pour les usagers installés dans une phase de consommation intensive, l'aspect convivial du sniff cède parfois la place au plaisir personnel de la gestuelle.

« Oui y'a l'plaisir aussi, tu sais de mettre la paille dans l'nez, de renifler, t'sais y'a déjà ça aussi, c'est comme les mecs qui se font des fixes, ils sont vachement accros à la seringue quoi » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

■ Le Freebase

Un quart des usagers que nous avons rencontrés a fumé la cocaïne en freebase⁷⁶, même si cette technique (qui nécessite une préparation à laquelle il faut être initié) reste occasionnelle. La prise en freebase est considérée comme moins conviviale, plus individualiste. Les effets sont beaucoup plus puissants que lorsque la cocaïne

est prise en sniff, ils appellent parfois l'usage de produits relaxants pour adoucir la descente (opiacés, produits de substitution...). Le freebase s'apparente au crack, bien qu'il ne soit que rarement nommé ainsi par les usagers.

Les entretiens montrent donc qu'il n'est pas rare de « cuisiner » avec la cocaïne lorsque l'on possède une certaine connaissance du produit. Ces manipulations délicates s'effectuent plus difficilement en milieu festif, et se déroulent plutôt dans des lieux privés, entre amis et/ou en compagnie d'usagers utilisant principalement ce mode d'administration.

« En fait c'est comme du crack, sauf que le crack c'est les résidus de la C, la cocaïne, mélangé à un autre truc, en fait, la base c'est plus soft et c'est plus... c'est pur, parce que la C elle est pure, tu vois, t'as pas toutes les amphets dedans... mais ça te nique quand même tu vois, parce que l'ammoniaque, c'est chimique, mais bon, et bon, ta C, si tu en perds la moitié, ça veut dire que la moitié c'était de la coupe. Voilà, ça aussi c'est le vice, c'est comme les bangs, t'as une montée et après tout de suite tu redescends, et le crack, c'est dix fois pire... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« Ben en fait tu prends de la coke, tu la mets dans une cuillère à soupe. Tu mets ton ammoniaque dessus et tu passes le briquet sous la flamme et toutes les impuretés de la coke elles vont partir sur les bords de la cuillère avec l'ammoniaque et il ne va te rester que le caillou. Et après tu prends du papier cul ou du sopalin et tu essuies tout l'excédent de liquide d'ammoniaque sur la cuillère et il te reste que le caillou, de base. Et ça tu le casses un peu. Pour le fumer, tu prends une bouteille de coca, tu sais une canette, tu la troues dessus, paf tu la tords, tu mets de la cendre dessus et paf ça se fume avec de la cendre après tu mets ton caillou dessus... Franchement c'est très hard quoi.

[...]

Elle est complètement différente hein, c'est le jour et la nuit. Tu ne prends pas le même produit quoi. Fumer la coke en freebase à l'ammoniaque ou à la soude caustique ou tirer la coke c'est deux drogues différentes.

- C'est quoi ces différences, ça monte plus vite j'imagine ?

Ben ça monte net, c'est carrément des sensations qui peuvent rejoindre des, t'sais le ballon là, parce que c'est puissant des fois le ballon, ça te fait un peu des trucs de ballon mais plus long, plus loin, vraiment c'est très accrocheur et t'as un manque psychique vraiment phénoménal quoi et de suite. Pas le manque physique t'as pas mal et tout, mais dans ta tête, tu vois, tu te cherches, tu cherches, tu tournes... tu vois t'as une dépendance psychologique vraiment très rapide à la coke en base » (Richard, 30 ans, CFITW7).

La prise en freebase conserve une image relativement violente et peu festive. Le freebase est qualifié de « crack du riche » par un usager.

Discussion avec X, 31 ans, dealer de cannabis, a vendu aussi de la cocaïne dans le passé. Évoque son expérience de la cocaïne qui lui a « quand même fait perdre pas mal d'années » et quand il en vient à sa consommation de cocaïne en freebase, en parle sur le ton du secret, mêlé d'exaltation, comme de quelque chose d'inavouable, c'est son « péché mignon ».

76. Inhalation dans une pipe qui procure un flash violent et court et qui semble inciter à renouveler la prise peu de temps après.

Il se dit spécialiste de la préparation de la cocaïne en freebase, des gens à un moment venaient le voir pour ça. Il ne la touche pas, dit-il, à moins de 70 % « sinon ça ne vaut pas la peine comme ça ».

Il nomme la cocaïne en freebase le « crack du riche », dit que c'est un produit qui accroche dès les premières prises, un produit particulièrement dangereux.

D'après lui « heureusement les gens ne connaissent pas trop ». Il insiste sur le fait que c'est quelque chose dont il ne faut pas parler, même dans la prévention, car le produit est trop appréciable et doit demeurer peu connu. Il dit même : « Je crois que je pourrais le conseiller à quelqu'un que je n'aime pas » (NM1).

La cocaïne peut aussi se fumer mélangée à du tabac, en général immédiatement derrière une prise en sniff⁷⁷. L'effet euphorisant mais très court et « peu rentable », est considéré comme du gaspillage par beaucoup d'usagers.

« La clope de coke c'est montée moins directe mais ça va pas aussi haut en fait mais après le ratasse ça aide bien aussi, ça te fait monter bien. Ça pousse la montée du ratasse en fait. Tu fumes ta clope là tu sens, t'as le goût et tout ça. Ouais c'est... la clope tout seul ça serait : tu sens un peu un effet de coke mais c'est pas grand chose, c'est plus peace. C'est juste des effets partiels à des moments, enfin tu le sens bien pendant une demi-heure, ça va t'es bien. Si tu l'accompagnes de shit en plus ça aide bien » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

■ L'injection

Parmi les 5 personnes interrogées ayant injecté la cocaïne, 2 sont d'anciens usagers injecteurs d'héroïne et de cocaïne et 3 sont de nouveaux usagers.

« Bon si tu la prends par le nez, ça te fait un certain effet, mais si tu la prends en fix, ça te fait un autre effet qui est... qui est géant... c'est malheureux à dire mais c'est géant, euh, c'est pour ça que c'est un truc que je conseille pas à chaque fois que je vois des gens là-dedans... c'est que si ils ont jamais shooté la coke, ne jamais commencé à la shooter parce que euh... après plus jamais ils la snifferont... ils la shooteront » (Julius, 29 ans, CVITW6).

« J'ai essayé une fois en shootant.

- Alors ?

- Alors grosse angoisse... grosse accélération cardiaque sur le fait de transpercer la veine et d'envoyer un truc dans le bras. Enfin des grosses sensations de « mon bras me chauffe : j'ai fait n'importe quoi, j'aurais pas dû, j'aurais pas dû » pour flipper 10 minutes et puis euh... Alors voilà grosse bouffée de chaleur en sachant pas si ça venait du produit ou si ça venait de l'angoisse que j'avais de m'être balancé le truc dans les veines quoi et puis euh... une grosse lassitude après enfin... une grosse lassitude mais 20 minutes après quoi. Enfin j'étais tout seul, j'étais chez moi, j'étais rien, j'ai mis de la musique, j'ai

cherché à faire des trucs et voilà quoi. J'ai pas du tout ressenti les même choses qu'en sniff. Enfin j'ai surtout ressenti un côté physiologique, enfin après c'est moi aussi qu'ai bloqué carrément dessus hein : sur le trajet que ça pouvait faire dans mon sang, comment ça allait vers mon cerveau et mon cœur. J'étais tout seul, j'ai mis de la musique, j'ai cherché à lire pour voir ce que ça faisait, j'étais un peu, tu vois concentré sur moi et... et voilà sur la sensation de chaleur, sur voir comment ça le faisait. Chuis pas arrivé à lire, ni à écouter de la musique longtemps, ni à jouer de la musique longtemps. J'ai enchaîné 4-5 activités en une demi-heure quoi et pis au bout d'une demi-heure ben voilà j'ai été me poser et j'me suis dit. j'suis parti du principe que l'effet était passé quoi et j'me suis fait à manger... » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

« Ben en fait, au bout de un an, mais bon, c'était dans des conditions particulières... ouais, je suis tombé sur quelqu'un je pensais que c'était un ami, bon, c'était un ami, mais bon, lui il était dedans tu sais, il était dans l'héro, donc pour lui dans sa tête tout ce qu'il prenait, tu vois, pour lui, c'était normal tu sais, et le truc la seringue... et bon, il m'a fait voir ça comme quelque chose de normal, en me disant que bon, c'était juste une autre façon de le faire, mais en fait il faisait ça en disant que c'était normal... et quelque part pour lui c'était normal parce qu'il était tellement dedans tu vois, que, il était décalé, déphasé de la réalité en disant, ouais, tout le monde fait ça, à Paris, et bla bla bla, bla bla bla, en me disant ouais t'inquiète pas c'est rien, c'est exactement pareil, et c'est juste de le prendre différemment, et normaliser la chose, et en même temps pour se rassurer lui tu vois, et en même temps c'était trop décalé... et en fait ce qui s'est passé ben en fait, c'est vachement plus difficile tu vois, c'est un peu comme les bases, t'sais, et à la fin t'es même plus accro du produit tu vois, parce que le produit il te met tellement dans un sale état que t'es parano, t'as peur et tout... mais en fait tu deviens à la seringue tu vois... et t'sais t'es en manque de la seringue, tu vois, même plus de ce qu'il y a de dedans, tu vois, c'est la manière et tout, le rituel, tu deviens accro quoi... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

3 - Effets recherchés et ressentis

Les effets de la cocaïne sont très variables selon le mode d'administration, la quantité et la qualité du produit.

« Discussion avec Y, 35 ans, ex-injecteur de cocaïne. Connaît aussi son utilisation en sniff et en freebase.

« Parle du flash (« la lumière blanche », les « frissons qui parcourent le corps ») de la cocaïne en injection et en freebase. Le produit induirait une « métamorphose du moi » beaucoup plus profonde qu'en sniff, un sentiment d'assurance qui disparaît d'un coup, d'où la dépendance psychologique très forte au produit.

« C'est selon lui, consommé de ces façons-là, un produit solitaire, alors que la cocaïne en sniff peut être considérée comme une drogue de communication » (NM1).

Le contexte et l'humeur de l'utilisateur au moment de la prise semblent aussi jouer un rôle dans l'intensité des effets ressentis.

77. Il s'agit de maximiser les effets du sniff. Certains usagers disent également apprécier particulièrement le goût de la cocaïne ainsi fumée.

« Ça dépend, tu peux pas dire, ça dépend de la ligne de la coke, c'est tellement différent d'une coke à l'autre, d'une ligne à l'autre. Il y en a qui font des énormes, il y en a des toutes petites. Moi, une de mes lignes, quand je me les fais, et c'est celle que je considère la meilleure par rapport à celle que je goûte, je dirais que ça fait ¼ d'heure, trois bons quarts d'heure à fond et puis ça peut faire, ça dépend si tu es en bringue, tu as tendance à y aller un peu plus souvent, si tu bosses, une bonne ligne me fait jusqu'à 6 heures sans problème » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

En sniff, la cocaïne procure une légère euphorie, une accélération du rythme cardiaque, des bouffées de chaleur. Elle donne également une certaine assurance, facilite la communication verbale, donne de l'énergie.

La cocaïne est avant tout une drogue conviviale, de communication, qui se prête aussi bien à un usage festif qu'utilitariste.

« Non mais c'est vrai qu'la coke c'est un produit euh... yes tu peux aller partout, t'acheter avec tout le monde, t'es vachement sûre de toi quoi, tu vois c'est un truc qui te met sûre de ton coup. Mais... la coke c'est un très bon produit, mais faut pas tomber accro, parce que là c'est mortel, tu vois tu pêtes les plombs quoi au bout d'un moment, tu peux pas prendre de la coke tout le temps » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

« T'as l'impression que ça te rend un peu plus lucide. Enfin en fait comme d'habitude dans toutes les défoncees t'es habitué à prendre plutôt une claque et à perdre de la lucidité, là c'est une défonce qui t'en donne un peu encore plus quoi. Enfin bon si t'en abuses pas j'pense. Donc ça va par rapport aux autres drogues c'est vrai que – enfin le speed c'est un peu le même délire j'trouve, sur certains plans hein. Alors que je sais que le taz, le trip ou même le shit ça va te foutre dans une autre réalité... t'es dans ton délire et tu captes rien, enfin pas grand chose : si tu bloques sur un truc tu vas focaliser dessus et... et j'pense par contre la cé ça fait pareil : tu vas focaliser dessus, tu vas être à fond dedans et tout ce qu'y a autour vvvvvoit, t'oublies quoi » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

« J'le qualifierais comme un maintien d'éveil, ah c'est de l'ordre de l'excitant. Par contre, tu vas être amené à discuter plus longtemps mais passer d'un endroit à un autre, t'arrives quelque part, si l'ambiance elle est moyenne, tu vas tout de suite te sentir de partir, c'est assez speedant quoi mais... quand même tu te contrôles bien, comme si t'étais un gamin excité un peu » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

■ Les effets négatifs

Les effets secondaires et négatifs sont nombreux et systématiquement mis en avant dans les entretiens. Le bilan que font les usagers de leur consommation comporte dans la majorité des cas plus d'aspects négatifs que positifs, au demeurant courts et peu marquants⁷⁸.

De manière générale les entretiens situent ces problèmes après des périodes et/ou des épisodes de consommation intensifs.

Problèmes psychologiques

Les perturbations d'ordre psychologique (paranoïa notamment) sont les premiers effets négatifs décrits.

« C'est la parano... quoi, ton cœur il s'accélère et limite t'es au bord de la crise cardiaque, moi je m'enfermais dans les chiottes et j'avais l'impression qu'il y avait des caméras qui me regardaient quoi, tu vois, quand je marchais dans la rue, je me disais, putain, il faut que je mette des rétroviseurs, tu vois, tu deviens barjo, tu deviens barjo, c'est l'HP quoi. C'est grave quoi... » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« La cocaïne quand tu commences à réfléchir un tout petit peu à vraiment tout tu deviens vraiment parano [...] quand tu prends beaucoup de cocaïne tu peux vraiment être parano, c'est un des trucs qui fait que t'arrêtes d'en vendre aussi quoi (*rires*)... t'en as marre d'écouter les voitures qu'arrivent quoi t'sais ça va, ou les pas dans les escaliers euh ça va... j'ai déjà eu des périodes bien chaudes quoi enfin je sais pas quoi t'es dehors et t'as l'impression de voir la police partout quoi quand tu vends de la cocaïne donc euh ça c'est de la paranoïa complète quoi c'est sûr » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

Sont également évoquées : la dépression, la tendance à l'hypocondrie, les crises d'angoisse, la nervosité et la perte du sommeil.

Problèmes physiques

Perte de poids, problèmes respiratoires et au niveau du nez, palpitations, tremblements.

En injection « *ça bouffe les veines* »⁷⁹ tous les problèmes rencontrés semblent décuplés avec ce mode d'administration.

« Disons que, physiquement, t'as beaucoup de problèmes au nez déjà quand tu la tapes quand tu la fixes pas tu vois, bon mais quand tu la fumes tu la sens beaucoup moins. C'est... t'arrives un peu à gérer parce que quand tu t'en mets à fond, ça te fatigue et tout, t'arrêter quelques jours ça te fait du bien, tu remets un peu la tête hors de l'eau. Mais c'est vrai que si t'as la possibilité de re avoir assez facilement, tu retombes vite dans le panneau à chaque fois quoi. Parce que... c'est bon. Qu'on se le dise, c'est bon, parce que sinon personne n'accrocherait comme ça » (Richard, 30 ans, CFITW7).

La descente

« Après quand t'en as tiré un paquet t'as les narines comme ça quoi, t'as mal à la tronche c'est... j'aime pas la suite à long terme de la cécé quoi. La redescente finale pas géniale quoi. Tu tapes ta coke t'es bien, y te reste plus grand chose : deux/trois ratasses, tu tapes tes deux derniers ratasses, bon c'est la descente, fin de soirée, là t'as... souvent moi c'est mal à la tête, c'est un sale goût au fond la gorge et tout, t'es sec chais pas. Mais c'est sûr que tous les soirs j'avais envie d'aller chercher un g quoi, un petit ratasse toujours comme ça. Tu connaissais un gars t'allais tout le temps chez lui » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

78. Sauf lorsqu'il s'agit de cocaïne de « très bonne qualité » ou de l'injection.

79. CFITW3.

« La cocaïne donc crises d'hystérie, crises d'angoisse, euh enfin les effets de descente parce qu'en plus quand elle est forte c'est ça quoi. Sur l'coup bon ben... prêt à tout, hyper speed, hyper motivé, confiant à mort et après c'est hystérie, tout tout de suite, sinon pétage de câble quoi, voilà. En gros les effets » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

La descente est fréquemment gérée à l'aide de produits relaxants (cannabis, alcool sont les plus courants, mais aussi opiacés, médicaments).

« Et quand les effets se dissipent ?

- Ben c'est là que t'as recours beaucoup au joint, au bang, et à l'alcool.

- Le rachacha ?

- Bof, un espèce d'opium bidon là non. Encore quand il y en a vraiment du bon. J'l'ai fumé sur l'alu, t'sais avec la boulette sur l'alu. Mais non le rachacha bof non, j'préfère fumer des bangs avec du bon shit ça déménage mieux. Il y a des redescentes où l'alcool ça le fait bien aussi. Mais avec les joints toujours. Si y'a pas les joints dans la redescende, tu te fais un ulcère ! » (Richard, 30 ans, CFITW7).

■ La dépendance

Les personnes interviewées évoquent deux types de dépendances : l'une est ressentie vivement, psychologiquement surtout, immédiatement après une période de consommation importante ; l'autre est plus nuancée et à long terme, fait que « l'on ne refuse pas une ligne » quand on connaît le produit.

« C'est surtout psychologique, surtout. T'as un p'tit peu de physique parce que bon ben tu ressens que ton corps il a besoin... t'sais quand ton corps il a l'habitude de prendre un produit, même que du café tu vois, le jour où t'arrêtes de prendre du café ben tu vas ressentir que t'as... tu vois y te manque la caféine quoi en fait, ce p'tit truc qui te speede quoi. Donc euh... le physique ça s'arrête à ça : t'as un p'tit peu mal au bide, t'as un p'tit peu la chiasse mais sans plus quoi, ça va encore quoi. Mais c'est psychologique surtout quoi. Ça te met mal, ça te rend agressif, t'es très impulsif, tu supportes rien, t'es fatigué, fatigué... pis dépressif. Mais surtout t'es hyper agressif et tu supportes rien quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Ouais ouais mais bon... la dépendance à la coke elle est... enfin j'allais dire j'la vis au quotidien (*rires*), non mais déjà sans en prendre souvent, ben voilà, j'arrive quelque part y'a de la coke machin truc et on me dit « t'en veux ? », 5 minutes avant j'aurais pu me dire allez j'vais me la jouer tranquille, juste prendre un café et ensuite j'rentre chez moi et j'vais me coucher et... » (Tony, 26 ans, AFITW4).

4 - RAPPORT AU PRODUIT ET STRATÉGIES DE GESTION

Rencontre avec le produit

L'âge de rencontre avec la cocaïne se situe autour de 18-20 ans en moyenne pour les personnes que nous avons interviewées. Les contextes sont variés : à l'armée, à l'occasion d'une partouze, au lycée... L'épisode se déroule toujours en groupe.

Le produit est partagé et sniffé.

« La première fois que j'ai pris de la cocaïne c'était dans la voiture d'un mec avec qui j'étais au lycée à la fin des cours version 6 heures/6 heures et demie l'après-midi. Grosse accélération cardiaque à base de ça va me faire un effet boeuf et puis... et puis voilà enfin en restant assis dans la voiture pas d'effet boeuf... le plaisir après en rentrant chez moi à pied de... d'accélérer et de voir les choses un peu différemment, d'avoir l'impression de réfléchir super vite les choses et voilà... » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

« Ah oui coke, j'ai découvert la coke en dehors des teufs en fait, à la maison quoi avec des potes qu'avaient un plan et puis y m'ont fait goûter » (Robin, 26 ans, AFITW10).

« Ecsta/trip, j'ai fait de la coco beaucoup. La coco aussi dans les dix mois de l'armée, j'm'en suis mis plein les narines.

- La première fois que t'as pris de la coke c'était à l'armée ?

- Ouais c'était à l'armée » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

La première prise est souvent décrite comme décevante, hypothétiquement à cause du décalage entre les représentations sur le produit (perçu comme une « drogue dure », ce qui signifie que l'on s'attend à des effets « puissants ») avant consommation et la « subtilité », la « douceur » des effets réellement ressentis⁸⁰. Cette première prise s'avère finalement plus « dédramatisante » que dissuasive.

« C'était avec des amis la première fois qui en avaient parlé, ils voulaient essayer aussi, ils n'en avaient jamais pris et on a décidé d'acheter et d'en prendre et j'ai été très étonnée de l'effet. Ça nous a pas fait l'effet escompté » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

« Ben étant donné que je connaissais les drogues... les drogues « à montée » si on peut dire quoi, la première fois que tu prends de la cocaïne tu vois pas forcément le côté subtil du produit quoi... si tu t'attends à une drogue type ecstasy ou euh ou acide ou, enfin c'était les drogues qu'y avait à l'époque quoi, de toute façon y'avait rien d'autre, ça a rien à voir quoi voilà, t'es juste bien, tu sais pas tu cherches peut-être des effets que tu peux connaître ailleurs et c'est pas du tout ceux-là de toute façon qui vont arriver quoi... c'est pas désagréable, tu te dis pas que t'en prendras plus quoi mais tu vois pas forcément le but de la manœuvre quoi » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

« C'est toujours pareil, c'est pas en prenant un rail que t'as les effets de la coke, il faut t'en mettre un minimum dans le corps, dans le sang, il faut mettre un minimum de quantité. L'alcool avec 0,3 tu vas sourire, avec 0,7 tu vas être gai et à 3 g t'es bourré par terre. Bon la coke c'est pareil, tu sniffes un peu, encore un peu plus, et pour voir l'effet de te dire que tu n'as plus besoin de rien, ni de fumer, ni de boire, tu sais même de fumer ça te fait un haut le cœur, de boire ça va te faire mal au cœur, en fait tu te retrouves bien, dans un état trop bien et il ne te faut plus rien. En fait tu es dans un état de quiétude, de sûreté, tu es sûr de toi, tu ressens du bien, tu vois ça te met dans un état... »

80. Ce phénomène est particulièrement bien décrit par M. Aguéev dans *Roman avec cocaïne*, écrit dans les années 1930 (10/18, collection domaine étranger, 1998).

Mais cet état-là tu ne l'as pas en prenant une ou deux fois la coke. Je veux dire il faut connaître la coke pour pouvoir entrer dans le délire de te retrouver vraiment... fuuuu » (Richard, 30 ans, CFITW7).

Rapport au produit, épisodes de consommation régulière

« Enfin oui j'en prenais tous les jours mais euh pas tous les jours autant... disons que sur la fin je sais pas j'pouvais prendre ¼ de gramme au début quoi... enfin... mais c'est toujours pareil quoi t'as des gens qui passent, tu goûtes avec eux et puis eux ils te font goûter la leur et euh voilà donc t'en prends un peu toute la journée et de plus en plus quoi et euh voilà quoi... et après sur la fin j'pouvais prendre plus d'1 g par jour » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

Un quart des sujets interrogés a connu une période de consommation intensive pendant plusieurs semaines, mois ou années.

« J'ai eu une période où j'en consommais beaucoup plus... une période de plus de 6 mois, où j'en consommais systématiquement tous les jours » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

« On consommait p't'être 4 g à deux, dans la semaine quoi, pendant l'été. Je ne sais pas exactement ça, c'est dur à évaluer mais j'pense que je devais acheter... Pendant l'été on va dire 2 g par semaine, et lui pareil, des fois 2, 3... Mais bon faut savoir qu'il faut d'la tune moi c'était à l'époque où j'travaillais beaucoup, où j'gagnais bien ma vie et voilà j'avais quand même pas mal de tunes.

- Et à la fin de l'été t'as arrêté un peu ?

- Ben ouais j'en ai eu marre un peu quand même, ça t'rend un peu irascible quand même quand t'en as plus, non j'en ai eu marre, c'est moins prenant que l'héro » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

« Donc en fait, pendant 3, 4 ans, tu prenais un... deux traits tous les jours ?

- Non, beaucoup plus, ben c'est simple, je prenais le petit déj, euh, douche, euh... un trait avant d'aller bosser, à dix heures, t'as déjà envie de t'en faire un autre, donc, t'en prenais un autre à dix heures... bon ça pouvait aller facilement à un demi G dans la journée... voire plus et bon en fin de semaine... en début de semaine, c'est toujours la même chose, tu te dis bon... faut peut-être pas trop abuser, mais après c'est le week-end, ça commence, on se lâche un peu, donc après le week-end, c'est des... » (Émile, 31 ans, CVITW10).

« J'ai eu des périodes super chaudes quoi mais en fait je sais pas si c'est euh... faut faire la part des choses avec la coke parce que... des fois t'as des espèces de... t'as l'impression que t'en as trop pris tu vas éclater, t'as des voiles blancs et tout quoi hein, mais ce qui va pas t'empêcher d'en reprendre quand même, bon mais après est-ce que c'est la cocaïne ou est-ce que c'est le fait qu'avec la cocaïne tu manges rien, que dans mon cas euh j'suis déjà pas épais est-ce que c'est le produit, est-ce que c'est l'OD je sais pas... tu sens que y'a une accoutumance quoi mais pas après... j'ai pu m'arrêter du jour au lendemain et puis voilà, j'ai toujours pu [...]

- Et t'en prenais pour faire la teuf aussi ?

- Ouais j'en prenais tout le temps, j'en ai même pris au travail. [...] Non, j'ai eu des périodes où je prenais plus que de la C, la C elle me donnait envie de rien d'autre quoi, si tu prends des ecstasy tu le sens pas, quand tu prends de la C t'es pas dans une période à prendre des acides quoi, carrément pas la même disposition psychique quoi, psychologique c'est sûr et... mais bon moi ce qui m'a un peu rebuté aussi c'est que moi, la musique et la cocaïne ça se mariait carrément pas pour moi, tu vois moi la cocaïne et la techno ça me saouille quoi alors que... j'suis pas dedans, j'peux pas danser et ça a commencé d'ailleurs tu vois à me rendre bien clostro et de pire en pire quoi » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

Excepté une personne⁸¹ qui est passée à l'héroïne pour « calmer son manque de coke », les autres sont revenus, dans des délais plus ou moins longs mais sans trop de difficultés, à une consommation occasionnelle et maîtrisée.

Trois des personnes rencontrées sont d'anciens usagers-injecteurs. Tous ont également connu l'héroïne⁸².

D'autres usagers ne dépassent jamais le stade d'une consommation occasionnelle. Les arguments évoqués sont que le produit est trop cher et/ou, souvent aussi qu'ils n'apprécient pas les effets, ce qui ne les empêche pas d'en prendre à l'occasion. Pour ce type d'usagers, la cocaïne est plus rarement achetée.

« Ben c'est vachement... épisodiquement en fait quoi, vraiment c'est... J'en ai pécho c'est plutôt pour des teufs, des grosses teufs : teufs du Nouvel An ou des grosses teufs où je sais qu'y a à pécho un demi-gramme ou des trucs comme ça quoi. Des petites quantités c'est comme ça que j'en pécho quoi. Sinon ouais j'me fais payer des traits... des gars, des potes qu'en prennent comme ça quoi, le soir y se passe rien, après mangé des traits (*rire*) enfin voilà quoi.[...]

- La coke tu la caractériserais comment par rapport à d'autres produits ?

- Très chère. Très chère pour ce que c'est mais en fait euh... heureusement qu'y a la barrière de la thune parce que sinon ce vraiment trop grave quoi mais vraiment quoi. » (Ludovic, 25 ans, RVITW3).

« En même temps c'est vrai que j'préfère l'héroïne à la cocaïne. Mais ça j'crois que c'est des questions d'états intérieurs. J'pense que j'suis assez nerveux en fait, et la cocaïne ça l'exacerbe, ça alimente ma parano et j'ai carrément pas envie de sortir. Ou bien si, p't'être au départ, dans la montée j'vais m'retrouver dans une voiture et d'un coup j'me retrouve dans un concert pourri et c'est pas bon... Mais la dernière fois où j'suis parti sous coke j'avais prévu ça, c'est-à-dire qu'à la descente de coke j'ai pris un X et j'pensais à aut'chose quoi » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« C'que j'aime pas c'est que ça accentue c'que j'peux vivre au quotidien et donc ma recherche d'ivresse et d'état de conscience modifié si elle est pas expérimentale et recherche psychédélique au sens recherche intérieure, suivre le cours de ses associations et aller un petit peu loin euh dans des origines de pensées, dans des représentations du monde dans euh peut-être un côté régressif, ouais un côté régressif, en dehors de ça que

81. RVITW2.

82. CFITW3, CVITW6, CFITW11.

j'trouve dans les ivresses champignons euh... champignons en fait principalement, LSD et un peu l'héro à certains dosages, en dehors de ça euh ben la coke c'que j'ai pas vraiment aimé c'est que ça m'a pas vraiment amené sur ce terrain là euh mais plus ça exacerbe c'que j'peux vivre et c'que j'peux essayer de tasser en fait euh c'est-à-dire ce speed, truc que... de speed et en fait de tension à l'intérieur nerveuse dont je n'ai pas envie, c'est pas ça que je recherche dans l'état de conscience modifié

- D'agitation

- Ouais d'agitation, d'hyperstimulation euh, j'me sens déjà hyperréceptive sensoriellement et émotionnellement à toutes les stimulations euh j'ai déjà une mayonnaise intérieure qui monte facilement et j'ai pas envie d'en rajouter » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

« En fait je préférerais l'ecsta et le trip où tu restais bien jusqu'à la fin, tu montais bien, que la cécé c'est un truc qui... que j'aime pas quoi. C'est bien quoi, t'as toujours envie après malgré que t'as passé, pas des mauvaises soirées, mais ça finit plus tôt quoi. C'est plus galère quand même la cécé. C'était pas un truc que j'aimais le plus mais ça va j'en prenais quand même pas mal de la cécé. La cécé ça a été une période aussi, c'était un pote y venait tous les soirs chez moi. C'était des traits des cécé, y en avait toujours un petit peu, on allait en chercher à droite à gauche. On connaissait un gars aussi pareil. Même le soir en sortant du boulot t'étais toujours attiré : « tiens j'ai deux cents balles, t'as deux cents balles, on cherche un képa ou quoi ? ». Ça a toujours été comme ça quoi. La cécé c'est un mauvais truc parce que t'aimes pas, le soir quand t'es couché tu te fais « oh putain c'est pas génial quoi ». Mais le lendemain t'as toujours envie d'en retaper quoi de la cécé. C'est pour ça que j'aime pas trop le cécé » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

Stratégies de gestion

Malgré la « subtilité » de ses effets, les personnes ayant déjà une certaine expérience de la cocaïne insistent sur la difficulté à la « gérer ». Beaucoup ont connu une période de consommation quotidienne allant de 4-5 mois à 2 ans (de 1 à 6 g par jour en sniff), à la suite de laquelle ils ont dû décider d'arrêter suite à des problèmes de santé physique et/ou mentale. Tous en consomment encore aujourd'hui, occasionnellement.

Les usagers occasionnels qui apprécient la cocaïne et se sentent vulnérables par rapport à ce produit, développent chacun leurs stratégies personnelles de gestion, se posent les limites qu'ils pensent efficaces pour eux-mêmes.

« Ben moi j'essaie d'avoir des règles, comme tout le monde et une des règles que j'essaie d'appliquer c'est « Il ne faut pas chercher le produit » donc y'en a, j'en prends, y'en a pas, ça ne me manque pas. Donc personnellement c'est vrai que, en appliquant ça, et peut-être parce que je connais suffisamment des... enfin que j'ai l'occasion, ben du coup... Non ce n'est pas moi qui ferais la démarche et je n'ai pas à me dire que je dois arrêter, par contre j'arrêterai si on commence à me dire « tu veux un gramme, ça te fera 600 balles ». Alors là, c'est bon quoi, j'vais m'acheter une bière à 12 balles, j'rentre chez moi et ça ira. Donc ça va, tu vois, ça me permet de ne pas être accro au produit et

de ne pas avoir de dépendance, de ne pas jouer avec ça. Je ne peux pas, ça me préserve » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« Ouais tant que j'en avais mais en fait j'faisais des tout petits plans donc j'en avais que 2-3 jours, j'liquidais ça assez rapidement vu que la descente est pas très sympa.

- Tu prenais quelque chose pour la descente ?

- J'en reprenais... et puis quand y'en avait vraiment... quand vraiment j'me disais qu'y fallait euh que maintenant c'était bon ben si j'pouvais j'fumais et sinon ben j'essayais d'aller dormir et en plus j'ai de la chance j'arrive à assez bien dormir même avec la coke même avec les trips ecstas, tout je dors » (Robin, 26 ans, AFITW10)

« Ben si tu veux moi, quand j'ai tourné, quand je m'y suis mis, ça a été à fond à chaque fois mais j'ai rarement tourné plus de... 3 semaines d'affilée quoi, j'ai dû m'arrêter 4,5 fois, tourner 3 semaines d'affilée sinon, quand même, j'espaçais vachement. Que lui il tapait tous les jours, pendant des mois et des mois, il tapait tous les jours, et des quantités astronomiques. Il dormait pas, il faisait que ça » (Richard, 30 ans, CFITW7).

Dans la gestion des effets de la cocaïne, l'alcool est quasiment omniprésent. Les produits associés (principalement alcool et cannabis) répondent fréquemment à des tentatives d'augmentation et/ou de maîtrise des effets de la cocaïne et surtout d'atténuation des effets négatifs (nervosité notamment) liés à tel ou tel composant du mélange⁸³.

« Pour augmenter les effets moi j'bois de l'alcool (*rire*). C'est une très bonne association la coke et l'alcool : bière ou alcool fort. Ou des oinj mais bon y en a qui disent que les joints ça coupe l'effet, l'effet de la coke mais bon » (Ludovic, 25 ans, RVITW3).

« Moi qui suis un gros consommateur d'alcool, ça t'annule le côté ivresse donc tu peux boire, tu as la gaieté de l'alcool sans avoir les effets négatifs » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« Ouais moi j'aime bien fumer des joints en toute occasion et avec la coke c'que j'aime bien c'est boire de la bière après parce que le côté euphorisant de l'alcool me permet de repartir un peu plus sur le côté festif de la chose quoi

83. D'autre part, la cocaïne engendre une plus grande tolérance à l'alcool et aux autres produits en général.

« L'association de la consommation de cocaïne et d'alcool conduit à la formation de cocaéthylène qui cumule la toxicité des deux produits. De même, certains consommateurs associent l'héroïne et la cocaïne (speedball). L'héroïne augmente la présence de dopamine dans les synapses, et l'euphorie due à la cocaïne est plus forte. » http://www.drogues.gouv.fr/site_de_la_MILDT

« La consommation d'alcool associée à celle de cocaïne est fréquente. Le cocaéthylène, produit de transestérification de la cocaïne en présence d'alcool est pharmacologiquement actif. La comorbidité de cette association a été étudiée par le Dr C. Ragoucy-Sengler à partir d'une revue de la littérature et des résultats obtenus à partir d'une étude clinique réalisée entre 1996 et 1998 au CHU de Pointe-à-Pitre et à l'Institut médico légal de Strasbourg. [...] Seule la fonction cardiaque semble différemment perturbée selon que le consommateur chronique de cocaïne consomme de l'alcool ou pas. En effet, les consommateurs de cocaïne-alcool présentent, d'une manière très significative ($p < 0.001$), les signes d'une insuffisance cardiaque. Ces résultats confirment ceux des études précédemment publiées. Selon Andrews (1997), le cocaéthylène induit un risque de mort brutale de 18 à 25 fois plus importante que la cocaïne : les 2 décès enregistrés lors de cette étude correspondent à des patients consommateurs chroniques de cocaïne et d'alcool. » <http://www.sfta.asso.fr/toxicorama/congres/comptereenduMarseille.htm> (site de la société française de toxicologie analytique).

- Parce que sinon...
- Sinon j'ai tendance à trop réfléchir en fait quoi.
- Tu te renfermes plus sur toi-même.
- Voilà et l'alcool ça va bien ensemble » (Tony, 26 ans, AFITW4).

Dosages, temporalité, fréquence

Les dosages et fréquences de prise varient en fonction des contextes de consommation (lieux, qualité du produit, quantité détenue...) et du rapport de l'utilisateur au produit (trajectoire, mode de consommation...). Toutefois, les usagers parlent de manière unanime du comportement compulsif qu'induit la cocaïne. Les prises, quel que soit le mode d'administration, sont rapprochées dans le temps (entre ¼ d'heure et 1 heure en moyenne lors d'un épisode)⁸⁴.

« Ben la coke c'est vachement compulsif comme produit c'est-à-dire que t'as 5 g tu vas finir tes 5 g jusqu'à ce que t'en aies plus. Jamais tu garderas tu vois, style un shoot pour le lendemain matin. Tu shootes jusqu'à ce que t'en aies plus quoi...

[...]

Au début toutes les demi-heures tous les ¾ d'heures et à la fin tous les ¼ d'heure » (Julius, 29 ans, CVITW6).

« Tu vois quand tu n'en as pas pris pendant longtemps tu peux prendre ½ gramme étalé sur deux heures et après pendant 5,6 heures tu prends plus rien. Après ça va être pareil sauf que tu vas augmenter les doses, c'est tout mais après c'est toujours le même trip, tu commences à en prendre, c'est bien c'est bien, jusqu'à ce que tu arrives à un stade où tu arrêtes d'en prendre, où tu te trouves bien (*appuyé*). C'est comme savoir gérer l'alcool pour pas finir en train de vomir ou à tituber ou te faire remarquer parce que tu as trop bu et ta soirée tu ne la vois pas passer parce que tu es cramé, tu as trop bu quoi, tu vois? Pour la coke c'est pareil, si tu ne veux pas te retrouver mal ou quoi, bon ben t'en prends, t'en prends et il arrive un moment où... Et ce moment-là, il arrive plus vite au départ qu'à la fin. À la fin, ton corps est habitué, avant d'arriver à ce stade bon ben le laps de temps est un peu plus long et il faut un peu plus de quantité.

- Et quand tu dis que tu en reprends, il se passe combien de temps avant que tu n'en reprennes?

- Ben au départ moi, les rails je m'en fais tous les quarts d'heure quoi. Et encore si je me laisse aller, toutes les 10 minutes Au départ quoi. Après, au bout de 5,6 rails, tu commences à espacer toutes les demi-heures passées, ¾ d'heures et après tu commences

à pouvoir espacer toutes les 3 heures, 4 heures à en prendre. Mais pour espacer toutes les 3,4 heures d'en prendre il faut t'en mettre quand même. Mais tu peux pas tout te mettre d'un coup non plus, tu ne peux pas te faire 1 gros rail et te mettre 1 g dans le nez... Voilà » (Jeannette, 33 ans, cf. entretien 3).

« Ouais moi j'm'envoyais 1 g, deux grammes en 4-5 heures toujours en injection, donc c'était grave. La coke c'est toutes les 5 minutes que tu t'as un shoot. T'as le flash et tout, bon voilà » (Harry, 30 ans, CFITW11).

« La coke tu vas voir un effet, tu vas avoir la descente tout de suite après, t'as tout de suite envie d'en reprendre,... donc, c'est facile de passer un gramme par soir, alors après quand tu fais du business, après c'est vraiment, le mec, il a 10 g tu vois, alors il va brasser et il se retrouve avec 2 ou 3 g gratuits en gros parce qu'il a fait son business, alors il se crame les 3 g en une soirée parce que lui c'est son business... une fois que t'es rentré là dedans, après c'est fini, tu peux plus, parce qu'après pour te payer ta conso ben tu vas être forcément obligé de faire du business, et là faire du business ça implique plein de choses...

[...]

Bon, j'en prenais pas le matin, c'était le soir surtout, c'est le soir, l'après-midi, encore, bon, le matin, quand tu dors, ça va. Tu te lèves vers 11 heures, midi... le matin, j'en ai jamais vraiment eu envie, l'après-midi, parfois c'est vrai, dans la journée, t'es un peu crevé, tu te dis, tiens, je vais en prendre, ça va m'aider... mais j'ai toujours repoussé le moment où j'en prenais. Il y a même des jours où j'avais des paquets dans la poche et où tu te dis, ben j'en ai, il est dix heures du soir et aujourd'hui, j'en prends pas... et c'est dur, parce que tu es tellement habitué que... » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

Tolérance

La cocaïne provoque rapidement un phénomène de tolérance, qui conduit l'utilisateur à augmenter les doses.

« Au niveau des prises, tu augmentes de plus en plus, tu en veux de plus en plus, c'est un peu logique. La taille de tes lignes augmente. Tu commences avec des petites et tu arrives avec des lignes de plus en plus grosses. Pour te faire un effet, bon, les petites te font du bien mais pour avoir un effet réel, tu prends une plus grosse » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« Tu arrives à consommer de plus grandes quantités parce que tu y es habitué, parce que tu es tous les jours dedans. Quand par exemple pendant 15 jours, 3 semaines, tu n'en prends pas, tu viens d'en recevoir et bom t'en prends 1 ou 2 g t'es mort. Maintenant si t'en as pendant 15 jours consécutifs, au bout du 15^e jour consécutif, tu peux arriver dans une soirée te frapper 3,4 g. C'est ça le danger quoi en fait » (Richard, 30 ans, CFITW7).

84. Cette compulsivité semble encore augmentée lorsque la cocaïne est prise en injection et en freebase.

L'abus

La conception de l'abus diffère selon l'expérience du sujet par rapport aux drogues en général et à la cocaïne en particulier⁸⁵. L'abus est tour à tour entendu comme un épisode de consommation exceptionnel mais « orgiaque » ou comme une phase de consommation intensive (quotidienne) plus ou moins longue.

Abuser de la cocaïne est relativement fréquent, du fait de la compulsivité induite par ce produit. Cependant, et à la différence de l'héroïne, il semble que l'usager parvienne à une phase de « saturation », de « ras le bol » au cours de laquelle les effets négatifs (paranoïa et nervosité essentiellement) le poussent à décider d'arrêter.

« La coke quand tu quand t'en tapes trop... quand tu tapes beaucoup de coke elle te speede, dans ta tête t'es trop speed, t'es pas... t'es pas relax, t'es stressé, tu deviens un peu paranoïaque, tu deviens un peu fou quoi, tu pêtes les câbles, t'es sur les nerfs, c'est souvent comme ça t'es sur les nerfs - ah tiens j'avais oublié comme truc avant quand j'te parlais de dépression avec la coke : la paranoïa aussi, ça te rend hyper paranoïaque quoi, tu te sens persécuté, tu te méfies de tout le monde et ça devient grave quoi, puis même de toi-même quoi à la limite » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Après y'a l'héro qu'est arrivé et là ça a dégénéré, speedball, on le fume on fait tout quoi, mais c'était trop mais trop quoi mais après euh... on est parti se balader un peu, moi j'me traînais trop quoi j'étais pas bien dès que j'étais assis quelque part quoi, j'sentais que j'allais vomir un jour ou l'autre et mais c'était vraiment trop on s'était vraiment trop déchiré la tête et je me suis endormi quoi, à un moment j'me suis endormi dans la voiture quoi mais là euh... enfin c'était surtout le côté euh c'était de la toile cirée de cuisine aaahblablabla et puis bon le mec c'est un dealer, l'autre mec c'est son grossiste donc ils causent de quoi euh blablabla et puis les speedball c'est « ouais faut qu'on se rappelle on va faire des trucs ensemble ouais on va faire ça, ouais j'ai un truc faudra que je te le passe » et puis après ça redescend « bon ben allez hein salut, à bientôt, à la prochaine ». Enfin sur le coup c'est ça qui m'avait fait vraiment halluciner, c'est qu'on se déchirait vraiment la tête, y'avait les deux petits paquets et à chaque fois qu'on était dans l'état c'est-à-dire quand on tapait tout le temps ça allait bien en fait, mais putain au bout d'un moment tu sens quand même que quand t'en mets t'en mets quoi, tu remplis quoi ça s'évacue pas... rien que d'y penser j'ai mal au crâne... » (Tony, 26 ans, AFITW4).

5 - REPRÉSENTATIONS ET DISCOURS SUR LE PRODUIT

La cocaïne est perçue comme le « produit de luxe » (ce qui motive l'achat collectif et souvent occasionnel), vendu très cher et donc sélectif. Elle reste associée à un contexte convivial ou à des périodes d'activités, mais surtout à des milieux aisés.

85. Cf. partie sur les risques p. 211.

« On s'la tape », j'dirais qu'c'est ça, se sentir supérieur. Ça fait partie du truc hein c'est clair et net. Tu vois des gens qui prennent de la cocaïne j'suis désolé c'est ça c'est clair et net quoi. Et d'toutes façons ça traîne que dans les milieux, ben, moi le mec que j'connaisais qui en vendait en fin de compte il traînait au (bar huppé parisien)?... J'sais pas si tu vois 'fin moi j'suis allé une fois là-dedans et j'suis tombé sur... comment elle s'appelle? (nom d'une top model internationalement connue) et tout ça, c'est... une rue parallèle aux XXX tu vois. C'est fréquenté que par le gratin, gratin, gratin quoi. Gratin, top models, machin, et dans ces milieux là ils sont à fond, à fond, à fond » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

« T'as monsieur tout le monde mais t'as différentes personnes quoi... enfin bon j'peux pas dire que j'ai des gros consommateurs quoi... j'ai des gens... quand j'en vendais... c'est des gens qu'achètent 1 g quoi, c'est ça que j'veux dire, pour faire la fête samedi quoi [...] Ben de toute façon la drogue tu... tu consommes la drogue que t'as les moyens de consommer quoi j'veux dire les adolescents au lycée ils fument du haschisch parce que ça vaut pas cher quoi et puis que c'est le premier truc que tu trouves partout et puis le mec qui prend de la cocaïne c'est quelqu'un qui va de toute manière quoi qu'il arrive mettre 500 F dans un produit quoi c'est euh je sais pas... » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

« La C, je trouve ça plus sournois, parce que autour de moi, dans le milieu du show-biz et du journalisme, c'est quelque chose qui circule et qui s'est banalisé, on la prend parce que c'est normal, c'est la friandise du riche, c'est quelque chose qu'on peut se payer comme des cacahuètes et c'est pour ça que c'est banalisé aussi, enfin, c'est un signe extérieur de richesse et de fatuité, et c'est ça qui me déplaît, parce que c'est vrai qu'avant de toucher à la C, je pensais que c'est un produit que je prendrais pas, parce que je trouvais que ça rendait les gens prétentieux, parce que justement, avec cet excès de confiance qu'on a en soi, ça peut rendre les gens vraiment puants quoi. Je me disais que ça m'intéressait pas de prendre un produit pour devenir moi puante puissance dix quoi. Je trouve ça complètement inintéressant. Et puis quand j'ai goûté, j'ai vu que moi ce qui m'intéressait dans la C, c'est tout le côté désinhibé, on se lâche quoi, et pour moi, c'est le plaisir dans le sexe, quoi, c'est le plaisir physique. Pour moi la C c'est ça, c'est le plaisir physique » (Claire, 24 ans, CVITW7).

Produit de luxe, la cocaïne apparaît aussi comme un « bon » produit, en cela potentiellement dangereux. Si la cocaïne procure une sensation de maîtrise qui nourrit les représentations de « drogue facile à gérer » (notamment lors des premiers épisodes de consommation), la plupart des usagers que nous avons interviewés pensent toutefois qu'une consommation régulière peut être périlleuse.

« Donc c'était des copains qui m'en proposaient forcément puisqu'y z'étaient tous à fond de cé donc quand tu les vois se marrer tu te dis « ah ça a l'air pas mal cette histoire », en plus t'as toujours l'image de la cé où tu peux tout contrôler, tu peux même aller bosser sous cé et tout ça. J'en ai acheté deux fois dans ma vie, ça devait être 1/4 de gramme à chaque fois quoi tellement j'avais pas de sous, tellement c'est cher. Et après... par contre c'est vrai que j'aime bien » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

Certains usagers, bien qu'appréciant les stimulants, semblent éviter ce produit parce qu'ils ne s'identifient pas au milieu social censé le consommer, parce que ce produit ne correspond pas à « l'esprit » du groupe culturel auquel ils appartiennent.

« La coke j'aime pas spécialement, c'est pour les gens... c'est pour les bourgeois nantis quoi, c'est pour être fier de soi, c'est pour parler tout le temps, c'est pour « moi je, moi je » moi c'est pas un truc... J'ai essayé, t'as pas besoin de prendre énormément quoi, si elle est bonne » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« J'en ai pris, bon déjà ce qu'il y a c'est que ça coûte cher quoi, et moi ma thune, je la dépense pas... je gagne ma vie quoi, et je sais pas... enfin, voilà, c'était comme ça, pour le délire quoi. Mais ce qu'il y a, c'est que le plaisir. mais bon, pour moi c'est une drogue de riches, c'est pour les personnes qui ont les moyens, tu vois, les show-biz, c'est le patronat, c'est ceux qui ont des ronds et qui dépensent sans compter quoi. J'ai pas envie de rentrer dans cette spirale-là quoi, parce que je vais pas me prendre pour ce que je suis pas quoi » (José, 24 ans, CVITW8).

« Ben ça va être vite vu dans le sens où j'en ai jamais acheté. Euh... j'suis pas un fan. J'trouve que c'est un peu une défonce de... ça c'est mon avis hein mais... un peu une défonce de parisien, un peu une défonce de frime. Parce que je trouve pas les effets sensas, c'est pas long, t'es obligé de t'en remettre souvent pour maintenir un état tu vois donc... donc c'est pas une défonce qui m'intéresse. Par contre si on m'en propose bon c'est... ouais j'en prends quoi. Mais jamais j'en achèterai j'pense » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« La coke c'est une drogue d'esclave ça, c'est fait pour bosser » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

Cependant, d'après les témoignages et surtout les observations, la consommation de cocaïne concerne aujourd'hui des milieux sociaux très différents (« milieu de la nuit », milieu festif, milieu « aisé », show-business, milieu artistique, milieu de la rue...).

Conclusion

La cocaïne est un produit disponible, dont le prix est en baisse et que toutes les personnes que nous avons interrogées ont déjà consommé. Elle est le plus souvent prise en sniff de manière conviviale et dans des contextes festifs (lieux privés ou publics). L'usage de cocaïne peut également être de type utilitariste, motivé par le désir ou le besoin d'accroître ses performances, que ce soit dans le travail, dans le sexe ou dans une autre activité.

Elle est très fréquemment associée à d'autres produits, du fait de son prix onéreux d'une part, et de ses propriétés stimulantes d'autre part⁸⁶.

D'après les témoignages que nous avons recueillis, la cocaïne peut dans un premier temps donner l'impression d'une drogue « facile à gérer ». Cependant, les usagers témoignent des nombreux effets secondaires négatifs physiques et psychologiques qu'elle occasionne à court ou à moyen terme.

Lorsqu'elle est consommée en freebase (technique qui semble se développer) ou en injection, l'usage peut devenir très compulsif et solitaire, engageant l'usager dans une phase de dépendance au produit et/ou au mode de prise.

L'image de la cocaïne reste celle d'une « drogue de luxe », coûteuse, dont la qualité n'est pas toujours assurée et principalement consommée par une frange privilégiée de la population.

86. Qui font qu'elle se marie bien avec des substances relaxantes telles que l'alcool, le cannabis, l'héroïne ou la kétamine (ces associations permettant d'atténuer la nervosité engendrée par la cocaïne et de mieux maîtriser les effets relaxants des autres produits).

LA KÉTAMINE

1 - CARACTÉRISTIQUES

Historique

La kétamine est un produit anesthésiant d'origine synthétique qui a une structure chimique analogue à celle de la Phencyclidine (PCP). Elle induit une anesthésie dite « dissociative », qui donne l'impression que l'esprit est séparé du corps, et des effets psychodysléptiques. À doses faibles, elle a une action analgésique.

Son usage en médecine humaine et vétérinaire est considéré comme sans grand danger. La kétamine est utilisée sur des terrains fragiles, essentiellement chez les enfants et les personnes âgées, et dans des conditions précaires, en médecine humanitaire notamment⁸⁷. Toutefois, du fait des expériences psychédéliques induites par le produit, cet usage médical demeure limité⁸⁸.

La kétamine est aussi utilisée depuis plus de dix ans dans le traitement de certaines conduites addictives, en particulier vis-à-vis de l'alcoolisme et de l'héroïnomanie, par une équipe psychiatrique de Saint Petersburg⁸⁹.

Un usage détourné de la kétamine a émergé dans les années 1970 et s'est développé dans les années 1980. La kétamine circulait alors aux États-Unis sous le nom de vitamine K, essentiellement dans les clubs. Elle aurait été utilisée sur des personnes à leur insu à des fins de vols ou d'abus sexuels⁹⁰. Elle aurait aussi été consommée de manière récréative par le personnel hospitalier ayant directement accès au produit⁹¹.

87. Voir le rapport de Recherche-action *Usages de drogues de synthèse* (ecstasy, LSD, dance pills, amphétamines...), Médecins du monde, SUEUR (C.) dir., 1999.

88. Ketamine Basics by Erowid (<http://www.erowid.org>).

89. Pour plus d'informations à ce sujet : MAPS - Volume 9 n° 4 Hiver 99/00 p. 21 à 26, Krupitsky E. M, Ketamine assisted psychotherapy of heroine addiction: immediat effects and 6 months follow-up.

KRUPITSKY E. M & GRINENKO A.Y., *Ketamine Psychedelic Therapy: A review of the results of ten years of Research*. J Psychoactive Drugs 1997; 29 (2) : 165-83.

90. BRATZKE (H.) & KLUG (E.), *Drug-Induced Unconsciousness with Subsequent Criminal Acts*. Arch Kriminol 1988; 181 (1-2) : 33-40; Licata M., Pierini G & Popoli G. A Fatal Ketamine Poisoning. J. Forensic Sci, 1994; 39 (5): 114-20 cités par S. Djeddar, S. Dally, CEIP de Paris

91. *Du chocolat à la Morphine*, Andrew Weil et Winifred Rosen, Les éditions du Lézard, Dagorno, 1994.

Un usager nous a rapporté son utilisation à Moscou et à Saint-Petersbourg dans des cercles fermés d'artistes, avant que cet usage détourné ne se développe plus largement du fait d'une disponibilité croissante du produit au début des années 1990⁹² :

« Par contre en Russie ils l'ont gardée pour ça donc pour un certain type d'anesthésie... parce que je sais que c'est euh... le truc principal c'est d'être euh... enfin y'a 2 effets physiques je crois, physiologiques, c'est 1 c'est dissocier le corps de l'esprit je sais pas comment ça s'appelle et l'autre c'est... c'est un anesthésique qui agit aussi sur les muscles du corps qui permet euh... tu vois j'imagine que ça doit être favorable pour les avortements... et sinon ben c'était on peut dire exclusivement les artistes en Russie qui utilisaient ça... donc dans un but psychédélique, y'a même un groupe de poètes à Moscou qui s'est créé, formé autour de la kétamine, de la vision auquel la kétamine ferait accéder pour justement présenter une vision du monde, des choses à travers la kétamine et créer une culture autour » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1).

Un autre usager interrogé l'expérimente en Inde pour la première fois en 1993. Le produit est là-bas librement vendu dans les petites officines pharmaceutiques⁹³.

En Europe, l'usage de kétamine, très restreint jusque-là, s'est répandu au cours des années 1990.

« Mais ça fait bien longtemps qu'ça tourne, j'vois les gens avec qui je vis, ils ont une quarantaine d'années, déjà à leur époque, à l'âge de 25 ans quoi. Ça fait 20 ans qu'ils en prennent. Enfin plus maintenant parce que c'est passé quoi » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Ouais, j'connais des gens en France qui en ont pris bien avant tout le monde, y'a presque dix ans, par l'intermédiaire d'un gars qui travaillait dans un zoo et qui s'en servait pour anesthésier les serpents, en France c'est surtout comme ça, et il essayait comme ça et ces mecs en prenaient assez souvent...

- Souvent ça veut dire quoi, tous les jours ?

- Non pas tous les jours, tous les 15 jours, tous les 3 mois » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1).

En France, la kétamine a pénétré le milieu festif techno. Malgré les réticences initiales - il n'y a pas plus de trois ans on s'offusquait encore de savoir qu'un « anesthésiant pour chevaux » avait circulé dans telle ou telle teuf - ce psychotrope a conquis suffisamment d'usagers⁹⁴ pour que sa consommation, plus ou moins cachée, soit, aujourd'hui, banalisée dans ce contexte.

En Angleterre, d'après Fanny (23 ans, CFITW10) il serait déjà passé de mode : « C'est dingue comme ça peut être une fashion tout ça, une mode. Tu sais qu'en teuf ils interdisent en ce moment ?

- Ils interdisent quoi ?

- La kétamine. Il y a des propagandes qui sortent. Tu peux plus vendre ta kétamine dans certaines teufs comme tu veux quoi, y'a des gens qui ne sont plus d'accord. Comme à Londres maintenant c'est plus pour faire de la thune par rapport aux pays étrangers comme la France que pour nous quoi. Avant on se prenait un litre par semaine, franchement quoi. Maintenant c'est fini. »

2 - USAGERS ET CONTEXTES RENCONTRÉS

27 personnes ayant au moins une expérience de la kétamine ont été interrogées dans le cadre de cette étude⁹⁵. Sur ces 27 personnes, 11 ont uniquement une à deux expériences à leur actif au moment de l'entretien, 14 sont des usagers occasionnels ayant plus de deux expériences de ce produit et 2 seulement sont des usagers consommant ou qui ont consommé de la kétamine régulièrement.

Tous les usagers interrogés consomment ou ont consommé la kétamine en sniff, deux seulement l'ont injectée, un l'a ingérée sous forme liquide.

La fête techno est souvent le contexte d'une première expérience, du fait de sa disponibilité (même relative) dans ce type d'événement, des pratiques courantes de partage, d'offre ou de troc de produits.

« J'étais parti avec un pote et puis au bout de 50 m y'a des Espagnols qui avaient envie de passer un coup de fil en Espagne et comme j'avais mon portable ils m'ont demandé euh voilà et comme ils avaient pas d'argent ils ont proposé de nous faire une ligne de kétamine, vas-y mon grand, fais ton coup de fil, coup de fil qui a du durer 3 secondes ½ puisque c'était juste un message à laisser, c'était un code et euh donc ils nous ont fait la ligne » (Casimir, 42 ans, AFITW2).

« Est-ce que tu peux me raconter dans quelles circonstances ?

- En fait j'suis très curieux de goûter aux nouveaux trucs et euh ben la kétamine en free party ça tourne donc on m'a proposé un rail et hop voilà » (Robin, 26 ans, AFITW10).

« J'avais essayé une fois la kéta, en teuf ça tournait... Ben dans les milieux de teuf, quand tu connais du monde, le jour où tu n'as pas ta drogue, ton truc pour toi, tu vas taper ce qu'ils ont les collègues et voilà. » (Richard, 30 ans, CFITW7)

« Alors c'était le teknival de XX cette année. C'était le mardi soir y avait plus personne, y avait que trois pelés et quatre tondus c'était nous et des Marseillais quoi. Et en fait je les voyais tirer des traits dans leur camion mais je suis pas allé évidemment pour les traits

92. En 1996 la kétamine était déjà d'après cet usager beaucoup moins disponible et son usage à nouveau plus restreint.
93. Cf. César, 32 ans, CFITW1.

94. Toutes les personnes interrogées sur leur usage de kétamine étaient déjà consommatrices de produits autres que l'alcool, le tabac ou le cannabis avant de découvrir celui-ci.

95. Les entretiens réalisés avec des personnes non consommatrices de kétamine ont pu servir de matière pour traiter des représentations de ce produit.

parce que moi je m'en bats un peu les roubignolles enfin bref. Donc en fait y tiraient des traits dans le camion et moi j'ai dit « oh c'est quoi ? » non y m'ont proposé un trait. Alors moi j'ai dit « ben c'est quoi ? » parce que j'aime bien être au courant et y m'ont dit « kétamine ». Et c'est vrai que je les voyais délirer quand même hein, c'est clair qu'y se marraient bien. Et donc ben j'ai pris un trait, un petit trait, 3 ou 4 cm on va dire [...] » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

« Mais bon c'est pareil ça c'est pas... tu vois t'es dans le milieu, t'es dans un milieu tu vois. Bon j'veux dire t'as rien à faire, si y a de la kéta t'en tapes t'en prends, tu fais des trocs » (Robert, 25 ans, RVITW1).

L'usage récréatif de kétamine, d'après ce que nous avons pu observer et entendre, est essentiellement motivé par la recherche d'expériences nouvelles. Cet usage est le plus souvent opportuniste et ludique, particulièrement en milieu festif techno où l'expérimentation de produits psychotropes est une composante de la fête. La kétamine est un puissant « modificateur du réel » qui perturbe la perception du monde d'une façon imprévisible (chaque expérience semble différente) et effectivement nouvelle par rapport aux produits plus connus. D'où son intérêt pour des usagers amateurs de sensations fortes, en quête de nouveaux jeux, de nouveaux défis, simplement curieux ou juste ouverts à ce qui se présente.

« Et on t'en proposait ou c'est toi qui disait « ce soir je vais prendre de la kéta »... ?

- Non, c'est toujours eux... moi j'en ai jamais eu. C'est pas le genre de truc qui m'intéresse. J'en ai jamais eu sur moi et on m'en a toujours proposé en fait.

- Et pourquoi tu en prenais à ce moment-là ?

- (Rire)... c'est quelque chose qui ne s'explique pas. Tu vas dans une fête, tu sais quand tu y vas et tu sais jamais quand tu en sortiras quoi. Bon, ben, on me proposait de temps en temps de la kéta... bon, des fois j'ai refusé, mais bon, c'était un peu pour trouver cet état et bon, tout le monde en prenait, tu as des amis qui passent, t'en fais une petite... » (Jean-Claude, 26 ans, CV ITW1).

« Dans une soirée y'a tout qui circule, c'est tout gratuit, et t'as le droit de dire oui, t'as le droit de dire non... Et puis même y'a ce truc aussi de « tu prends rien c'est pas normal ». T'es pas obligé mais comme tout l'monde est défoncé t'as tendance à te dire moi aussi j'veux essayer, j'veux pas être con quoi. Sur le coup tu dis « ça va, c'est pas vrai, j'suis pas comme ça », surtout quand tes parents ils te le disent, « tu fais comme les autres pour paraître bien » mais en fait ouais y'a un peu de ça je crois, et y'a aussi la curiosité » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Le contexte festif est apprécié pour la liberté qu'il offre, pour le laisser-aller qu'il permet, la prise de kétamine étant considérée comme difficile à maîtriser.

« Et après la kéta ?

- Après j'en ai repris occasionnellement, dans des teufs parce que chez des gens, je pense pas que... parce que t'es dans un état vraiment... donc quand tu es chez des gens, bon, par respect pour eux, en soirée, c'est pas quelque chose que je fais... en

teuf tout le monde se met dans cet état-là, donc à la limite, tu passes comme tout le monde quoi » (Julius, 29 ans, CVITW6).

La kétamine circule aussi dans des circuits privés. Les usagers réguliers l'utilisent en appartement, pour une soirée programmée ou non, dans la rue, et le produit est quelquefois même expérimenté pour une première fois en dehors de tout contexte festif⁹⁶.

Ce produit, de par sa nature, n'est pas toujours considéré comme festif. Le contexte privé est souvent choisi pour des usages expérimentaux. Certains usagers l'utilisent aussi de manière festive et en contexte privé, lorsqu'ils estiment que les lieux publics ou les lieux de fêtes sont des endroits trop peu sûrs pour consommer tranquillement ce produit.

« C'est un état qui est vraiment second, qui touche vraiment de l'anesthésie... bon, à grande dose, les gens tombent par terre en plein milieu du dancefloor, ça fait bizarre... c'est vraiment... c'est quelque chose, que moi j'estime ça a rien à faire en techno quoi, je veux dire la techno, c'est une fête, c'est l'énergie, c'est plus rencontrer les gens, discuter, c'est plus un échange, alors que la kétamine, justement, ça rencontre les gens sur eux-mêmes parce qu'ils ne savent pas où ils sont finalement, tu peux leur parler, ils ne savent même pas en quelle langue tu leur parles, ça a rien à faire dans la techno, rien... » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« J'pense pas que ça soit une drogue de teknival parce qu'en teknival t'es quand même amené à bouger, à circuler et là ça devient vraiment dur de marcher, j'ai descendu des escaliers j'avais un sac poubelle putain je luttais, je luttais et j'aime pas ça quoi, lutter pour lutter Enfin je vois vraiment pas l'intérêt quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« Est-ce que t'as arrêté de mélanger les produits suite à cette expérience-là ?

- Ah non justement mais j'trouve que tout seul la kéta c'est bien en appart euh où t'as vraiment pas à bouger parce que y'a vraiment pas la patate, on s'retrouve généralement on fait ça le week-end genre vendredi soir, on est d'jà bien crevés donc voilà quoi et euh qu'est-ce que tu disais ? » (Ulysse, 23 ans, AFITW7)

3 - ASPECTS, APPELLATIONS RELEVÉES, PRIX

« Bon mais moi après c'qui m'a toujours un peu fait flipper : j'ai jamais trop aimé le goût déjà que ça envoyait tu vois. Parce que c'est quand même un goût vachement chimique, frais d'un coup vachement chais pas

- Raymonde : Pouah.

- Robert : La came tu vois à côté ça a un bon goût tu vois. Là ça a un goût.

- Raymonde : Non ça a un goût, c'est hyper amer après, c'est dégueulasse. Ça pue c'est...

- Robert : Ouais franchement c'est pas terrible, la kéta.

96. Cf. CFITW5, AFITW1, AFITW4.

- Ça reste longtemps ?
- Raymonde : Ouais ça reste longtemps, ça fait frais dans le nez.
- Robert : Ça fait trop frais quoi tu vois.
- Raymonde : Ouais mais c'est pas comme un chewing-gum à la menthe quoi tu vois. C'est frais et ça pue en plus. Tu sens qu'y a un truc qui pue tu vois.
- Robert : Non c'est pas terrible hein. Tu vois tu le prends là et ça descend jusqu'ici tu vois.
- À la base du cou.
- Robert : Voilà ouais. Tu le sens descendre grave. Grave, vraiment quoi » (Robert, 25 ans, RVITW1).

La kétamine se présente sous la forme d'un liquide incolore ou d'une poudre blanche. Elle circule en poudre, puisque c'est sous cette forme qu'elle est le plus fréquemment consommée, mais les usagers la trouvent, liquide, dans des fioles pharmaceutiques de 2,5 ou 5 ml ou en plus grande quantité dans des bouteilles de récupération destinées au transport clandestin.

Pour être réduite en poudre, la kétamine liquide est chauffée sur une assiette au-dessus d'une casserole d'eau bouillante, dans une poêle à feu doux, ou encore dans une cuillère avec un briquet. Le produit, en poudre, ne conserve pas longtemps ses propriétés et doit être consommé rapidement. De nombreux usagers, de ce fait, ont pu assister à sa préparation avant de le consommer. Selon Émile (31 ans, CVITW10), la préparation est rendue visible dans les événements de type teknivals afin de donner aux usagers une assurance de la pureté du produit. Il n'est effectivement pas fait mention de produits de coupe excepté dans : la « *UBI* », poudre cristalline, serait « coupée avec de l'alcool » (Fanny, 23 ans, CFITW10). En revanche, la kétamine est quelquefois utilisée comme produit de coupe de comprimés d'ecstasy.

« Parce que c'est liquide au départ ?

- Oui, c'est la plupart du temps, à part quand les personnes en prenaient dans les free et en ramenaient chez eux, généralement ils la ramenaient déjà solide, mais la plupart du temps, dans les free, ça se présente sous liquide qu'ils préparent devant toi, généralement pour te montrer qu'ils ne te la charlent pas quoi.

[...]

- Et on te l'a proposé ?

- Ben au début, c'était euh... plus par découverte, parce que ça nous avait eu des xeu donc coupés à la kéta, et donc ça nous avait bien plu... euh, et dans une teuf, on nous en a proposé, donc on a fait 'ouï, bon, pourquoi pas » (Émile, 31 ans, CVITW10).

Les termes génériques de kétamine, ou kéta sont les plus fréquemment mentionnés. Dans AFITW1, un usager qui a expérimenté la kétamine à Moscou nous apprend qu'elle prend là-bas le nom de Nastia, diminutif d'Anasthasia, dans certains cercles d'artistes initiés.

Sur les différents types de kétamine en circulation sur le marché, comme sur la nature et la provenance de ce produit, les usagers interrogés sont assez vagues. Les informations circulant à ce sujet sont confuses et peu fiables. Certains mentionnent une « kétamine vétérinaire » et une « kétamine humaine ». Deux usagers décrivent même deux types d'effets différents : la kétamine humaine est considérée comme plus forte et plus « mentale » que la première⁹⁷ ; ces différences relevées ne sont pas vérifiables et tiennent vraisemblablement à des variations au niveau des dosages.

« Donc c'était bien cette fois-ci quoi, c'était gérable...

- Ben la véto justement euh déjà à la limite quand c'est un peu trop et qu'on reste assis on a un peu la gerbe, c'est peut-être moi qui me suis habitué aussi, mais elle est moins psychologique quoi moi j'lai trouve moins fracassante et puis vu aussi que j'sais à quoi m'attendre à mon avis euh y'a très rapidement une résistance qui s'développe » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

Le Kétalar®, spécialité réservée à l'usage hospitalier, est mentionné, certains ont effectivement accès au produit dans son conditionnement à usage médical (en fioles). Des usagers font aussi mention de différentes qualités de kétamine en fonction de sa provenance (Inde, Espagne essentiellement). Le type « *golden* », « *gold* » ou « *golden indienne* » est cité par plusieurs personnes. Fanny, 23 ans (CFITW10) fait mention de trois types de kétamine sur le marché anglais : la « *Golden* », la « *K50* » et la « *UBI* ». Enfin, « Kétamine » et « *Callypso* », seraient deux « marques » différentes de kétamine consommées en Russie⁹⁸.

Le prix du gramme de kétamine varie de 100 à 300 F pour un acheteur quelconque. Le litre est vendu 1 000 F et permet de faire 50 g. En petites fioles pharmaceutiques de 2,5 ou 5 ml, elle serait vendue 300 à 400 F selon Arielle, 30 ans (CVITW4- CVOBS5).

4 - MODES D'USAGE

L'usage de kétamine est le plus souvent occasionnel (c'est le cas de presque tous les usagers que nous avons interrogés) mais il peut devenir régulier voire compulsif.⁹⁹

97. AFITW7 et CFOBS4

98. AFITW1

99. Cf. témoignages dans AFITW1 RVITW1 ; CFITW10 ainsi que le rapport de l'équipe de la mission rave de Médecins du monde, p117 : « ... à partir de notre expérience (mission rave de MDM), nous constatons que la kétamine commence à être largement utilisée lors des teknivals. Or, dans ce contexte festif, on commence à observer des abus, une tolérance, et une dépendance psychologique, avec consommation compulsive, assez proche de l'addiction aux opiacés ».

« En Russie ils prenaient ça comme ça ?

- Non je connaissais un mec qui en prenait plusieurs fois par jour, pendant 3 ans.

- Et il était dégradé physiquement ou pas ?

- Ben à la fin ouais, il s'est fait un gros soleil et bon y'en avait d'autres qui en prenaient comme ça assez souvent mais je sais pas comment ça se passe maintenant, je pense que c'est plus dur à trouver aussi. » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1)

« Et si on l'injectait j'imagine que ça doit être vraiment dangereux quoi.

- Ça ne se fait pas trop autour de toi ?

- Non. J'en ai vu euh, à l'époque ouais quand les potes ils étaient vraiment à donf dedans quoi, ils ont essayé de se l'injecter dans l'cul pour voir l'effet, au moment où ils consommaient bien quoi. Et quand tu consommes beaucoup beaucoup, notamment quand tu dépasse la vingtaine de grammes par jour quoi, il faut vraiment avoir les moyens quoi

- Toi tu en es où ?

- Moi maintenant ça va.

- Tu as été jusqu'où ?

- Tu peux facilement aller jusqu'à 15, 20 g par jour. T'as, le corps s'accoutume facilement, très facilement. Les premiers temps que j'ai essayé ça, il y a deux ans, première ligne ça m'a foutu à l'ouest mais le lendemain je pouvais prendre deux lignes, le surlendemain trois lignes, le surlendemain quatre ligne d'affilée quoi. Ton corps il s'accoutume beaucoup quoi, très vite.

- Et sur deux ans ?

- En deux ans j'ai surtout une pote qui est toujours dedans depuis que je la connais quoi et... c'est impressionnant quoi. Elle par contre elle arrive maintenant à tenir des discussions, même au restaurant elle a sa keta, tout l'temps, matin, midi, le soir y'a pas de problème quoi » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Le sniff est le mode d'administration le plus courant. Un gramme de kétamine, selon les personnes, permettrait de faire « 3 rails à deux »¹⁰⁰ et jusqu'à « au moins 30 traits »¹⁰¹

Pour un usage « léger » que l'on peut qualifier de ludique, la kétamine est administrée en sniff par petites « pointes », « traits » plutôt légers (fins, 4-5 cm), et quelquefois associée à d'autre(s) produits(s).

Dans le cadre d'un usage plus exploratoire du produit et de ses effets dissociatifs, la kétamine peut être prise par gros traits (épais et jusqu'à une dizaine de centimètres) ou injectée, souvent comme produit unique.

L'injection intramusculaire concerne deux des usagers interrogés¹⁰². La kétamine peut aussi être bue¹⁰³.

Ce produit est presque toujours consommé à plusieurs, et souvent partagé. La kétamine est considérée comme un produit facilitant la communication et le contact avec autrui du fait de ses propriétés désinhibantes. Ce n'est pas un produit solitaire et les expériences sous kétamine se font le plus souvent à plusieurs. Au-delà de la parole, elles peuvent créer une relation privilégiée entre les participants.

« Et les effets, comment c'était concrètement ?

- Les rapports entre nous étaient plus silencieux, beaucoup moins de paroles, mais en même temps, ça voulait pas dire que chacun était tourné à l'intérieur de soi, on était tous ensemble, sans avoir besoin de parler, on était bien, c'était comme une bulle de bien-être, on se déplaçait dans la bulle » (Claire, 24 ans, CVITW7).

Du fait de la durée relativement brève de ses effets, la tendance est d'en reprendre plusieurs fois dans une même soirée lorsqu'il y en a encore.

La kétamine est souvent associée à d'autres psychotropes, à un stimulant pour obtenir un effet plus dynamique (ecstasy, speed ou cocaïne, voir speed et cocaïne¹⁰⁴), au LSD dans un objectif d'expérimentation et de jeu, ou encore à l'alcool, bien que cette dernière association soit déconseillée. La kétamine semble avoir un effet dominant sur les autres produits. Enfin, la kétamine est aussi utilisée pour adoucir les effets de produits comme le speed, la cocaïne, le LSD, en phase de « descente ».¹⁰⁵

5 - REPRÉSENTATIONS

« J'avais l'impression de tanguer mais en fait non non j'tenais bien sur mes pieds. Un petit sourire au coin des lèvres quand même, tout happy. Non mais c'est clair, d'abord content d'avoir osé. Et puis heureux aussi de voir que c'était autre chose.

- Quelque chose de nouveau...

- Ouais de vraiment nouveau » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

La kétamine est généralement considérée comme un produit difficile à gérer. La nouveauté, l'étrangeté et l'intensité de l'expérience le rendent attrayant aux yeux des usagers mais aussi dangereux et ils adoptent souvent une attitude prudente et réservée à son égard.

« Et la keta tu disais que c'était un produit que tu ne voulais pas essayer ?

- Interdit pour moi. Je déteste ça. Rien que de voir l'effet que ça donne sur les gens qui en prennent, je n'en prendrai pas. Et puis je sais les effets que ça provoque, c'est pas les effets qui me plaisent. C'est carrément une perte de conscience. T'es plutôt raide. J'ai vu des gens qui terminaient carrément la tête dans les caissons. Les gens ils sont dedans, ils sont comme des fous, ils sont hystériques, j'ai vu des gens qui dormaient carrément

100. RVITW1.

101. CFITW1.

102. CFITW1, AFITW1 – 1,6 ml sur une fiole de 10 ml par personne.

103. AFITW1 – ingestion d'1/2 bouteille de 10 ml, CFITW10 récit d'une ingestion accidentelle.

104. Les « Calvin Klein » mentionné dans (Julius, 29 ans, CVITW6).

105. Sur les pratiques de polyusage voir p.61.

dans des caissons, carrément inconscients. Des gens qui se frappent dessus, qui étaient amis et qui deviennent carrément les pires ennemis de la terre, à cause de la kétamine. C'est une perte de conscience » (Bill, 21 ans, CFITW8).

« Perte complètement de soi-même quoi, donc j' pense que sous kétamine tu peux faire n'importe quoi, tu peux aller très loin » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

Ce psychotrope de diffusion récente est encore peu connu et, bien que les personnes qui y ont goûté soient de plus en plus nombreuses, rares sont celles qui ont une réelle expérience du produit et de ses effets. Le peu d'information qui circule à son sujet - celles qui ont trait à la sensation de dissociation du corps et de l'esprit qu'il procure, à sa nature et à ses utilisations médicales - sont quelquefois dissuasives. L'utilisation de kétamine en médecine vétérinaire en particulier est souvent relatée; on force le trait sur cette information qui renforce sa réputation de produit aux effets « *puissants* ».

« Par contre la kétamine, j'ai eu... comme toute première fois, la kétamine ça fait peur parce que c'est un anesthésiant à la base quoi, donc voir l'effet sur les gens ça fait un peu peur au début, et il faut voir que c'est un truc, c'est quand même pas répandu, donc les gens au début, ils se méfient quoi » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« J'en avais déjà entendu parler, que ça faisait bien peur et je me disais évidemment j'en prendrais pas moi de ce truc-là (*rires*) donc j'en ai entendu parler mais je m'étais dit que c'était peut-être pas vraiment la peine vu ce qu'on en disait, que c'était un anesthésiant à bestiaux. » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

« C'est des trucs de défonce qui ne me plaisent pas nécessairement. Tu vois le côté kétamine qui te déconnecte complètement le corps et le corps et la tête, bon, l'anesthésiant vétérinaire, bon, la coke c'est pas mieux mais... » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« Mais ça me fait peur parce que je sais que c'est un anesthésiant pour animaux et que j'ai pas du tout envie de me foutre ça dans la gueule quoi. » (Odile, 20 ans, RVITW2)

« C'était pas l'animal c'était l'autre kétamine, j'crois qu'y a deux sortes qui tournent, enfin peut-être beaucoup plus mais y en a une qui est pour les animaux et une qui est plus pour les humains puisque tu la retrouves en hôpital, et là c'était plus celle là quoi. C'était pas celle pour les chevaux ou les éléphants quoi. Et j'me suis dit « bon voilà c'est des gens qui en prennent beaucoup donc y doivent savoir ce qu'y z'ont » » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« Et à ton avis, il y a de la bonne et de la mauvaise kétamine ?

- En fait, quand elle est faite devant toi, tu es sûr... mais bon, ils te disent kétamine, ça peut-être un autre anesthésiant pour les animaux... donc kétamine, c'est plus devenu un nom générique pour une sorte de drogues que... un label de qualité quoi... bon, quand on dit kétamine, je m'étais renseigné un petit peu pour voir ce que c'était, bon, c'est un anesthésiant pour les gros animaux, d'après ce qu'on m'a dit... à partir de là, bon, ça peut-être un anesthésiant. il y a différents anesthésiants donc... » (Émile, 31 ans, CVITW10).

La vision que la kétamine donne quelquefois de l'extérieur - corps déséquilibrés qui essaient de se mouvoir, tombant à la renverse, personnes vautreées, complè-

tement abandonnées, quelquefois, inconscientes - lui procure auprès de ceux qui n'en ont jamais consommé un statut proche de celui de l'héroïne, « *drogue de coma* », produit susceptible d'induire des états de laisser-aller, d'abandon de soi, peu attractifs.

« Il y a des produits, style la kétamine et l'héroïne, moi je crois que c'est ce qu'il y a de pire quoi. Enfin, ça te met. ça te rend vraiment légume. moi encore j'ai goûté mais je suis pas rentré dedans quoi. Mais j'en ai vu autour de moi, ça leur a fait du mal quoi. J'ai essayé de faire quelque chose pour les aider. Maintenant, je sais pas où ils sont quoi. Mais voilà quoi... » (Johnny, 30 ans, CVITW9).

« La kétamine je l'ai essayé parce que je veux avoir mon opinion et pas forcément celle des autres et voilà quoi, c'est un produit que je retoucherai pas parce que je vois maintenant en tekival y a carrément une antenne spéciale pour la kétamine : évacuation coma machin tout ça et j'trouve ça... Ça me plaît pas quoi. Donc j'ai pas envie de mettre les pieds là-dedans » (Francky, 27 ans, RVITW8).

La kétamine est comparée au LSD pour les modifications qu'elle provoque dans les perceptions sensorielles et à l'héroïne pour son effet « comateux », pour la perte de contrôle de soi¹⁰⁶, ou pour l'intériorité de l'expérience qu'elle induit. De façon similaire à l'héroïne, la kétamine peut être associée à la dépendance. Les « anciens », en particulier, amateurs de produits expérimentés, ont quelquefois des discours alarmistes à son sujet. Ils en apprécient les effets et reconnaissent là un « bon » produit susceptible donc de stimuler les consommations abusives¹⁰⁷.

« Bon donc coma, pareil quoi, franchement pour moi j'trouve ça nul quoi. Si tu prends que ça, j'trouve ça nul. C'est l'même délire que l'héroïne : tu tombes, t'es québlo » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

« J'dirais qu'c'est un produit, vu sous l'angle où j'en ai fait l'expérience, j'éviterais d'en faire de la publicité parce que sinon ça pourrait faire la même épidémie que l'héroïne, j'veux dire c'est à peu près aussi grisant et aussi fascinant » (Jean, 35 ans, AFITW5).

Le statut de produit de « *défonce* » de la kétamine semble prévaloir sur celui de produit d'expérimentation dans le milieu techno. Le mot « *défonce* » sous-tend à la fois l'idée d'un produit fort, que « l'on sent passer », ayant un effet psychoactif très prononcé, et peut-être aussi le fait d'être dominé par ce produit, sous son emprise. La kétamine est tantôt mal vue dans un contexte festif¹⁰⁸, tantôt considérée comme proche de l'esprit « hardcore » de la free partie, parce que c'est un produit très puissant, difficile à gérer, et en même temps assez bon marché.

106. Dans le même sens la kétamine est comparée au Rohypnol® dans (César, 32 ans, CFITW1)

107. CFITW1 ; CFITW4 ; AFITW5 ; CFOBS4.

108. AFITW8.

« Mais la kéta je mets ça dans une défonce quand même, que le trip je ne mets pas ça dans une défonce. Le trip c'est spécial, c'est quand même une recherche, je ne le prends pas comme une défonce.

- La kéta oui par contre ce n'est pas une recherche ?

- Non c'est une défonce. Parce que t'arrives pas à chercher là-dedans, t'es pas, t'es pas comment dire... Autant le trip tu peux être lucide, être en plein dedans mais être lucide, avoir toutes les sensations et tout, autant la kéta à chaque fois tu pars en couille.

- Tu ne maîtrises pas...

- Tu ne maîtrises pas. » (Harry, 30 ans, CFITW11).

« Et dans la techno c'est consommé par tout le monde ?

- Non c'est pas consommé par tout le monde, y'a les gens qu'adorent ça, y'a les gens qu'aiment pas et y'a les gens qui veulent pas en prendre, qui veulent pas que les gens en prennent, y'en a pas mal comme ça, une espèce de rébellion, y'a une espèce de mouvement kétamine-état d'esprit qui s'est un peu créé, un peu l'état comme ça complètement arraché, physiquement c'est marquant quand on les regarde qu'ils ont la mâchoire complètement décrochée, qu'ils sont blêmes, les bad trip sous kétamine sont quand même assez fréquents donc euh on voit où les gens ils s'embrouillent, on voit le mal-être et tout.

- Et toi tu dis que y'a un état d'esprit qui va avec ce produit-là ?

- Ouais alors euh j'sais pas trop comment le décrire, un peu la tendance hardcore à l'arrache quoi[...] C'est assez glauque comme délire moi j'trouve, la kétamine quand c'est... en étant tripé et quand le délire est assez violent et puis peut-être qu'on est fatigué ou pas dans de bonnes conditions et immédiatement c'est glauque quoi, c'est un produit qui justement qui va bien avec du hardcore parce que ouais ben moi j'ai toujours c't'impression sur du hardcore c'est un peu les gens un peu zombie ou les marionnettes comme des marionnettes tirées par des fils qui sont tordues dans tous les sens » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

Il semble exister un décalage important entre perception extérieure et ressenti intérieur des effets de la kétamine.

« Ils observent aussi un décalage entre les représentations négatives associées à la kétamine (ambiance glauque, repliement sur soi) et la réalité de leur épisode (ambiance bon enfant voire hilarité générale). C dit qu'elle n'a jamais autant rigolé sous kétamine » (RVOBS7)

« Et sur la kétamine t'en avais entendu parler avant ?

- Oh là j'ai mis longtemps avant d'essayer.

- Quelle idée t'en avais avant ?

- Euh... ben ça avait l'air vachement grave quoi ouais ouais quand même parce que j'avais l'état des gens ou les embrouilles qui se passaient quand ils sont sous kéta.

- Quoi par exemple ?

- Ouais y's'tapent dessus, y sont super glauques euh, on les voit les bad trip sous kéta

ça avait l'air assez dissuasif quoi c'était pas comme le LSD ou ça se passe, on peut gérer etc., là c'est... puis j'connais pas trop quoi, j'avais pas trop ça positif j'trouvais ça glauque, c'est pas trop c'que j'kiffe et puis euh, on m'a proposé une fois, c'était encore dans une teuf quoi et là j'en ai pris quoi, 2 ou 3 fois dans la soirée et là j'ai trouvé ça mortel quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

« Quand tu vois une tronche de kétaminé ça fait flipper quoi, Pourtant toi tu te sens bien et tout et toutes tes sensations tu fais l'envers sur ton visage, tu vas être heureux, tu vas avoir une grimace de sadique ou de triste, complètement triste, le monde est sur toi alors que toi dans ta tête t'es tout happy, totalement autre chose quoi. J'ai vu des lutins, fin mes amis ils se transformaient, je les voyais tous petits avec des habits de lutins, tous transformés quoi. C'est pas des hallus parce qu'ils bougent avec toi, ils marchent avec toi, les voitures tu vas les voir autrement, c'est pour ça, c'est pour ça qu'on en prend je crois » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

6 - EFFETS RESSENTIS ET RECHERCHÉS

La kétamine pourrait être caractérisée par l'étrangeté de ses effets. La bizarrerie et l'indicible de l'expérience sont toujours mis en avant par ses usagers. C'est un produit « différent », « unique », susceptible de transformer radicalement la perception du monde environnant. Les modifications induites dans le rapport au corps, à l'espace, au temps, peuvent être très profondes.

Ces effets sont tantôt recherchés pour leur intensité, tantôt rejetés par ceux qui veulent rester maître des situations et d'eux-mêmes.

« L'un des types vautrés sur un canapé annonce la couleur de la soirée en questionnant son collègue à l'autre bout le la pièce : « eh tu le paies ton rail de kéta ? », insistant, puis finalement mi-sourire, « ouais moi j'aime bien la kéta parce que ça te lobotomise » (CFOBS1).

« C'est pour les animaux, c'est pas fait à l'échelle humaine, l'effet est radical (*rire*). C'est ce que recherchent les gens, faut dire, les amis que j'avais qui en prenaient recherchaient cet état de ne plus savoir où tu es, d'être complètement disjoncté. C'est ce qui est recherché et moi je n'aime pas du tout quoi » (Jean Claude, 26 ans, CV ITW1).

Une palette d'effets

La kétamine provoque une palette d'effets, chaque expérience est imprévisible et nouvelle.

« Les quantités sont d plus en plus fortes mais t'es jamais habitué à la kéta, ça va toujours te faire un effet.

- Mais t'es obligé d'en prendre plus pour obtenir le même effet ?

- Ah ouais c'est clair. C'est jamais l même effet, t'as toujours quelque chose de diffé-

rent. On peut pas dire que ça va être ça quoi, c'est des millions de choses, c'est par rapport à ton esprit, par rapport au contact avec les gens, l'emplacement où t'es, la chaleur j'pense » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Son dosage est sensible. Les effets de la kétamine diffèrent fortement en fonction de la quantité absorbée, durent plus ou moins longtemps et sont plus ou moins intenses. Leur durée totale, d'après les témoignages, se situe entre 40 minutes et 4 heures ; elle demeure difficile à préciser car les usagers sont presque toujours incapables d'évaluer le temps qui s'est écoulé pendant l'expérience.

La « montée » est très rapide, la « redescende » généralement jugée comme peu marquée, sans effets secondaires remarquables si ce n'est de la fatigue.

La kétamine est consommée à faibles doses pour obtenir un effet « light », caractérisé par une ivresse singulière, euphorique et ludique. Elle est utilisée en plus grande quantité, comme produit unique, en sniff ou en injection, pour une expérience plus profonde. À fortes doses, l'effet est dit plus psychologique, plus « cérébral ».

« Donc j'me suis dit que c'était peut être le moment d'essayer quoi. J'ai essayé, j'ai pris finalement un trait et euh... et l'impression que j'ai eue c'est d'être bourré, d'être bourré sans être malade quoi. Mais j'étais pas bien parce que comme je connaissais cette sensation sous alcool, j'attendais presque le moment où j'allais être malade et vomir quoi. Donc j'étais pas bien et en fait t'as vraiment une disconnection entre ton cerveau et ton corps et c'est pas forcément marrant quoi. [...] Enfin je ne vois vraiment pas l'intérêt quoi. Si tu veux ça me fait exactement pareil sous alcool. C'est-à-dire que quand je regarde un truc et que je bouge la tête, tu sais t'as l'impression que le cerveau et les yeux tout reste là, tu tournes la tête, ça reste et ça arrive juste après. C'est-à-dire que quand tu regardes un nouveau truc t'as encore l'image de... de la chose précédente avant de pouvoir fixer concrètement sur le... sur la nouvelle chose » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« J'en prenais des lignes relativement petites pour justement pas avoir cet effet-là, pour à la limite, avoir l'effet un peu endormi... mais de là à faire un K hole et à tomber par terre, moi ça ne m'intéresse pas. C'est le genre de trucs, genre quand j'en prenais en teuf, c'était pas plus de 1 ligne par soirée. [...] Selon la longueur du trait, tu sais ou tu ne sais pas où tu en es » (Jean-Claude, 26 ans, CVITW1).

« Mais euh bon, là apparemment, par rapport à deux jours après, comme j'avais l'autre produit (*ecstasy associé, ndr*), c'était quand même assez léger. Donc, du coup, j'ai pu voir, ouais les prémisses quoi, c'était vraiment les prémisses par rapport à ce que, deux jours après, j'ai vu. Là c'était soft » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« Ça dépend tu peux prendre quelques lignes et arriver à marcher, arriver à bouger, à danser, pas de problème, et tu vas en prendre une de plus et tu vas partir » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« T'as des amorces du machin et à un moment une dose de plus qui te fait basculer dans un autre truc. Et t'es dedans quoi, à un moment tu sais que t'y es » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

La kétamine présente un seuil au-delà duquel les usagers suggèrent que l'expérience « bascule », passe à un autre stade, que plusieurs décrivent comme « l'entrée dans un autre monde », comme s'ils quittaient totalement, à ce moment-là, la réalité ordinaire.

Certains ne souhaitent pas atteindre ce stade et préféreront bénéficier des effets légers du produit. Il semble en revanche que ce seuil corresponde à un dosage idéal de la kétamine aux yeux des usagers « expérimentateurs ». Le dosage du « K hole » de la kétamine (dont la définition demeure assez floue) est recherché, en sniff mais surtout en injection.

« Bon j'avais écrit quand même des trucs sur la kétamine, sur toute la texture... ben tu sais la kétamine ce qu'on appelle le big hole, c'est ça c'est quand tu pars, mon big hole c'était au centre de la terre, c'est ce qu'on appelle la K hole, le trou de la kétamine » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1).

« Ça s'est fait comment le mélange ?

- Intramusculaire dans le dos, ben tu pompes, tu sais t'as des petites bouteilles avec des capsules en caoutchouc, t'enfonces l'aiguille à travers le caoutchouc et puis t'aspire

- Combien ?

- 1 ml 6 sur un truc de 10 ml

- Par personne ?

- Ouais

- Ils ont pas fait de différence selon le poids

- Non, eux ils en ont pris un peu plus mais il faut vraiment des années d'expérience pour varier d'un ml quoi... parce que... c'est vraiment la faille, ils ont découvert ça justement en en prenant, bon y'avait eu des expériences comme ça de gens qui... et je pense que des gens ont essayé à partir de ça et ils ont découvert le... vraiment c'est un interstice qu'y'a à 1, 6 ml pile poil 1/6°, et tu pars pas en... disons que ton corps est anesthésié et ton esprit reste là... je sais plus comment on appelle ça... - dissociation corps - esprit ça a un nom... j'aimais bien ce terme... » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1).

« Ouais moi j'dirais sensiblement par rapport au poids quoi moi j'fais 70 kg, 70 mg c'est très bien, 1 mg/kg... mais c'est quasiment, c'est le début de la dose anesthésique c'est pour ça que ça demande des conditions de sécurité et d'environnement totalement safe, faut... sinon ça peut être dangereux bien sûr... » (Jean, 35 ans, AFITW5).

Modifications du rapport au corps, à l'espace

La profondeur de l'expérience sous kétamine est relative au degré d'anesthésie du corps. L'impression d'avoir les mains insensibilisées est un des premiers symptômes de l'anesthésie (« tu perds le tactile »¹⁰⁹). Beaucoup témoignent aussi de

109. CFITW5.

troubles de la vision, dès la phase de montée du produit : les « flashes » dans les yeux¹¹⁰, l'impression de voir « tout le monde en paillette »¹¹¹, « des petites étoiles devant les yeux »¹¹², un effet « stroboscope »¹¹³, les mouvements qui se déroulent¹¹⁴, ou la vision d'un « brouillard », un peu comme avec l'alcool.

Les usagers ont tendance à rester assis ou allongés juste après la prise. Le corps est « lent et lourd »¹¹⁵. La kétamine procure la sensation de s'enfoncer dans le sol¹¹⁶. Les gestes « ralentissent »¹¹⁷ et deviennent incertains. Le produit donne souvent la sensation d'être « cotonneux »¹¹⁸, ou « caoutchouteux »¹¹⁹, il induit une impression de flottement.

« Souvent, j'touchais un truc, avant de vraiment prendre l'objet. Parce que peur de pas contrôler toute la force, et tous les gestes, et que le geste soit pas assez précis pour le saisir. Alors que bon, sous ecsta ou quoi, ça t'arrive de passer à côté et de le faire tomber mais... Là j'sentais vraiment que ça demandait un effort » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« T'as l'impression qu'y a une fine couche de sable sur le sol, c'est vachement bizarre et du coup tu t'sens caoutchouteux et moi, c'que j'aime, c'est qu't'as tout un côté animal qui ressort, qui peut être dans l'trip, surtout quand tu regardes tes mains ou... d'un coup elles te paraissent super bizarres avec les ongles et tout. Et là, c'est ça mais comme si tu sentais ton... tes os, ta structure quoi » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

L'anesthésie du corps induit des difficultés à se mouvoir, à se déplacer. À forte doses, on peut voir des gens tomber par terre sous l'effet du produit.

La kétamine provoque une perte du sens de la gravité¹²⁰ et des déséquilibres, elle donne parfois aux usagers l'impression de « faire partie de l'espace », et de voir les volumes déformés¹²¹,

« C'est plutôt ton environnement. Par exemple si t'es couché à terre, tu vois le ciel au-dessus de toi, d'un coup tu vas te retourner, tu vas contre la terre et en fait t'as l'impression que c'est la terre qui tourne autour de toi au lieu que se soit toi qui tourne. Tu vois ce que je veux dire ? En fait déjà ça renforce ton sens de l'apesanteur » (Robert, 25 ans, RVITW1).

« Ben ça a des effets euh, moi j'avais l'impression d'être un petit bonhomme dans une grande pièce alors que c'était dans un studio, les perspectives partaient comme ça enfin tout s'écrasait, tout était arrondi, j'étais à wonderland quoi, enfin j'avais vraiment l'impression que je pouvais rapetisser et grandir comme Alice au pays des merveilles (*rires*)... la taille de la porte c'était pas important quoi, c'était autre chose » (Tony, 26 ans, AFITW4).

La kétamine induit aussi une perte des notions de distance. On s'égare facilement, surtout dans les teknivals mal éclairés et même en ville, il est quelquefois difficile de retrouver son chemin.

Si ce produit rend quelquefois tout déplacement impossible¹²², dans d'autres occasions il semble stimuler le mouvement malgré ses propriétés anesthésiantes¹²³. Certains aiment danser sous kétamine¹²⁴. Ce produit permettrait « d'entrer en synergie avec le son »¹²⁵ qui aurait comme une « présence physique »¹²⁶.

« J'avais l'impression d'être un cheval qui faisait une course sans arrêt et... il fallait surtout pas que je m'arrête quoi. Et ça ça arrive aussi à un certain moment avec la kétamine, même pas en shoot, c'est que, des fois on se, on part sur un rythme, ou sur quelque chose, comme moi en shoot c'était sur la vitesse un petit peu, par exemple en danse, on entre vraiment dedans... Quand on est pris par exemple dans un rythme ou dans une ambiance, ou dans un contexte, dans quelque chose, on entre dedans à fond [...]

Moi la kétamine - là j'vais vanter la kétamine et j'm'excuse (*rires*) -, c'est que là on arrive à une transe incroyable, c'est qu'on arrive à entrer dans un espèce de... Si on est pas trop pété, qu'on a pris une bonne dose, on arrive à entrer dans... je ne sais pas si on peut dire une synergie. On entre dans la musique, le son est avec nous, on est son j'dirais, on est dans le son, on est et on se sent rentrer dans les sons qu'on aime, plus la musique est bonne, la musique qu'on aime, plus ça va être génial ; et là on entre, c'est une espèce de transe, et là c'est vraiment puissant. Moi j'aime la kétamine surtout pour ça » (César, 32 ans, CFITW1).

« Y'a un effet vraiment fort et un effet un petit peu résiduel quoi après. Parce que quand l'effet fort il s'arrête c'est net et l'effet résiduel c'est un peu sur le déplacement et par contre ça induit un peu une perte de tonus souvent et un espèce d'effet planant qui reste quoi, moi j'ai souvent l'effet un peu mécanique quoi dans les membres, ça donne l'impression quand on bouge quoi... et ça change vachement dans la manière de danser c'est un produit qu'est extrêmement agréable quoi parce qu'on a tendance à...

- Danser c'est agréable sous kéta ?

- Ah ouais j'adore ça mais dans une certaine proportion quoi, c'est là toute la subtilité du truc quoi c'est que la palette d'effets elle est pas infinie mais bon... » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

122. CVITW10.

123. CFOB54, RVITW6.

124. voir CFITW1, CFITW9, RVITW6.

125. CFITW1.

126. AFITW2.

110. RVITW6.

111. RVITW4.

112. RVOB57.

113. RVITW5.

114. CFITW3.

115. CFITW3.

116. CFITW5, AFITW1.

117. CFITW3.

118. CFITW4.

119. CFITW9.

120. Elle est comparée au protoxyde d'azote dans AFITW7, CFITW7.

121. AFITW4.

On peut supposer que l'effet stimulant mentionné se fait sentir à dosage très léger ou en descente de produit, plus fortement avec certaines qualités de kétamine qu'avec d'autres (mais très peu d'usagers interrogés font mention de différents effets en fonction des types de kétamine utilisés); il met en évidence en tous cas la diversité des effets induits par ce produit.

« Elle (*la UB1*) est... elle t'anesthésie. La K50 elle va te faire bouger, elle va te faire l'effet chamallow, l'effet où t'arrives plus à parler. La UB1 elle te casse le cerveau en deux et t'es, un peu zombie quoi. À le voir comme ça on dirait un alcool à la dernière phase, prêt à dormir, comme ça avec la bave. Elle met cher celle-là » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Plusieurs personnes témoignent de l'impression d'être « transportés » au-delà de leur corps¹²⁷. Des expériences de sortie du corps ont été mentionnées¹²⁸. Elles surviennent dans une sorte de semi-coma. Lorsque l'usager est proche de la dose anesthésiante. Le fait de ne plus sentir son corps du tout peut être effrayant, en particulier si ce stade de l'expérience n'a pas été atteint volontairement¹²⁹. Certains ont peur de ne pas « revenir », la sensation d'être en train de mourir. Pour ceux qui y ont été initiés, cette sensation fait partie de l'expérience.

« On dit que c'est la drogue quand tu te fais opérer tu te vois du dessus. Tu vois ce que je veux dire? C'est un peu ça quoi non ?

- Ouais t'es une entité en fait. Tu vois ce que je veux dire? T'es plus une identité mais t'es juste une entité quoi. C'est comme si t'avais que tes yeux. Enfin c'est un truc c'est vachement dur à décrire. enfin c'est un truc c'est comme si t'avais que tes yeux » (Robert, 25 ans, RVITW1).

« 45 minutes... l'impression qu'on a tous et eux disent tout le temps même après longtemps, c'est de mourir, mais bon au départ quand tu l'as ça fait bizarre quoi, t'es sûr que tu meures, t'es sûr que la mort ça peut pas être différent, c'est l'évidence même, t'es sûr que t'es dans ta mort, dans la mort.

- C'est une idée qui s'impose ou c'est un...

- Ouais ben c'est une idée c'est... je suis presque sûr que ça se passe comme ça... n'importe quelle mort, n'importe quelle sorte de mort que tu peux avoir...

- Quelles sensations t'as dans ton corps, est-ce que ça a un lien avec ton corps ou...

- Tu sens ton corps disparaître, t'as plus que ton cerveau qui fonctionne quelques secondes et en même temps tu sens qu'il disparaît... tu vois c'est exactement pareil... ben ouais toutes les expériences de mort, mais bon y faut vraiment le prendre comme ça dans ces conditions là tu le sens mais en sniff, ici je pense en en prenant moins, à usage festif j'pense c'est différent, t'as pas l'impression à mon avis que tu meures à chaque fois et y'aurait peut-être moins de personnes qui en prendraient quoi » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1, expérience en injection).

« C'est simplement que le corps est totalement (*insistant*) out puisqu'il est anesthésié et l'esprit quand on est bien dosé il est totalement lucide et l'esprit se déplace à la vitesse de la pensée c'est-à-dire ça va encore plus vite que les nerfs, je pense au soleil je suis sur le soleil euh je pense à la Chine je suis en Chine enfin c'est... ça va à la vitesse de la pensée donc c'est sans limites et on peut remonter, enfin moi j'ai fait cette expérience de me retrouver à remonter dans le temps ou à me déplacer, à voler, à être au-dessus avec une facilité déconcertante, à un moment j'avais l'impression que le hamac que j'avais attaché dehors était accroché entre les étoiles et que j'étais en train de me balancer juste sous la voûte céleste mais c'était une sensation que je vivais quoi (*insistant*), c'est ce type d'intensité » (Jean, 35 ans, AFITW5).

« Y'a eu une fois où j'avais pris une grosse poutrasse quoi, c'était de la kétà vétérinaire, une grosse poutrasse où j'suis resté collé à un siège pendant... 2 heures facilement enfin j'sais pas aucune notion de temps mais avec vraiment cette impression de partir, de plus sentir ton corps, de demander aux gens de te toucher parce que tu sens plus rien, t'as l'impression de t'accrocher à la table et de pas sentir la table, tu pars complètement, les yeux qui glissent quoi impossible de fixer son regard quelque part, et puis l'impression d'être dans un... ouais le monde des éther j'sais pas comment dire » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

« J'ai eu des expériences où j'ai vu mon corps se décoller de moi, à survoler toute une... C'était trop bizarre, j'me voyais danser donc j'étais pas allongée quoi et j'étais en dessus de tous les gens et je survolais la place. Je voyais mes amis je voyais tout ça quoi, et quand j'ai fini en fait et ben non, j'étais dans l'jardin, à une autre place complètement à 500 m de l'endroit où j'étais quand j'dansais et des gens qui s'inquiétaient qui m'foutaient des baffes et tout. Alors que, moi j'me souviens, je râlais « mais arrêtez vous êtes fadas ou quoi? J'danse là. » Et pourtant c'est vachement réaliste, tu l'vis vraiment quoi. Moi j'suis persuadée qu'j'étais là bas quoi. Parce que quand j'suis retourné à la teuf, les gens qu'j'ai vu ils étaient là quoi.

- Tu voyages à l'extérieur de ton corps, ça doit être perturbant comme expérience?

- Non non non.

- Ça te semble normal quand tu le vis?

- Ouais ça t'fait pas flipper. Une pote à moi, elle elle s'est vu mourir. Mais elle en avait bu quoi, sans faire exprès, c'est un truc qui ne faut vraiment pas faire. Elle en avait bu bien un verre et elle s'est au fur et à mesure détachée de tout son corps. Elle essayait de se rappeler le nom de sa mère, le nom de son père pour essayer de revenir à la réalité parce que sinon elle partait, elle serait morte je suis sûre quoi. C'est vraiment pas loin de, de mourir je crois. Parce que t'es vraiment dans un coma bien profond. Tu vois quelqu'un qui fait ça, t'as les yeux qui papillent, le mec il tremble, t'as des spasmes... Les premiers temps ça fait peur et puis après tu te dis oh, ça va lui passer et tout » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Des rails parce que là on avait décidé d'aller un petit peu plus loin quoi et, alors ça c'était absolument génial, on... au bout du 2e rail par exemple euh, on se faisait un rail assez conséquent et on plongeait pendant 2 heures.

- C'est-à-dire plonger?

127. Voir AFITW2, CFITW9, CFITW10, CVITW10.

128. AFITW2, CFITW10, CVITW6.

129. Voir CFITW1.

- Alors c'était... euh on était allongé, on se parlait pas, on était chacun dans un délire mais en même temps on était exactement dans le même, exactement dans le même, alors on était allongé et on entendait tous les sons (*sound*) et il suffisait euh qu'on dise « ah ce son là j'ai envie d'y être » on n'entendait plus les autres sons, on était non seulement dans ce son mais comme on connaissait le teknival par cœur, on était sur le dance floor... on était à peu près les seuls au sec sur le dance floor... du camion on était transporté...

- Tu te percevais sur le dance floor, tu voyais...

- Oui oui oui, je voyais le son euh voilà mais parce que je le connaissais tu vois.

- C'est comme si t'appelait l'image.

- Voilà et en même temps la musique, enfin moi, les sons, avaient une présence physique, un petit peu l'acide fait ça parfois hein euh... c'était en noir et blanc, c'était pas en couleur.

- Toutes vos visions étaient en noir et blanc ?

- Toutes les visions étaient en noir et blanc euh... et euh... enfin bon alors y'avait effectivement euh comment c'est un peu du délire visuel quoi... voilà, ça a duré toute la nuit » (Casimir, 42 ans, AFITW2).

Les « comas », pertes de conscience, sont assez fréquents avec la kétamine, ils sont quelquefois accompagnés de convulsions et surviennent vraisemblablement lorsque l'utilisateur a dépassé la dose anesthésique ou, selon certains témoignages, du fait du mélange contre indiqué avec l'alcool. Si ces états effraient les « non initiés », ceux qui utilisent ce produit régulièrement ne semblent plus s'en inquiéter.

« Et ça ne t'a pas fait flipper le coma ?

- Ben ça a surtout fait flipper les autres en fait [...] Isidor il m'a beaucoup aidé, d'ailleurs il en veut à Joséphine pour ce jour-là parce que moi j'étais en plus dans une salle où y'a du monde qui passait et lui il s'est dit tout de suite bon, le mettre dans un coin, où on le voit pas, où il peut se sentir bien, c'est pas à l'intérieur, à la lumière. Et il a cherché quelqu'un pour m'aider, me sortir dehors. Et Joséphine pour elle, c'était normal, j'crois qu'elle s'en ai tapé quelques uns de comas donc ça ne lui paraît pas surprenant tu vois, alors que là j'étais entouré de gens qui pensaient que j'étais entrain de mourir. » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Moi les premiers temps où j'ai vu ça j'me souviens c'tait dans une usine et j'connaissais pas du tout la kéta, j'en avais jamais entendu parler. Et puis Mirabelle elle était déjà bien à donf dedans, j'la vois, moi j'refusais d'en prendre quoi, j'la vois, elle s'en prend puis 5 minutes après j'discutais avec des copains dans la chambre et j'la vois arriver, vlan, d'un coup perpendiculaire elle tombe, sur le radiateur elle s'ouvre l'arcade. Personne qui bougeait dans la chambre et tout, comme si c'était normal. Elle faisait ce truc, t'as les yeux qui partent dans le vide, ton corps il est raide, et la personne elle parle, elle est consciente mais dans un autre monde, elle est dans son trip quoi. Et là elle bavait en plus, elle coulait du nez, elle faisait des bruits bizarres et moi j'étais là « mais les gars faut l'emmener à l'hôpital, c'est pas possible », elle se prenait pour un poisson quoi, j'ai vraiment flipper et ils m'ont expliqué « mais non mais c'est normal »... t'as la période où tu passes dans l'autre monde on dit » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Une autre perception du temps

Au-delà de la modification du rapport à l'espace et au corps, la kétamine induit une perte de la notion du temps. Les usagers éprouvent une difficulté flagrante à évaluer la durée de l'expérience, à mesurer le temps qui passe. Le temps perd sa cohérence normale, ne suit pas les mêmes règles que le temps ordinaire, il est « hors dimensionnel »¹³⁰, peut « s'écouler à l'envers »¹³¹. Le temps de la kétamine est le plus souvent perçu comme un temps présent, un temps intense.

« J'ai l'impression qu'ça dure pas longtemps mais comme tu t'arrêtes jamais à un rail à un moment tu sais plus quoi. C'est vrai qu'ça paraît vague mais quand t'es dedans, le temps il paraît super élastique, donc c'est complètement subjectif, tu peux avoir l'impression qu'y a une éternité qu't'es dedans et d'un coup tu r'gardes l'heure et non en fait t'hallucines, qu'il est pas si tard, et puis t'es r'descendu » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

« Ça dure longtemps ?

- Ça c'est bizarre. T'as l'impression de t'faire une soirée quoi et quand tu t'éveilles ça a duré une demi-heure quoi. T'as l'impression d'avoir vraiment... Tu commences à 8 heures, tu en prends une grosse ligne, tu pars vraiment, vraiment loin, tu reviens il est 8 heures et quart, 8 heures et demi quoi, et pourtant ton corps il est allé... tu es en sueur » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Mais les choses tu les enregistres vraiment après parce que ton esprit il va trop vite et genre j'avais l'impression euh... y'a des actions, comme si j'avais vécu dans le futur... ouais c'est ça aussi, tu vois j'ai vu dans le futur quoi. T'sais je me suis vue dans le futur quoi... ouais des trucs bizarres, comme je te dis, t'as pas la notion du temps, imagines que... le temps qui s'écoule et ben il peut s'écouler à l'envers, pour toi il peut s'écouler à l'envers, t'sais, tu vas vivre des actions et après tu vas vivre des autres... t'sais c'est vraiment bizarre » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« Mmm non, moi j'ai euh... t'as pas de notion du temps je crois que bon on pourrait essayer d'expliquer ça par le fait que t'as plus de corps et que c'est ton corps qui te soumet au temps et à l'espace et que je sais pas t'es dans le pur instant, dans le pur présent... » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1).

Expériences oniriques

Les effets de la kétamine sont « complètement physiques » pour certains¹³², d'autres mettent davantage en avant l'aspect mental, voire spirituel de l'expérience.

130. CVITW6.

131. CVITW5.

132. CFITW3.

L'anesthésie du corps procure la sensation de s'en être affranchi. Le nouveau temps qui s'installe donne à l'expérience de la kétamine son caractère très particulier. C'est l'impression d'être dans un état second, à la fois endormi et éveillé, dans un « sommeil bizarre »¹³³, comme dans « un état de rêve très particulier » puisque « tu te vois dans ce rêve »¹³⁴ :

« C'est bizarre... Ben la première fois, ça m'a fait un effet comme si tout se figeait en fait. Se figeait autour de soi et l'impression d'être endormi et à la fois réveillé. C'est extrêmement bizarre. C'est comme l'impression que tu rêves et que tu te vois dans le rêve, donc tu sais pas trop finalement où tu es quoi » (Jean-Claude, 26 ans, CVITW1).

« T'as pas l'impression de te voir au-dessus mais d'être un peu ailleurs, tu vois ? Et encore y'a l'esprit, l'esprit... tu le prends dans une autre considération qu'le corps, il devient beaucoup plus important. Le corps, tu t'lasses vite de ce gros truc qui sait pas quoi faire de ses mains qui gonflent, là l'esprit il part sur le temps, sur n'importe quoi, et c'est assez fascinant quoi, c'est vrai qu'c'est assez... À un moment j'avais l'impression de... que j'avais rêvé c'te scène » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

La kétamine induit une modification radicale du rapport à la réalité. La coordination de la pensée et de l'action en est perturbée. Les personnes sous l'effet de ce produit éprouvent souvent des difficultés à communiquer verbalement, parce qu'elles ne parviennent plus à prononcer les mots, du fait d'une grande confusion mentale.

« Et y'a aussi un truc, à un moment j'étais en bas et j'me suis dit dit ça m'f'rait du bien d'me suspendre à la mezzanine. Et quand j'le pensais ben j'étais déjà suspendu, tu vois ? Et ça ça m'paraît un peu inquiétant en fait. Parce que t'as p't'être pas l'impression qu't'es en train de faire déjà le truc. C'est un peu d'la confusion quand même » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Et la parole aussi pareil, t'inventes des vocabulaires, t'inventes un nouveau langage » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Déjà y'a une contraction sur la langue qu'est pas facile à gérer et des fois j'ai c't'effet là c'est que quand j'parle, j'parle dans ma langue a priori mais y'a des sons qu'j'entends pas, les consonnes j'suis persuadé de pas les avoir prononcées alors c'est euh pfff tu t'répètes et puis même au niveau des idées euh la suite des idées euh des fois tu pars d'un truc et puis d'un coup oh la la tu sais plus trop pourquoi, tu t'demandes mais j'suis en train d'parler à qui euh, à mon avis ça ça s'approche un peu de l'ébriété quoi l'impression p't'être de confusion etc. » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

Le fonctionnement du cerveau ne répond plus aux mêmes logiques. D'où la perception d'une incohérence ou quelquefois un sentiment de lucidité. Certains témoignages rapportent le vécu d'expériences psychédéliques et ésotériques, expériences qui ont en commun le ressenti d'une perception intime de l'ordre des choses.

Ce type d'utilisation est actuellement marginal en France. D'après le témoignage AFITW1, à Moscou, en 1996, « Nastia » était utilisée dans des cercles d'artistes dans une perspective de création artistique.

« Si t'es un peu gourmand tu vas un peu plus loin... tu peux vraiment euh... comment dire ? avoir des effets paranormaux un truc du genre quoi. Bon tu changes de monde, ce n'est plus le même monde, tu n'es plus du tout sur la planète terre » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Y'a un changement radical de tout ce qui est euh... de toute ta perception, de toute ta sensibilité, c'est vraiment différent... y'a quelque chose qui se passe au niveau de la lumière aussi... puis de la nuit, c'est pas le même noir, tout est différent... et c'est marrant tu... moi en même temps j'ai une grande satisfaction d'être dans une étrangeté qui quand tu y es te paraît pas si étrange que ça, elle te paraît familière... bon c'est aussi une interprétation de dire ça, mais c'est presque un retour à quelque chose que tu connais déjà dans lequel t'existes mais c'est interpréter que de dire ça... mais je l'ai ressenti comme ça... avec un grand plaisir de f'fuit de s'y abandonner... » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1).

« Ça s'est accéléré... des... ascenseurs après ascenseurs je suis descendu au centre de la terre (*rites*)... j'ai rencontré plein d'alliés, formes, couleurs, sons, matières totalement inconnus, tu peux en avoir des vagues sensations comme ça mais tu peux pas le décrire parce que t'as pas les mots... c'est marrant moi je me suis forgé un concept euh à partir de la kétamine, c'est la texture tu vois c'est comme si... effectivement on dit souvent que les psychotropes, psychédéliques te font accéder à une autre dimension, enfin bon des choses qui sont présentes dans Castaneda et que tu n'es pas habitué à ressentir parce que t'es formaté différemment et là t'as l'impression que ça t'ouvre à tout ça et que t'es dans la texture vraiment, donc la matière, la mouvance du monde, tu vois une globalité comme ça... et que en règle générale on est dans le texte, disons que la texture ce serait tout ce qui existe du monde que le texte ne recouvre pas, et là effectivement tu peux pas comme t'es plus dans le texte t'as plus les mots qui composent le texte donc tu ramènes rien » (Bernard Henry, 34 ans, AFITW1).

7 - GESTION DE LA KÉTAMINE ET RISQUES ASSOCIÉS

La kétamine peut être difficile à gérer, spécialement quand elle est consommée à fortes doses ou injectée. Comme pour d'autres substances hallucinogènes, les usagers témoignent souvent de la peur qu'ils éprouvent devant cet inconnu au début de l'expérience. Il s'agit d'accepter la nouvelle configuration reconstruite sous l'effet du produit¹³⁵ et de ne pas résister. Beaucoup soulignent l'importance d'être dans des conditions sécurisantes pour l'expérimenter, dans un lieu rassurant, avec des personnes de confiance.

133. AFITW3.

134. CVITW1.

135. CF0BS2 et CF0BS3.

« De suite j'ai senti que c'était plus violent, que tout ce que j'avais pris avant, tu vois ? 'fin j'me suis dit oulà ! Et c'est vrai que, quand même, tu sens que c'est autre chose. Alors bon y'a un petit peu de peur [...] 'Fin c'est vrai que ça doit dépendre de ton personnage. J'imagine bien si tu te bloques, par contre si tu te bloques, 'fin y'a moyen qu'tu t'fasses peur parce que tu commences à te dire non c'est pas vrai et tout qu'est-ce qui se passe ? qu'est ce qu'il s'passe ? tu vois ? y'a moyen qu'tu paranoïaques bien quoi, ouais. C'est pour ça qu'il faut bien voir qu't'as décollé. Parce que c'est vrai qu't'est obligé de te dire, y a des instants où j'étais obligé d'me dire « rigole Lucien !, quoi qu'il arrive ! » Tu sais y'a la p'tite voix qui fait « non mais vas-y, rigoles quoi, amuses-toi, te fais pas peur ! ». (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« Ça s'approche du trip en même temps, tu vas t'amuser à ouvrir les tiroirs dans ta tronche et à un moment tu vas te demander « Est-ce que je vais pouvoir les remettre à leur place ? » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Et physiquement, tu le ressentais comment ?

- Physiquement, aucune impression, c'est surtout mental, surtout dans la tête, et là j'ai... en fait je me suis pris une frayeur comme pour les trips quoi... c'est-à-dire de me dire, putain faut pas que ça dure, parce que j'aime quand même garder un petit peu le contrôle... sentir, avoir une sensation de maîtrise, même si tu te lâches, d'avoir le contrôle, et là j'avais franchement pas le contrôle, comme si j'avais pris trop de trips, donc là j'ai eu une angoisse, dans le sens où tu te dis 'faut que ça s'arrête, c'est pas bon » (Émile, 31 ans, CVITW10).

« Ouais bon moi en flippant, ce qui m'a calmé c'est que j'ai convoqué immédiatement l'image de mon ami Andreï, je l'ai vu comme ça et ça m'a inspiré, remémoré très brièvement tout le contexte qui m'amenait là et puis il m'a dit « tu verras c'est flippant mais n'aies pas peur, fais moi confiance », donc j'ai pensé à ça et ffuit j'me suis lâché et c'est parti » (Bernard-Henry, 34 ans, AFITW1).

« Est-ce que tu en reprendrais volontiers ?

- Non non, volontiers euh, j'crois quand même que maintenant j'suis avisé et que non, j'en reprendrais pas volontiers non. 'fin j'en reprendrais volontiers oui mais je ne referais pas n'importe quoi avec. Je sais qu'à chaque fois que je fais des expériences comme ça, c'est avec des gens en qui j'ai assez confiance et qui gèrent bien quand même, l'air de rien » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

Des risques psychologiques liés à la consommation de kétamine sont mis en avant par les usagers. Ce produit est susceptible de provoquer des « bad trip », expériences pénibles qui peuvent être très perturbantes, en particulier chez ceux qui ne sont pas préparés à ces effets ou qui en absorbent involontairement une trop forte dose. Son association avec des produits de type stimulant permettrait de mieux le gérer.

En revanche, les personnes interrogées font rarement état de risques physiques directement associés à cet usage. Les pertes de conscience sont fréquentes mais elles ne sont pas mentionnées comme des conséquences graves de la prise de kétamine.

Peu d'effets secondaires sur le corps nous ont été rapportés. Le témoignage suivant en fait état, suite à une consommation jugée « abusive » :

« Par contre ton corps passé un moment il le rejette quoi. On a un copain qu'a failli perdre son rein à cause de ça, parce que ça t'atteint les reins, le tube digestif et les reins, tu sniffes t'as des trucs qui vont dans la gorge, ben obligatoirement ça passe quoi, ouais j'te dis le foie, et surtout les reins, c'est très mauvais. Là d'ailleurs il est à l'hôpital, ils savent pas encore s'ils vont lui faire une greffe de rein, il a 20 ans. Donc au fur et à mesure tu peux plus, ton corps peut plus. Ça se sent quoi, tu peux plus faire les mêmes efforts physiques, bon c'est pour ça qu'c'est pas bien mais l'effet, c'est vraiment un truc à voir quoi » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Indirectement cette fois, l'anesthésie fait courir le risque de se blesser sans s'en rendre compte et la perte du contrôle de soi occasionnée par la kétamine induit des comportements jugés dangereux et accroît sérieusement les risques d'accidents. A ce sujet, les récits ne font pas défaut (personne qui saute d'un toit, une autre qui entre dans un lac et se noie...).

L'usage régulier de kétamine est aussi perçu comme dangereux parce que le produit serait doté d'une forte tolérance. D'où un besoin d'augmenter les doses¹³⁶.

« Et les quantités évoluent ?

- Ouais c'est bizarre, au début tu vas te prendre une toute petite ligne, la moitié du doigt, et au fur et à mesure tu vas t'prendre des poutres qui font ça, un crayon, avec l'épaisseur [...]

- Tu as été jusqu'où ?

- Tu peux facilement aller jusqu'à 15, 20 g par jour. T'as le corps qui s'accoutume facilement, très facilement. Les premiers temps que j'ai essayé ça, il y a deux ans, première ligne ça m'a foutu à l'ouest mais le lendemain je pouvais prendre deux lignes, le surlendemain trois lignes, le surlendemain quatre ligne d'affilée quoi. Ton corps il s'accoutume beaucoup quoi, très vite » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

La kétamine, d'après les personnes interrogées, est susceptible de créer une dépendance psychique. Sa présence à long terme, crée une tentation incontrôlable. Une nouvelle relation au produit s'installe alors, qui n'est plus ni ludique, ni expérimentale mais davantage compulsive.

« Et toi c'est un truc que t'as envie d'arrêter, t'as senti ça dangereux... ?

- Ouais. C'est vrai qu'y a une dépendance quelque part. Bon pas physique parce que bon, t'as pas mal le lendemain, t'as pas de retombées, tu te sens pas mal mais... niveau mental dès qu'il y a quelque chose qui tourne t'es là et tu sais que si tu vas en prendre tu vas t'amuser, tu vas délirer, ça va être cool quoi. A côté de ça, rien que le fait de le sentir ça te donne mal au cœur et tu sais que c'est pas bon pour toi quoi. Y'a une attirance, comme un petit diable.

[...]

136. CVITW1, RVITW1, AFITW4, AFITW7, CFITW10.

« D'ailleurs par rapport à la kéta c'est vachement marrant parce que quand on était en plein dedans on pouvait rien faire sans ça quoi, on pouvait pas aller à une soirée – d'ailleurs on y pensait même pas – sans avoir minimum 3,4 g sur nous quoi. Et maintenant c'est toujours la même chose à part que les 3,4 g ils restent dans la poche et quand tu les sors tu vois qu'y a une sorte de solidarité entre nous, j'sais pas tu vois qu'y a un malaise quoi. On va plus prendre ça pour rigoler quoi, c'est comme avec l'héro, ben tu prends ça parce que t'as tellement eu l'habitude d'en prendre que... Tu prends ça comme ça quoi, mais c'est plus du tout les mêmes effets rigolos ou... non ça a un côté très triste quoi » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Conclusion

L'usage de kétamine est occasionnel pour la plupart des personnes que nous avons interrogées. Quelques-unes rapportent des épisodes de consommation très régulière. Il semble, d'après les témoignages, que ce produit soit susceptible d'induire une accoutumance et une dépendance psychique à ses effets.

Bien que le contexte festif soit peu adapté à l'expérimentation d'un produit anesthésiant par nature, la kétamine est consommée dans ce contexte par beaucoup d'usagers, du fait de sa disponibilité (même relative) dans ce type d'événement, et des pratiques courantes de partage, d'offre ou de troc de produits. Les usagers amateurs d'expériences psychédéliques, qui souhaitent en explorer plus profondément les effets, privilégient des contextes intimes plus souvent privés.

La kétamine est un psychotrope de diffusion récente dont les effets sont encore peu connus. Ils pourraient être caractérisés par leur variété, leur étrangeté et leur intensité.

Prisée à faibles doses, souvent associée, la kétamine provoque une ivresse singulière, euphorique et ludique, appréciée en contexte festif.

Prisée par gros traits ou en injection, comme produit unique, les usagers ressentent plus intensément les effets de dissociation du corps et de l'esprit de la kétamine et vivent une expérience plus intérieure.

La kétamine donne à l'usager l'impression que son corps lui échappe et qu'il voyage avec son esprit. Elle transforme radicalement la perception du monde environnant, le rapport à l'espace et le rapport au temps, pour susciter des états proches du rêve.

Ses effets sont considérés comme difficile à gérer. Ils sont tantôt recherchés pour leur nouveauté ou leur intensité, tantôt rejetés par ceux qui veulent rester maître des situations et d'eux-mêmes. La perte du contrôle de soi occasionnée par le produit induit des comportements jugés dangereux.

L'HÉROÏNE

L'héroïne est un « vieux » produit, doté d'un lourd passif renvoyant à son fort potentiel addictif. Son image demeure depuis longtemps très négative, aussi bien dans l'opinion publique que dans différentes sphères culturelles d'usagers.

26 entretiens et 3 observations de terrain contiennent des éléments liés à la consommation d'héroïne.

5 entretiens concernent d'anciens usagers injecteurs, plutôt interrogés sur leur pratique actuelle.

21 témoignages portent, de manière plus approfondie, sur les nouveaux usages de l'héroïne. Parmi cette population : 7 des personnes rencontrées ont goûté une fois ce produit, par curiosité ou au hasard des circonstances. 14 personnes ont pris de l'héroïne à plusieurs reprises ou en consomment encore actuellement.

1 - CARACTÉRISTIQUES

Historique

Formule chimique : C₂₁H₂₃NO₅, diacétylmorphine.

1843 : Introduction de l'aiguille hypodermique.

En 1850, les composants actifs la codéine et la morphine ont été isolés de la fleur de pavot.

1874 : découverte de l'héroïne par le chercheur allemand DRESER. Ce produit obtenu par acétylation du chlorure de morphine est utilisé pour guérir les morphinomanes ; cette substance est tellement extraordinaire qu'on l'appellera « Héroïne ».

1888 : production commerciale du nouveau médicament contre la douleur. Selon le chercheur Dreser, l'héroïne était une substance dépourvue de propriété d'accoutumance, d'une manipulation très aisée et, par-dessus tout, la seule capable de guérir rapidement les morphinomanes. La réputation de ce produit fut immédiate et son action sur les voies respiratoires était telle que l'on a cru très vite avoir définitivement vaincu la tuberculose. De plus, on l'a utilisé pour soigner

de nombreuses affections dyspnéisantes, telles que l'asthme, et pour traiter les insomnies. Tandis que l'héroïne recevait l'acceptation répandue de la profession médicale, les médecins ignoraient toujours son potentiel addictif.

On a ensuite limité son usage thérapeutique car il était évident qu'elle avait un haut taux de dépendance. En France, de nombreux médecins en soulignèrent les dangers. Malgré tout, dans l'ignorance, des médecins continuaient à prescrire ce produit.

1925 : les États-Unis interdisent la fabrication, le trafic et la consommation d'héroïne.

1931 : plusieurs pays suivent cet exemple avec la signature de la convention sur les stupéfiants. C'est alors qu'apparaissent les grandes filières internationales de trafic, le trafic de la matière première de base, fabrication illicite dans des officines clandestines et exportation ou revente au niveau national ou local du produit fini.

En 1968, aux États-Unis, on estimait à 68 000 le nombre d'héroïnomanes.

En 1971, 3 ans plus tard aux États-Unis, on pensait que le nombre était passé à 300 000 héroïnomanes.

Début des années 1970 : le travail acharné de nombreux policiers français ou étrangers, et une collaboration très étroite avec la Drug Enforcement Administration (DEA) permettaient de démanteler ces fameux réseaux. L'héroïne la plus pure du monde, « la marseillaise », disparaissait alors du marché clandestin.

Dès la fin de l'année 1974, le premier « passeur » chinois était interpellé à l'aéroport de Paris, porteur de quelques kilogrammes d'une autre qualité d'héroïne, l'héroïne n° 3 ou « brown sugar ». La filière asiatique était née. Elle n'a cessé de croître depuis des années, malgré des coups de filets remarquables réalisés tant en France qu'en Asie, qu'aux Pays-Bas et en Allemagne. Cette filière chinoise est arrivée à ce moment-là presque seule sur le marché laissé libre par la « French Connection » disparue.

<http://www.ping.be/chaosium> et <http://www.isdd.co.uk>

Présentation/aspect

L'héroïne se présente communément sous la forme d'une poudre très fine, blanche ou brune, plus rarement en caillou. La qualité du produit est perçue comme très variable et difficile à contrôler.

« Au niveau des qualités, y'a plusieurs qualités ?

- Bien sûr. Nous ce qu'on touchait généralement c'est du brown, donc c'est de la merde en fait, la merde de l'héroïne : qu'est vraiment pas cher mais qui pète. C'est la merde de l'héroïne mais qui pète. La vraie héroïne, la vraie bonne héroïne c'est l'héroïne blanche. Celle que tu trouves rarement ici, ou tu peux si tu la trouves c'est sur Lyon ou sur Paris quoi mais à des prix euh... à 800 F le gramme ou des trucs comme ça. Moi j'ai goûté

la white horse c'est une héroïne blanche qui venait de Thaïlande et qu'est vraiment... vraiment forte quoi. Tu prends un rail comme ça (2 cm, nldr) c'est bon quoi, tu t'envoles [...].

- Tu contrôles comment la qualité de l'héro ?

Pour l'héro, tu la goûtes, tu la goûtes ou tu tapes une petite ligne hein pour voir ce que c'est. Ou sinon, si le mec y veut pas, ben à la limite tu peux la tester dans l'aluminium » (Odile, 20 ans, RVITW2).

Il existe principalement 2 sortes d'héroïne dont les prix apparaissent très variables selon les régions :

- la « blanche », censée être de première qualité et très forte, est vendue entre 600 et 800 F le gramme au détail,
- la « brune », ou « brown », de qualité inférieure, semble plus disponible. Elle est vendue un peu moins chère que la « blanche » (entre 200 et 600 F le gramme).

À la différence de la cocaïne, produit pour lequel la « barrière de l'argent » est fréquemment évoquée comme un frein à la consommation, le prix élevé de l'héroïne intervient plus rarement dans le choix de modérer ou d'interrompre son usage.

Appellations relevées

Héro, came, meca, rabla, poudre, dreu (abréviation du verlan de poudre), stuff.

2 - PRATIQUES

Contextes d'usage

D'après les entretiens, l'héroïne se consomme communément seul mais aussi en groupe. Les premières prises ont souvent lieu dans un cadre festif. Ce contexte est rapidement dépassé par les usagers réguliers qui l'utilisent dans des circonstances variées. Les effets de l'héroïne peuvent, dans un premier temps, se prêter à toutes sortes de contextes (seul, sortie avec des amis, fêtes, soirées privées, activités quotidiennes...).

À la différence de la cocaïne et d'autres produits de synthèse, l'héroïne se partage plus difficilement. Elle reste un produit stigmatisé, dont la consommation demeure cachée.

« Moi j'ai l'impression que y'a des gens qui partagent et d'autres qui partagent pas quoi c'est un rapport euh... y'a pas un type de drogues quoi, tu partages quand t'es avec des potes quoi... quoique l'héro c'est... c'est pas que c'est difficile de le partager mais c'est surtout inciter quelqu'un à prendre une grosse merde quoi, donc moi j'ai

jamais engrainé quelqu'un à prendre de l'héro avec moi, j'me suis toujours laissé gentiment engrainer... et la dernière fois j'ai trop aimé, c'était un tout petit trait tout blanc mais vraiment bien quoi, ça m'a pas speedé longtemps hein on s'est vite retrouvés allongés chacun dans le camion à tchatcher, à se raconter notre life, un peu soif quand même et dès que je bougeais pour boire j'ouvrais la porte du camion pour gerber (*rives*).

[...]

Donc du coup j'me suis retrouvé avec lui parce que ben finalement il voulait taper l'héro et avoir quelqu'un euh enfin pas tout seul quoi, le besoin d'alibi, de bonne conscience quoi comme si il savait que c'était mal quoi mais en même temps le fait d'être avec quelqu'un, justement ça donne un cadre, tu te défonces pas tout seul quoi... mais en même temps lui il est tombé dedans quoi maintenant il se shoote, il a perdu son taf l'année dernière parce qu'il s'est fait griller dans les chiottes une seringue au bras... alors qu'il faisait son taf mais bon » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

Ainsi, parmi les personnes ayant ou ayant eu un usage régulier, la plupart utilisent fréquemment l'héroïne en appartement, en contexte privé et relativement fermé. La consommation est souvent tenue secrète, n'est partagée qu'avec d'autres usagers d'héroïne.

« Ouais c'est en appartement, tu sors pas spécialement quand tu prends de l'héro, t'es soit avec des potes, qui prennent de ça de toute façon, parce que les autres, ils ne veulent pas venir et puis ils ne sont pas spécialement les bienvenus je pense. 'Fin déjà eux je pense qu'ils n'ont pas envie de venir, parce que ça les dégoûte un peu ou... Et nous ça nous gêne peut-être aussi d'avoir une personne qui n'en prend pas. 'fin, ça dépend, ça dépend de la façon dont la personne réagit c'est surtout ça je pense. J crois que les gens qui n'en prennent pas ils n'ont pas spécialement envie de voir des gens qui en prennent » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

L'héroïne est également consommée au travail¹³⁷ :

« Tant que tu en as ça va quoi. 'fin j'me souviens quand je montais le film XXXX je touchais quand même, mais c'était le dernier film que j'ai fait avant de... 'fin je commençais tu vois j'ai tourné c'était l'été où j'ai commencé à prendre de l'héro et j'avais prévu de le faire donc ça c'est assez bien passé mais quand je le montais j'étais complètement fracassé parce bon que je travaillais jusqu'à deux heures du matin et à deux heures j'arrêtais pour faire le montage de mon film et là je me faisais des gros traits et ça me permettait de tenir jusqu'à 8 heures du mat mais tranquille quoi, sans avoir besoin de dormir ou quoi que ce soit.

[...]

C'est que des gens qui travaillent beaucoup. 'fin tu vois mon pote David il travaille beaucoup, 'fin il travaille beaucoup... Il travaille du soir au matin quand même. Il travaille quand même pas mal, et il se fait pas mal de tunes aussi quoi. Et... ouais j'pense qu'il pourrait pas aller travailler sans héro. 'fin David ça fait deux ans qu'il est pas allé travailler sans avoir de l'héro ou de la méthadone maintenant quoi » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

Modes d'administration et dosages

L'héroïne peut être fumée (dans une cigarette ou un joint, sur une feuille de papier d'aluminium : « *chasser le dragon* », « *fumer la tâche* »¹³⁸), sniffée ou injectée. La pratique du sniff est la plus répandue parmi les personnes que nous avons interviewées. Les 5 usagers ayant pratiqué l'injection sont d'anciens usagers¹³⁹, ou, plus jeunes, ils ont expérimenté l'injection « par curiosité » à une ou deux reprises¹⁴⁰.

« J'ai voulu essayer parce que moi j'suis quelqu'un qui voulait tout essayer quoi, alors j'ai essayé. Basta.

- Alors l'effet ?

- Ben moi j'ai pas, j'ai pas besoin de ça quoi. Déjà c'est le contexte... le contexte de s'infiltrer une aiguille dans la peau ; ça, ça... jamais moi, j'me suis jamais piquée moi, j'ai jamais pu me piquer moi, tu vois j'suis trop douillette en plus. J'me suis toujours fait piquer, les seules fois où je me suis fait piquer, je me suis fait piquer par les autres. Déjà ce contexte-là ça me plaisait pas quoi. Pis l'effet, t'as un gros effet de détente, t'as l'impression de... t'enfoncer dans le sol, moi c'est ce que je me rappelle quoi et puis trou noir parce que après j'me rappelle plus rien. J'ai eu l'impression que j'allais claquer, que j'allais faire une OD, j'me suis vue partir loin pis j'ai gerbé à mort... voilà quoi la super soirée (*rive*), pis c'est un peu le trou noir quoi. Mais ce que je me rappelle c'est que j'me suis sentie partir, j'ai cru vraiment que j'allais claquer d'une OD quoi. Et y a quelqu'un qui m'a réveillée, qui m'a secouée et en me secouant en fait j'ai gerbé à fond quoi, toute la nuit j'ai gerbé et voilà quoi. Pas très bonne expérience en fait du shoot. Mais sinon dans l'état quand même, dans du coton quoi, bien » (Odile, 20 ans, RVITW2).

Le fait de sniffer le produit (mode d'administration déjà usité par les usagers avec d'autres substances) donne l'impression d'une gestion plus facile, au moins pendant l'épisode de consommation.

« La différence avec la coke. Ben déjà, la coke c'est une drogue de communication alors que l'héroïne c'est plus une drogue personnelle. T'as pas spécialement envie de communiquer, enfin surtout après un shoot, moi j'ai pas spécialement envie de communiquer tu vois, c'est plutôt un délire perso quoi. En sniff c'est un p'tit peu différent, en sniff tu gères mieux donc chais pas moi l'héro ça me donnait quand même la tchatche. Mais en elle-même c'est pas une drogue de communication. Quand tu commences à trop taper, tu commences à piquer du blaze, tu t'endors quoi. Tu vois le genre quoi. Donc c'est pas une drogue de communication. C'est plutôt une drogue de chais pas, de détente » (Odile, 20 ans, RVITW2).

138. Cette dernière technique est rarement pratiquée par les personnes que nous avons rencontré. Elle semblerait par contre constituer un mode de prise apprécié des usagers dits « intégrés », qui travaillent, parce qu'elle représente un compromis entre le sniff (qui ne provoque pas de « flash ») et l'injection (pratique stigmatisée et qui laisse des traces sur le corps). (Entretien informel avec AFITW1).

139. CFITW3, CVITW6, CFITW11.

140. RVITW2, CVITW5.

137. AFITW10, CFITW11, AFITW6, AFITW8 (mais la grille d'entretien n'explorait pas ce type d'usage).

Au niveau des fréquences de prise lors d'un épisode de consommation, les discours recueillis montrent que les prises d'héroïne sont plus espacées que lorsqu'il s'agit de cocaïne ou de speed par exemple. L'effet d'un trait d'héroïne dure plusieurs heures.

L'injection représente pour beaucoup un cap à ne pas franchir, à cause du geste et de l'image négative et dramatique qu'il véhicule, à cause aussi de l'intensité des effets provoqués :

« J'aurais pas peur de l'OD [...] ou de la piquouze en elle-même ça j'm'en fous quoi. La peur c'est que ce soit trop bon et que j'ai envie de reproduire le truc et que je reparte dans un délire comme ça » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

« C'est vrai que j'ai jamais eu d'expériences extrêmes avec l'héroïne mais j'aime bien ça. Mais j'me piquerais jamais par contre. Ça fait un an qu'j'ai pas touché à l'héroïne » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Et donc au Pays-Bas on a eu l'occasion de... de toucher à l'héroïne, en sniff j'ai pas fait l'expérience du shoot ça va, disons que j'avais pas mal d'exemples autour de moi qui me font renoncer ouais » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

3 - EFFETS RECHERCHÉS ET RESENTIS

Les effets de l'héroïne sont particulièrement difficiles à décrire ; on peut la qualifier de « drogue à étapes », les effets se métamorphosant à chaque phase de la consommation, et ceci de manière quasiment identique pour tous les usagers rencontrés. On distingue 3 phases principales :

- les premières prises ;
- la consommation idyllique (quelques semaines d'usage régulier) ;
- l'apparition des symptômes de manque, d'une véritable dépendance.

Les premières prises

Les premières prises d'héroïne provoquent souvent des vomissements et un état nauséux pas toujours agréable, qui contribuent parfois à renforcer l'image « glauque » du produit et dissuadent une partie des usagers de réitérer l'expérience. Ces usagers attribuent souvent ces réactions à un rejet du corps et sont alors peu enclins à se laisser aller aux effets relaxants et/ou planants du produit.

La phase de consommation idyllique

Au commencement d'une consommation régulière (quelques semaines), excepté si les doses sont trop importantes ou si elle est injectée, l'héroïne permet, facilite parfois la communication, du fait du bien-être et du sentiment de détente qu'elle

procure ; l'usager ne « pique pas du nez » et ressent plutôt une certaine facilité pour se concentrer et pratiquer différentes activités. Séduit par ces effets relaxants et peu repérables par des personnes extérieures, l'usager peut alors s'installer dans une consommation « de confort », qu'il pense pouvoir maîtriser.

L'effet de l'héroïne en sniff, à des doses modérées, permet d'en faire usage quasiment en toutes circonstances : elle altère peu les performances intellectuelles (et peut même les stimuler), elle apaise et soulage des douleurs physiques et des malaises psychologiques. L'héroïne place l'individu dans un état de bien-être général ; prise en association, elle calme les descentes trop dures de produits stimulants ou hallucinogènes.

« Ben c'est un soulagement, à vrai dire c'est, c'est vraiment physique quoi, tu te fais un trait c'est... Alors déjà t'as une bouffée de chaleur mais très très agréable, comme dans du coton et puis c'est aussi un soulagement psychologique quoi. C'est-à-dire je sais pas t'as un effet de manque continu, même aujourd'hui là j'ai toujours un manque, 'fin ce n'est même pas par rapport à ça mais un manque dans la vie je pense et ça ça te le comble... 'fin c'est pas que ça te le comble mais ça te le fait zapper ou je sais pas.

[...]

T'es hyper à l'aise en fin de compte avec tout le monde, tu vas arriver chez des gens que tu... T'es à l'aise, t'es hyper décontracté, t'as aucun complexe, t'es... voilà quoi puis t'as aucune douleur, tu n'as aucune douleur physique, et t'es vraiment... ouais c'est surtout ça en fin de compte c'est physique, tu marches dans la rue, tu t'es fait un trait, tu vas marcher dans la rue t'es super bien, tu vas pouvoir tchatcher avec des mecs sans problèmes dans la rue et... Puis t'as pas de soucis j'veux dire tu peux en avoir avant de te faire le trait tu peux avoir des petits soucis, deux trois petits soucis mais tu vas te faire le trait tu vas te dire « mais c'est pas grave tout ça, on est tellement bien » et même si tu sais qu'ils sont vachement forts ces soucis tu vas les zapper quoi. Mais vraiment quoi. L'effet c'est ça un peu » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

À ce stade, l'héroïne est facilement consommée en groupe mais s'utilise de plus en plus fréquemment de manière solitaire (même en contexte festif où l'usager ne partage plus le produit et est amené à s'isoler pour consommer). Les fêtes peuvent alors devenir des « supports » ou des prétextes de consommation.

■ La descente

L'humeur, induite par la descente d'héroïne après un épisode de consommation de quelques jours, se manifeste par une angoisse sourde et tenace qui dure, selon les dires, un nombre de jours équivalent au nombre de jours passés sous l'influence du produit. Aucune autre drogue ne semble véritablement pouvoir calmer cette angoisse. Les usagers ont toutefois fréquemment recours à des médicaments pour atténuer ces sensations.

« La redescence d'héro c'est hard quoi, c'est pour ça à mon avis qu'les gens ils retombent dedans quoi.

- Et toi t'en es où d'l'héro? C'est de temps en temps?
 - Moi... de temps en temps, quand y'en a ouais. Quand j'étais à Londres, c'était pas tous les jours mais pratiquement quoi. Et avant de venir ici je me suis dit je vais me calmer, je ne vais rien prendre pendant une semaine, j'avais envie d'être bien.

- Et c'était facile?

Non. Pendant quatre ou cinq jours, en plus je savais pas, comme c'était les premiers temps que j'en prenais vraiment beaucoup... En fait t'assimile le nombre de jours que tu prends de l'héro, ben t'assimile exactement le même nombre de jours de mauvaises humeurs, des mal de dos et tout. Les gens à mon avis pourquoi est-ce qu'ils retournent dedans c'est pour ne plus ressentir ce mal, ce mal-être. Tu t'y perds quoi. [...] Disons qu'c'est dangereux. C'est pas un jeu » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Les usagers très occasionnels ne ressentent pas véritablement de descente.

Apparition des premiers symptômes de manque et dépendance

C'est au bout de quelques semaines que les aspects les plus négatifs du produit font leur apparition. Les premiers symptômes du manque (sorte de rhume accompagné d'une fièvre plus ou moins forte) sont souvent mal identifiés par l'usager, qui, même en toute connaissance de cause, se trouve en quelque sorte « surpris » d'en arriver à ce stade aussi rapidement.

Lorsque l'héroïne prend une place centrale dans la vie de l'usager, elle agit sur son comportement et/ou sa personnalité, altérant les relations humaines et sociales qu'il entretient avec son entourage. Cette évolution est fréquemment appelée le « *vice* ».

« Mais j'me connais je sais très bien que je ne tomberai pas dedans, je le sais. Tu vois tellement de gens, les effets que ça fait aux gens, ça rend con, ça rend méchant » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Une fois installé dans la dépendance, l'usager se trouve sous l'emprise du produit, dont la prise ne lui apporte plus qu'un plaisir « en négatif », celui de ne pas être en manque. Les premières sensations de détente, de « vie facile », de bien-être physique et moral s'évaporent, pour laisser place à « l'angoisse du manque », à l'impossibilité de se projeter dans un avenir « sans LE produit », à l'incapacité de s'imaginer pouvoir « en sortir ».

■ Le manque

Les symptômes du manque augmentent avec l'intensité et la durée des périodes de consommation. Ils interviennent environ 48 heures après la dernière prise. À l'apparition de ces symptômes (mal-être général, douleurs physiques plus ou moins violentes, angoisse forte et sensation de « vide »), l'attitude la plus courante consiste à chercher de l'héroïne ou, faute de mieux ou parce que l'usager a décidé

d'interrompre sa consommation, à avoir recours à des médicaments (substituts, somnifères, opiacés et dérivés).

« Alors là c'est pire que tout quoi : l'impression que tu vas crever. Alors moi je sais pas comment c'est pour les gens qui shootent tous les jours quoi mais alors moi je sais rien qu'au sniff quoi, comme j'ai caver alors... j'pense qu'au shoot ça doit être difficilement... difficile à supporter j'pense tu vois, si t'as pas d'autres produits pour palier ton manque, de l'opium ou des trucs comme ça quoi, du rach'ou des... Subutex® » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Ça vient le surlendemain. 'fin j'sais pas par exemple tu te fais un dernier trait un lundi soir, le mardi tu vas être bien, c'est toujours un peu dans ton sang et le mercredi tu vas commencer à être mal. Bon déjà c'est peut-être le fait d'y penser, le fait de penser que tu n'en as pas tu vois mais j'crois que déjà tu te lèves, t'as quand même un peu de mal à bouger, t'as un peu mal au dos, t'as un petit peu transpiré toute la nuit, et ouais c'est ça l'effet de manque ça devient physique et peut-être aussi d'ailleurs psychologique où tu retrouves tous tes petits soucis qui reviennent à la charge, ça n'a pas avancé en fin de compte le fait de te faire un trait, tu les as oubliés pendant un jour et demi mais... T'as tes soucis qui reviennent à la charge et puis t'as un mal physique surtout bon, t'as des insomnies, t'arrives pas à dormir pendant deux nuits de suite, le mercredi soir, jeudi soir, t'as vraiment du mal enfin ça dépend si tu prends 1 ou 2 g j'pense que ça ne te posera pas de problèmes, c'est quand t'en as pris régulièrement, il faut quand même avoir un passé par rapport à ça, c'est-à-dire que si tu en as pris régulièrement et que tu arrêtes, tu ne dors pas pendant deux, trois nuits... » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

La pratique du sniff, la baisse de qualité attribuée à l'héroïne ces dernières années, ou encore la découverte récente de ce produit par les personnes interrogées, expliquent peut-être le fait que les descriptions des symptômes du manque et les récits de sevrage semblent moins violents que ceux relatés par les populations d'anciens injecteurs. La dépendance psychologique paraît cependant plus difficile à dépasser.

« Ça s'est passé comment?

- Franchement ça s'est passé très bien quoi.

- Physiquement?

- Physiquement c'était nickel, bon j'ai juste eu un problème dans les bras, j'avais les membres des bras qui me tiraient, des douleurs quoi et sinon dans le dos tout ça non, c'est très bien allé... mais bon, niveau mental et tout bon, j'ai craqué 2-3 jours mais sinon c'est pas, j'ai la pêche.

- Mais tu sais que ça peut prendre longtemps.

- Ouais c'est clair mais j'en suis conscient ben tu vois la première semaine que j'étais ici en fait j'ai eu la pêche tout le temps et bon euh j'étais content d'arrêter et puis bon au début de cette semaine j'ai commencé à gamberger, j'ai beaucoup moins la pêche et puis j'pense pas mal au produit quoi » (Patrick, 21 ans, AFITW6).

Une dépendance physique peut mettre longtemps à s'installer. Afin de réduire les risques d'addiction, certains usagers¹⁴¹ consomment quotidiennement pendant quelques dizaines de jours puis interrompent leur usage¹⁴². Quelques mois d'abstinence leur paraissent nécessaires pour reprendre l'usage sans danger, pour que le corps « se nettoie ». Mais, d'une manière générale, même si l'usager laisse s'écouler de longs intervalles de temps entre deux épisodes, les sensations de manque physique s'intensifient à chaque sevrage.

4 - RAPPORT AU PRODUIT ET STRATÉGIES DE GESTION

Usagers d'autres produits ayant expérimentés une fois l'héroïne

Sept des personnes rencontrées (dont 2 femmes) ont goûté l'héroïne en sniff mais ne souhaitent pas répéter cette expérience. Cette première rencontre avec l'héroïne est dans la plupart des cas motivée par la curiosité que l'usager peut satisfaire lors d'une occasion ou de circonstances favorables (traits offerts, achat lors d'un voyage à l'étranger...).

L'image de ce produit reste très négative pour ces usagers¹⁴³, même s'ils en ont apprécié les effets.

« Enfin les opiacés j'avais quand même goûté la rachacha et l'opium avant ça - j'avais oublié de le dire -, donc ça ça va je l'ai bien vécu, l'héroïne très mal. C'est-à-dire que je suis quelqu'un de très réceptive aux opiacés et disons que c'est pas du tout pour moi. Je l'ai sentie de suite. Ou alors c'est trop pour moi. Pendant à peu près une semaine, une semaine et demi on avait touché, chais pas, style 10 g d'héro pour que dalle quoi là bas, de la brown, et donc pendant une semaine/une semaine et demi on s'est mis la tête et tous les jours. Donc après les lendemains j'étais patraque, j'étais très très mal.

[...]

L'effet en lui-même bon c'est agréable mais les premières fois franchement vu que j'étais très réceptive j'ai passé mon temps à vomir c'était l'horreur quoi [...] enfin on a fini ce qui nous restait et après euh... Enfin j'y ai jamais retouché en fait depuis, enfin l'héro en elle-même » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

« Ouais en trait. Et en fait... ben après on a bougé donc jusque là ça allait bien. On a bougé en boîte pendant une heure ou deux heures ça allait bien, j'piquais du nez mais ça allait bien. Donc y a eu le mélange de l'alcool quand même hein – tiens j'ai pas parlé

de l'alcool d'ailleurs. Et dès qu'on est arrivé dans cet appart c'est là où j'ai commencé à vomir et euh... bon c'était une période où je buvais aussi hein. Enfin l'été on boit pas mal ici, j'trouve dans la région quand même, enfin comme beaucoup de jeunes. Donc du coup j'ai bu beaucoup pendant l'été donc je me suis dit que mon foie il avait pris cher aussi quoi. Donc le mélange alcool/héro c'était pas le top donc ça m'a dégoûté. J'ai jamais réessayé et j'pense qu'a priori je réessaierai pas.

[...]

- Pourquoi tu l'avais pris ?

- Pourquoi j'ai pris un rail d'héro ? Pour essayer, pour essayer parce que je me suis dit qu'en fait j'avais envie d'essayer peut-être pas toutes les drogues qui existent mais un peu. Mais en me disant « tu vas essayer, tu vas voir ce que ça fait ». Je savais que ça me plairait pas, enfin j'en étais pratiquement sûre mais j'me suis dit « ben tu vas essayer histoire de voir ce que ça fait quoi ». Et l'occasion ben c'était un pote, il avait de l'héro, y m'a dit « tu veux un trait ? », j'ai dit « ben tiens pourquoi pas » et voilà » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

« Ben un copain qu'est dedans depuis longtemps, qui a plus ou moins de problèmes avec mais j'me suis dit bon j'vais en prendre une fois bon ça mange pas d'pain.

- Il shoote ?

- Non il sniffe, il est vraiment dedans il a un problème à gérer ça.

- Il travaille ?

- Ouais c'est pas du tout un marginal donc c'est aussi pour ça que...

- Que tu t'es senti de le faire avec lui.

- Ouais voilà parce que pour moi l'héroïne c'est quand même la drogue où j'ai toujours une image très très négative parce que en fait enfin c'que les gens en disent c'est trop dur à gérer pour en faire une drogue récréative quoi, trop dur à gérer... donc j'en ai pris.

[...]

Ça s'est fait d'une manière fortuite quoi c'est-à-dire c'était pas planifié, c'était mon pote qui en cherchait à ce moment-là, j'étais avec lui, il en a acheté et il a tapé un trait sur le lieu et puis moi j'ai tapé aussi et puis comme c'était le soir j'avais autre chose à faire et voilà quoi » (Robin, 26 ans, AFITW10).

Usagers occasionnels ou réguliers

Sur la totalité des entretiens, 14 personnes ont pris de l'héroïne à plusieurs reprises et/ou en consomment encore actuellement.

■ Usage occasionnel et géré

Sept sujets « flirtent » avec l'héroïne, depuis plusieurs mois ou années et lors de périodes de consommation plus ou moins prolongées. Ils semblent en mesure d'établir une distance par rapport au produit, de gérer une consommation irrégulière et souvent occasionnelle, voire opportuniste. Le fait d'avoir fréquenté des héroïnomanes est souvent évoqué comme un frein à la consommation.

141. Témoignages informels.

142. Volontairement ou encouragés par une faible disponibilité.

143. Habituellement amateurs de drogues « récréatives » ou « à montée » (amphétamines et dérivés, hallucinogènes).

« La première fois on nous en a donné un petit peu et la 2e fois on en a acheté et là j'ai tourné toute seule dessus j'te dis 4 fois quoi à peu près, en temps rapproché donc là c'était vraiment euh ben une histoire personnelle que je vivais seule et donc ce produit-là je l'ai retrouvé en partant au Vietnam y'a 3 ans à peu près, sous forme de poudre de très très bonne qualité, fumée et sniffée et là j'en ai pris pendant 15 jours euh c'est le corps qui m'a arrêté puisqu'à un moment donné j'me suis sentie vraiment limite en manque quoi, j'commençais à sentir les symptômes et là vraiment c'est le truc ça me remet dans la réalité tout de suite.

[...]

Une dépendance psychologique euh j'sais pas, en tout cas une dépendance psychologique pas qui se manifesterait par une sensation de manque euh mais plutôt en effet si y'a une bonne occasion ça me fait tellement plaisir que j'laisse pas ça c'est comme si on me propose une fois de temps en temps un bon resto ben j'vais dire oui avec autant de plaisir mais tu vois pas un truc vicieux, plutôt un truc de culture des plaisirs et euh que l'ivresse et l'état de conscience modifié fait partie d'un plaisir entier et certain, voilà, plutôt dans ce sens-là » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

« Par contre j'ai toujours sniffé et j'ai toujours coupé au moment où je sens que ça peut pas marcher.

- C'est-à-dire ? ça vient vite ?

- Ouais mais, de toute façon, tu sais, c'est d'la tune qui part aussi donc à un moment c'est un bon indicateur aussi, tu t'retrouves un peu dans la merde tu te dis bon ben c'est bon là. Donc après je suis de mauvaise humeur quelques jours et puis voilà. [...] C'est vrai que j'ai jamais eu d'expériences extrêmes avec l'héroïne mais j'aime bien ça. Mais j'me piquerai jamais par contre. Ça fait un an qu'j'ai pas touché à l'héroïne » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Ben moi l'héro les premières fois c'était en Suisse avec un gars qui faisait l'aller-retour pour acheter un peu d'héro et moi j'allais à un festival et j'avais pas trop de tunes donc il m'a filé un petit paquet que je pouvais revendre 200 balles et finalement vendre de l'héro comme c'est pas mon truc j'ai commencé par la fumer un peu et le dernier soir j'me suis fait un trait de la mort qui m'a déphasé des gens avec qui j'étais, [...] et puis j'ai continué à faire la fête pas de problème et puis après quand on s'est arrêté un peu en descente de fête et puis là j'étais ailleurs, t'as l'impression d'être bien et en même temps tu gâches la soirée parce que t'es pas vraiment là quoi, tu fais un coup de pute quelque part à te mettre dans ton monde quoi... et j'ai bien gerbé le lendemain.

[...]

Ben j'savais c'que ça faisait quand tu traînes avec des gens qui sont dans l'héro et qu'à chaque fois tu crois qu'ils s'en sortent et qu'ils s'en sortent jamais quoi... qu'on même plus plaisir à tirer sur un joint, à faire la fête, ça te refroidi grave t'as pas envie d'être dans ce vice-là, tu sais que c'est un truc qu'est physique et t'es plus ou moins au courant de ce qui se passe au niveau du cerveau et faut faire attention quoi... [...]

J'en ai pas pris suffisamment pour avoir de problèmes avec quoi... je sais qu'à chaque fois que j'en ai pris cette impression pendant une semaine d'avoir besoin de clopes sur clopes euh, ça te donne la niaque quoi » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

Les effets de l'héroïne ne sont pas non plus unanimement appréciés, certains usagers préfèrent nettement les stimulants. Ils s'en tiennent alors à un usage très occasionnel et consomment le plus souvent l'héroïne en association avec d'autres produits.

« Pfff j'ai déjà essayé mais j'trouve pas ça transcendant quoi, enfin disons que j'l'ai fait mais après avoir pris beaucoup de coke pendant longtemps donc euh j'étais déjà peut-être un peu blasé du truc quoi » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

« Entre-temps j'avais goûté l'héro t'sais j'connaisais des gens qu'étaient tox et franchement j'ai jamais compris c'délire tu vois. Donc ouais j'ai goûté... 4,5 fois, 1e fois j'ai gerbé, 2e fois j'ai gerbé, 3e fois j'étais québlo tu vois j'étais allongé sur une pelouse j'pouvais plus bouger quoi.

[...]

- Tu restes ouvert à tous les produits ?

- Non, à part l'héro. Parce que ça m'a franchement, franchement pas intéressé quoi. J'aime pas les délires glauques quoi. Si c'est faire la teuf ou... tu vois s'éclater... si y'a pas moyen bon ben ça sert à rien quoi » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

« Ça te détend, t'es bien et même en shoot, bon ben moi j'ai pris quoi... deux fois de l'héro après la C et c'était vraiment différent tu vois donc j'ai pas aimé quoi » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

■ Usage non maîtrisé

Pour certains individus, l'usage d'héroïne s'est révélé problématique et a, pendant une période, occupé une place centrale dans leur vie.

Dans 3 cas, les usagers dépendants ont rencontré l'héroïne après une phase de consommation intensive de cocaïne¹⁴⁴. Le passage d'une dépendance à la cocaïne à une dépendance à l'héroïne peut s'expliquer par le fait que les effets relaxants de l'héroïne permettent de « redescendre » d'un usage abusif de cocaïne, de supporter un état de manque et de nervosité intense.

« Donc moi après j'ai commencé à taper de l'héro pour me faire redescendre, pour arrêter mon teurk (*manque*) de coke » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Coke, héro. C'que j'ai pris l'plus dans ma vie c'est ça quoi en fait. Mais comme, tu vois, après la coke ça coûtait trop cher, j'me suis mis à l'héro. Comme beaucoup de gens d'ailleurs, 'fin à l'époque en Espagne c'était vachement ça. On tournait tous à la CC mais en même temps après on s'est tous mis à l'héro. Le cheminement... » (Jeanette, 33 ans, CFITW3).

144. Dans un cas (CVITW7), c'est le cheminement inverse, la cocaïne a été consommée après une phase de dépendance à l'héroïne.

Les produits de synthèse¹⁴⁵ et les ambiances festives interviennent parfois comme des substituts suite à une période de dépendance aux opiacés (AFOBS2).

« Si, si si, l'héroïne par exemple j'ai arrêté, avant je ne prenais que de l'héroïne par exemple, mais, depuis que j'ai arrêté l'héroïne, il me faut toujours quelque chose, c'est vraiment quelque chose qui a engendré une dépendance.

- Toujours ?

- Toujours. Pas beaucoup mais c'est une espèce de... je pourrais très bien m'en passer très vite... Par contre je suis fâché sur le Subutex® parce que le Temgésic® était bien plus... bien mieux... et le Subutex® je trouve que c'est vraiment accrocher les gens un peu trop fort, ouais... je ne suis pas en accord avec ça. Donc c'est ce que je te disais, une espèce de poly toxicomanie, c'est le besoin de quelque chose... Parce que ça ne me fait absolument rien le Subutex® » (César, 32 ans, CFITW1).

« Toi tu prenais des trucs pour pallier ?

- Ouais. Au début j'ai pris des Subutex® procurés au black en fait. Parce que j'avais pas envie du tout de tomber accroc là-dedans. Donc en fait j'me suis laissée... j'me suis laissée en teurk pendant -j'crois que la meilleure solution c'était ça de toute façon - pendant 5 jours histoire de bien évacuer, bien transpirer et bien pffffuit. Mais comme j'avais... j'étais partie en dégressif : si tu veux je consommais de moins en moins donc j'ai moins ressenti le teurk cette fois-ci tu vois. Mais après j'ai recommencé à faire les teufs : ecstasy machins, trips tac tac, cocaïne, enfin speed surtout. Donc en fait j'ai pallié l'héroïne par le reste quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

Une personne (homme d'une trentaine d'années) rencontrée lors d'une observation, parle de sa dépendance à l'héroïne mais surtout de sa pratique actuelle, l'injection de Subutex®¹⁴⁶ :

« Il touche une pension d'invalidité de 6000 francs par mois à vie ; shootait la came, puis pendant 6 mois, a acheté du Subutex® pilé (sans en avoir jamais entendu parler) en pensant que c'était de l'héroïne. Depuis qu'il s'en est aperçu (le type, qui arnaquait comme ça plusieurs personnes, s'achetait de la véritable héroïne avec leur argent, il lui a proposé de faire le business ensemble mais N a refusé), il est allé chez le médecin se faire prescrire du Subutex®. Depuis 1 an ½ il shoote le « Subu » 2 fois par jour : le matin au réveil avant le café (½ cachet de 0,4 mg) car il se sent très mal (fourmillements, frissons, mal-être), puis il travaille un peu et se refait un shoot (l'autre ½) vers 13 heures il écrase bien son ½ cachet, ajoute de l'eau, chauffe et ne met pas de citron. Le soir il lui arrive de s'en refaire un mais dans ce cas-là il ne dort pas, sinon il s'écroule. Il n'augmente pas les doses, dit avoir trouvé « son équilibre », « moi comme ça ça me suffit, je suis pas emmerdé, je peux travailler et me lever le matin, les insulines j'ai le droit de les avoir sur moi, le Subutex® aussi, je prends pas de risques et c'est gratuit ».

Il dit aussi que les médecins à qui il en parle ne le croient pas, que c'est impossible et qu'il devrait être mort. D'après lui c'est une pratique courante en prison et il a vu beaucoup de mecs « rester sur le carreau » avec ça. Il dit aussi que les réactions sont très différentes selon les personnes : aucun ou peu d'effets, très mauvaise réaction physique ou effet agréable (comme pour lui). Il pense que ça vient du sang, du rhésus sanguin parce qu'il a fait essayer à sa sœur qui n'a pas le même rhésus que lui et n'a pas ressenti l'effet. Il me fait remarquer qu'il est défoncé et qu'il assure la conversation (ce qui est vrai). Il dit que beaucoup des toxicos qu'il connaît sont « jaloux » de lui, parce qu'ils aimeraient bien faire comme lui mais qu'ils n'y arrivent pas. Il ne connaissait aucune des associations de réduction des risques présentes sur le terrain (ASUD, MDM, Techno+) » (AFOBS1).

■ Exemples de trajectoires de nouveaux usagers d'héroïne

Présentation de 5 témoignages d'usagers entre 20 et 30 ans, étant actuellement ou ayant été récemment engagés dans une consommation d'héroïne non maîtrisée, en sniff (une seule personne a expérimenté l'injection).

- Odile, 20 ans (RVITW2), a pris de l'héroïne pendant 7 mois après une période de consommation intensive de cocaïne, « pour calmer son manque » ; elle arrête ensuite l'héroïne (qu'elle a essayé une fois en injection) et consomme aujourd'hui d'autres produits de synthèse (ecstasy, speed...). Lors de cette phase de consommation d'héroïne, elle quitte le milieu techno et habite des appartements de vente en Suisse.

Elle fait partie des usagers engagés rapidement dans un usage compulsif, non maîtrisé et nocif¹⁴⁷.

« Mais après j'ai recommencé à faire les teufs : ecstasy machins, trips tac tac, cocaïne, enfin speed surtout. Donc en fait j'ai pallié l'héroïne par le reste quoi. Enfin j'te parle de dépendance psychologique quoi : l'héroïne bon après 5/6 jours c'est bon y a moyen de gérer ça quoi. Après le plus dur c'est le psychologique quoi. Donc moi le psychologique je l'ai pallié sur d'autres produits c'qui fait que j'étais exactement au même point quoi. »

- Jason, 21 ans (AFITW6) habite dans un village de l'est de la France, région où l'héroïne semble particulièrement accessible¹⁴⁸. Il consomme dans un premier temps ce produit en groupe, pour gérer les descentes de stimulants et d'hallucinogènes, puis son usage sort du cadre festif et il devient dépendant (malgré une bonne connaissance des effets du produit).

Il vient de vivre son premier sevrage au moment de l'entretien, est depuis retourné dans cette consommation.

145. Ecstasy, amphétamines, hallucinogènes principalement.

146. Nous disposons de peu d'informations sur les produits de substitution, sources de nombreux problèmes pour les usagers (notamment à cause de l'usage détourné qu'il est possible d'en faire et de la dépendance dans laquelle ils sont ainsi maintenus).

147. Voir aussi CFITW11, AFITW1, CFITW1.

148. En terme de disponibilité et de prix.

« Un samedi soir on est sorti et puis bon on a fait la fête et tout et puis euh le dimanche on avait un délire, on voulait pas en fait se coucher comme ça, on voulait refaire la fête quoi et puis bon j'avais un copain qu'avait entendu parler qu'un autre copain avait de la cocaïne donc euh on savait pas trop trop ce que c'était quoi, moi j'en avais jamais vu et puis bon j'avais entendu parler que c'était pas trop trop mal quoi et bon donc on a voulu en prendre, donc on a été à (*ville de l'est de la France*) et une fois qu'on est rentré dans notre village le gars est venu et en fait c'était pas de la cocaïne qu'il avait ramené c'était de l'héroïne.

[...]

« J'avais pas du tout envie d'en prendre et puis en fait j'ai pris un trait quand même quoi (*rires*)... mais bon euh un mini trait quoi j'avais vraiment euh c'était juste pour être avec les autres quoi et j'avais pas trop sentir parce que j'avais pas me foutre dans une merde non plus quoi... et puis bon donc j'ai pris vraiment un mini trait et puis manque de bol j'l'ai vraiment senti (*rires*) parce que de tous les effets de drogues que j'ai eus ça a été le plus fort quoi, même un Hoffman¹⁴⁹, ça a été plus fort quoi... j'me suis senti flotter et tout c'était la totale.

[...]

- Et euh après ?

- Ben en fait j'me suis retrouvé avec euh on avait divisé la poche en 3 et puis bon j'me suis retrouvé avec une p'tite poche d'héroïne quoi et j'lai pas pris, j'l'ai donné aux autres j'avais pas la prendre, j'avais plus en prendre quoi...

[...]

« Par exemple les week-end on faisait des fêtes et puis pour redescendre on prenait de la rabla (=héroïne) quoi.

- Pour redescendre en fait ?

- Ouais c'était dans ce but-là.

- Parce que quoi, vous vous preniez la tête ?

- Ah ben ça commençait à devenir de plus en plus hard quoi les descentes, physiquement et aussi mentalement on était très mal quoi.

- Plus mal qu'au début ?

- Ah ouais rien à voir au début les descentes c'est calme et à la fin c'est beaucoup plus hard.

[...]

- Et toi tu t'es remis à taper ?

- Voilà, pas tous les week-end mais de temps en temps... et euh sinon pas les autres soirs, ça m'intéressait pas quoi... et puis bon après on s'est un peu dispatchés parce que bon on a eu des petits problèmes avec la loi, les policiers.

- Par rapport aux défonce ?

- Ouais par rapport aux défonce parce qu'on était un peu grillé quand même, on s'habillait pas mal techno dans un petit village de 4000 habitants.

[...]

« Ben... j'm'étais bien calmé hein j'avais vachement flippé donc j'ai commencé à traîner avec d'autres personnes... Qui tapaient pas ou très très rarement, donc j'me suis vraiment calmé sur tout quoi... sauf sur la came mais bon... et puis euh voilà quoi... et puis bon j'ai commencé à retourner en rave mais individuellement quoi, tout seul et puis après j'ai retrouvé donc deux potes, on est retourné en teuf, sans prendre d'héroïne sans rien quoi et ça a duré quelques mois et puis après bon moi j'ai fais un peu ma vie quoi et eux aussi et puis donc je sortais plus et puis c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à taper de l'héroïne et puis un petit peu de la cocaïne aussi quoi »

- Raymond, 30 ans (CFITW6), rencontre l'héroïne en sniff à l'âge de 26 ans. D'usager occasionnel il devient dépendant, malgré une bonne connaissance des effets pervers du produit (son petit frère est injecteur au moment de sa rencontre avec le produit).

« Et la première prise en fin de compte c'était pas spécialement agréable, j'étais assez malade [...] il m'avait fait un gros trait mais il ne m'avait pas dit qu'il touchait « tiens » il m'avait dit « vas-y prends ça c'est bon ». Et je lui ai dit – t'es sûr qu'il y en a pas de trop ? – Non non non non tu l'prends d'un seul coup. Et j'l'ai pris d'un seul coup et j'étais assez mal en fait, 'fin l'appartement a commencé à valser, grosses nausées, envie de gerber, bon les trucs généralement des premières prises. Et voilà quoi.

- La deuxième était plus agréable ?

- Voilà la deuxième a été plus agréable effectivement. Et la troisième aussi, et la quatrième, juste que... en fin de compte une semaine après ce premier trait j'achetais un gramme d'héro. Pareil t'sais c'est toujours dans la logique de compenser, c'est-à-dire ton pote il t'a avancé pendant une semaine il t'a fait un trait par soir, c'est-à-dire qu'après la première prise il m'a offert un trait tous les soirs, tu vois, c'est-à-dire que lui il se filait et il me disait « vas-y prends-le », là j'prenais plaisir et une semaine après j'achetais mon premier gramme pour compenser le truc tu vois ?

[...]

« Ouais c'était au bout de 8 mois je pense, au bout de 8 mois pendant lesquels je tournais quasiment quotidiennement. Bon il ne faut pas exagérer, il y avait encore des jours où... où si j'étais en manque tu vois ça durait 3 jours tu vois je me disais bon ben aller là j'arrête, ça durait 3 jours, j'étais assez mal en fin de compte parce que bon... T'es pas très bien quand t'en prends beaucoup et que tu arrêtes t'es plus... 'fin t'as mal au dos, t'as des sueurs froides, un coup t'es bouillant, un coup t'as froid donc t'es pas terrible et puis t'as un pote qu'arrive qu'a un trait... ou alors il n'a même pas besoin d'arriver, tu l'appelles, tu lui fais – j'ai b'soin d'un trait j'suis trop mal et... puis hop t'es relancé dans la machine. »

149. Buvard imprégné de LSD. Hoffman désigne une « série » ou une « marque » de « trips » connue pour être fortement dosée en LSD. Nouvelle série : les Hoffman 2000. Albert Hoffman est le nom du chimiste qui, en 1938, synthétisa pour la première fois le diéthylamide de l'acide lysergique (LSD 25).

- Fanny, 23 ans (CFITW10) fait quotidiennement usage de différents produits depuis 5 ans¹⁵⁰, le plus récent étant l'héroïne.

« Mais l'héro tu y es venue comment ? Parce que c'était un produit de descente à un moment, ou juste parce que tu as eu envie d'essayer parce que ça tournait ? »

- La chaîne logique quand tu as tout essayé, ben ouais t'en viens à là, c'est comme ça, t'as envie d'essayer, t'as envie de voir.

- Tu n'avais pas d'a priori ?

- Non et puis c'est pas cher, c'est moins cher que toutes les drogues, spécialement à Londres. Tu vois 15 pounds, 150 F t'as de quoi faire une très bonne soirée. T'as pas de vision hallucinative, t'as... Tout est beau, tout est gentil, tout est cool, tu peux marcher, tu peux parler, ouais j'crois qu't'en viens là obligatoirement. Et il faut être assez fort je crois pour dire ouais bon d'accord, entre essayer et pas tomber dedans. Moi j'ai plein de potos qui sont complètement dedans, certains qui sont morts...

[...]

« Ben moi c'est y'a pas longtemps, c'était quand en janvier. J'avais déjà essayé une fois l'héro mais vu que, vu qu'la kéta on en a plus envie et qu'c'est par rapport aux gens avec qui tu traînes et tout, ça tourne tout le temps et ben ouais, tu te dis ouais ouais, ok. Et les derniers mois on s'est bien bien bien mis la tête quoi. »

- Robert 25 ans (RVITW1) a d'abord consommé du rachacha et d'autres produits (kétamine, LSD notamment), puis est devenu usager régulier d'héroïne lorsqu'il quitte la campagne pour s'établir en ville. Il prend de l'héroïne en sniff pendant deux ans, devient dépendant. Sous Subutex® au moment de l'entretien, il précise ici un statut particulier de l'héroïne dans sa polyconsommation. Pour lui, ce produit le « protège » des effets psychologiques négatifs ressentis avec d'autres psychoactifs. L'héroïne apparaît dans ce cas comme un antidote contre la paranoïa, contre le stress, comme un « anti bad trip ».

« Moi j'te dis c'était plutôt le délire de poly tox, polyconsommation quoi. Finalement tu prends un truc puis un autre truc mais un tox de la came tu vois ce que je veux dire ? Parce que la came c'est toujours le truc si tu l'as pas tu prends rien avant, tu vois. Parce que tu sais que ça au moins ça t'empêche de péter un plomb si tu prends un truc qu'est trop speed.

- C'est une sorte d'assurance ?

- Voilà, tu vois c'est l'assurance par rapport aux autres trucs.

- Tu sais que tu vas pas partir en live.

« Ben ouais mais parce que quelque part tu... ouais... ouais c'est ça ouais, c'est ça. Tu sais que tu vas pas partir en live. Enfin chais pas c'est peut-être que dans la tête mais c'est le truc quoi... tu vois. Bon beh moi c'est clair que j'ai mangé vachement de trips

quand j'étais jeune par rapport à ça, à la techno et tout ça et j'ai... et je supporte plus ça quoi, genre ça fait 5/6 ans où j'ai plus jamais osé mangé de trip de ma vie, je mangerai plus jamais de trips de ma vie tu vois ce que je veux dire... C'était trop... moi c'était trop personnel tu vois, je trouvais ça trop personnel. »

5 - REPRÉSENTATIONS ET DISCOURS SUR LE PRODUIT

Plus stigmatisée que la kétamine, l'héroïne reste un produit des plus mal perçus au sein des fêtes techno. Considérée par beaucoup de « teufeurs » comme un produit « glauque », comme une drogue « de coma », le produit des « tox », elle est opposée aux drogues dites « récréatives », plutôt stimulantes et mieux adaptées à la fête :

« Ben toujours, c'est sujet tabou l'héro. C'est un cercle fermé, tu n'en parles pas quoi. T'en prends mais t'en parles pas. Ouais c'est vraiment la drogue qui... qu'il faut abolir quoi. C'est normal, quand tu vois tous tes potes qui... moi j'ai beaucoup de potes qui sont tombés et qui sont morts avec ça, overdose quoi... » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« Et là c'est Xavier qu'avait la kéta, et lui, il a pris beaucoup de poudre, et du coup il a plein de réflexes qui pour moi sont liés à cette façon d'prendre la drogue. Là-bas, ça s'fait au sein de la communauté et lui il avait besoin de se cacher. On s'est r'trouvés à deux dans les chiottes à prendre de la kéta... Et ça a donné lieu à plein de quiproquos parce que là-bas, autant ils vont se défoncer à la kéta, autant ils aiment pas les héroïnomanes. Mais c'est peut-être dans la logique de vie en squat, le principe de survie du squat. Parce que la kéta ça touche tellement à un niveau psychologique que tu peux pas faire des coups d'enculé c'est pas possible, tu le vivrais autant mal toi que les autres que ce serait perçu direct, aux traits de ton visage, à un petit rictus, à un micro mouvement quoi. À un truc que l'animalité perçoit, chope plus facilement que quand on... 'fin ça c'est l'plan d'la télépathie ou des trucs comme ça, tu finis par y croire en fait » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Au niveau de l'effet, de la façon de la prendre... même en la fumant quoi. C'est pas un truc sain pour moi l'héro. J'vois trop l'image, que les média veulent faire porter dessus d'ailleurs, l'héro c'est image trop forte. Enfin je connais pas toutes les drogues non plus mais je sais qu'il y a pas mal de produits, quand j'étais à XXX j'connaisais un gars qui touchait des bons trucs ; y m'a parlé de certains médicaments. Y m'a parlé d'un truc c'était le... qui faisait gerber et tout : la rabla. J'en ai vu et tout ça et je savais c'était quoi et le gars y la prenait et bon y m'expliquait que la première fois ça faisait gerber c'était pas génial quoi. C'est pas le truc que je cherche quoi. Je cherche vraiment le truc où j'apprécie la montée, le truc bien » (Bernard, 23 ans, RVITW 9).

« Moi je suis désolée mais j'ai jamais croisé quelqu'un de mon entourage qui se piquait quoi. Alors bon effectivement y paraît que les gens y le font discrètement mais moi j'ai rarement fréquenté des héroïnomanes quoi, c'est quand même un autre délire. En plus l'héroïne comme je l'ai lu dans un truc quoi, c'est une drogue qui perd vachement de son... enfin c'est moins en vogue qu'avant j'ai l'impression quoi. Parce que mainte-

150. L'entretien porte essentiellement sur la kétamine.

nant y faut une drogue où tu vas être maître de toi en fait. Enfin c'est cette image que j'en ai quoi maintenant, les gens y veulent prendre une drogue pour être mieux. Le bien-être ça veut pas dire forcément piquer du zen, ça peut être être maître de toi comme la cé, comme le speed qui va te réveiller. On parlait de quoi déjà ? De même valeur. Ben non rien qu'au niveau thune déjà y z'ont pas du tout la même valeur quoi. Et pis au niveau répercussion psychologique et répercussion sur l'organisme non quoi » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

Deux images semblent se dessiner autour de l'héroïne : l'une est liée au « *toxico* », à « *la seringue* », aux drogues « *de rue* ». L'autre, plus nuancée, est associée à un mode d'administration plus doux (le sniff) et à des contextes socialement moins stigmatisés. L'héroïne reste cependant perçue comme une drogue trop « dangereuse » pour être classée par les usagers dans les drogues festives ou récréatives.

« Non, tout seul, je fais pas tout seul, c'était une bande de potes, et voilà tu t'éclates quoi. On était ensemble, c'était le délire là et y'avait pas de plan perso quoi. C'est à partir du moment où tu commences à consommer tout seul que ça devient vraiment dangereux quoi. On était justement tout le temps ensemble... C'est pas un truc... On a pas fait ça parce qu'on était mal dans notre peau quoi, on l'a fait parce que... parce que voilà, pour vivre des expériences quoi, mais bon, ça comptait pas... après c'est à toi d'avoir la force pour te dire, c'est bon, je vais passer à autre chose quoi » (Johnny, 30 ans, CVITW9).

Dans certains milieux sociaux intégrés il arrive que l'héroïne soit perçue comme une drogue « *branchée* ». Le mode d'administration (le sniff) et les contextes d'approvisionnement et de consommation (lieux privés) contribuent à atténuer l'image stigmatisante véhiculée par le produit.

« Si j'avais une réticence parce que j'ai mon frère aussi qui, bon lui je le savais donc il se fixe à l'héro. Moi au moment où j'en prenais j'pensais qu'il avait totalement arrêté parce que ça ne se voit pas spécialement physiquement, 'fin si ça s'voit quand même beaucoup physiquement mais lui, 'fin j'sais pas à quelle régularité il se fixait tout ça, pour moi il en était un peu sorti mais j'ai quand même un peu cette réticence de faire ça quand même, j'me disais j'suis l'grand frère, puis aussi par rapport à tout ce qu'il y avait autour si tu veux. C'est quand même un peu, la drogue de la rue on va dire un peu. C'est des mecs, bon ça d'vient des loques, et tout ce genre d'imagerie des tox, ce genre d'imagerie ça faisait un peu peur. [...]

« J'pense qu'il y a des gens qui prennent ça comme un premier produit.

- Parce que il y a moins de réticences ?

« Parce que c'est devenu moins grave, on en a une représentation un peu glamour dans des films comme *Trainspotting*, moi *Trainspotting* ça m'a pas dégoûté du tout de prendre de l'héro. C'est-à-dire que j'ai vu *Trainspotting* à la limite quand j'suis sorti à la limite ça m'a donné plus envie de voir ce que c'était quoi. Mais même *Pulp Fiction* ça ne me dégoûte pas de prendre de la coke, bon y'a la scène de l'OD mais quand tu vois *Travolta*, comment ça se passe tout ça, ils amènent un côté... ils dédramatisent le truc. Mais même dans des revues comme *YYY (mensuel)*, et ou... même dans *ZZZ (quotidien)* là j'lisais

y'a deux semaines de ça t'sais t'as *XXX (journaliste)* il fait un truc c'est des p'tits textes sur la hype... parce que lui il est carrément dedans aussi et donc des gens qu'ils rencontrent et ce qu'ils font ensemble, ils passent la nuit avec un mec avant d'aller voir sa copine il se fait un gros trait d'héro, et ça se passe super naturellement et ça c'est dans *ZZZ* en colonne comme quoi c'est pas un problème, si tu veux bien faire la teuf faut qu'ce soit un peu comme ça qu'ça s'passe... (Théodore, 30 ans, CFITW6).

Conclusion

L'héroïne, lorsque les usagers n'en sont pas dépendants, est fréquemment utilisée comme produit « de soutien », permettant de se soustraire à différentes pressions de la réalité quotidienne, d'effacer un mal être général, de gommer les tensions, de faciliter une ouverture aux autres, de soigner le stress ressenti lors des descentes de produits stimulants et/ou hallucinogènes, de contrecarrer les « dérapages psychologiques » provoqués par ces mêmes substances.

L'héroïne représente parfois l'ultime barrière à ne pas franchir en matière de consommation de substances psychoactives. Elle reste un produit des plus mal perçus, que ce soit par les anciens usagers, par les usagers occasionnels actuels ou par ceux qui n'ont jamais goûté. Le fait de stigmatiser aussi fortement cet usage peut constituer un moyen pour l'usager de se rassurer quant à sa propre consommation psychoactive.

La consommation actuelle d'héroïne, par des personnes ne se reconnaissant pas dans l'histoire et les profils d'anciens injecteurs, existe dans l'espace festif mais aussi dans d'autres espaces impliquant plusieurs profils de population qu'il est ici difficile de définir.

LE RACHACHA

La plupart des 9 usagers de rachacha interrogés¹⁵¹ en ont un usage occasionnel. Quatre d'entre eux rapportent des épisodes de consommation quotidienne du fait d'une disponibilité momentanée du produit. Deux d'entre eux en fabriquent et en font, ou en ont fait un usage très régulier. L'usage de rachacha est évoqué très rapidement dans 7 autres entretiens¹⁵².

1 - CARACTÉRISTIQUES

Produit naturel issu du pavot. La morphine en est le principe actif. Il se présente sous la forme d'une pâte plus ou moins molle et huileuse, de couleur marron/rouge.

Appellations relevées

Le ou la rachacha, le ou la rach'.

Disponibilité/prix

Ce produit est présent essentiellement dans les festivals et teknivals. Il est apparemment plus disponible dans le sud que dans le nord.

Le rachacha est vendu en boulette de pâte d'à peu près un gramme. Fabriqué artisanalement, il est aussi très souvent troqué ou offert par le fabriquant lui-même, en pâte et dans des quantités approximatives. Quand il le vend, ses prix sont très variables, de 10 à 50 F le gramme en moyenne.

« Il ne travaille pas et a donc le temps, dit-il, de fabriquer son rachacha, qui lui sert de monnaie d'échange essentiellement, dans la teuf. Il se promène avec deux grand tuperware rectangulaires remplis de rachacha, très frais. Il dit consommer dans le week-end environ ¼ de ce qu'il amène, en offrir un quart, en vendre ou en troquer l'autre moitié. Bien qu'il insiste au départ sur le fait que ce n'est pas un produit qui se vend mais qui

151. CFITW3, CFITW4, CFITW5, CFITW8, CFITW9, CFITW11, RVITW1, RVITW2, CFOBS4.

152. AFITW6, AFITW8, RVITW4, RVITW5, RVITW6, RVITW7, CVITW8.

s'échange surtout, le rachacha semble être quand même pour lui un moyen d'existence : « le week-end il faut bien que je vende un peu pour pouvoir vivre la semaine suivante ». Il en vend donc mais toujours généreusement et insiste sur le fait que lui-même consomme ce qu'il vend » (CFOBS4).

« Ca dépend si il est bien fait parce que ça réduit. Normalement tu vends 10 keus la boulette de 2 g quoi. Sinon tu peux faire 20 F le gramme. Tu le paies pas donc c'est un peu à la tête. Voilà. Tu fais pas tout pareil » (Robert, 25 ans, RVITW1).

« Les mecs qui vendent ça ils ont carrément des pots donc c'est jamais précis en fait, ils y vont carrément au couteau, c'est à la tête du client en fait. Par exemple tu peux avoir des plastiques de cigarette là... Ils prennent une lampée de couteau comme ça et te mettent ça dedans : « Voilà tiens, 10 sacs ». C'est un peu comme la beuh, enfin même la beuh c'est plus strict que la rach quoi, y'a pas de prix en fait pour la rach. Tu peux aussi bien l'offrir... C'est un opiacé, ça pousse partout » (Bill, 21 ans, CFITW8).

« Et ça pour se le procurer, c'est vendu quel prix, en quelles quantités ?

- C'est combien les quantités déjà euh... une boulette, en général ils vendent ça en boulettes ou des p'tits pots, les p'tits pots mais la contenance j'peux pas te dire. Tiens y'a combien là-dedans... (*petit pot de yaourt en verre*) Bon les prix à peu près pour ton p'tit pot là. Ton p'tit pot mettons, t'en a jusque-là (*moins le la moitié*) si le mec il est honnête il te le fait pour 200 balles, si il est honnête, voilà » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

Quand le rachacha est cédé par un revendeur, les prix demeurent variables, entre 30 et 50 F le gramme en moyenne et jusqu'à 70 F.

Fabrication

Il semble que la fabrication de ce produit s'est développée sur les dix dernières années. Les « têtes », capsules de pavot (fruits secs et durs), vidées de leurs graines et nettoyées dans le meilleur des cas, sont mises en décoction durant 15 à 36 heures. Le mélange est ensuite filtré et plus ou moins réduit. Après réduction, la pâte obtenue est le plus souvent séchée avant d'être consommée.

Les capsules de pavot restantes sont souvent essorées, séchées, puis réutilisées. Elles seront alors remises à bouillir plusieurs fois jusqu'à ce que l'eau de décoction ne soit plus du tout colorée par le produit¹⁵³.

« En fait le truc c'est que... tu vois au début pour le... pour le conserver et tout ça je le prépare quoi. C'est-à-dire je le nettoie, c'est bien quoi, je vide les graines, je le met en décoction avec un peu d'alcool et bon... tu fais une décoction de 36 heures ensuite tu t'essorés tes bogues tu les remets à sécher pour faire une deuxième base plus tard parce que là tu les filtres bon c'est... Franchement je crois pas qu'hygiéniquement ça soit le top tu vois, tu vois au max quoi. Et puis après tu fais réduire et puis t'obtiens ton huile quoi. Et puis tu fais sécher au soleil quoi... » (Robert, 25 ans, RVITW1).

153. RVITW1 et CFOBS4.

Différentes méthodes sont préconisées pour purifier les capsules de pavot : utilisation d'alcool dans la décoction, ou de citron d'après les témoignages recueillis. La propreté du produit dépend aussi du soin apporté au nettoyage initial.

Qualité

De fabrication artisanale, la qualité du rachacha semble très variable. Elle dépend en particulier de la purification du pavot (qui peut avoir subi toutes sortes de traitements pesticides...) mais aussi du type de pavot utilisé.

« Non mais c'est vrai on assurait par rapport à ça. Bon j'veux dire après on essayait de faire un truc clean quoi mais c'est jamais... jamais... Si tu veux dans une bogue de pavot t'as tellement de merde à côté hein. Bon hein autre que la morphine et tout ça que... que tout ça y faut l'éliminer quoi. Tu l'élimines par des solvants, par des... tu vois. Moi j'mettais de l'alcool pour éliminer une partie déjà, parce que l'alcool ça purifie quand même donc ça... Mais c'est tout quoi tu vois. Donc c'est un produit du coup qu'est hyper dégueulasse du fait par exemple si tu t'écorches et tout et que t'en bouffes tous les jours, t'as des plaies qui cicatrisent plus, t'as des furoncles des trucs..., c'est crade quoi j'veux dire comme produit aussi tu vois. et y a... par contre... enfin c'est comme tout produit hein » (Robert, 25 ans, RVITW1).

La qualité du rachacha pourrait être évaluée à sa couleur, plus ou moins rouge selon CFOBS4, à son odeur et à son goût très prononcé d'après Odile (20 ans, RVITW2).

2 - PRATIQUES

L'usage de rachacha n'est pas nécessairement lié à un événement particulier. Il est consommé en contexte festif mais aussi dans des contextes privés, à plusieurs ou en solitaire.

En milieu festif (fêtes techno, festivals, teknivals), le rachacha est souvent consommé en descente de produits stimulants et/ou hallucinogènes, en particulier en descente de LSD, de cocaïne ou de speed. En contexte privé, il est souvent consommé en unique produit (ou associé au cannabis), et « accompagne » dans ce cas l'usager dans ses activités quotidiennes (travail¹⁵⁴ ou loisirs¹⁵⁵).

154. CFITW9.

155. RVITW1 audition musicale.

3 - MODES D'ADMINISTRATION

Le rachacha est le plus souvent ingéré en boulettes de un gramme environ, quelquefois plus grosses. Le produit est mis dans du papier à cigarettes avant d'être avalé, gobé ou encore mâché¹⁵⁶. Il peut aussi être bu en infusion (infusion de boulettes de rachacha ou de capsules de pavot). Enfin, il est quelquefois fumé, ou bien en « cigarettes » - dans ce cas plusieurs méthodes sont préconisées -, ou en bang, avec un chilum.

Le rachacha peut être simplement tartiné sur une cigarette de tabac ou encore appliqué sur une cigarette trouée (que l'on recouvre ensuite d'une feuille de papier à rouler et à laquelle on enlève le filtre, pour le remplacer par un bout de carton), ou encore mélangé au tabac comme pour un joint de cannabis.

Ce mode d'absorption - fumé dans ou sur des cigarettes - n'est pas considéré comme satisfaisant car les effets du produit sont moins intenses que lorsqu'il est ingéré et parce que, du fait des déperditions, il faut utiliser davantage de produit pour obtenir un effet. Le rachacha fumé au chilum a un effet plus prononcé.

L'usage de rachacha est le plus souvent occasionnel, opportuniste, et peut devenir régulier pendant des périodes de disponibilité du produit (offres de l'entourage, occasion d'en fabriquer...). Ainsi, sur les 9 usagers interrogés, les deux tiers¹⁵⁶ rapportent des épisodes de consommation quotidienne (2 d'entre eux en fabriquent).

« En fait on prenait une p'tite boulette chacun, j'crois qu'on m'avait dit un p'tit gramme chacun tous les... un l'matin un midi, un l'soir, la nuit, régulièrement quoi » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« Moi j'en ai bouffé pas mal pendant un moment ouais. J'sais pas p't'être... 3 boulettes par jour. Et pendant, j'sais pas, deux trois s'maines, mais pas plus.

- C'était facile d'arrêter après ?

- Ben normalement non mais là ouais, j'sais pas pourquoi mais ça a été facile.

- T'en avais plus ?

- Ouais j'en avais plus, donc ça a été plus facile. En fait ceux qui en avaient se sont cassés quoi, donc... » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

Les personnes qui le fabriquent ont tendance à en consommer des quantités beaucoup plus importantes. Un usage quotidien prolongé induit une augmentation des doses.

« Là où ça a été traître c'est que moi j'ai pris ça vachement. Tu vois j'étais dans le délire va z'y bab de base tu vois, qui fume des oinj d'herbe quoi et pis c'est resté dans ce contexte-là. Donc quand t'as fait 4 ou 5 kg de rach'et que tu bouffes tout ça quoi, t'es stoned tout l'hiver tu vois ce que je veux dire.

[...]

« Sinon je le prenais en infu avec des bogues sèches, à ce moment-là je prenais 2 ou 3 bogues c'était cool quoi, ça montait cash; soit j'en bouffais 15 g tu vois le soir. Et pis j'étais fraca le soir et puis le matin ça allait quoi. Toute la journée ça allait tu vois et puis le soir et ben je me rebouffais 3 ou 4 g enfin ça dépendait, les doses c'était pas fixe » (Robert, 25 ans, RVITW1).

4 - REPRÉSENTATIONS ET PERCEPTION

Le rachacha est considéré comme un produit bon marché et de basse qualité, qui peut être toxique. On dit souvent que c'est un « opium bas de gamme », certaines rumeurs le définissent comme étant des « résidus d'opium ». En réalité, alors que l'opium est le suc des capsules d'un pavot, le rachacha est fabriqué à partir d'une décoction de capsules, il est donc bien moins concentré en morphine que l'opium lui-même.

Les usagers interrogés consommateurs occasionnels de rachacha ne s'étendent pas d'eux-mêmes sur ce sujet; le rachacha apparaît souvent comme un produit secondaire, utilisé pour pallier les descentes difficiles. Il est souvent mis sur le même plan que le cannabis, bien que certains de ses utilisateurs rappellent que « quand même, c'est un opiacé ».

« Non, le rachacha c'est quelque chose qui t'accompagne toute la journée. J'sais pas, j'ai l'impression qu'il y en aurait tous les jours t'en prendrais tous les jours. C'est un peu comme le haschisch quoi... » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« En pétard, j'aime bien fumer le rach comme ça. D'ailleurs, si j'pouvais en fumer plus souvent à la place de c'shit-là (allusion à la mauvaise qualité du « noir » marseillais)... J'en fumerais bien volontiers. C'est naturel en plus » (Bill, 21 ans, CFITW8).

Le rachacha est souvent perçu comme un produit inoffensif par ceux qui ne l'ont expérimenté qu'occasionnellement. En revanche, ceux qui en ont consommé plus régulièrement ou qui ont connu des consommateurs réguliers le reconnaissent comme un produit susceptible d'induire une accoutumance :

« Mais euh ça c'est un produit aussi y'a énormément de gens, de plus en plus qui tombent accrois quoi. Tu tombes accro de la rachacha, parce que... c'est pas cher, c'est l'produit nature que tout l'monde fait tu vois, 'fin dans les régions concernées donc le sud. Les mecs ben j'en ai vu un ben, qu'habitaient en Ardèche quoi, une malle pleine, le mec il a 17 ans il est d'jà accro quoi. Et y'a ça fait pas longtemps qu'il connaissait ça en plus. Mais voilà quoi, vu que c'est pas cher, tu peux avoir des grosses doses, plus t'en prends, moins c'est cher, et à ce moment-là tu t'dis bon ben c'est cool et vas-y vas-y toute la journée tu peux en bouffer » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

156. RVITW2.

157. Cf. ITW 4,5,9,11, RV ITW 1 et cf. OBS 4.

5 - EFFETS RECHERCHÉS ET RESENTIS

Le rachacha a un effet calmant, relaxant, voir somnifère, qui est recherché pour adoucir les descentes de produits stimulants et/ou hallucinogènes. Il peut aussi être consommé au quotidien à faibles doses pour obtenir un état d'apaisement, de décontraction, en n'altérant que très légèrement son état de conscience et éventuellement de manière à pouvoir assurer une activité intellectuelle. Il est effectivement considéré comme un produit facile à gérer à faible dose.

« Ça te calme petit à petit, ça te met trop bien, tu dors trop bien, tu dors sans dormir en plus quoi. T'es posé, t'as l'impression de t'enfoncer dans le sol. C'est vraiment une sensation hyper agréable quoi.

- Mais la descente c'est quoi qui faut amortir? Avant de prendre du rachacha t'es comment?

- En descente t'es stressé, t'es pas bien, t'as les dents qui serrent. C'est surtout quand t'as les dents qui serrent tu vois, ta mâchoire elle est crispée, t'as mal partout, t'as les muscles tout... tout tendus, tu prends la rachacha tu vas avoir tout de suite les dents qui - au bout d'un quart d'heure/vingt minutes - t'auras tout de suite les dents qui se desserrent, le visage qui se détend, les muscles qui se détendent et puis vvvuit, et pis la tête vvvuit et pis trop bien quoi. C'est-à-dire que la descente de l'ecsta ou du trip tu la sens pas du tout quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Y'a quand même la montée qu'tu sens mais moi j'le prends quasiment pas dans l'idée d'la drogue ça, j'veux dire.

- C'est thérapeutique?

- (*Il rit*) Ben ça m'permet d'gérer des trucs. J'ai l'impression qu'ça peut m'rendre patient quoi. Au départ, j'me disais ça pour le joint mais le joint j'en fume quand même à l'extérieur mais c'est pas forcément bien pour moi. Bon évidemment ça va me rendre plus cool mais au niveau des échanges avec les gens, ça va devenir vraiment spécial, alors que si j'ai gobé une boulette de rach avant, j'vais fumer mon joint, j'vais avoir ma montée, le shit qui s'combine à ça, ça va m'défoncer mais à un moment ça va s'restabiliser, et c'est ça qui l'fait, à un moment j'vais pouvoir de nouveau assurer alors que si j'fume le joint tout seul ben j'vais avoir plus de mal » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

L'effet du rachacha est jugé léger en cas de prises par gramme, lors d'une première expérience, certaines personnes ne le sentent pas¹⁵⁸. Ceux qui recherchent « la défonce » en particulier, c'est-à-dire un effet psychotrope prononcé, n'en sont pas satisfaits.

Pendant le « plateau », les usagers n'ont pas l'impression d'être sous l'emprise d'un produit psychoactif et seule la montée est quelquefois sensible. La montée de rachacha est lente, irrégulière, elle peut provoquer des sueurs, une impression de chaud et froid. Elle est plus ou moins marquée selon la dose absorbée et selon le

mode d'absorption, plus radicale en infusion qu'en ingestion, peu sensible en « cigarette de rachacha » mais plus marquée en bang. L'usager peut ressentir une nouvelle montée s'il fume un joint de cannabis.

La durée totale des effets est d'environ deux à trois heures pour une boulette d'un gramme. La descente n'est pas remarquable.

Le rachacha apporte un bien-être intérieur, donne le sourire. Il a un effet relaxant sur l'ensemble du corps. Le rachacha est ressenti par ceux qui en apprécient les effets comme un produit planant. D'autres diront que c'est un produit qui « rend mou », qui « assomme ».

« T'as des moments t'as des gros coups de sueurs parce que t'sais c'est vrai que ça monte, ça descend, c'est ça quoi. Un peu comme un mauvais ecsta quoi, un mauvais taz c'est pareil hein, un mauvais taz tu peux avoir une montée après ça r'descend tu comprends pas, ça r'part tu vois, et là c'est un peu pareil. Et euh par contre ça monte pas vite parce qu'il faut le temps que tu digères une fois que tu l'as bouffé et après bon ben là tu t'sens fly/fly quoi » (Robert, 25 ans, RVITW1).

« J'te dis tu planes quoi, t'es euh... ouais. t'es engourdi, comme si t'avais beaucoup fumé tu vois. Ben voilà, en gros. c'est du planage quoi. C'est pas évident de parler en fait des produits alors que tu vois alors que... parce que c'est vrai que c'est indescriptible et en plus ça dépend de ton état d'humeur, ça dépend de beaucoup de choses, de ton état physique, de tout quoi, de c'que tu fais, de... » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

6 - EFFETS NÉGATIFS

Le rachacha est considéré comme un produit de basse qualité, qui induit souvent des nausées, voire des vomissements.

« Fin j'sais pas que ça passe des intestins ou j'sais pas où parce que c'est hyper toxique, 'fin c'est dégueulasse ça c'est clair, rien qu'le goût quand tu l'avales t'as compris.

- T'as eu des problèmes de foie avec?

- Ah ouais ouais ouais, 'fin j'te dis t'as... 'fin régulièrement quand tu prends de la rachacha tu vas gerber ou, tu vois » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

« J'en ai mangé une fois pas mal à 4 heures du matin en ville avec un mec que j'ai rencontré, et c'est pas monté donc je suis allé me coucher vers 6-7 heures du matin et je me suis réveillé le lendemain vers 16 heures avec des cernes noires de 4 m, les paupières qui tombaient, complètement HS, avec tous les murs qui bougeaient, enfin complètement halluciné quoi, en plus j'avais le bide détraqué, j'ai vomi, y'avait ma mère dans l'appartement donc je suis parti chez un pote et j'ai re-vomi chez lui, je te jure, une sensation même pas de voyage, ou comme avec l'héro, ou t'es bien, t'es... moi j'étais fatigué, je piquais du nez, j'avais mal au ventre, j'ai vraiment pas aimé quoi, je trouvais même ça nul... » (José, 24 ans, CVITW8).

158. RVITW7 par exemple.

Ses effets calmants peuvent induire une perte de vigilance cause d'accidents graves, mortel dans le témoignage de Robert, 25 ans (RVITW1).

À long terme, il crée chez des usagers réguliers une tolérance et une accoutumance, une dépendance psychique. Une personne dépendante de ce produit ne bénéficie plus du calme, voire de la sérénité qu'il peut amener à des usagers occasionnels.

« Et par rapport à l'héro si tu veux, c'est un effet qui te prend sur tout le corps quoi. Mais vraiment quoi, tu vois t'as une fffffffifou, t'es grave relaxé quoi, mais jusqu'aux jambes quoi, tu vois t'es un peu : pas flasque mais presque quoi quand même. Tu vois ce que je veux dire ?

- T'es à deux à l'heure ?

- Non non non justement... Enfin ouais t'es à deux à l'heure comme la rabla mais j'veux dire c'est... Tu vois la came, si tu prend de la came au début t'es à deux à l'heure quoi et pis quand t'es accroc t'es à deux cent à l'heure justement tu vois ce que je veux dire. C'est ça le problème tu vois. Non mais c'est vrai quoi. Bon ben là c'est pareil un peu quoi, c'est vrai qu'au début t'es là pshh voilà quoi. Bon après moi si tu veux... moi où je voyais moins le truc c'est que par exemple le soir j'arrivais j'me prenais 15 g à la fin quoi tu vois » (Robert, 25 ans, RVITW1).

Conclusion

La fabrication de rachacha semble s'être développée au cours des dix dernières années, en particulier dans le sud de la France. Elle est réalisée dans des conditions d'hygiène plus ou moins bonnes.

Le rachacha est un produit bon marché fréquemment troqué ou offert. Son usage est le plus souvent occasionnel, opportuniste, et peut devenir régulier pendant des périodes de disponibilité du produit. Il n'est pas nécessairement lié à un événement particulier. Le rachacha est consommé à plusieurs ou en solitaire, en contexte festif mais aussi dans des contextes privés.

Le rachacha a des effets calmants, relaxants qui peuvent être recherchés en contexte festif pour pallier aux descentes difficiles de produits stimulants et/ou hallucinogènes.

Il peut aussi être consommé au quotidien à faibles doses pour obtenir un état d'apaisement, de décontraction, de bien-être intérieur, en n'altérant que très légèrement l'état de conscience de l'utilisateur.

À plus fortes doses, le rachacha est ressenti comme un produit « planant ».

Bien qu'il soit souvent perçu comme inoffensif, il peut créer chez des usagers réguliers une tolérance et une accoutumance.

LES PRODUITS « RARES »

La notion de produits « rares » est relative. Elle implique une disponibilité restreinte des produits perçus comme « rares » par rapport aux autres substances psychoactives. Cette disponibilité a été estimée en fonction des matériaux recueillis et des impressions ressenties par les chercheurs au terme de l'étude. En l'occurrence sont ici considérés comme produits « rares » l'ensemble des psychoactifs les plus exceptionnellement rencontrés tant au niveau des entretiens que des observations de terrain ou encore des informations non formalisées recueillies tout au long de l'enquête. Dans cette perspective, on remarquera que le générique « produits rares » recouvre un ensemble confondant des produits effectivement peu disponibles (ici GHB, 2CB, DMT et PCP) et des produits disponibles, dont les usages paraissent exceptionnels ou très restreints (ici Datura)¹⁵⁹.

Les entretiens réalisés nous apportent peu de renseignements concernant ce que nous avons classé dans la catégorie « produits rares ». Les discours sur ces produits restent en général relativement flous et confus. Les usagers ont souvent recours à des substances plus connues pour décrire leurs effets. Les informations les plus précises et détaillées sont issues des entretiens réalisés auprès d'utilisateurs « initiés » (expérimentateurs expérimentés).

Bon nombre d'utilisateurs parlent de ces produits alors qu'ils ne les ont jamais rencontrés (parmi ces personnes, certaines pensent en avoir consommé à leur insu)¹⁶⁰. Leurs discours nous ont aidés à mieux appréhender les représentations (souvent fantasmagiques) concernant ces produits.

Au total, 17 entretiens font référence aux produits rares¹⁶¹ :

7 personnes en ont seulement entendu parler ;

10 ont consommé un ou plusieurs de ces produits.

159. À l'exception du GHB (anesthésiant léger), les substances évoquées sont de type hallucinogène (d'origine naturelle ou synthétique).

160. Les descriptions qui sont alors données concernant les effets peuvent ne pas correspondre à ceux, connus, desdits produits.

161. Auxquels il faut ajouter une observation de terrain (AFOBS1) et une note mensuelle (NM2 région Languedoc-Roussillon).

1 - REMARQUES PRÉALABLES

Prévalence de la rumeur

« T'as vu quoi comme nouvelles drogues ?

- Passées là que j'aurais pu en acheter ?

- Ouais.

- Rien non je sais que y'en a, je sais que y'en a en soirée quoi mais euh.

- Mais quoi, on t'a parlé de quoi ?

- Du GHB quoi... enfin j'sais que ça traîne quoi et puis les gens en parlent quoi... enfin moi j'connais personne qu'a goûté quoi...

- Et 2CB ça te dit quelque chose ?

- Euh si attends avec un 2 c'est ça t'sais quoi j'ai goûté ce machin et ça m'a jamais rien fait quoi alors je sais pas si c'était vrai tu sais c'était avec le mec de derrière là qu'avait de la kéta et tout y m'en a amené un coup euh nous on l'a pris on avait rien pour la prendre tu vois c'était en poudre j'l'ai pris dans un papier de clope quoi euh après en plus j'ai gobé...

- C'était de la poudre blanche ?

- Je sais pas parce que j'ai pas ouvert le truc quoi mais c'était censé quoi c'était censé prolonger l'effet des ecstasy le truc ça fait ça non, ça prolonge l'effet des trucs quoi ?

- Euh non, en fait ça a des effets hallucinogènes...

- C'est pas censé prolonger l'effet du produit que tu prends après ? Voilà moi il m'a présenté ce produit-là comme étant un produit qui prolongerait celui d'après quoi.

- C'est zarbi.

- Mais carrément quoi, enfin peut-être y'avait des autres trucs quoi hein mais j'me rappelle carrément nettement et moi j'ai gobé après c'est sûr quoi, après si ça a fait quelque chose de différent j'en sais rien.

- Mais t'es sûr du nom ?

- Ouais mais après j'peux carrément pas te dire parce que si ça se trouve c'était de la (*inaudible*) son produit t'sais... parce que bon si ça se trouve si c'est un truc genre kéta-mine où t'as de la déperdition faut que tu l'prépare et que tu le prennes sinon après c'est plus bon euh voilà... parce que ce genre de produit c'est un peu instable j'ai l'impression quoi » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

Les produits rares suscitent l'intérêt, alimentent les discussions. En l'absence de toute information tant soit peu objective les concernant, ils concentrent un grand nombre de rumeurs qui apparaissent dans les entretiens et les observations de terrain. Ces produits semblent recherchés et les rumeurs qui circulent à leur sujet, donnent naissance à toutes sortes d'exagérations et de déformations. Ce phénomène aurait sans doute pu être observé antérieurement pour d'autres produits, comme la kéta-mine par exemple alors qu'elle était encore très peu répandue.

La rumeur revêt l'habit d'une *connaissance présumée*. D'après nos matériaux, trop éparpés pour prétendre à l'exhaustivité, ce type de connaissance semble construite :

■ En résonance avec les discours médiatiques

La majorité des individus interrogés dit avoir entendu parler de tel ou tel produit rare, sans pour autant l'avoir consommé. On retrouve dans ces discours certaines notions tapageuses ou mots clefs racoleurs diffusés par les médias. C'est principalement le cas pour le GHB, défini comme « la drogue du viol parfait » par certains journaux et émissions audiovisuelles. Ce produit apparemment très peu disponible d'après les observations de terrain est pourtant le produit rare le plus spontanément cité dans les entretiens, tout comme dans les médias¹⁶².

« Du GHB quoi... enfin j'sais que ça traîne quoi et puis les gens en parlent quoi... enfin moi j'connais personne qu'a goûté quoi... » (Pépé, 27 ans, AFITW3).

« J'aimerais bien. J'aimerais bien essayer (*rire*). Parce que paraît que ça donne vraiment une sensation de... d'ivresse et de détente incroyable. D'ailleurs ça s'appelle la drogue du viol parfait j'pense que c'est pas pour rien quoi (*rire*)... À prendre dans un bon contexte aussi, attention quoi. J'prendrais pas ça en teuf ou avec plein de gens autour et tout : non non tttt. Faut prendre ça avec son mec quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

■ Dans la logique, consciente ou non, d'approcher, d'acquérir ou de confirmer un statut d'usager expérimenté ; de gagner/renforcer ainsi la reconnaissance du groupe.

Le fait d'être en mesure de discourir sur un produit permet à l'usager de montrer qu'il « sait », qu'il connaît, qu'il intègre le groupe respecté et/ou valorisé des « initiés ». Cette dynamique se prête particulièrement à la diffusion d'une information fragmentaire susceptible de nourrir toutes sortes de spéculations qui seront à leur tour reproduites plus ou moins fidèlement. Ainsi, certaines informations, plus qu'approximatives, nous ont été rapportées de manière affirmée.

Thématique : produits rares : le Double virgules.

Description de la substance : comprimé blanc légèrement tacheté non sécable, bombé des deux côtés. Comme son nom l'indique (« double ») le logo apparaît de chaque côté. Il s'agit de deux virgules légèrement décalées qui se font faces. Globalement, l'aspect de ce comprimé renvoie à celui d'un ecstasy banal.

Au test de Marquis la réaction n'est pas franche. On note une absence totale de réaction dans un premier temps, puis au bout de plusieurs secondes (voire une dizaine de secondes selon l'état de fraîcheur du test) une petite réaction verte (type hallucinogène).

162. Voir à ce propos KEMPFER (J.), « Le GHB, la drogue dont on meurt en lisant les journaux », in *ASUD – Journal* n° 18, p.19.

Caractérisation de la consommation : les trois usagers rencontrés de ce produit l'ont tous gobé.

Caractérisation des effets : les effets diffèrent selon les personnes interrogées. Deux personnes sur trois (dont un revendeur de cette substance) situent les effets du Double virgules entre le MDMA (pour le côté serein/love) et le LSD (pour les hallucinations visuelles). La durée de ces effets est assimilée à celle d'un ecstasy traditionnel : 3 à 6 heures. La troisième personne rencontrée compare le Double virgules à une « carotte ». Il pense qu'il s'agit d'un comprimé de médecine légale vendu pour de l'ecstasy (à l'image de la Nivaquine par exemple). Le seul effet qu'il a cru percevoir suite à la prise est une sensation d'engourdissement. Il déplore l'absence totale de « montée » et dit être allé rapidement se coucher suite à la prise.

Observations informelles/notes de terrain :

Le Double virgules n'est pas systématiquement disponible mais réapparaît depuis plusieurs semaines dans des types de fêtes très différents. Son cycle de vie paraît donc assez long relativement aux autres comprimés et sa diffusion plutôt large (dans le sud de la France). D'après la rumeur et l'usager-revendeur rencontré (catégorique) : il s'agirait de 2CB¹⁶³, (NM2).

Sens des rumeurs

Lorsque l'usager expose sa connaissance présumée concernant les produits rares, deux thèmes principaux se dégagent : l'intensité des états modifiés de conscience provoqués par les produits et leur dangerosité corollaire d'une part, leur arrivée imminente sur le marché d'autre part.

■ L'intensité des états modifiés de conscience/la dangerosité du produit

L'intensité des effets des produits rares sur la conscience est systématiquement évoquée et tout aussi systématiquement perçue comme très forte. On imagine le pire, les descriptions tiennent à la fois du conte de fée et du cauchemar.

« À première vue c'est 100 fois plus fort que l'ecstasy alors là ça me fait complètement flipper quoi » (Arielle, 30 ans, CVITW4). À propos du GHB.

« C'est le genre de truc, moi, je ne connaissais pas la kétamine et on me disait « c'est comme le PCP », des trucs comme ça. Bon, le PCP j'en avais entendu parler mais j'en ai jamais pris et bon, c'est quand même puissant » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1)

« Ah tout ça j'ai... j'en ai entendu parler. Je sais que c'est... y paraît que c'est surprenant, que c'est une dose encore plus minime mais franchement j'y ai jamais touché. J'ai jamais eu l'occasion en fait. Je sais pas où en trouver. J'ai vu ça à la télé, le GHB qui se mettait dans des bouteilles d'eau » (Bernard, 23 ans, RVITW9).

163. Ce comprimé comprenait en fait du DOB, un autre hallucinogène rare.

Du fait de l'intensité de leurs effets, les produits rares sont considérés comme potentiellement dangereux. La dangerosité des produits est appuyée par la comparaison avec des substances plus connues dont les effets sont perçus comme très puissants (kétamine ou crack par exemple). Le fait que les produits rares n'aient pas ou peu été consommés par les personnes qui témoignent renforce ce sentiment. La peur de l'inconnu démultiplie parfois le caractère dangereux de l'usage d'un produit.

« Je sais que c'est très dangereux et puis ça va, j'ai passé l'âge » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« Le PCP c'est un hallucinogène qui en plus... qui te fait taper le coeur quoi. Enfin moi le seul souvenir que j'ai c'était ça quoi et c'est fort [...] c'était en fait une contrefaçon de trip et donc où y avait du PCP dedans, à l'intérieur. Moi c'est une personne qui était avec moi qui avait vu prendre du PCP ou qui avait déjà pris du PCP je sais même plus si... qui m'a dit -enfin vu l'effet que ça lui a fait - qui m'a dit que c'était du PCP. Mais moi je... Ben ce que je t'ai dit : hallucinogène et ça m'a fait des palpitations mais à plus en pouvoir quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Tu zappes tout quoi. Tu peux faire n'importe quoi, vouloir te jeter par la fenêtre. » (Julius, 29 ans, CVITW6). À propos de la Datura.

■ Le « déferlement attendu »

Les rumeurs font état de la présence embryonnaire et du « déferlement attendu » des produits rares sur les lieux de fêtes. L'idée « qu'il y a moyen de s'en procurer » semble largement partagée. Dans ce contexte, il est bien vu d'avoir « un plan ».

Un type vers le stand : en regardant les brochures, il tombe sur « Gamma OH » : il me dit « ça il n'y en a pas encore trop dans le coin, mais ça arrive... doucement mais sûrement » (CVOBS2).

« 2-CB ?

- On m'en a parlé pareil y'avait un plan cet été qui tournait mais c'est pareil j'ai pas pris... on m'a dit c'est un peu comme le trip euh attends j'sais pas si c'était 2-CB ou DOB c'est encore un autre truc, j'sais pas ce que c'était, un truc qui ressemblait aux trips mais qui durait vachement plus longtemps et qu'était un peu trop dur à gérer quand même... » (Séraphin, 27 ans, AFITW8).

« T'en as vu tourner toi dans les teufs ou ailleurs, à part ce mec qui en fabriquait.

- Jamais, moi j'étais plus ou moins persuadé que c'était pas un produit qui était fait euh... pour les teufs techno, alors peut-être que je me plante... » (AFITW2). À propos du GHB.

Caractéristiques de l'usage

D'une manière générale, si l'on considère les trajectoires individuelles, les expérimentations de produits rares interviennent alors que les usagers ont déjà une bonne connaissance de l'usage d'autres psychoactifs.

L'usage de produits rares est motivé par :

- la curiosité (« pour essayer », « voir par soi-même ») ;
- le désir d'expérimentation. L'usage fait partie d'une démarche introspective, et vise à approfondir les connaissances en matière d'états modifiés de conscience et de substances psychoactives ;
- la recherche de sensations de « *défonce* ». L'usage s'inscrit alors dans la trajectoire de l'individu en venant « renforcer », « appuyer » ses autres consommations de substances psychoactives ;
- un certain « esprit de compétition » pour soi et/ou envers les autres. L'enjeu est de consommer toujours « plus » (plus d'un même produit, plus de produits différents). On rencontre ici des individus qui cherchent à tester leurs limites (en somme, ils entrent en compétition avec eux-mêmes). Ces usagers semblent aussi motivés pour expérimenter lorsqu'ils se trouvent dans un contexte ou font partie d'un groupe au sein duquel l'usage de ce type de produits est particulièrement valorisé.

Chez les personnes que nous avons rencontrées, la consommation de produits rares est le plus souvent occasionnelle et se fait principalement :

- lors de rencontres ou d'événements particuliers (un contexte festif public ou privé, avec des amis et des connaissances). La consommation est alors non programmée. C'est « l'occasion qui fait le larron ». La substance est plus souvent associée à d'autres produits (alcool, cocaïne, ecstasy, LSD...). Elle est fréquemment offerte.

« Ah c'est déjà y'a quelques années hein j'crois que c'était en 95, dans une teuf c'est un sud-américain qui m'avait branché là-dessus et qui m'en a donné une première fois mais euh j'ai pas pu apprécier parce que c'était dans un contexte de teuf et que j'étais debout et que le DMT c'est un truc si on veut en profiter faut être installé confortablement » (Jean, 35 ans, AFITW5).

- lorsque l'usager éprouve le désir de découvrir ou d'expérimenter une substance¹⁶⁴, la consommation est alors programmée (approvisionnement, préparation, choix du contexte...) et les associations de produits sont plus rares.

« J'avais pas euh... un truc énorme enfin beaucoup moins que quand j'ai repris du DMT fumé où là j'ai pu l'apprécier parce que j'me suis mis dans un contexte où j'pouvais l'apprécier vraiment » (Jean, 35 ans, AFITW5).

La consommation des produits rares reste occasionnelle, sans doute parce qu'ils sont moins « banalisés » et disponibles que d'autres psychoactifs (LSD ou ecstasy par exemple), mais aussi parce qu'ils font l'objet de rumeurs qui exagèrent leurs effets, leur confèrent un caractère dangereux. Ces produits peuvent être recherchés ou consommés par défaut ou par erreur.

164. AFITW5, AFITW2.

2 - PRÉSENTATION PAR PRODUITS

Le DMT

Quatre entretiens évoquent le DMT¹⁶⁵.

Deux personnes en ont consommé, les deux autres ont assisté à une scène de consommation.

- Bref historique et présentation

Le DMT (diméthyltryptamine) est un hallucinogène de type indole. Présent dans une grande variété de plantes et de graines (dans lesquelles on trouve aussi le 5-MeO-DMT) ainsi que dans les sécrétions d'une certaine variété de crapauds. Il peut aussi être produit synthétiquement. Il a été synthétisé pour la première fois en 1931 et ses propriétés hallucinogènes ont été reconnues en 1956.¹⁶⁶

Son utilisation à partir de nombreuses plantes, notamment chez les Indiens d'Amérique du Sud, remonte à quelques milliers d'années. Cette substance, dans le cadre d'un usage traditionnel, est associée à des IMAO¹⁶⁷ d'origine naturelle qui la rendent efficace en prise orale. Ce breuvage est connu sous le nom d'Ayahuasca et utilisé dans un cadre rituel par les Indiens et par les adeptes de certaines religions syncrétiques.

« *La DMT provoque des hallucinations visuelles intenses, une intoxication et souvent une perte de conscience de l'environnement durant 30 minutes environ, ou quelquefois moins. La courte durée d'action de la version synthétique lui a valu son surnom de « spécial hommes d'affaires »*¹⁶⁸.

- Témoignages

Le DMT, consommé en Europe de manière occasionnelle, se présente communément sous la forme d'une petite boulette solide (caillou). Il est fumé sous cette forme cristalline, dans une pipe en verre, de la même manière que le crack, ou réduit en poudre. Ses effets fulgurants font que l'usager ne peut généralement absorber qu'une seule bouffée de fumée.

« La DMT c'est à l'ayahuasca ce que l'héroïne est à l'opium quoi c'est-à-dire un des alcaloïdes pour l'héroïne mais y'en a 40 et quelques.

[...]

165. 166. AFITW5, CFITW10, CFITW4, AFITW10.

167. Voir sur le DMT : *Veille Internet sur les substances psychoactives dans le cadre du projet TREND*, OFDT, mars 2000 (p. 31 à 33).

168. INABA (D.S.) et COHEN (W.E.) (1993), *Excitants, calmants, hallucinogènes*, Piccin, Italie, 1997, p. 162.

« Boulette équivalente au pouce du petit doigt (trois prises).

[...]

« Ah non rien, du DMT pur... tu le réduis en poudre parce que bon comme c'était un peu en pâte ça facilite encore moins... le réduire en poudre de façon à ce qu'il brûle normalement et que tu puisses prendre toute l'inhalation en une seule taf quoi » (Jean, 35 ans, AFITW5).

Son odeur paraît caractéristique.

« DMT (*rires*) parce que les gens connaissent pas, ils ont pas de référence... par contre quand t'en as senti une fois tu peux pas oublier l'odeur hein [...] C'est comme l'éther ou le formol » (Jean, 35 ans, AFITW5).

Un témoignage indique que son prix dans les événements festifs peut atteindre 500 F la dose.

« J'sais plus mais j'trouvais ça vraiment très cher au moins 4 ou 500 balles, 500 balles la dose ouais un truc comme ça » (Robin, 26 ans, AFITW10).

L'action du DMT est rapide et brève. La montée est immédiate, le plateau dure environ 15 minutes, les effets pouvant continuer de manière résiduelle pendant environ une heure¹⁶⁹. La fulgurance et la brièveté des effets ont donné lieu aux USA à une représentation particulière du produit dont une personne nous rend compte lors de l'entretien : « le business'man trip » (AFITW5). Une autre expression est relative au DMT : « 45 minutes psychosis ».¹⁷⁰

« J'connais des gens qui ont fait beaucoup de recherches sur le DMT et qui semblent totalement fascinés par ce produit tout simplement parce qu'il est rapide euh que les effets partent assez rapidement et que donc on n'est pas bloqué comme sur un trip pendant plusieurs heures avant de pouvoir redescendre et qu'en même temps c'est un moment d'extase et de paix pour celui qui le prend comme je l'ai pris quoi c'est vraiment quelque chose de... c'est... j'dirais c'est un médicament visionnaire voilà [...] « business'man trip » quoi, c'est pour les gens pressés quoi... c'est pour les gens qu'ont pas beaucoup de temps pour triper donc euh là c'est l'idéal quoi, tu peux te faire un trip un soir et aller te coucher 2 heures après euh » (Jean, 35 ans, AFITW5).

Le DMT semble avoir des effets à la fois stimulants et relaxants qui se manifestent différemment en fonction des personnes, provoquant agitation ou immobilité.

Ce produit est consommé le plus souvent dans le cadre expérimental. Il provoque de profondes modifications de la perception du temps et de l'espace (visions de formes géométriques, de figures ondulatoires, kaléidoscopiques). L'expérience est jugée très « profonde » d'un point de vue spirituel.

« Disons que j'me suis installé dans une pièce seul un matin euh, de bonne heure, une nuit où j'avais tripé donc et au petit matin j'me suis dit tiens en descente là, au lever du jour euh je ferais bien ça... donc j'me suis mis au coin du feu, j'me suis mis un masque sur les yeux pour être dans le noir total parce que j'savais qu'c'était un truc visuel et que j'voulais en profiter et puis j'ai mis une musique que j'avais choisi qui me plaisait bien, assez planante et euh... donc j'ai fumé ça et la première chose qui m'a frappé euh... bon l'odeur est assez forte faut aimer, c'est pas génial génial l'odeur mais ceci étant la vitesse de pénétration du produit alors là m'a é-ton-né, bon on m'avait dit de prendre euh... que la première inhalation était celle qui allait situer le niveau de pénétration donc il faut qu'elle soit bien profonde, qu'on la conserve un petit peu pour qu'elle se diffuse dans le sang, etc., relâcher doucement l'air, un peu comme une respiration de yoga quoi et c'est vrai que... j'dirais que presque comme la kétamine quoi ça se diffuse à une vitesse incroyablement rapide, y'a la sensation j'le sentais dans mon corps, dans mes jambes en moins de 3 secondes, ça m'a paru très très rapide... avec une sensation très agréable de relâchement, de détente, des choses extrêmement paisibles mais qui correspondaient quand même à l'état où j'étais déjà, j'avais choisi ce cadre-là... et à partir de là assez rapidement tout l'écran mental est devenu euh... enfin ce que j'ai vu moi ça a été comme une sorte de mer, d'ondulation, des formes géométriques très belles, très lumineuses, bleues et jaunes essentiellement, qui étaient en mouvement et qui défilaient mais... et puis là-dessus bon ben y'avait tout un tas de trucs qui venaient se superposer et euh j'ai eu ce fond pendant presque tout le phénomène, d'une intensité assez forte dans le temps je saurais pas dire avec précision mais euh ça m'a semblé court j'dirais quelque chose comme 20-25 minutes » (Jean, 35 ans, AFITW5).

« Et le DMT tu en as vu ?

- Ouais, j'en ai essayé au teknival.

- En France ?

- Hum hum, c'est d'la poudre, poudre blanche, que tu sniffes fort et ça te... tourne le cerveau en 10000, t'as l'impression qu'la terre elle tourne comme ça, très vite et... tu comprends rien du tout. Moi j'ai pas apprécié, ah quoi ça sert j'sais pas.

- Ça dure longtemps les effets ?

- Non ça dure 5 minutes, 10 minutes.

- Ça monte très vite ?

- Ah ouais ouais, direct.

- Et ça descend vite aussi ?

- Direct.

- Et t'as des hallus ?

- Ouais t'as tout de transformé, t'as ta vision qui s'transforme, c'est pas des hallus. C'est un peu comme la kéta à c'niveau-là. Mais ça va vite. Tu vois un film en accéléré, où t'as toutes les lumières qui font fuuuuuu, tu comprends plus rien. Et heureusement ça dure pas longtemps, moi j'savais pas du tout c'que c'était, c'est après qu'on m'l'a dit. Je sais qu'ça s'met aussi avec la paille, c'est la personne qui t'l'enfonce dans l'nez comme ça (*soufflement vif*), c'est en p'tites boules.

169. Inhibiteurs de la monoamine-oxydase.

170. Sur ce point toutefois les témoignages ne sont pas homogènes.

- À l'indienne quoi ?
- Hum.
- Et tu l'as payé ? ça s'vend ? ou ça circule plus comme ça.
- Non. J'pense que ça circule comme ça quoi. J'l'ai pas payé » (Fanny, 23 ans, CFITW10).
- « Est-ce que t'as vu des produits que t'as pas consommé ?
- Euh ouais des trucs que j'connaissais pas... oui j'ai vu des Anglais cet été en Europe de l'Est y'avait des travailleurs qui avaient pris du DMT c'est folklo... ils sont complètement dans un autre monde quoi. Ah ouais complètement euh ils parlent tout seuls, ils font des gestes euh enfin c'est la totale quoi... moi sous acide j'suis un peu comme ça aussi hein enfin j'pense que de l'extérieur j'fais vraiment n'importe quoi, j'parle à la lune [...] Ben y'en avait c'était difficile à dire hein parce que y'en avait 2 qu'étaient complètement écroulés et j'saurais pas dire si y déliraient bien ou pas... mais ils avaient pas l'air d'être joignables (*rires*) » (Robin, 26 ans, AFITW10).

Le DMT, du fait de la brièveté et de l'intensité de ses effets, est considéré comme peu adapté au polyusage.

« Pendant le trip DMT franchement j'vois pas la nécessité d'autre chose parce que ça dure pas très longtemps et que t'as tout intérêt à rester ouvert à ce qui se passe quoi... et puis en plus tu risques quand même d'avoir des petits problèmes de coordination (*rires*) ne serait-ce que pour rouler un joint donc non c'est pas le moment » (Jean, 35 ans, AFITW5).

La Datura

Quatre entretiens rendent compte d'une expérience avec la Datura¹⁷¹.

■ Bref historique et présentation

La Datura est un hallucinogène anticholinergique. Ces plantes, de la famille des Solanacées, sont faciles à trouver en France (elle pousse dans le Sud). Les feuilles sont utilisées pour ses propriétés psychotropes. L'usage de Datura reste occasionnel pour les personnes que nous avons interrogées.

« Les nombreuses espèces de Datura sont répandues sur tous les continents, et leurs feuilles sont utilisées pour leurs propriétés psychotropes par de nombreuses sociétés traditionnelles, en infusion ou en fumées. »¹⁷²

Cette plante a une longue histoire avec les continents asiatique et sud-américain. La Datura metel est abondamment évoquée dans la littérature de l'Antiquité sanskrite. C'est une plante sacrée pour les bouddhistes et le taoïsme y fait aussi référence. Diverses variétés de Datura furent introduites en Chine entre le X^e et le XVII^e siècle.

En Amérique du Sud sont consommées des Brugmansia, plantes proches de la Datura, toutes très toxiques et aux effets particulièrement violents. Leur usage, même chamanique, reste donc limité.

En Europe, la Datura a été utilisée pour lutter contre l'asthme (cigarette anti-asthmatique). Les spécialités pharmaceutiques contenant cette plante sont interdites depuis 1992¹⁷³.

« *L'un des effets de ces plantes est de bloquer les récepteurs de l'acétylcholine dans le système nerveux central. L'acétylcholine contribue au contrôle des réflexes, de l'agressivité, du sommeil, de la pression artérielle, de la fréquence cardiaque, du comportement sexuel, de l'acuité mentale et de l'attention. [...] Les anticholinergiques provoquent également certaines hallucinations, un décalage avec le réel, et un sommeil profond pouvant durer jusqu'à 48 heures.* »¹⁷⁴

■ Témoignages

Aujourd'hui, la Datura est fumée ou bue en infusion ou en décoction. Les dosages sont hasardeux. La préparation de ce produit est peu connue.

« La Datura j'l'avais prise en décoction en fait et ça s'est passé trop zen, en plus on était à la campagne et tout, en free partie, allongés dans l'herbe... Respirer, fumer, ça s'est bien passé quoi » (Bill, 21 ans, CFITW8).

Vraisemblablement en fonction du dosage, elle peut procurer une ivresse d'une extrême violence, accompagnée d'hallucinations sensorielles proches du rêve.

« Alors l'effet de la Datura c'est simple, t'as l'impression d'avoir dormi toute la nuit alors que t'étais éveillé tout le temps, d'avoir dormi et rêvé tout ce que tu as vécu, t'as l'impression de l'avoir rêvé quoi, alors qu'en fin de compte t'étais complètement éveillé. Tu te mets à parler dans le vide dans un fauteuil vide et t'as l'impression que tu le rêves ça alors que non tu le rêves pas, tu le vis réellement. Ça on l'avait constaté sur la vidéo (*ils avaient fait tourner une caméra*), où tu vois Yan qui parle à un fauteuil vide et qui se croit dans une soirée, qui dit bonjour à quelqu'un en tendant la main comme ça et en la secouant alors qu'il n'y a personne qui lui sert la main « Ah salut t'es là toi, ben j'te vois tout à l'heure ». Et puis il le regarde et tout, il tend la main pour la serrer mais il n'y a personne si tu veux, et Yan pendant toute la soirée il disait « bon ben là j'vais y aller, j'vais y aller parce qu'il commence à se faire tard » mais il est resté jusqu'au petit matin quoi. Ça c'est l'effet de la Datura tu rentres dans un rêve éveillé, c'est tout ce que je peux en dire par rapport à ça » (Raymond, 30 ans, CFITW6).

Les effets de la Datura sont comparés à ceux de la kétamine (dans un entretien) du fait du sentiment irréel et onirique qu'elle procure.

« (*la kétamine*) y'a une drogue qui se rapprocherait plus de cet effet ?

172. In *Dictionnaire des drogues*, RICHARD (D.), SENON (J.-L.), Larousse-Bordas, 2000, p. 122.

173. du fait du l'usage détourné qui était fait des cigarettes « Louis Legras » - bues en infusion- et des risques que comportait cette pratique pour des personnes non informées de la puissance des effets de la Datura.

174. INABA (D.S.) et COHEN (W.E.) (1993), *Excitants, calmants, hallucinogènes*, Piccin, Italie, 1997, p.167.

171. Extrait de la *Veille Internet sur les substances psychoactives dans le cadre du projet TREND*, OFDT, mars 2000.

172. AFITW1, CFITW6, CVITW3, CVITW9.

- (*silence*)... J'pense pas... j'voulais dire la Datura mais en fait non, ça me vient à l'esprit simplement au niveau de... parce que c'est un truc hyper puissant complètement délirant, j'crois que physiquement c'est différent ce qui se passe avec la Datura et psychologiquement aussi, tu composes plus avec euh... tu vois ce qui est étrange c'est qu'avec la Datura ça ressemble plus à un rêve... et euh... la kétamine c'est... ce serait plus un... un truc d'imagination... enfin comment dire... tu vois le rêve va se construire à partir d'éléments quand même connus et là t'es dans l'inconnu, c'est même pas l'imagination, bon j'ai pas voulu dire que t'allais dans un autre monde effectivement mais c'est comme si (*appuyé*) t'allais dans un autre monde... comme si tout était nouveau, comme si c'était pas un rêve mais effectivement... quelque chose de réel mais autre » (Bernard-Henry, 34 ans, AFITW1).

L'intensité de ses effets en fait un produit potentiellement dangereux. En fait, la puissance des effets semble telle qu'elle déstabilise même les consommateurs particulièrement « avertis ».

« Datura, si... en Afrique, en infusion, c'était... alors là, tu perds vraiment... alors là, t'es défoncé, c'est un poison la Datura. J'ai testé ça en 88 quand j'étais à l'armée et ça m'a scotché pour une nuit. Je faisais n'importe quoi, j'étais assis sur une chaise et je disais n'importe quoi. Les jambes en coton, impossible de me lever parce que mes jambes étaient molles » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

On retrouve le même type de discours sur des produits comme le PCP ou le DMT, perçus comme « puissants », « incontrôlables ».

Le PCP

Un seul témoignage relate une expérience avec le PCP, toutefois cet usage n'est pas détaillé dans l'entretien et nous ne sommes pas sûr que le produit expérimenté soit réellement du PCP. En revanche, bon nombre de personnes connaissent ce produit et en parlent sans l'avoir jamais rencontré.

■ Bref historique et présentation

Le PCP (phencyclidine) est un anesthésique (dont la structure chimique est proche de la kétamine) appelé aussi *Angel Dust* ou *Peace Pill* (pilule de la paix). Il fut mis au point aux États-Unis dans les années 1950 et commercialisé comme anesthésique général puis comme analgésique. Etant donné les réactions des patients (agitation et hallucination), le produit fut retiré des ventes en 1965 et destiné à un usage vétérinaire.

Il réapparaît alors en 1970 en tant que « drogue hallucinogène » aux États-Unis. D'abord ingéré oralement, il est ensuite fumé ou injecté. De nombreux produits proches du PCP sont alors produits par les laboratoires clandestins (PHP, PCC, PCE...).¹⁷⁵

175. Voir à ce sujet le *Dictionnaire des drogues*, RICHARD (D.), SENON (J-L.), Larousse-Bordas, 2000, p. 316.

« On décrit ses effets psychiques comme une dissociation entre l'esprit et le corps ou une privation sensitivo-sensorielle. Elle semble déformer les messages sensitivo-sensoriels envoyés vers le système nerveux central. Elle lève les inhibitions, supprime la douleur et entraîne une expérience que les usagers ont décrite comme une séparation de l'esprit et du corps. »¹⁷⁶

■ Témoignages

Dans le seul récit d'expérience que nous avons obtenu, le PCP est ingéré et ses effets durent entre 4 et 6 heures.

Comme pour la Datura, ils sont ressentis comme « violents », « puissants » et parfois confondus avec la kétamine (la kétamine est un anesthésique chimiquement proche du PCP).

« Le PCP c'est un hallucinogène qui en plus... qui te fait taper le coeur quoi. Enfin moi le seul souvenir que j'ai c'était ça quoi et c'est fort [...] c'était en fait une contrefaçon de trip et donc où y avait du PCP dedans, à l'intérieur. Moi c'est une personne qui était avec moi qui avait vu prendre du PCP ou qui avait déjà pris du PCP je sais même plus si... qui m'a dit -enfin vu l'effet que ça lui a fait - qui m'a dit que c'était du PCP. Mais moi je... Ben ce que je t'ai dit : hallucinogène et ça m'a fait des palpitations mais à plus en pouvoir quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2)

C'est un produit qui a mauvaise réputation, il est considéré comme très dangereux.

« C'est pire que ça, parce que c'est un dérivé de... de crack quoi, c'est du crack de l'Ice. En gros quoi. Bon la molécule qu'ils ont sorti je ne sais pas mais je sais que c'est un dérivé de crack et franchement, bonjour... » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

Le GHB

Six entretiens font état d'expériences de consommation avec le GHB¹⁷⁷. Peu d'éléments nous ont été rapportés sur ses effets et son contexte d'usage.

■ Bref historique et présentation

Le GHB est un anesthésique à la fois euphorisant et amnésiant, encore appelé Gamma-OH ou « ecstasy liquide ». Cette substance est donc détournée de son usage médical. Elle a été inventée par H. Laborit en 1961 et utilisée dans le traitement de la narcolepsie et de l'alcoolisme. Jusqu'en 1990, la littérature médicale ne faisait pas état de l'éventuelle toxicité de ce produit jusqu'alors utilisé en contexte médicalisé uniquement.¹⁷⁸

176. INABA (D.S.) et COHEN (W.E.) (1993), *Excitants, calmants, hallucinogènes*, Piccin, Italie, 1997, p168

177. AFITW2, AFITW5, CVITW9, AFITW10, RVITW4, AFITW10.

178. Voir sur le GHB la *Veille Internet sur les substances psychoactives dans le cadre du projet TREND*, OFDT, mars 2000 (p. 27- 28).

Durant les années 1980, le GHB est disponible, notamment aux États-Unis et utilisé par les « body-builders ».

En France, il est commercialisé depuis 1961 et réservé à un usage médical. La possible augmentation de l'usage du GHB à des fins récréatives au début des années 1990 a engendré une couverture médiatique qui donne à ce produit une image fortement négative.

■ Témoignages

D'après les entretiens réalisés, le GHB est vendu en poudre, ou en petit granulés à dissoudre. Il se consomme sous forme liquide (mélangé dans de l'eau le plus souvent). Il peut aussi être injecté, mais ce cas n'est pas apparu dans les entretiens.

« Ça se mélange à...

- À de l'eau.

- Et quelle dose tu mets ?

- Euh... c'est une cuillère à café c'est la dose, pas plus compliqué que ça » (Casimir, 42 ans, AFITW2).

Le premier effet remarquable du GHB est une sensation de chaleur.

« Un effet assez court qui dure 1h1/2 2 heures à peu près, une montée très rapide hein, en 10 minutes tu as cette espèce de montée (il fait un geste avec ses mains qui part des pieds pour remonter jusqu'à la tête), de chaleur qui monte » (Casimir, 42 ans, AFITW2).

« Ben c'est plutôt euh, ça ressemble à l'ecsta quand même hein y'a quelque chose de l'ecsta, on se sent vraiment chaud, même avec un petit peu de sueur aussi euh » (Robin, 26 ans, AFITW10).

Le GHB provoque rapidement après la prise une sensation d'ivresse souvent comparée à celle de l'alcool. Ses effets sont également comparés à ceux de l'ecstasy, du fait de la sensualité de ses effets et de l'aspect « sociabilisant » qui se développe une fois le produit ingéré. Il est d'ailleurs réputé pour attiser le désir sexuel.

« Comment tu qualifierais la montée, l'effet, les sensations ?

- Ben c'est plutôt euh, ça ressemble à l'ecsta quand même hein y'a quelque chose de l'ecsta, on se sent vraiment chaud, même avec un petit peu de sueur aussi euh.

- Confortable ?

- Ouais confortable, bien le truc qui te prend derrière la tête et qui détend bien... et donc dans le club euh ben j'ai beaucoup dansé mais j'avais des problèmes d'équilibre quand même, bizarre, pour danser c'est bizarre et euh j'titubais quoi et euh vraiment sympa quoi, c'est vraiment le truc qu'on contrôle du début à la fin, j'sais qu'avec l'ecsta quand il est très fort des fois dans la montée euh c'est vraiment wouh, c'est bizarre quoi, t'as l'impression que t'as un truc derrière la tête qui te tire vers le haut euh c'est plus difficile à négocier quand même parfois avec les ecstas tandis que là euh ça va quoi

c'est vraiment très régulier, et puis ça a duré pas mal de temps hein et la redescente a été très progressive quoi j'ai l'impression vraiment d'avoir eu un plateau euh très régulier.

[...]

- Et ça t'a donné envie d'en reprendre ?

Ouais mais euh chez moi euh... avec ma copine parce qu'il paraît que c'est bien pour le cul » (Robin, 26 ans, AFITW10).

« Donc a priori ça se consomme pas en France ?

« On n'en a pas vu, on a parlé à un moment que y'en avait du côté de Bordeaux bon on n'a pas su exactement, alors aux États-Unis et en Angleterre ça existe, ça s'appelle l'ecstasy liquide et euh c'est surtout dans les clubs je crois et puis je crois que c'est plutôt fait pour baiser quoi » (Casimir, 42 ans, AFITW2).

Le GHB est connu pour être dangereux si la dose est mal évaluée et/ou s'il est mélangé avec de l'alcool.

« Quant au GHB c'est un produit qui moi me paraît pas spécialement intéressant mis à part le fait qu'il est facile à synthétiser et relativement accessible... par contre y'a des inconvénients c'est qu'il se mélange pas avec l'alcool et que y'a quand même des gens qui se font des comas avec, que on peut pas garantir que les 2 g qui passent un jour passeront le lendemain, etc., etc. donc ça me paraît pas facile d'utilisation en tout cas hors contexte euh approprié avec des gens responsables qui savent ce qu'il faut faire » (Jean, 35 ans, AFITW5).

« Des gens que j'ai rencontré en teuf qu'avaient déjà essayé. Et on m'a dit qui fallait faire hyper attention au dosage sinon tu pouvais tomber dans le coma quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« Dans ce cas-là, il faudra vraiment que ce soit dans un contexte particulier quoi, avec des gens que je connais et qui en ont déjà pris, qui savent doser par rapport au poids du corps parce que paraît-il que c'est un dosage très très précis, qu'il ne faut absolument pas le mélanger avec une goutte d'alcool mais comme je suis curieuse, malheureusement, je ne peux pas savoir si je vais essayer ou pas quoi » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

« Tu m'avais dit aussi que sur le coup t'avais pas capté que GHB et Gamma OH c'était pas la même chose, est-ce que tu savais qu'il fallait pas prendre d'alcool ?

- Ouais on savait que y'avait quand même des consommations à ne pas associer et sinon moi je sais pas pourquoi j'avais pas calculé que c'était deux noms pour une même chose, j'y ai pas pensé une seule minute mais par contre je savais que pour les deux fallait surtout pas d'alcool, alors après je sais pas si y'a vraiment d'autres associations à ne pas faire » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

Le 2CB

Deux entretiens font état d'une consommation de 2CB¹⁷⁹.

Une observation (AFOBS1) relate le discours de deux personnes à propos de cette substance.

■ Bref historique et présentation

Le 2CB a une structure chimique assez proche de la mescaline (drogue hallucinogène dérivée du cactus peyotl, utilisée par les Indiens d'Amérique centrale durant des cérémonies rituelles). Cette substance a été synthétisée pour la première fois par A. Schulgin dans les années 1970 en Californie et n'a aucun usage médical connu.¹⁸⁰ Elle était en vente libre dans les « Smart Shop » Hollandais en 1997.

■ Témoignages

2CB: un couple qui vient se renseigner auprès de MDM et de Techno + sur les effets du 2CB, sur les différences/similitudes avec l'ecstasy, sur la toxicité du produit ; ils disent ne pas en avoir pris sur le moment mais y avoir goûté à cinq ou six reprises, ils apprécient les effets ; je leur laisse mon numéro ; impossible de réaliser un entretien sur place, ils sont défoncés et ne tiennent pas en place, je ne leur propose même pas ; ils ont environ 25 ans, elle fait une école d'architecture, pas de look particulier (« étudiant »), casquette pour le mec, visiblement habitués à consommer des produits -visage marqué - (AF, OBS1).

D'après nos matériaux, il est vendu sous la forme de gélule (poudre) ou de comprimé, pour une somme d'environ 100 F. Il se trouve aussi sous forme liquide. Il est ingéré ou sniffé.

« C'est-à-dire vu que j'l'ai pris en cacheton donc dans un cacheton t'as pas que du 2CB. C'était un cacheton qui réagissait au 2CB mais t'as sûrement pas que du 2CB dedans, t'as sûrement d'autres trucs, t'as p'tet de la morphine avec j'en sais rien quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

Les effets du 2CB sont souvent présentés comme proches du mélange ecstasy + LSD.

« Le mélange ? Ben ça te rend tout love avec des déformations visuelles, des petites hallu quoi » (Odile, 20 ans, RVITW2).

Une des personnes dit avoir consommé ce produit sous forme liquide et signale un fort « impact physique » lors de la prise.

« Tu vois c'est... c'est du liquide, ça a un goût d'huître, t'en a aussi en cachet j'crois, mais bon... Enfin là y a... bon quand est-ce qu'on est venu à Montpel ? Pas longtemps, l'été dernier non ? Enfin ouais le twocibi j'en ai goutté ici l'été dernier, c'est vrai que

c'est, ça d'un coup j'ai eu une... t'sais j'étais tranquillo dans une caisse et d'un coup j'ai une montée là à la tête, mais vraiment une grosse montée sur la tête là, une pression quoi et trop chaud et tout, j'ai été obligé de sortir de la caisse, marcher et j'pouvais même plus marcher tellement ça me montait quoi. Mais tu vois comme si elle allait exploser la tête quoi tu vois. Bon j'ai pas du tout apprécié le trip quoi tu vois, déjà ça c'est clair. Déjà ça a un putain de goût d'huître et tout, c'était dégueulasse quoi, j'ai halluciné que ça... enfin bon » (Robert, 25 ans, RVITW1).

Conclusion

Les produits rares sont l'objet de discussions et de spéculations, ils nourrissent l'imaginaire même si leur usage reste effectivement marginal et la connaissance de leur nature et de leurs effets très approximative. La Datura, le PCP et le DMT sont caractérisés par l'intensité de leurs effets, par la modification radicale dans le rapport au monde qu'ils occasionnent. Ils sont souvent comparés à des produits de type hallucinogène plus connus comme la kétamine ou le LSD. Les discours concernant le GHB et le 2CB sont le plus souvent approximatifs et stéréotypés. Ces deux derniers produits sont comparés à l'ecstasy dans leurs effets. Nous n'avons aucun témoignage concernant le DOB.

La consommation de ces « produits rares » reste limitée et occasionnelle chez les personnes rencontrées. La plupart n'en ont qu'une petite expérience. On remarque en revanche que tous ont une longue expérience des psychoactifs en général.

179. RVITW1, RVITW2.

180. Voir à ce propos la *Veille Internet sur les substances psychoactives dans le cadre du projet TREND*, OFDT, mars 2000 (p. 41-42).

PARTIE III

LA PERCEPTION DU RISQUE

LA PERCEPTION DU RISQUE

Aborder la question du risque dans le cadre de cette étude demande d'abord de revenir sur la notion de risque dans la société contemporaine puis de poser une définition, avant de mettre en perspective le risque tel qu'il a été perçu par les personnes interrogées lors de nos entretiens.

1 - LE RISQUE: APPROCHE ET DÉFINITION

La notion de risque dans la société contemporaine

La notion du risque n'est pas la même selon la société dans laquelle elle s'inscrit. C'est avant tout une notion socialement construite, qui dépend d'éléments temporels et géographiques. Elle relève donc d'une construction sociale, d'un imaginaire qui induit un discours social et culturel. Or, la question du risque est particulièrement prégnante dans la société contemporaine.

« Dans les sociétés occidentales, l'organisation sociale vise à l'éradication de tout danger susceptible de nuire à ses membres »¹⁸¹.

La société occidentale négocie en permanence le rapport au risque en essayant d'élaborer des moyens pour assurer la sécurité de ses composants, notamment dans des domaines particulièrement exposés et qui suscitent la peur, tels l'environnement, la technologie, la santé... D'où la mise en place de programmes de prévention, de contrôles et autres réglementations visant à « réduire l'incertitude ». En France, ces dispositifs fleurissent depuis le début des années 1980.

Paradoxalement, dans le même temps, l'individu en tant que sujet dispose d'une marge de manœuvre plus grande que dans le passé, d'une « liberté » qui lui offre la possibilité de faire des choix. Il est question pour lui de construire son identité, de donner du sens à ses pratiques. Dans cette perspective, les pratiques et les conduites à « risque » se sont fortement développées depuis le début des années 1980, avec

181. LE BRETON (D.), *La sociologie du risque*, Que sais-je, PUF, Paris, 1995, p.25.

la recherche de sensations fortes, physiques (sport de l'extrême, voyages d'aventures...). Une sociologie du risque a vu le jour qui tente d'analyser et comprendre le sens de ces pratiques.¹⁸²

À l'échelle de l'individu, la perception du risque est avant tout affaire de sensations et d'impressions. En effet, la perception du risque est liée à la manière dont l'individu envisage son rapport aux autres, à la société et aux contextes dans lesquels il évolue. Ainsi, dans une même situation, chaque personne aura tendance à évaluer le risque couru en fonction de ses valeurs, mais aussi de ses expériences passées et de la conscience qu'elle aura de sa propre vulnérabilité.

Certaines situations peuvent diminuer la sensation, l'impression de risque. La stimulation collective, « l'influence du groupe » peuvent par exemple « pousser » un individu à prendre « plus » de risques que s'il avait agi seul (parce qu'il voudra prouver quelque chose au groupe, par peur de passer pour un incapable...).

C'est donc l'individu qui se « crée » un rapport au risque, en fonction du contexte dans lequel il évolue, de son rapport aux autres mais aussi plus largement par rapport à l'imaginaire socialement construit que lui renvoie la société ou le groupe social auquel il est lié.

Approche de la notion de risque dans le cadre de l'étude

■ Définition du risque

« Le risque zéro n'existe pas » : c'est une phrase que l'on entend souvent, qui trouve sa légitimité dans le fait qu'effectivement, toute action, même banale et quotidienne, n'est pas dépourvue de risque. Traverser la route par exemple, prendre l'avion, nager, peuvent constituer des situations à risque, même en cas de prudence. De même, certaines professions, de par leur nature, exposent au risque (pompier, policier). Les activités dites « de loisirs » (saut à l'élastique) ou encore les activités sportives (escalade, alpinisme) font, elles aussi, courir des risques à l'individu.

Comment approcher le risque face à la pluralité des domaines et des situations qu'il touche ?

Il ne s'agit pas ici de l'aborder dans le cadre du quotidien, mais de circonscrire cette notion dans une approche plus restreinte.

182. « La sociologie du risque s'interroge sur « les perceptions sociales et individuelles du risque dans les multiples domaines où s'exerce sa menace. Elle aborde également les logiques de conduite, l'engouement envers des activités physiques et sportives dangereuses pour l'intégrité des acteurs. Elle s'intéresse à l'ambivalence qui accompagne certains choix. Mais elle ne néglige nullement le souci de sécurité, la peur devant le danger, l'évitement du risque ». LE BRETON (D.), *ibid.*, p. 122.

Le risque sera entendu ici comme « un acte délibérément choisi qui implique un affrontement à ses limites physiques et psychiques ». Il y a dans cette approche l'idée de choix. L'individu fait le choix, librement, de se mettre en situation de confrontation avec ses limites propres. Cette définition sous-entend l'idée de « gestion du risque ». L'individu, au fil du temps, apprend, met en œuvre un savoir-faire souvent enrichi par ses expériences personnelles et/ou collectives.

■ Hypothèses liées à une approche par les risques

Par hypothèse, l'approche que nous avons adoptée suppose qu'il y ait des risques potentiels dans les pratiques des sujets que nous avons interrogés. Nous rappelons que les individus dont il est question sont des usagers de substances psychoactives, qui, du point de vue problématisé dans ce chapitre, ont fait « le choix » de consommer tels ou tels produits, de telles ou telles manières.

La consommation de substances psychoactives expose-t-elle à un risque ?

Selon notre approche, nous serions tentés de répondre par l'affirmative, dans la mesure où l'individu fait un choix (la consommation de substances psychoactives) qui « implique un affrontement à ses limites physiques et psychiques ». Bien entendu, cet affrontement peut être plus ou moins important selon les contextes, les produits, les modes de consommation, la vulnérabilité personnelle de l'individu et les objectifs recherchés lors des épisodes de consommation (s'éclater, se découvrir, se faire plaisir, faire la fête, repousser le sommeil...). De même, la conscience de « s'exposer » à un risque est plus ou moins marquée selon les personnes. En effet, l'usage de psychoactifs répond à différents types de motivation. L'usager rapproche rarement et immédiatement sa pratique à la notion de risque.

Plus globalement, rappelons ici que plusieurs études concernant les comportements de consommation de substances psychoactives ont mis en avant les risques courus dans le fait même de consommer une substance psychoactive. Prenons par exemple le rapport du professeur Roques rendu au secrétaire d'État à la Santé en mai 1998, *Problèmes posés par la dangerosité des drogues*, qui, par ailleurs, a suscité quelques polémiques. Il est démontré qu'aucun produit n'est dépourvu de danger (en termes social, sanitaire, psychique...). Les produits psychoactifs sont regroupés en trois catégories. L'héroïne, la cocaïne et l'alcool constitueraient les substances « les plus dangereuses » relativement aux autres produits, puis viendraient les psychostimulants, les hallucinogènes, le tabac et les benzodiazépines, et enfin le cannabis. Les produits, de par leur nature intrinsèque, semblent donc « dangereux ».

D'autres risques peuvent être recensés dans le cadre de cette étude. C'est le cas de certains environnements (manque d'eau, conditions d'hygiène peu satisfaisantes dans des fêtes de type tecknival par exemple, pouvant entraîner des complications dans la prise de produits...). De même, selon les modes de consommation,

le partage des pailles ou des seringues peuvent augmenter les risques sanitaires (transmission de maladies infectieuses).

Mais l'individu, lorsqu'il choisit de prendre un ou des produits, a-t-il conscience des risques courus ? Si oui, comment agit-il ? Est-il « forcément » plus prudent ? L'ambivalence de l'individu nous invite à réfléchir et à traiter plus précisément de la perception du risque par les sujets interrogés dans une deuxième partie.

Nous nous intéresserons d'abord au risque tel qu'il est perçu par les sujets interrogés, avant de focaliser notre attention sur la perception de la dangerosité des produits. En effet, la perception du risque est souvent nuancée en fonction du type de produits consommés¹⁸³.

2 - PERCEPTION DU RISQUE ET USAGE DE SUBSTANCES PSYCHOACTIVES

■ Remarque

Le guide d'entretien pour notre enquête a été construit de manière à ce que des questions portant sur la perception des risques soient posées¹⁸⁴. Cependant, tous les entretiens n'ont pas abordé ce thème, laissant parfois l'individu dérouler sa propre logique sans l'orienter. À ce propos, et dans la continuité de ce qui vient d'être signalé, il est à noter que très peu d'interviewés parlent spontanément de « risques ». Les entretiens font ressortir l'idée de danger, de peur ou encore de limites, mais le mot « risque » en tant que tel a été le plus souvent cité par l'interviewer en premier, puis repris ou reformulé avec d'autres termes par les personnes interrogées.

Qu'est-ce que « prendre un risque » dans le cadre de la consommation de substances psychoactives ?

■ « Abuser », « aller trop loin », « s'en mettre plein la tête » :

Pour la plupart des individus interrogés, la notion de risque est immédiatement rapportée à celle d'abus. Prendre un risque, c'est « abuser ». Abuser signifie prendre « trop » d'un produit : « trop » souvent, « trop » lors d'une prise au point de ne plus contrôler la situation, « trop » lors d'un épisode de consommation. Les individus cherchent souvent à « gérer » leur consommation pour éviter « d'abuser » et se

mettent alors des limites pour « maîtriser » ce qu'ils font. Cette évaluation est subjective (un individu peut penser qu'il n'abuse pas alors que les « autres » pensent le contraire) et se développe le plus souvent de façon empirique.

« Donc l'abus c'est quand ton corps y supporte plus quoi, ton corps ou ta tête. Mais en fait pour moi c'est lié quoi, psychosomatique voilà hein, le corps et la tête c'est lié. Donc l'abus c'est quand ton corps y supporte pas, y supporte plus et que y va dire « stop » quoi. Alors après ça peut être les trips c'est partir en couille et finir en HP quoi, finir pour ressortir peut-être après mais » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

« Je sais que l'abus et c'est ça qui m'a calmé, l'abus peut amener à des effets négatifs sur les personnes. Tu deviens rapidement agressif, parano, même quand tu en prends pas, ce qui fait ça m'a calmé, le côté systématique maintenant, j'en achète plus et quand ça tourne de temps en temps j'en prends et pour les anniversaires, mais rien de plus. » (Vincent, 28 ans, CVITW2), cocaïne.

« Voilà quoi, j pense qu'y a des gens qui vont trop loin et ça ça me fait chier parce que... parce que c'est pas de la fête quoi. Et pour moi, moi personnellement ouais j'ai fait... comme je te disais y a des fois où les gens estimaient que c'était abuser euh... moi tant que je suis pas une larve et que je suis là à me traîner dans la boue à faire n'importe quoi, j'me dit pas que c'est abuser quoi. Après ça c'est mon regard à moi. Maintenant les gens qui me voient y z'ont une autre vision de la chose quoi. Mais j pense pas avoir été les yeux clos en train de taper dans des trucs, scotché devant l'enceinte juste pour me calmer l'esprit, j pense pas » (Francky, 27 ans, RVITW8).

« Ben l'héroïne maintenant que j'ai appris à maîtriser les choses, à pas, à faire un peu moins n'importe quoi, dans des circonstances où ça peut être un trait offert euh au moment où c'est approprié et où t'as rien à faire derrière, ouais là... c'que j'me dis c'est que c'est toujours l'histoire de l'abus de la chose quoi » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

Le thème de l'abus est corrélé à celui de la limite. Prendre un risque, c'est « dépasser les limites ».

Les personnes interrogées rapportent qu'elles sont parfois passées par une phase (plus ou moins longue) où elles se sentaient invulnérables. Elles ont eu tendance durant cette période à surestimer leurs capacités. La notion de limites, tout comme celle d'abus, est éminemment personnelle.

« L'avenir ?

- Euh, moi, je le vois particulièrement bien, personnellement, je le vois particulièrement bien, parce que je l'ai géré, quoi, les seules fois où j'ai abusé c'était à Londres, et quelque part c'est bien, parce que j'ai vu mes limites, j'ai vu ce qui me plaisait et ce qui me plaisait pas... et prendre trop de choses tous les week-end, j'ai été encore capable de me dire, tu vois, ça craint » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Euh... ouais les premières limites c'est comment moi j'me sens. Enfin... ouais voilà pour avoir fait quelques bad trips avec de l'alcool ou même avec du cannabis dans des situations où vraiment j'le sentais pas d'entrée... j'ai l'impression que je sais mais ça n'empêche pas qu'il y a encore des fois où j'me plante. Y a des fois où j'vais consommer et j'vais regretter après quoi. Mais y a pas mal de fois où j'prends rien parce que voilà

183. L'étude que nous avons menée, de par son approche, n'a pas vocation à comparer la perception du risque avec une population non-consommatrice de substances psychoactives, et encore moins à alimenter l'hypothèse du « plus de risques » lié à la consommation de substances psychoactives.

184. Voir méthodologie p. 233.

quoi. Je sais que je le vivrai pas super bien. Et après en général les limites elles viennent après une période de grosse consommation où à un moment donné j'me dis ouais faut qu'je fasse une pause quoi » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

« Ouais la limite ce serait surtout en quantité quoi, parce que en fréquence... la limite de fréquence je l'ai quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

■ Prendre un produit/ne pas vérifier la qualité d'un produit :

Prendre un risque, ça peut être aussi consommer en aveugle, c'est-à-dire prendre des produits sans se renseigner sur ce qu'ils contiennent et/ou leur provenance.

« Pour moi c'est aller voir le premier venu et lui demander un truc et taper comme une malade. C'est ça prendre un risque, sans savoir ce que c'est, à qui j'ai acheté et y aller franco quoi. Ça c'est du risque » (Claire, 24 ans, CVITW7).

« Il faut connaître les bonnes personnes, déjà moi j'évite de l'acheter à n'importe qui, à une racaille ou à un jeune qu'a pas l'allure d'un teufeur, ou je me renseigne plusieurs fois, s'il connaît le produit... Par contre c'est rare d'en avoir, pas du 100 % mais du bon qu'est pas trop coupé, qui te fait pas trop de mal, c'est rare d'en trouver » (Marius, 27 ans, CFITW2).

« Mais vu que je connaissais les gens et que eux-mêmes prenaient ce qu'il y avait de mieux, donc je ne posais plus la question. C'est des gens qui sélectionnaient ce qu'ils vendaient, c'est quelque chose de bien t'es sûr que c'est quelque chose de bien, qu'il va y avoir un minimum d'héro et un minimum de kéta dedans, donc c'est pas plus mal... » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

« Ah ben c'est clair parce qu'au début j'suis désolé j'savais pas tu vois. Et au début j'pouvais prendre euh ouais j'ai commencé quand même par les quarts, quarts, ça fait demi, trois quarts, tu vois ça pouvait monter quand même facilement et voilà mais non tu vois mais non, trop dur à gérer quoi. Et puis surtout ça dépend des labos la fabrication ça peut changer du tout au tout du vois, tu peux prendre un produit avec tel nom, et de telle provenance, à c'qui paraît, tu vas le prendre la semaine d'après, rien à voir. Ça m'est arrivé des plans comme ça, c'est pour ça qu'après j'me suis calmé c'est clair... J'me suis r'trouvé cheper ou tu vois moi j'en ai vu, y'en a plein ben non merci quoi, laisse tomber quoi » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

■ « Mettre en jeu sa santé »

Prendre des risques, pour certaines personnes interrogées, c'est mettre en danger sa santé physique et mentale (à court et/ou moyen terme).

Problèmes physiques

« Bien sûr, j'ai pris des risques j'ai joué avec ma santé, j'ai joué avec ma vie et peut-être que tout ce que j'ai fait je le paierai à 40 ans. Mon cœur va peut-être s'arrêter un jour comme ça » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

« Et donc les risques ouais c'est dans l'abus quoi, comme je disais tout à l'heure quoi. Mais si par exemple les taz je sais y a pas encore vraiment d'études poussées qui ont été faites puisque ça date de pas longtemps donc au niveau des séquelles à long terme on sait pas ce que ça donne. Les trips on sait parce que ça date quand même d'y a trente ans quoi. Tout ce qui est héro et tout laisse tomber, moi la seule expérience que j'ai eu

je veux pas refaire. Ouais les risques ben pour le speed c'est péter un câble, être complètement nerveux. Pour la cé pareil c'est le même délire. Les ecsta c'est la déprime. Au niveau psychologique y a des risques tout le temps moi j'trouve quoi, sauf pour le shit encore y a des gens qui s'arrêtent d'en fumer parce qu'y deviennent parano, parano ou... j'ai une copine qui vient d'arrêter le shit parce qu'elle c'est rendu compte qu'elle speedait vachement, parano et le cœur qui speede mais grave. Donc je lui ai dit « ben arrête, si c'est pour que ça te procure plus de négatif que de positif laisse tomber quoi. ». Et voilà les risques euh... bon si après pour le shit cancer du poumon bon les trucs comme ça. J'me dis... ben voilà j'assume en fait, j'me dis que si dans 20 ans j'ai la tête qui part en couille ben je saurai pourquoi » (Victoria, 24 ans RVITW7).

Problèmes psychologiques, la perte de contact avec le réel

« C'est la destruction générale de ton cerveau. De tes capacités mentales etc. » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« C'est un peu partir ailleurs quand même. Y en a plein qui disent que avec la défonce y cherchent pas ça mais moi c'est ça quoi, c'est... si par exemple sous trip j'me fais plein de... de sketches dans la tête, des sketches un peu BD tu vois genre des situations euh... déjà j'vais rigoler sur n'importe quoi, enfin pour peu que ça soit assez léger j'vais rigoler sur n'importe quoi quoi. Voilà dès que l'effet est trop fort j'rigole plus du tout quoi, que mon corps il encaisse, que ma tête elle encaisse et que ça va pas là j'ai les mâchoires qui serrent machin tout ça... là je rigole plus du tout quoi. Mais sinon c'est... ouais c'est se mettre la tête, c'est sortir de la réalité, c'est... facilité de rapport avec les gens, bon ça après... déjà dans la vie je l'ai peu donc c'est vrai qu'après j'en ai pas non plus forcément besoin pour aller vers les gens de la défonce. Et puis ouais voilà se marrer, enfin pour moi c'est ça quoi. C'est pas se prendre le tête justement quoi » (Victoria, 24 ans RVITW7).

« Tous les gens, mes amis en fin de compte parce qu'on était un groupe de personnes, ils venaient chez moi mais... j'sais pas quoi tu vois, j'm'en foutais quoi, t'sais j'étais ailleurs quoi, carrément quoi. J'étais ailleurs, ils me parlaient machin machin ouais j'étais à tatoï, à l'Ouest total. C'était chaud » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

■ « Jouer avec la loi »

Prendre des risques concerne aussi le rapport aux lois. Certains le soulignent, sans pour autant trop insister directement sur ce point.

« Risques ?

- Un petit peu mais pas des gros. Je pense maîtriser plus ou moins la chose. Bon, tu peux pas te maîtriser à 100 % mais bon, j'ai pas pris de gros risques. Bon par rapport aux flics, c'est sûr et plus par rapport à mon état personnel qu'autre chose, enfin, plus par rapport à l'état de mon cerveau qu'autre chose, c'est pas physique » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

« Et puis bon quand tu te retrouves à shooter dans des sanisettes à Paris, bon, c'est... tu les prends les risques, tu les prends avec les flics, tu les prends avec ta santé, tu les prends avec... mais t'es tellement prisonnier du produit que tu peux rien faire d'autre quoi... » (Julius, 29 ans, CVITW6).

« Ben ça des fois t'en as un peu. Tu l'as par rapport à toutes les prises de risque de faire le business, de prendre... De faire les plans, l'argent, les flics, de pas se faire arnaquer, là-dessus des fois ouais tu te frappes des crises de parano ça c'est clair. Tu te dis putain ce que j'ai pris c'est pas bon, ah si c'est bon. Putain c'est pas les flics, putain si... Tu vis à 200 à l'heure, ça c'est clair » (Richard, 30 ans, CFITW7).

Les paramètres qui influencent la prise de risques

■ Les autres, l'influence du groupe

L'influence du groupe, notamment dans des contextes particuliers, ajoute de la connotation affective à la prise de risque. Certains individus, lorsqu'ils se laissent porter par le groupe, ont parfois tendance à minimiser les risques courus.

« Même un joint c'est rare que je fume toute seule. Pour moi la défonce en général j'aime bien la partager. J'aime bien qu'y ait une ambiance, un support, un contexte quelque chose qui te motive à en prendre : pas en prendre pour en prendre quoi. Enfin moi je... c'est fini ça » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

Par exemple, les sujets que nous avons rencontrés disent souvent partager les pailles lors de prise collective en sniff (de cocaïne, de speed...).

« Ouais, ça dépend avec qui tu le fais, mais sinon je fais gaffe quand même. On dit toujours qu'il faut... après généralement quand t'as la paille qu'est posée et que tu as cinq rails, tu prends la même paille, ça marche toujours comme ça... après, moi perso, quand je le faisais, avant de prendre, je regarde toujours la paille, et s'il elle est pourrie, j'en refais une avec un billet » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

« Non, disons que je refuse l'injection, ça c'est pas une expérience que j'ai envie de faire, quoi, je refuse... mais les pailles, je me dis que c'est peut-être une erreur, je sais pas au niveau de l'hygiène si c'est quelque chose qui craint de faire tourner une paille quoi, je sais pas vraiment... jusque-là, c'est aussi le fait que j'ai toujours pris des trucs avec des gens avec qui j'étais bien, que je connaissais, ça m'a jamais traversé l'esprit d'avoir de la suspicion et de me dire merde, en face de moi ils sont peut-être pas clean, je me fais ma paille. Parce que vu que tout le monde se passait la paille, moi j'ai pas eu la présence d'esprit de me dire, je vais me faire MA paille. Peut-être que c'est une erreur... » (Claire, 24 ans, CVITW7).

Cependant, le groupe, par l'image qu'il renvoie, peut aussi constituer « un frein » à la consommation de substances psychoactives.

« Et quand je vois des gens qui sont très mal quoi aussitôt je redescend dans le sens où moi j'pars dans un esprit de faire la fête et pas dans un esprit de me détruire et pas de me faire du mal quoi. Même si physiquement ça peut le faire parce que c'est drogues et que ça m'abîme. Je sais par exemple que la coke ça brûle tout l'intérieur » (Francky, 28 ans, RVITW8).

■ L'environnement

L'environnement est aussi perçu comme un facteur qui accroît la prise de risque.

Un lieu où il y a de la musique peut par exemple favoriser la prise de produits (volonté d'être plus « en phase » avec la musique, de se « déconnecter du réel »...). Les contextes festifs en général favorisent le laisser-aller, la perte de vigilance face au danger.

« J'ai pris quatre trips... ouais et j'ai pété les plombs, c'est-à-dire que en fait euh... avant la techno, j'aimais pas... euh j'aimais pas la musique et en fait c'est vrai qu'avec les produits, ça prend une autre dimension, et malgré ce que tout le monde dit... c'est une musique que t'écoutes... euh, tu vas pas en rave comme quand tu vas dans un concert quoi, en rave c'est pour te défonce, moi je connais personne qui va en teuf qui se défonce pas quoi, qui prend pas des produits, qui prend pas d'ecstasys, de LSD ou de machin... » (Julius, 29 ans, CVITW6).

Des événements marquants comme les anniversaires où les fêtes nationales (nouvel an...) constituent des moments où l'individu a tendance à « se lâcher », à être moins prudent. Ce type d'événements incarne quelquefois le support d'une expérimentation psychoactive. Ici, une première prise de cocaïne et de kétamine :

« Et pourquoi t'a décidé de prendre un trait de coke et un trait de kétamine ?

- Ben c'était mon anniversaire, le jour de mon anniversaire donc voilà » (Jason, 21 ans, AFITW6).

La disponibilité des produits joue aussi sur la consommation de substances psychoactives, voire la prise de risque. Plus l'individu se situe dans un environnement où des substances psychoactives sont disponibles, plus il semble qu'il soit tenté de consommer et de mélanger des produits¹⁸⁵.

« Dans les XXX ouais surtout dans les XXX. j'veux pas jeter la pierre non plus parce que j'y prends plaisir tu vois. Mais y a une ambiance que je trouve d'ailleurs très décevante quand toi t'y vas pas que pour ça mais y a beaucoup de gens qui... bon t'as la vente à la criée, t'as tous ces trucs et puis t'as une espèce de mentalité ou d'ambiance qui plane. Ce qui fait que t'as beaucoup de gens qui sont là pour la défonce, qui sont là pour se mettre à l'envers et c'est pas toujours intéressant » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

« Ah oui, oui... Je me dis ce soir je vais prendre un ecsta et qu'il y en a pas, j'en prends pas et puis c'est tout hein » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

Plus un produit est disponible, plus il est difficile à gérer. C'est le cas notamment pour certains vendeurs/usagers de cocaïne.

« C'est vrai que quand j'en avais en grandes quantités c'était difficile à gérer. Quand tu en as, que t'en vends, t'en prends quoi » (Richard, 30 ans, CFITW7).

185. Voir partie sur les contextes de consommation p. 21 et sur les pratiques de polyusage p. 61.

■ Le mode de consommation de substances psychoactives

La perception du risque dépend aussi, selon les personnes rencontrées, de la quantité, de la fréquence et du mode de consommation des produits.

« Ouais, ouais, complètement, ceux par exemple qui shootent la kétamine, ceux qui shootent la coke, ceux qui bouffent cinq trips tous les jours, enfin, c'est toujours une question de dose quoi, tu peux te droguer toute ta vie, Henri de Monferay a fumé une pipe d'opium toute sa vie, mais il restait à une pipe d'opium tu vois, c'est à partir du moment où tu commences à dépasser, à consommer tous les jours, même la drogue, l'héroïne, qui est une drogue dangereuse par définition, si tu la consommes une fois tous les mois disons, t'auras jamais de problème... mais si tu la prends tous les jours, c'est une question de comportement, euh... de vitesse dans le comportement... » (Julius, 29 ans, CVITW6).

« Donc à la limite je fais quand même une différence entre les drogues, il y a des drogues plus fortes que d'autres, mais après ce qui compte c'est le dosage [...] Donc voilà, les drogues, c'est les quantités dans le laps de temps dans lequel tu les prends qui fait qu'elles sont nocives ou pas. » (Richard, 30 ans, CFITW7).

« Et tu as perçu ça comme un produit dangereux la kéta ? »

- Ouais. Justement c'est un produit qui accroche, qui paraît inoffensif... Mais pour ça il faut bien en consommer. Si t'as, j'sais pas moi. En deux mois d'été, t'es avec des gens qui en ont à gogo tu vois, tu vas en taper, j'sais pas quoi plusieurs fois par semaine ou même tous les jours pendant un moment. Au bout d'un moment c'est clair, il risque d'y avoir problème hein. Ça y'a pas » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

Certaines associations de produits sont décrites comme pouvant accroître les risques. C'est notamment le cas du GHB mélangé à l'alcool.

L'image du « toxicomane », prégnante dans certains discours, influence aussi la perception des risques courus. La pratique de l'injection par exemple est associée à l'image « dure » de l'usage de drogue et constitue de fait une limite pour certains (rejet du mode de prise intraveineux et intramusculaire).

« Mais j'me piquerais jamais par contre » (Théodore, 24 ans, CFITW9).

« Ouais et puis c'est le côté médical, se foutre un truc dans la veine et puis si tu te rates et puis j'sais pas on n'est pas vraiment faits pour se piquer des trucs dans les veines, s'mettre un truc dans le nez encore bon, s'mettre un truc dans l'estomac euh enfin, entre autre, ça me fait moins peur quoi mais shooter non. Enfin ouais j'pense que c'est surtout que j'ai peur de l'aiguille quoi et puis que j'ai peur d'attraper des maladies aussi... ça euh, si y'avait pas les maladies j'l'aurais essayé au moins une fois j'pense » (Tony, 26 ans, AFITW4).

Il est à noter qu'une fois cette « barrière » franchie, la proximité avec l'objet diminue parfois l'impression de prise de risque et le caractère dangereux du mode de consommation.

« Ouais, une fois que tu l'as fait, t'sais c'est comme tout le monde, moi j'avais peur des piqûres avant, et puis en fait quand tu te le fais toi-même, t'as plus vraiment peur de

rien à la fin... et c'est vrai que quand tu es au plus mal, t'en as tellement plus rien à foutre que... là effectivement, j'ai pu prendre des risques quoi... je suis passé au travers heureusement quoi mais... ouais... » (Julius, 29 ans, CVITW6).

■ L'individu : ses particularités, son comportement

La prise de risque est aussi perçue en fonction de l'individu, de la manière dont il gère ses prises par rapport à ses « capacités physiques et mentales » et plus globalement de la façon dont il vit et tire profit de ses expériences.

« Ouais plein. Déjà les produits que t'achètes tu sais jamais ce qu'y a dedans quoi. Donc forcément y a un risque euh... Après ça dépend aussi de la personnalité quoi, c'est-à-dire que le risque y peut être et dans le produit et dans la quantité que tu vas prendre. XX me disait que y avait une évacuation l'aut'coup là sur le tekos à XXX et le mec il a fait 6 arrêts cardiaques entre l'évacuation et le moment où il est arrivé à l'hôpital donc c'est quand même... enfin je trouve ça grave d'en arriver là quoi. Maintenant pour moi j'te dis, j'ai quand même appris à gérer le truc et je sais aussi où je vais quoi. Je sais aussi comment mon corps réagit par rapport aux drogues donc c'est ça aussi qu'est bien dans l'acide. L'acide, comme je te disais quoi, t'es obligé de le travailler. Tu peux pas le prendre et le laisser aller sinon vvvvvvovuit. Donc j'ai appris aussi à maîtriser tout ça par rapport à mes... à mes capacités et physiques et mentales quoi » (Francky, 27 ans, RVITW8).

Pour certains individus, des facteurs comme l'âge, le fait d'avoir ou d'être amené à avoir des responsabilités dans un travail ou d'être dans un univers familial cadré, invite à la prudence (modification du rapport au risque).

« Ben, que je retrouve quelqu'un et une vie plus équilibrée peut-être... que je trouve un copain qui consomme pas quelque chose comme ça... en fait, que je sois suffisamment... en fait je sais pas j'ai même pas l'impression que ça... j'ai l'impression que... je suis bien en fin de compte avec ça, mais c'est vrai qu'il va bien falloir que j'arrête... je vais pas me retrouver encore à 50 ans encore à gober dans une fête techno. Donc, obligatoirement, c'est peut-être le décalage entre âge et personne tu vois, ça va être ça qui va me réfréner, parce que ça tourne en fait énormément et toute la moyenne d'âge, c'est 20-25 ans, au-dessus il y a peu, donc à mon avis quand je vais être un peu plus âgée, je vais me retrouver totalement euh... je vais me dire que j'ai vraiment plus rien à voir avec eux, plus rien à voir » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

« Non, bon des coups de barre si, il y a des jours où la veille tu as abusé, là c'est sûr t'es mort, mais tu prends sur toi, moi j'ai toujours mis un point d'honneur à ça, j'ai trop vu de gens les lendemains ne pas aller au boulot et raconter n'importe quoi, monter des embrouilles bidon, moi j'ai toujours assumé... » (Nestor, 30 ans, CVITW3).

Certains individus décident d'apprendre à connaître leurs limites et se positionnent par rapport à leur consommation de produits. Ainsi, le comportement conditionne et est conditionné par la perception du risque et sa gestion.

« Non, j'ai jamais eu envie... je pense qu'il y a... on dit drogue dure et drogue douce, et je pense qu'il y a des consommations dures et des consommations douces. Et je pense que c'est un choix de départ et il faut être vigilant dès le départ, il faut être cons-

cient de ce qu'on fait dès le départ. Dès qu'on commence à prendre des choses plus d'une fois quoi. Il faut arriver à se positionner dans sa tête et à se dire... bon, ben qu'est-ce que je fais par rapport à tel produit... est-ce que ça va devenir mon ami régulier, ou est-ce que ça va être juste une connaissance que je vais croiser de temps en temps, et c'est un choix, quoi. Et moi j'ai fait le choix d'avoir une certaine distance par rapport à la C, parce que je sais que de nature je suis excessive, et si moi je ne me mets pas des garde-fous, je pense que je peux... j'ai le terrain pour être complètement dépendante de ça... enfin j'ai le terrain... » (Claire, 24 ans, CVITW7).

« Celui qui prendra la plus grosse ligne tu vas le regarder « et attends... ». Ouais tu peux vraiment devenir stupide quoi. L'acide t'es pas dépendant quoi. C'est pas être faible de caractère que de tomber là-dedans mais il faut savoir ce que l'on veut et ce que l'on ne veut pas je crois. Parce que c'est vrai que vivre dans ce monde c'est beau et de revenir à la réalité c'est vrai que c'est dur de temps en temps, mais ça c'est vrai avec les ecstas, l'acide, l'héro surtout. L'héro c'est dur » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

Trois types de comportements par rapport au risque

Le rapport au risque dépend de l'individu tout d'abord, de la manière dont il le perçoit, dont il en a conscience (évaluation de ses aptitudes personnelles). Nous avons pu déceler trois types de rapport au risque, que nous n'avons pas développés mais que nous évoquons ici rapidement. Il s'agit de trois types de comportements par rapport au risque perçu.

Ainsi, certains individus n'identifient pas ou occultent les risques courus, même après de nombreuses expériences

C'est notamment le cas lors de premières prises (relatées dans plusieurs entretiens) mais aussi lors d'épisodes de consommation intensive (dus à une forte dépendance par exemple) et qui mènent l'individu à ignorer tous risques potentiels.

« Au début tu avais pas l'impression de prendre des risques ?

- Non absolument pas... c'était ludique au début, c'était le soir, c'était marrant quoi... et puis voilà » (Julius, 29 ans, CVITW6).

« Non, ouh là là, t'as jamais l'impression de prendre des risques, t'en as rien à foutre quoi, c'est plus fort que toi, t'sais des fois, t'sais mais tu t'en bats les couilles, la seringue elle est toute sale, tu t'en fous, tu vois, t'es... t'es grave... tu vois, on dit que les drogués ils volent les sacs des mamies, mais ça m'étonne pas tu sais, t'es grave, tu peux être quelqu'un de trop gentil, qui a le cœur sur la main et tout, mais tu te tapes des trucs comme ça, tu rentres dans le cercle de vice, tu vois, de l'héro ou de la coke et à fortes doses » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

D'autres identifient des risques et les rapportent à la peur, au danger, sans pour autant les gérer.

Beaucoup d'entretiens font ressortir ce sentiment de peur : peur de prendre trop d'un produit, peur de ne pas assumer, peur de perdre le contrôle...

« Prendre des risques ?

Ben ça c'est des trucs... De toute façon, il y a le revers de la médaille, rien n'est gratuit, ça joue sur le corps, sur l'esprit, ça c'est clair » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

Enfin d'autres individus identifient des risques et mettent en place des stratégies visant à une gestion de la consommation des produits psychoactifs.

Exemple : la mise en place d'un contrôle de la qualité des produits :

« J'ai jamais pris quoi que ce soit sans savoir vraiment ce que je prenais. J'avais un testeur d'ecstasy. Pour la coke, je sais qui me la vendait, je sais où je mets les pieds généralement » (Vincent, 28 ans, CVITW2).

De fait, l'évaluation de ses propres aptitudes et la perception du risque influencent et dans le même temps sont fortement influencés par le comportement de l'individu.

3 - PERCEPTION DU RISQUE EN FONCTION DES PRODUITS CONSOMMÉS

La notion de prise de risque concernant la consommation de substances psychoactives est nuancée en fonction de la perception de la dangerosité des produits consommés. Cette perception varie selon les individus.

Prise de risque et perception de la dangerosité des produits

Il s'agit ici de repérer ce qui influence la perception du risque par rapport aux différents types de produits consommés.

■ Les caractéristiques du produit

Synthétique ou naturel

Les individus interrogés font la distinction entre les produits synthétiques et les produits naturels qu'ils ont tendance à estimer comme moins dangereux car moins « toxiques ».

« J'ai un certain a priori des produits synthétiques, c'est peut-être du fait des escroqueries qui vont avec parce qu'on maîtrise pas les choses alors que dans la nature on peut se dire qu'un champignon c'est un champignon, y'a pas de risque qu'il soit frelaté quoi » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

« Donc ça m'attire pas. En revanche y a des choses qui m'attirent plus comme le DMT. Les pustules de crapaud là (*rire*). Ça doit être bien dégouiné mais... Tu vois tout ce qui le peyolt, enfin des choses un peu plus naturelles à la limite. Plus organiques on va dire » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

« C'est une de mes défoncees préférées parce que c'est naturel, que c'est moi qui vais les chercher » (Victoria, 24 ans, RVITW7), champignons hallucinogènes.

■ Les effets du ou des produits : intensité de l'altération de la conscience

La dangerosité d'un produit est aussi jugée en fonction de la sensation qui apparaît lors de la prise (lors de la « montée », du « plateau » et de la « descente »). Dans ce cas, c'est la difficulté psychologique et physique à gérer les produits qui donne un caractère dangereux. On peut donc retrouver dans cette catégorie des produits dits naturels (*Datura*...).

Lors de la première prise

La prise de risque lors de la consommation de produits est souvent associée au sentiment de peur. Cette peur peut être diffuse, concerner les produits de manière indifférenciée, ou alors être spécifiquement liée à un produit. Il y a des produits réputés comme « forts », « durs », comme l'héroïne ou encore des produits plus rares (PCP...).

Certains produits sont considérés comme « dangereux » dès la première prise du fait qu'ils « accrochent ». Ces produits sont souvent rapportés à la catégorie « drogues dures ». Plus globalement, la crainte d'une possible dépendance (lors de la première prise, ou plus largement suite à des épisodes de consommations successifs) leur confère un caractère dangereux.

Nous retrouvons parmi ces produits le crack, le PCP, l'héroïne, la cocaïne, cités dans les entretiens.

« Oui le crack. Parce qu'on m'a dit, à priori, dès la première prise, alors peut être que je me trompe hein, enfin moi je reste sur cette idée là que dès la première prise t'es accroc quoi. Et moi j'veux pas prendre une défonce qui me rend accroc dès la première prise quoi » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

« Bon c'est sûr le shit j' considère pas ça comme de l'héro quoi, le shit c'est quand même une drogue douce quoi c'est pas pareil que l'héro dont t'es dépendant et où t'as une certaine accoutumance quoi... pour moi tout ce qui est X, trip euh, coke euh enfin non, trip-X j'les classerais quand même dans moins dangereux que l'héro et la coke mais bon après le shit c'est pas dangereux, beaucoup moins quoi » (Jason, 21 ans, AFITW6).

« Le PCP non jamais mais d'après c' que j'en ai entendu dire franchement j'comprends pas l'intérêt, le crack c'est pareil euh, la coke basée qui s'apparente au crack, aucun intérêt, c'est toujours l'histoire du flash et juste le désir d'en reprendre derrière, ça m'intéresse absolument pas quoi et euh... je sais pas, y'a des produits que j'dois pas non plus connaître » (Ulysse, 23 ans, AFITW7).

« L'héroïne, oui, ça jamais... Ça me fait hyper peur On m'a décrit... Le problème, c'est que tous les gens qui m'ont décrit sont tombés dedans pendant bien un an... Tu vois ça dissuade un peu... D'une part parce que c'est trop fort et d'autre part parce que j'ai vraiment pas envie d'être accro, ni à une substance, ni à une autre... Donc l'héroïne, ça me dit pas du tout... » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

Perception de la dangerosité des produits et temporalité de la consommation

Le fait que certains produits puissent être consommés « facilement », dans le

temps du quotidien, renforce aussi la perception de dangerosité du produit. Le produit se banalise et dès lors son usage est perçu comme susceptible de devenir dangereux. Il peut aussi mener à la dépendance et/ou l'accoutumance. Nous retrouvons ici la cocaïne, considérée dangereuse du seul fait qu'elle puisse être consommée « facilement » et dans des contextes très variés. Sont cités aussi des produits comme le tabac et l'alcool, ou encore le cannabis, considérés comme plus « soft » que l'héroïne ou la cocaïne, mais pas moins dangereux du fait de la banalisation de leur usage dans le temps du quotidien. D'une manière générale, le fait que certains produits puissent être consommés hors contextes particuliers est perçu comme un risque fort.

« Pour moi la C ça me plaît, mais à la limite c'est plus dangereux, parce que c'est le produit par excellence que tu prends en dehors de la teuf quoi. Pour moi, la C c'est vraiment pas lié à la teuf, parce que chaque fois que j'ai pris de la C, c'était pas en teuf quoi. Si une fois, à un teckni » (Claire, 24 ans, CVITW7).

« La clope, le joint c'est aussi des drogues à leur manière mais aussi plus ou moins dangereuses. Mais elles peuvent quand même te bouffer un peu la vie quoi. Moi je considère que dès qu'il y a une dépendance ou dès qu'il y a quelque chose de quotidien, une consommation quotidienne, c'est... c'est déjà être, être un peu enchaîné à quelque chose. Après si on peut donner le terme de « drogue » ouais c'est fort possible » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

« Ben c'est pas des risques sanitaires ou sociaux enfin... Des gens qui consomment trop d'un seul produit. J'ai un pote qui fume de l'herbe, toujours de l'herbe, que de l'herbe ben j'ai l'impression qu'il prend des risques, après a priori il le gère pas trop mal, enfin il a une vie qu'est assez cohérente, y travaille et voilà j'trouve que le fait de consommer un seul produit et super régulièrement, enfin à outrance c'est un risque. Parce que... parce que quand y en a pas, y a pas grand chose qui fait que ça peut bien se passer » (Baptiste, 26 ans, RVITW5).

D'autres éléments, concernant les effets, renseignent les individus sur la dangerosité des produits. Il s'agit de la sensation physique immédiate, de l'intensité des effets, des descentes difficiles et plus globalement des impressions de perte de contrôle.

Sensation physique immédiate : bien-être ou pas

La sensation physique immédiate (bouffée de chaleur, envie de vomir, perte de sensations tactiles) donne un caractère « dangereux » à certains produits. C'est le cas de l'héroïne et de la kétamine.

« Ouais c'est pas mal, fin t'as pas mal de vomissements quand même avec parce que le foie... c'est quand même... les opiacés c'est chaud quoi. Parce que ça se bouffe en fait, tu peux le fumer mais c'est pas la peine » (Bill, 21 ans, CFITW8), rachacha.

« Non, non, justement non. Tu es anesthésié, tu peux te couper la main, tu peux te fouler la cheville, tu ne sentiras absolument rien. C'est dangereux, c'est extrêmement dangereux. » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1), kétamine.

Violence/intensité des effets

De même, l'intensité des effets ressentis lors de la prise renseigne les individus sur la « puissance » et donc la dangerosité supposée des produits consommés.

« J'suis rentré à... 17h30 et là... (*rires*) ouais j'me suis bien tapé un gros trait quoi. Et là, quand même, ça été beaucoup plus dur donc. En fait j'crois que j'me suis dit sur l'moment, avec du recul, c'est que c'était ma première entrée dans les drogues. Parce que, quand même, j'ai bien vu que c'était beaucoup plus dur [...] Alors là j'me suis dit, quand même, t'es rentré dans quelque chose de... mais c'est vrai qu'c'est court, ça dure pas très longtemps parce que trois heures après j'sentais la fin des effets [...] Mais par contre ça a été vraiment l'expérience la plus violente que j'ai eue » (Lucien, 25 ans, CFITW5).

« Ben j'espère j'espère, j'espère ne jamais prendre toutes ces saloperies de faux ecstasy 100 fois plus puissants dont j'entends parler dans toutes les presses euh qui sont soi-disant très dangereux... mais euh non j'pense que j'essaierai de pas dépasser un certain stade au niveau de la puissance du truc mais bon... » (Tony, 26 ans, AFITW4).

Les descentes difficiles

Les descentes difficiles (bouffées de chaleur, envie de vomir), comme pour les montées, renforcent aussi l'impression de dangerosité (le produit est supposé « toxique » donc mauvais).

« La rachacha. Ah ouais ouais ouais, 'fin j'te dis t'as... 'fin régulièrement quand tu prends de la rachacha tu vas gerber ou, tu vois, t'as des moments t'as des gros coups de sueurs parce que t'sais c'est vrai que ça monte, ça descend, c'est ça quoi. Un peu comme un mauvais ecsta quoi, un mauvais taz c'est pareil hein, un mauvais taz tu peux avoir une montée après ça r'descend tu comprends pas, ça r'part tu vois, et là c'est un peu pareil » (Fernand, 29 ans, CFITW4).

« Mais bon, le speed moi je trouve que c'est dangereux pour les descentes quoi, quand tu prends du speed, les descentes sont vraiment graves dans le sens où ça rend complètement paranoïaque et complètement pas confiance en soi quoi » (Jean Claude, 26 ans, CVITW1).

L'impression de perdre le contrôle

Une forte impression de perte de contrôle peut concourir à nourrir le sentiment qu'un produit est dangereux.

Le speed :

« En fait moi j'dirais que le speed c'est la drogue la moins forte euh... j'la classerais en deuxième position avec le cannabis, parce que le speed c'est une drogue t'es lucide, t'es à fond, t'es... joyeux, t'es love... » (Marius, 27 ans, CFITW2).

« Le risque que je pourrais avoir la sensation de prendre ne se situerait pas tant au niveau de la nature des produits mais plus euh du voyage dans lequel ça va m'amener et que peut-être ça peut m'amener tellement loin qu'en effet ça peut... ça pourrait gêner ou accentuer une certaine dysharmonie dans la perception des réels, en même temps quand on est psy d'orientation analytique euh on est déjà coutumier des réels parce que

la vie psychique c'est un réel en soi donc en fait ça j'pense que c'est ce qui m'a garanti le fait de pouvoir accepter pleinement toute la folie qui me passait par la tête, c'est un peu comme un truc où ça m'a aidé, ça m'a ouvert, ça m'a aidé à être plus proche de moi-même et en fait c'est mon but dans la vie parce que c'est la seule voix de mon épanouissement, celui que je suppose » (Xavière, 23 ans, AFITW9).

« GHB là, tu vois les trucs comme ça qui te rendent – qu'est-ce qu'on m'a dit ? – que t'es complètement amorphe, que du coup y a même des mecs qu'utilisent ça en boîte pour défoncer les meufs et qu'y font ce qu'y veulent avec après. J'aimerais pas prendre tous les produits qui me font euh... plus être maître de moi-même en fait, que en fait je vais pas pouvoir gérer quoi. Comment dire ? que la quantité même si j'en prends un tout petit peu ça va me démonter la tête : ça je veux pas quoi. Mais après au niveau des types de produits et tout j'entrave pas vraiment » (Victoria, 24 ans, RVITW7).

■ Les conséquences physiques et psychiques que l'usage des produits peut induire

La dangerosité d'un produit est aussi jugée à partir des conséquences physiques et psychiques que sa consommation peut induire. Les individus utilisent leurs propres expériences, ou confrontent leur regard sur l'attitude des « autres » pour se forger leur propre opinion.

« Ouais de toute façon le speed il faut pas en prendre trop hein parce que franchement, tu vois quand tu vois ce que ça fait déjà sur ton physique, tu vois t'hallucines quoi. t'as les lèvres toutes bouffées, comme tu vois des grosses gerçures mais balaises quoi, tu vois ? ça fait hyper mal, le nez, les dents, alors si t'as un petit problème de dents tu peux être sûre que t'as des aphtes dans la bouche... 'fin, tu vois, c'est craignos quoi » (Jeanette, 33 ans, CFITW3).

« Comme j'ai vu des copains se faire opérer deux fois du nez, consommer comme des malades 5 g par jour tous les jours pendant des mois et des mois quoi. Ça moi quand même... » (Richard, 30 ans, CFITW7).

« Quand on dit « ouais dans les produits rien n'est gratuit ». Un trip déjà ça reste entre 7 et 10 ans en toi et euh... ben quand on dit « rien est gratuit » c'est que les dents y morflent. Tout morfle à l'intérieur, tu deviens tout sec. Tu maigris, tu vas être 5 heures devant les enceintes t'auras perdu 3 kg quoi. Y a ça, y a... le psychologique aussi, au bout d'un moment. T'as des gens c'est psychologique, c'est y deviennent parano... Chais pas moi j'suis jamais devenu parano quoi. Pour le moment moi ça va. Pourtant j'ai déjà eu des problèmes sur les teufs mais bon » (Léonard, 24 ans, RVITW4).

Les paramètres qui « influencent » la perception de la dangerosité des produits

■ L'imaginaire social induit par les discours du groupe dans lequel s'inscrit l'individu

Les nombreuses rumeurs circulant sur les produits participent fortement aux représentations statuant sur leur dangerosité.

Ainsi, la kétamine est considérée comme un produit dangereux (c'est « un anesthésiant pour animaux ») ce qui constitue une barrière, une limite, parfois symbolique, pour la plupart des individus interrogés. Cette dangerosité dans la perception du produit est alimentée par les fantasmes, les imaginaires et les discours de « ceux qui y ont déjà goûté ».

« L'impression qu'on a tous et eux disent tout le temps même après longtemps, c'est de mourir, mais bon au départ quand tu l'as ça fait bizarre quoi, t'es sûr que tu meures, t'es sûr que la mort ça peut pas être différent, c'est l'évidence même, t'es sûr que t'es dans ta mort, dans la mort » (Bernard-Henry, 34 ans, AFITW1).

« Par contre la kéta, j'ai eu... comme toute première fois, la kéta ça fait peur parce que c'est... un anesthésiant à la base quoi, donc voir l'effet sur les gens ça fait un peu peur au début, et il faut voir que c'est un truc, c'est quand même pas répandu, donc les gens au début, ils se méfient quoi » (Jean-Claude, 26 ans, CVITW1).

Cela n'empêche cependant pas les sujets interrogés de prendre ce produit. Leur discours évolue alors le plus souvent dans le sens d'une « dédramatisation » du discours, suite au premier épisode de consommation.

« Je m'attendais vraiment à une claque violente, je m'attendais à un truc qui allait me massacrer la tête, euh, donc j'en ai pas pris beaucoup, enfin, j'ai tapé trois quatre traits » (Claire, 24 ans, CVITW7).

■ La « proximité » de l'objet

Un individu ayant consommé un produit aura tendance à relativiser (voire nier) sa dangerosité.

Par contre, un individu qui connaît peu ou pas les produits que ses proches consomment aura tendance à avoir une perception des risques courus plus grande, indépendamment parfois de la nature des produits. Ces individus reprennent souvent à leur compte la théorie de l'escalade, qui leur fait dire que « tous les produits font courir des risques une fois que tu commences », ou encore que « quand tu commences, tu peux plus arrêter ». C'est le cas pour cet usager :

« Moi c'est vrai que l'alcool j'ai toujours un recul par rapport à ça. Quand je bois c'est pour me calmer en redescende parce que ça n'a jamais été trop mon truc aussi l'alcool. Mais j'ai des copains avec l'ecsta ou la coke chacun ils se boivent une bouteille entière de whisky. T'sais du joint à la coke ou du joint à l'ecsta il y a un pas à faire, de la drogue

douce à la drogue dure. Mais quand tu tapes ce genre de drogues, après c'est plus un problème même taper du PCP, taper de la kétamine, j'veux dire tout ce genre de drogues... » (Richard, 30 ans, CFITW7).

La volonté d'être plus « prudent » conduit parfois certains usagers à s'informer sur les produits qu'ils consomment.

« Est-ce que t'as l'impression de prendre des risques ?

- Dans le court terme non, dans le long terme peut-être plus, et là maintenant j'essaie de plus m'informer déjà des effets sur le corps, des effets physiques ouais parce que les effets psychologiques j'ai un peu vu quoi même avec la coke le désir d'en reprendre bon etc. des choses comme ça, bon ben j'ai vu un peu à quoi ça ressemblait euh c'est pas forcément un aspect des choses qui m'intéresse quoi et puis j'ai autre chose à faire aussi donc euh pour le moment j'essaie d'y aller un peu moins parce que même la fatigue conséquente derrière euh des fois j'ai pas envie de passer un début de semaine fatigué etc., de rien pouvoir faire le dimanche euh voilà quoi » (Ulisse, 23 ans, AFITW7).

« Je pense que c'est une illusion de dire non, parce que le risque il est tout le temps là, je pense pas qu'il y ait un risque 0, c'est impossible quoi. Mais je pense qu'implicitement on l'accepte, et c'est un pari quoi, mais dans ce pari, moi je parie sur mon mental, parce que comme je te l'ai dit, déjà, je prends pas quelque chose quand je suis mal mais quand je suis bien et je me fais confiance, pour lutter contre le produit si jamais il devait me faire mal délirer ou si je devais lutter contre quoi que ce soit. En plus, euh, ma méfiance naturelle, enfin, quand j'achète un produit, je demande toujours à quelqu'un avant, parce que c'est du bouche à oreille, je demande toujours les effets avant sur l'autre, pour essayer de cerner un peu. D'un certain côté, je m'efforce d'être prudente mais je pense que le risque il est toujours là. Tout le temps, je ne suis pas protégée du risque plus que quelqu'un d'autre, même si moi j'essaie de prendre un minimum de précautions et que je pose un minimum de questions avant les prises pour savoir qu'est-ce que c'est, d'où ça vient, les effets sur d'autres personnes, pour savoir quoi » (Claire, 24 ans, CVITW7).

La perception de la dangerosité des produits, éminemment induite par les pratiques personnelles et collectives, amène donc parfois les individus à relativiser et à affiner leur perception du risque. Cependant, la relation « perception de la dangerosité des produits » et « prise de risque » demeure complexe et demanderait à être approfondie. Il faudrait dans ce sens travailler sur les liens qui se tissent entre la logique d'un individu, son comportement vis-à-vis des produits (types de consommation, trajectoire de consommation) et sa perception du risque.

4 - RISQUE ET TRAJECTOIRES INDIVIDUELLES

Du point de vue de l'évolution de la perception du risque pour un individu donné, il est possible de relever trois phases.

Une première phase de découverte, voire de jeu

L'individu utilise les substances psychoactives pour des raisons diverses (recherche de plaisir, désir de fuite, expérience...). Il prend des risques dans le sens où il se confronte à ses propres limites, mais nie souvent ou ne perçoit pas ce risque. La découverte de produits, de sensations nouvelles le place dans un état souvent euphorique.

« Y'a un cercle vicieux, tu vois tu es là-dedans et puis au début c'est pour t'amuser, puis finalement à la fin tu submerges même plus enfin tu... tu es là, tu subis, y a une sorte de... d'habitude justement, peut être de dépendance, qui fait que tu te poses même plus la question » (Cindy, 23 ans, RVITW6).

« Au début tu avais pas l'impression de prendre des risques ?

- Non absolument pas... c'était ludique au début, c'était le soir, c'était marrant quoi... et puis voilà » (Julius, 29 ans, CVITW6).

« Les gens tu peux leur dire attention, ne touches pas, tu vas te brûler. Tant qu'il n'a pas mis le doigt, qu'il ne s'est pas brûlé pour avoir sa propre expérience pour savoir exactement qu'est-ce qu'il en retourne c'est vachement dur de dissuader les gens sur des trucs qu'ils ont envie de faire parce qu'ils ne connaissent pas. Même si toi tu connais tu as beau lui expliquer, l'explication ne sera jamais ce qu'il a envie de vivre et le problème des drogues, des gens qui font la démarche. La prévention... c'est dès les premières prises qu'il faut faire quelque chose... » (Richard, 30 ans, CFITW7).

Une seconde phase d'observation

L'individu rencontre un problème (bad trip, montée trop « puissante », descente trop désagréable...) et/ou se met à observer le comportement des autres. Il prend peu à peu conscience des risques et se fixe des limites. C'est lors de cette phase que se développe plus particulièrement l'impression de « peur ».

« Ben moi il m'a fallu une claque pour avoir peur, pour arrêter, à chaque fois » (Fanny, 23 ans, CFITW10).

« La première fois ben tu le fais petit et ça dure peut-être pas suffisamment longtemps et donc la fois d'après tu le fais plus gros, et de plus en plus gros jusqu'au jour où tu en fais un vraiment trop gros et là tu es vraiment pas bien quoi. Bon ben tu te dis que tu vas pas aller plus loin » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

« Oui, parce qu'avant je les prenais entier d'un coup et maintenant je prends plus qu'un demi, la montée est trop forte, ça me convient plus, ça me fait un peu plus peur main-

tenant, je commence à faire un peu plus attention » (Arielle, 30 ans, CVITW4), à propos de l'ecstasy.

« C'est clair y'en a plein, moi j'ai déjà ramassé des gens en teuf, chépers quoi. Ils savaient plus qui ils étaient, où ils habitaient, comment ils s'appelaient, ils savaient plus avec qui ils étaient venus... Tu vois? Mais j pense que c'est des gens qui ont dû pas mal gober quoi, tu vois? Ou alors des gens qui n'étaient pas du tout initiés. C'était la première fois qu'ils prenaient des trips, paf ils en prennent deux d'un coup, bingo! » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

Une troisième phase de positionnement par rapport au risque (prise de distance ou déni).

L'individu décide de gérer ses prises, d'être plus prudent. La plupart du temps, il est aidé par une personne « initiée », par des amis ou encore par une institution.

« Mais c'est une personne qui m'a aidé quoi, qui m'a bien... qui m'a amené devant la glace. J'ai vu une sale gueule, j'faisais rien quoi. Pis j'ai passé mon bac quand même tu vois, en candidat libre et j'l'ai eu » (Odile, 20 ans, RVITW2).

« J'avais pas tilté que ça pouvait se passer... j'étais trop naïve quoi, et puis bon, de toute façon à un moment tu réalises bien que bon, soit tu continues et tu crèves, soit t'arrêtes parce que tu pas vivre comme ça, c'est pas possible » (Pamela, 21 ans, CVITW5).

« Parce que moi j'ai compris qu'ça servait à rien d'prendre beaucoup de produits. Prendre 3,4 trips, c'est n'importe quoi, tu vois, ça sert à rien. Ou alors tu vas te retrouver chéper, et puis... ça sert à rien, ça sert absolument à rien d'se mettre cher quoi » (Jeannette, 33 ans, CFITW3).

« Ça a cinq ans, quand j'ai arrêté, j'ai arrêté quoi et là je me suis dit, putain, j'ai vraiment fait le con quoi... » (Julius, 29 ans, CVITW6).

« Je reprends du Dinintel® quand j'ai un coup de barre, mais j'essaie toujours d'avoir... enfin j'essaie de découper les trois gélules de les prendre de manière à ne pas avoir envie d'en prendre plus parce que sinon je suis quand même tentée. Même chose pour l'ecstasy, j'essaie de pas avoir trop d'argent sur moi et de pas avoir trop d'ecstas sur moi parce que bon, sinon, c'est vite fait, un demi par-ci, et un demi par-là, t'as un copain qui passe qui t'en offre et t'arrives vite à trois et même plus » (Arielle, 30 ans, CVITW4).

Mais l'individu peut également, de manière plus ou moins consciente, décider de « fermer les yeux » sur le problème rencontré et continuer dans la logique qui lui est propre sans pour cela retrouver les plaisirs liés au « jeu » initial.

« Un peu trop perchée un peu trop en dehors de la réalité. Et pis j'commençais à me faire de plus en plus de j'avais pas dire des bad trips parce que j'ai jamais fait vraiment des gros-gros bad trips mais bon des... j'consommait mais j'étais pas bien, j'étais pas spécialement bien. » (Odile, 20 ans, RVITW2)

Conclusion

La question des risques a ici été abordée en tant qu'« acte délibérément choisi qui implique un affrontement à ses limites physiques et psychiques ». Les individus, lors des entretiens, parlent « d'abus », « de dépassement des limites », mais n'évoquent pas directement les « risques ». Pour eux, prendre un risque, c'est « abuser », « ne pas vérifier la qualité d'un ou des produits », « mettre en jeu sa santé », « jouer avec la loi ». Cette perception de la prise de risque est « influencée » par l'environnement (la disponibilité et le mode de consommation des produits), les autres (stimulation collective) et la perception de ses aptitudes personnelles. Nous avons pu identifier trois types de comportement par rapport au risque. Celui-ci est soit ignoré, soit perçu mais non géré, soit identifié et géré.

Dans le cadre des entretiens réalisés, nous avons noté que la perception du risque est nuancée en fonction de la perception de la « dangerosité » des produits consommés. Les personnes interrogées mettent en avant trois critères. D'après elles, la dangerosité d'un produit psychoactif se juge à partir de sa nature (ses « caractéristiques »), de l'intensité de ses effets (puissance de l'altération de la conscience), et des conséquences physiques et psychiques qu'il peut amener. Certains éléments, comme l'imaginaire social et la proximité de l'objet, jouent sur la perception de la dangerosité des produits consommés. Au-delà de ce constat concernant le lien entre la perception du risque et la perception de la dangerosité des produits, il s'agirait désormais de chercher à comprendre quel système se tisse entre la logique de l'individu, son comportement vis-à-vis des produits et son rapport au risque.

La perception du risque d'un individu évolue au cours du temps et de l'environnement dans lequel il se situe. Il passe souvent par trois phases dans sa consommation de substances psychoactives : une phase de découverte où la notion du risque n'est pas ou peu prise en considération, puis une phase d'observation où il cherche à évaluer ses limites, et enfin une phase de positionnement par rapport au risque (prise de distance ou alors déni du risque ; les pratiques restent alors inchangées).

L'approche que nous avons menée demanderait à être approfondie, en prenant plus en compte les logiques individuelles. Ceci afin de dégager des « profils » d'individus mettant en relation les comportements par rapport au risque au vue du rapport à soi, aux autres et à l'environnement. En effet, l'individu, dans le monde tel qu'il le perçoit, aura une approche qui l'amènera à se confronter aux risques d'une façon plus ou moins maîtrisée. Cela dépendra des expériences qu'il a vécues, du contexte dans lequel il évolue, et surtout de la manière dont il définit la situation à laquelle il est confronté. Il serait donc question d'approfondir la question des « déterminants » qui structurent les logiques individuelles et par conséquent le rapport au risque.

MÉTHODOLOGIE D'ENQUÊTE

Nous considérons que le premier travail du chercheur en sciences sociales consiste à tenter de s'affranchir au maximum des représentations préétablies concernant son sujet d'étude. La réalité qu'il observe doit être, dans la mesure du possible, préservée de toute dimension partielle. Il s'agit d'identifier les interactions sociales à partir d'informations objectives en compilant les faits observés et les représentations qui y sont liées.

Le recueil de ces matériaux doit être situé, détaillé, pour pouvoir être confronté à d'autres données et relativisé. Le dispositif méthodologique construit et utilisé par l'équipe de recherche constitue ainsi une part essentielle de l'étude. Il détermine sa validité.

Afin d'appréhender les usages et les représentations liées à la consommation des produits référencés par l'étude, deux méthodes d'investigation principales ont été mobilisées par les enquêteurs : l'entretien semi-directif et l'observation de terrain.

1 - L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF

Quarante entretiens semi-directifs ont été réalisés entre avril 1999 et juillet 2000.

Principe

Il s'agit ici de définir ce que nous entendons par entretien semi-directif et la manière dont les chercheurs ont procédé concernant la réalisation de ces entretiens.

La mention « semi-directif » suggère un compromis entre une interview *directive*, basée sur des questions thématiques préformulées et ordonnées et une interview *non directive* qui laisse l'entière initiative au sujet à partir d'une consigne unique préalablement définie par l'enquêteur. Ainsi, l'entretien semi-directif, pratiqué dans le cadre de cette étude, consiste à définir un certain nombre de thèmes, à aborder sans ordre particulier ou formulation impérative, sur lesquels le sujet développe librement son discours. Une grille thématique, support utile et propre à l'enquêteur, a donc été construite. Cette grille, indicative, synthétise les principaux thèmes intéressant l'étude. Elle propose un certain nombre d'entrées possi-

bles sous forme de questionnements que les enquêteurs ont librement adapté en fonction des profils et du contexte de l'entretien.

Les thèmes proposés sont :

- Les pratiques de consommation :
 - modes de préparation et d'administration ;
 - fréquences et contextes de prises (consommation en groupe, temporalité) ;
 - gestion financière (prix, modalités d'approvisionnement).
- Les effets des produits :
 - description des effets ;
 - conditions/stratégies mobilisées pour les atteindre ;
 - durée des effets/dissipation.
- La singularité identifiant chaque produit :
 - mise en relation/articulation avec les autres produits,
 - statut/situation particulière accordée aux produits.
- Les représentations liées aux pratiques :
 - limites posées à la consommation ;
 - perception des risques potentiels ;
 - représentation de la chaîne de consommation.
- La trajectoire liée aux produits :
 - histoire psycho-active du sujet, courbe de consommation,
 - évolution du ressenti et des pratiques.

Une fiche sociodémographique, qui propose des éléments d'identification à la fois acceptables pour les sujets et utiles pour l'étude a été systématiquement soumise en début ou en fin d'entretien. Pour chaque entretien, les données socio-démographiques suivantes permettent de caractériser le sujet :

Âge
 Sexe
 Situation matrimoniale
 Diplôme le plus élevé
 Activité sociale actuelle
 Type d'habitat (maison/appartement...)
 Lieu de vie (région-espace urbain/rural...)
 Positionnement politique et religieux
 Profession des parents

Les entretiens ont tous été enregistrés sur bande audio, puis intégralement retranscrits. Des coupes ont parfois été effectuées, à la demande du sujet après relecture ou à l'initiative de l'enquêteur : épuration des noms propres, des développements culturels (ambiance dans les fêtes, musique par exemple) jugée peu probants par le commanditaire et de certains éléments sur le trafic des produits¹⁸⁶.

Contact avec les sujets

La consigne de départ concernant le choix des sujets à interroger spécifiait qu'un entretien pouvait être :

« Réalisé sur n'importe quel type de consommateur sans distinction d'âge ou de sexe, d'usage ou de fréquence de prises. Est considéré comme consommateur tout sujet ayant vécu au moins un épisode de consommation concernant au moins un produit référencé par l'étude. Le LIRESS tentera de diversifier autant que possible les profils des sujets interrogés (au niveau de leurs caractéristiques sociodémographiques et des contextes de consommation) et les réseaux de contact »¹⁸⁷.

Chaque enquêteur a déployé sa propre stratégie de contact en fonction de son expérience et de son environnement.

« En parlant de mon travail autour de moi, en contactant des personnes que je connaissais déjà (5 personnes sur 10) et dont je savais qu'elles consommaient tel ou tel produit, en m'intégrant à des discussions lors de fêtes privées ou non »¹⁸⁸.

Dans la grande majorité des cas (36 entretiens sur 40) c'est le chercheur lui-même qui a contacté directement la personne interrogée¹⁸⁹. Le contact direct enquêteur/sujet correspondant au profil recherché permet de nouer une relation de confiance préalablement à la demande. De cette façon, la quasi-totalité des sujets contactés a souscrit au principe de l'entretien¹⁹⁰. Quelques personnes ont toutefois demandé un délai de réflexion de quelques minutes à plusieurs jours, avant de donner une réponse affirmative. En revanche, les enquêteurs se sont parfois abstenus de proposer un entretien :

« Quand le contexte de la rencontre n'était pas favorable, que les personnes rencontrées étaient sous produit, quand les personnes étaient trop « parano », dans ces cas-là j'ai plutôt fait des observations. »

186. Par ailleurs toutes les bandes ont été détruite après retranscription.

187. Extrait du projet LIRESS, Observation ethnosociologique pour l'étude des nouveaux comportements et nouveaux usages dans le champ de l'usage de drogues en France, p.7, 1999.

188. Cet extrait et les suivants sont issus d'un questionnaire d'évaluation rempli par les enquêteurs à la fin du recueil des données.

189. L'utilisation d'intermédiaires (bénévoles), permet d'atteindre des réseaux peu accessibles ou trop éloignés de l'enquêteur mais les délais peuvent être longs et on constate une augmentation significative des refus.

190. Une seule personne contactée directement par l'enquêteur a refusé d'effectuer un entretien.

Les finalités et implications de l'étude (présentation du commanditaire, parole donnée aux usagers, développement de l'information produit/usage...) ont été systématiquement explicités lors de la demande d'entretien. Le principe de l'entretien et surtout les garanties d'anonymat et de confidentialité, impératives pour sceller la confiance du sujet, ont également participé à la requête.

« J'essaie le plus souvent de les rencontrer « officiellement » une fois avant (même si je les connais déjà) dans un bar pour bien fixer les règles et répondre à toutes les questions (R-V pris pour 5 entretiens). Je parle d'anonymat + confidentialité + retranscription sans possibilité d'identification des potes qui sont cités et des noms de villes + ce à quoi va aboutir l'entretien (rapport...) + éventuellement : disparition des bandes audio après retranscription. »

Malgré la dimension à bien des égards sensible des thématiques concernant « l'usage de drogues », les personnes contactées se sont très commodément prêtées au jeu de l'entretien. Les enquêteurs ont ressenti plusieurs facteurs susceptibles d'avoir commandé cette participation des sujets.

« Différentes motivations :

-très souvent idée que communiquer là-dessus va dans un sens positif;

-occasion rare de parler ouvertement d'un sujet qui les touche de près;

-pour certains militantisme véritablement;

-pour d'autres parce qu'ils aiment parler d'eux;

-pour d'autres encore pour me rendre service (contribuer au travail en cours). »

« La mise en confiance joue un rôle certain, présentation de la finalité, dire des choses de soi un peu aussi Côté flatteur dans le fait de se faire interviewer mais qui impressionne aussi les personnes des fois. Adhésion à la finalité (information,...). Pour certains intensité de l'expérience vécue et un certain « amour » pour les produits qui prennent une place dans leur vie et dont ils aiment véritablement parler ».

Déroulement de l'entretien

Les entretiens ont eu lieu majoritairement au domicile des enquêteurs ou des enquêtés, parfois dans des lieux publics calmes (locaux associatifs, jardin public, berge...). À l'exception d'un entretien¹⁹¹, les séances se sont donc déroulées en marge des contextes festifs et des épisodes de consommation, même si environ la moitié des personnes interrogées a fumé de l'herbe ou du haschich au cours de l'entretien¹⁹².

191. « Une personne en teuf, mais avant que celle-ci ne commence, et dans un coin tranquille ».

192. Quelques personnes sous influence plus « exotique » toutefois : un sujet à consommé du Valium, un autre ingère une boulette de rachacha en fin d'entretien, un « sous influence certainement d'un médoc », un autre a pris de la cocaïne avant l'entretien.

La durée des enregistrements oscille entre 25 minutes pour le plus court et 90 minutes pour le plus long. Les conditions de réalisation de l'entretien ont été préalablement déterminées avec les personnes interrogées.

« Je leur en parle dès le rendez-vous que j'ai avec eux avant. J'insiste sur ces points :

- pas de rendez-vous butoir genre une heure après le début de l'entretien (disponibilité en temps de la personne interrogée et de moi-même);

- calme (pas de télé, pas de musique);

- seul : pas de pote qui participe à la discussion. »

Après l'accord de principe du sujet, la réalisation effective de l'entretien peut prendre un certain temps. Le record de l'étude est de cinq mois tandis que plusieurs interviews se sont déroulées immédiatement. Dans ces conditions, les sujets n'ont pas tous appréhendé l'entretien dans les mêmes dispositions. Certains ont pu préparer leur discours préalablement à la séance alors que d'autres répondaient sur le vif. Pareillement, les sujets n'ont pas été contactés de façon identique et n'ont pas accepté de participer à l'enquête pour les mêmes raisons. Ensuite, le degré d'intimité enquêteur/enquêté varie d'un entretien à l'autre; il est peu probable qu'une vieille connaissance réponde sur le même registre qu'un parfait inconnu. Enfin, quelques sujets ont eu tendance à considérer l'enquêteur comme un spécialiste des questions « d'usage de drogues » cherchant des « bonnes réponses » aux thématiques posées et doutant de leur propre capacité à faire avancer la recherche.

Ces biais supposés sont en partie atténués dès lors que l'entretien est présenté comme un temps confidentiel et particulier. Dans cette perspective, l'attitude adoptée par l'enquêteur lors de celui-ci touche au registre de la neutralité bienveillante. Il s'agit d'aider le sujet à dérouler et/ou approfondir son discours en adoptant son point de vue. Des « response tokens » : signes d'approbation, hochements de tête, sourire... ont parfois été distillés pour mettre à l'aise le sujet, pour créer/renforcer un climat d'empathie propice à la parole¹⁹³. À l'inverse, les techniques de « stress interview » visant à contredire systématiquement la personne interrogée afin de tester la cohérence de son discours n'ont pas été utilisées¹⁹⁴. Des signes de stress et/ou de méfiance ont, en effet, parfois été relevés par les enquêteurs lors des entretiens que la contradiction paraissait susceptible d'attiser. Une fonction de l'enquêteur a été de détendre l'atmosphère pour placer le sujet au centre de l'entretien.

193. À ce sujet, voir aussi Nonna Mayer, « L'entretien selon Pierre Bourdieu », *Revue française de sociologie* n° 36, 1995 p.355-370.

194. Par rapport à l'étude, les techniques de « stress interview » sont intéressantes dans la mesure où le champ de l'usage de drogues nous semble constituer un terrain particulièrement favorable aux rumeurs et exagérations de toutes sortes. D'autre part, certains thèmes particuliers comme « la gestion de l'usage » par exemple peuvent être facilement brouillés si la personne interrogée s'avère soucieuse de plaire et/ou de donner une « bonne image » d'elle-même à son interlocuteur.

2 - L'OBSERVATION DE TERRAIN

Vingt et une observations de terrain ont été réalisées entre avril 1999 et mai 2000. Deux notes mensuelles (mai et juin 2000) complètent ces matériaux.

Principes généraux

L'observation de terrain consiste à assister à une situation de consommation dans le but d'en rendre compte. Cette méthode permet de restituer les pratiques, discours et contextes d'usage intéressant l'étude de manière plus directe que l'entretien puisque l'enquêteur aborde les faits sociaux sans médiation.

Les observations concernent l'ensemble des situations et des discours informels tant liés à la circulation (présentation des produits, acquisition, transport) qu'à la consommation effective (mode d'administration, effets visibles sur le sujet) des substances référencées par l'étude. Ce champ, très large, a permis la collecte d'une information diversifiée. Le terrain principal des observations a concerné le milieu des fêtes techno mais les enquêteurs ont également investi d'autres milieux¹⁹⁵.

Les observations ont été essentiellement réalisées dans les régions Rhône-Alpes, PACA, Ile-de-France et Languedoc-Roussillon. La durée d'une observation varie de 4 heures à 24 heures selon les circonstances.

Types d'observations

Deux types d'observations de terrain ont été réalisés

■ Observations dirigées de contextes généraux

Ces observations portent sur des événements susceptibles d'accueillir ou de générer des situations relevant du champ d'observation (ici fêtes techno).

Une grille indicative a été construite de manière à homogénéiser le regard des enquêteurs. Les comptes rendus d'observation sont aussi organisés sur le principe de la grille.

Cette grille comporte deux parties :

- Relevé sommaire des éléments contextuels :

caractérisation de l'événement : type d'événement, durée dans le temps, nombre de personnes convoquées, description géophysique sommaire du lieu, relevé des éléments d'ambiance (décoration, dispositifs lumineux et sonores éventuels...),

195. Par exemple RVOBS5 relate une journée type d'un couple d'usager réguliers d'héroïne/cocaine qui fréquente parfois les fêtes techno, mais demeure de manière générale beaucoup plus investi dans d'autres types d'événements (festivals rock, soirées latino...).

caractérisation de la population présente : moyenne d'âge, proportions par sexe, origine ethnique, éléments identitaires (vêtements, accessoires, comportements...).

- Identification des produits et des usages

caractérisation des substances rencontrées : identification, aspect, prix ;

caractérisation des consommations : lieux de consommation, modes d'administration, horaires de prises, associations de produits ;

caractérisation des effets : restitution des attitudes visibles (comportement, discours...) de sujets sous produits identifiés ;

transcription des discours concernant les produits référencés par l'étude entendus par l'enquêteur au cours de l'événement.

Dix observations dirigées de contextes généraux ont été réalisées dans le cadre de cette étude¹⁹⁶.

■ Observations détaillées de situations particulières :

Cette catégorie n'a fait l'objet d'aucune grille d'observation préalable. Il s'agissait pour l'enquêteur, intégré dans des réseaux de consommation, de décrire très précisément différentes situations liées à son champ d'observation. Ces observations, courtes et détaillées, sont appelées scènes. Une scène : c'est par exemple la restitution d'un épisode de consommation (suivi de l'usager, stratégie/gestion de l'usage, fréquence de prise...) ou la transcription précise d'un usage collectif (lieu, nombre de personnes, préparation du/des produits, détail de l'administration, discours...). Ces observations comportent toutes un volet descriptif (comportements/discours) et un volet narratif (temporalités d'usage). Le choix des scènes présente un caractère aléatoire dès lors qu'elles ne sont en aucun cas provoquées par l'enquêteur (à la différence de l'entretien), mais rencontrées par celui-ci tout au long de son cheminement. Ce type d'observation s'est déroulé aussi bien en contexte festif, qu'en appartement ou dans la rue.

Onze observations détaillées de situations particulières ont été réalisées dans le cadre de cette étude¹⁹⁷.

■ Notes mensuelles

Les deux notes mensuelles (mai et juin 2000) regroupent et synthétisent des observations et des fragments d'observations concernant les 4 pôles régionaux à partir desquels les enquêteurs ont opéré. En gros, une note mensuelle correspond à 4 observations de terrain (une par région) complétées de données éparses recueillies par l'enquêteur au cours de la recherche sans protocole particulier (discours informels, observations partielles...). Les notes mensuelles sont organisées par thèmes¹⁹⁸.

196. Cf. fiches observations en annexes pour plus de détails p. 253.

197. Cf. fiches observations en annexe pour plus de détails p. 253.

198. Cf. fiches notes mensuelles en annexe pour plus de détail p. 257.

Déroulement des observations

Pour le lecteur intéressé par ces questions, nous conseillons la lecture des articles de Patricia Adler, « Ethnographic Research on Hidden Population : Penetrating the Drug World », in *NIDA*, 1990 (98) p. 96-112 et John L. Fitzgerald, Margaret Hamilton, « Confidentiality, Disseminated Regulation and Ethico-legal Liabilities in Research with Hidden Populations of Illicit Drug Users », in *Addiction*, 1997, 92 (9) p. 1099-1107.

PRÉSENTATION DES ENTRETIENS ET DES OBSERVATIONS RÉALISÉES (juillet 1999 – juin 2000)

ENTRETIENS (ITW)

AF ITW1

Bernard-Henry

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine.

Profil sociodémographique : homme, 34 ans, célibataire, profession intellectuelle, Paris.

Profil usager : prend 4 mg de Subutex® quotidiennement depuis 3 ans suite à une courte phase (1 mois) de dépendance à l'héroïne en sniff ; fume 2 paquets de cigarettes par jour, consomme régulièrement (de façon hebdomadaire) du cannabis, de la cocaïne, de l'héroïne et de l'alcool ; a longtemps consommé (et de manière abusive) de l'ecstasy et des hallucinogènes naturels et de synthèses.

Remarque(s) : Problèmes de santé importants depuis l'âge de 27 ans.

AF ITW2

Casimir

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : GHB, kétamine.

Profil sociodémographique : homme, 42 ans, séparé, 2 enfants, sans activité professionnelle, Paris.

Profil usager : fume peu et ne consomme plus de cannabis « depuis que j'ai commencé l'héro ça me rend malade », boit peu d'alcool. Consommation régulière mais maîtrisée de toutes substances, même inconnues ou mal connues motivée par la curiosité et le désir d'expérimentation...

AF ITW 3

Pépé

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, speed

Profil sociodémographique : homme, 27 ans, célibataire, fonctionnaire, Paris.

Profil usager : a commencé par dealer des ecstasy en Suisse, puis à Paris ; s'est ensuite mis à vendre puis à prendre de la cocaïne, est resté accroché au produit pendant environ 1 an et demi ; a décidé d'arrêter de vendre et de consommer suite à des modifications de sa personnalité ressenties comme négatives ; consomme néanmoins occasionnellement de la cocaïne mais « ne la gère plus » (tremblements, angoisse), du speed, des trips, des ecstasy. Vend et consomme quotidiennement du cannabis.

AF ITW 4

Tony

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, speed, kétamine.

Profil socio-démographique : homme, 26 ans, célibataire, monteur, Paris.

Profil usager : consommation occasionnelle et parfois abusive de cocaïne depuis environ 4 ans. Consomme ou a consommé également speed, trip, ecstasy, héroïne, GHB (une fois). Une expérience récente à la kétamine. Fume du cannabis « à haute dose » ; dit bien maîtriser ses usages.

AF ITW 5

Jean

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : DMT, GHB, kétamine.

Profil socio-démographique : homme, 35 ans, travailleur social, Paris.

Profil usager : longue histoire avec les drogues en général et les hallucinogènes en particulier (a expérimenté à peu près toutes les substances psychoactives connues) ; a une « démarche de recherche et d'expérimentation », aime découvrir de nouvelles sensations ; maîtrise sa consommation, n'a pas souvenir de mauvaises expériences, de « bad trip ».

AF ITW 6

Jason

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : Cocaïne, speed, héroïne.

Profil socio-démographique : homme, 21 ans, célibataire, sans activité professionnelle, campagne lorraine.

Profil usager : consomme des ecstasy dès l'âge de 17 ans tous les week-end en appartement, entre copains. Puis ecstasy-LSD tous les week-end en fêtes techno, où il découvre le speed. Le petit groupe consomme de l'héroïne pour faciliter les descentes. L'héroïne devient le seul produit consommé, avec la cocaïne occasionnellement.

Remarque(s) : fait son premier sevrage quelques jours avant l'entretien.

AF ITW 7

Ulysse

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine, speed.

Profil socio-démographique : homme, 23 ans, vit en cohabitation avec sa copine et un autre couple étudiant, Paris.

Profil usager : consomme cannabis, alcool, LSD, speed, cocaïne, ecstasy, kétamine. Prises collectives en contexte festif principalement.

AF ITW 8

Séraphin

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine, speed.

Profil socio-démographique : homme, 27 ans, sans activité professionnelle (rmiste), banlieue parisienne.

Profil usager : première phase de consommation en milieu urbain puis milieu festif, consommation de groupe exclusivement. Produits consommés : cannabis, alcool, LSD, médicaments détournés, ecstasy, héroïne, cocaïne, speed, kétamine.

AF ITW 9

Xavière

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : héroïne, cocaïne, amphétamines.

Profil socio-démographique : femme, 23 ans, étudiante, Paris.

Profil usager : cannabis, LSD, ecstasy, héroïnes, cocaïne, amphétamines prises très occasionnelles en contexte privé, n'associe pas les produits lors d'un même épisode de consommation.

AF ITW 10

Robin

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : GHB, kétamine, héroïne, speed, cocaïne.

Profil socio-démographique : homme, 26 ans, célibataire, étudiant/chercheur, Paris.

Profil usager : usage exclusivement récréatif alcool, ecstasy, LSD, cocaïne, opium, speed, expérimentation kétamine, héroïne, GHB. Curiosité réelle pour les produits et consommation maîtrisée.

CF ITW 1

César

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine

Profil sociodémographique : homme, 32 ans, célibataire, sans activité professionnelle/sans domicile fixe, Marseille.

Profil usager : connaît très bien les produits disponibles sur le marché, usager « poly-dépendant » (tel qu'il se nomme lui-même). Ex-injecteur d'héroïne, a expérimenté la kétamine en injection.

CF ITW 2

Marius

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : speed

Profil sociodémographique : homme, 27 ans, célibataire, Contrat Emploi Solidarité, Marseille.

Profil usager : Consommateur occasionnel, avec des périodes plus compulsives. Consomme essentiellement ecstasy et speed, cannabis quotidiennement.

CF ITW 3

Jeannette

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, speed, kétamine,

Profil sociodémographique : femme, 33 ans, séparée, un enfant, sans activité professionnelle (rmiste/fait de l'artisanat et pratique différents arts de rue), Marseille.

Profil usager : ex-toxicomane cocaïne et héroïne. Aujourd'hui consommation sporadique des principaux produits disponibles (ecstasy, speed, LSD...).

CF ITW 4

Fernand

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, amphétamines (Dinintel®) / speed, kétamine, rachacha, Lexomil®.

Profil sociodémographique : homme, 29 ans, célibataire, travaille « de temps en temps » (rmiste), Marseille (très mobile).

Profil usager : consomme « LSD, ecsta, quand j'peux parce que c'est cher, bon la fume obligatoire, du speed, de temps en temps à petites doses, rachacha ». A essayé ou consommé héroïne (4 ou 5 fois), kétamine et cocaïne. C'est un usager de drogues du type « expérimentateur », lui-même convaincu de la nécessité du développement d'une information fiable sur les produits.

CF ITW 5

Lucien

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine, cocaïne, rachacha,

Profil sociodémographique : homme, 25 ans, célibataire, objecteur de conscience, Marseille.

Profil usager : consommateur « occasionnel » (principaux produits disponibles) qui aime faire des expériences. Celles-ci se font la plupart du temps en dehors de tout contexte festif particulier et parce que les produits lui sont offerts.

Remarque (s) : cet entretien fait suite à l'observation n° 3 (kétamine).

CF ITW 6.

Raymond

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : Cocaïne, héroïne, datura, speed

Profil sociodémographique : homme, 30 ans, célibataire, gagne sa vie dans un domaine artistique, Marseille.

Profil usager : période de dépendance à l'héroïne dont il n'est pas encore véritablement sorti. Usage au moment de l'entretien ponctuel d'héroïne ou substituts, et de cocaïne, et expérimentation occasionnelle d'autres produits : de type hallucinogènes en particulier.

CF ITW 7

Richard

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, ecstasy, protoxyde d'azote, amphétamines.

Profil sociodémographique : homme, 30 ans, célibataire, travaille en contrat aidé, Marseille.

Profil usager : périodes de consommation compulsive de cocaïne. Ce qui lui a valu près d'un an de prison. Aujourd'hui, consomme quotidiennement du cannabis et d'autres produits (cocaïne, ecstasy, protoxyde d'azote, LSD...) très occasionnellement et en contexte festif.

CF ITW 8

Bill

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : speed, cocaïne, rachacha, Orthenal®.

Profil sociodémographique : homme, 21 ans, célibataire (vit en couple), DJ, artisan (quasiment pas de revenus réguliers), Marseille.

Profil usager : consommation récréative et occasionnelle, gérée des principaux produits disponibles. Est régulièrement bénévole pour des actions de prévention dans les fêtes techno.

CF ITW 9

Théodore

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine, rachacha + héroïne, subutex, cocaïne.

Profil sociodémographique : homme, 24 ans, célibataire, vit en colocation, étudiant, activités artistiques, Marseille.

Profil usager : consommation occasionnelle, expérimentale, pas nécessairement dans un contexte festif (LSD, ecstasy, champignons, kétamine), parfois utilitariste (cocaïne). Consommation de rachacha quotidienne.

CF ITW 10

Fanny

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine + héroïne, speed, cocaïne.

Profil sociodémographique : femme, 23 ans, célibataire, petits boulots alimentaires, Marseille (très mobile/vit en squat à Londres le plus souvent).

Profil usager : consommation régulière de kétamine, speed, ecstasy, LSD, depuis peu consommation quotidienne d'héroïne.

CF ITW 11

Harry

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : héroïne, Subutex®, cocaïne, rachacha, kétamine, speed.

Profil socio-démographique : homme, 30 ans, un enfant de 8 ans, emplois saisonniers, Marseille.

Profil usager : connaît très bien toutes sortes de psychoactifs. Usage très régulier d'héroïne dans le passé. Aujourd'hui usage modéré, occasionnel de LSD, d'ecstasy, de kétamine, de rachacha, ... qui semble géré malgré une tendance compulsive. Goût prononcé pour l'injection (héroïne et cocaïne).

CV ITW 1

Jean-Claude

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, kétamine, speed.

Profil socio-démographique : homme, 26 ans, célibataire, sans activité professionnelle, Grenoble.

Profil usager : a surtout découvert les produits à Londres, période où il dit avoir « abusé » (ecstasy, speed, LSD, quelques expériences kétamine). De retour en France, ne consomme plus que des ecstasy et de la cocaïne à l'occasion ; refuse de goûter à l'héroïne qui lui fait peur.

CV ITW 2

Vincent

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne.

Profil socio-démographique : homme, 28 ans, célibataire, paysagiste, campagne Rhône-Alpes.

Profil usager : gros consommateur d'alcool ; prend surtout des produits en contexte festif mais son usage de cocaïne en sniff est devenu quotidien pendant deux ans ; a beaucoup utilisé ce produit pour travailler. A décidé de réduire depuis 6 mois parce qu'il devenait paranoïaque et agressif (n'en achète plus, a changé de cercle d'amis) et qu'il a des responsabilités professionnelles. Ne se sent pas « toxico dans l'âme » et ne souhaite pas goûter à des produits comme la kétamine, ou le GHB.

CV ITW 3

Nestor

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, speed, héroïne, datura.

Profil sociodémographique : homme, 30 ans, célibataire, barman, Grenoble.

Profil usager : consomme surtout de la cocaïne ; très régulièrement pendant deux ans (deal et consommation) ; a cessé depuis peu ; a repris le sport.

CV ITW 4

Arielle

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, puis speed, kétamine, Dinintel®.

Profil socio-démographique : femme, 30 ans, séparée un enfant de 5 ans à charge, horlogère, Nice.

Profil usager : consomme de l'ecstasy régulièrement (toutes les fins de semaine/contexte festif) ; consomme aussi des amphétamines par le biais d'un ami qui travaillait dans une pharmacie ; puis se met à acheter des Dinintel® ; consomme occasionnellement de la cocaïne hors contexte festif. Prend des produits pour faire des expériences et par curiosité. Consommation gérée motivée par la curiosité et l'expérimentation.

CV ITW 5

Pamela

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine, speed, crack, cocaïne, héroïne

Profil sociodémographique : femme, 21 ans, célibataire, hôtesse d'accueil, Grenoble.

Profil usager : produits consommés : ecstasy, trip, kétamine (en sniff), amphétamine, crack, cocaïne (en sniff et en injection), héroïne. A commencé par prendre du speed lors d'une soirée puis de la cocaïne ; s'est rapidement mis à en consommer tous les jours en trait puis en bases et en shoot ; se shoote à la cocaïne (dix à vingt shoots par jour) pendant deux mois. A pris occasionnellement de l'héroïne. Idem pour la kétamine qu'elle prend en traits de temps en temps en contexte festif.

Remarque : actuellement en traitement (injonction thérapeutique).

CV ITW 6

Julius

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : héroïne, cocaïne, kétamine, speed.

Profil sociodémographique : homme, 29 ans, célibataire, travailleur social, Nice.

Profil usager : expérimente l'héroïne à 16 ans et devient dépendant ; arrête lorsque sa femme, enceinte, décède d'une overdose. Lui-même a vécu deux overdoses. En contexte festif consomme ecstasy, LSD, speed et kétamine. Prend de la cocaïne pendant une brève période en shoots (deux mois) puis arrête.

Remarque : actuellement en traitement de substitution.

CV ITW 7

Claire

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, kétamine, speed.

Profil sociodémographique : femme, 24 ans, célibataire, journaliste, Grenoble.

Profil usager : rencontre les produits à 16 ans : ecstasy, speed, LSD, cocaïne à l'occasion, expérience à la kétamine ; donne l'impression de maîtriser sa consommation.

CV ITW 8

José

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, speed, rachacha

Profil sociodémographique : homme, 24 ans, célibataire, en formation, Grenoble.

Profil usager : consommation essentiellement occasionnelle et récréative ecstasy, cocaïne, LSD, speed, rachacha.

CV ITW 9

Johnny

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, kétamine, speed.

Profil sociodémographique : homme, 30 ans, tourneur, Grenoble.

Profil usager : sujet expérimenté « j'ai quand même trois décennies là-dedans quoi » Consomme des produits hallucinogènes (LSD, champignons, datura...), des médicaments (Valium®, Néocodion®) puis plus tard découvre les produits synthétiques (ecstasy, speed...). Actuellement sa consommation est très occasionnelle. A essayé l'héroïne qu'il n'apprécie pas. Consomme de la cocaïne quand on lui en offre.

CV ITW 10

Émile

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, speed, kétamine

Profil sociodémographique : homme, 31 ans, célibataire, vendeur, Grenoble.

Profil usager : consommation festive et collective ecstasy, speed et kétamine ; prise quotidienne de cocaïne pendant 3 ou 4 ans qui l'oblige à « brassouiller » suivi d'une période de réduction de la consommation.

RV ITW 1

Robert

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine, héroïne, Subutex®, rachacha.

Profil sociodémographique : homme, 25 ans, célibataire, étudiant, Lyon.

Profil usager : possède une expérience significative en matière de défonce festive. Sous Subutex® depuis deux ans après deux ans de prise d'héroïne (en sniff). Consommation quotidienne de cannabis. Usage épisodique des produits les plus courant (ecstasy, coke, rachacha...).

RV ITW 2

Odile

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, héroïne, speed, rachacha, PCP, 2CB.

Profil sociodémographique : Femme, 20 ans, célibataire, vit avec son copain, pas de situation sociale définie, campagne héraultaise.

Profil usager : a largement abuser de différents produits : ecstasy, LSD, cocaïne, héroïne, speed et connu des périodes de dépendance (héroïne et cocaïne). Sa consommation est aujourd'hui occasionnelle mais régulière pour tous ces produits en dehors de l'héroïne dont elle a totalement arrêté l'usage.

RV ITW 3

Ludovic

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne.

Profil socio-démographique : homme, 25 ans, célibataire, intérimaire et étudiant, banlieue parisienne.

Profil usager : usage quotidien d'herbe forte et régulier d'alcool, consommation gérée et occasionnelle de différents produits : hallucinogènes, ecstasy, cocaïne.

RV ITW 4

Léonard

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : GHB, kétamine, speed, cocaïne, rachacha.

Profil socio-démographique : homme 24 ans, célibataire, SDF, Montpellier (mobile).

Profil usager : premier produit illicite consommé à 12 ans (cannabis), découvre les fêtes et le LSD 6 ans plus tard. Conserve depuis une attirance plus forte pour les hallucinogènes que pour les autres produits, mais consomme finalement ce qu'il trouve ou ce qu'on lui offre lors des fêtes essentiellement. Période de consommation quotidienne de psychotropes actuellement suivi d'un usage quasi-exclusivement festif (tous les week-end).

RV ITW 5

Baptiste

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, kétamine

Profil sociodémographique : homme 26 ans, célibataire (bientôt papa), travailleur social, campagne héraultaise.

Profil usager : consomme quotidiennement de l'herbe et/ou du haschich, prend volontiers d'autres produits en contexte festif ou dans un cadre expérimental. Donne l'impression d'un usage maîtrisé, géré.

RV ITW 6

Cindy

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : speed, cocaïne, kétamine.

Profil sociodémographique : femme, 23 ans, célibataire vit en couple avec un enfant, rmiste, Toulouse.

Profil usager : sujet très précoce en terme de consommation de psychotropes.

A commencé par le couple traditionnel alcool/cannabis suivi d'une période alcool/médicaments puis LSD et divers autres produits (ecstasy, cocaïne, kétamine,

opiacés...). Sa fréquence de consommation a diminué depuis la naissance de son fils il y a 3 ans. Actuellement consomme surtout de l'ecstasy, quasi exclusivement en contexte festif.

RV ITW 7

Victoria

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : héroïne, cocaïne, speed, kétamine, rachacha, protoxyde d'azote.

Profil sociodémographique : femme, 24 ans, célibataire, étudiante, Montpellier.

Profil usager : usage « en fonction des opportunités » de tous les produits courants. La consommation a lieu en contexte festif essentiellement. A expérimenté une fois l'héroïne et la kétamine.

RV ITW 8

Francky

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : kétamine, speed, cocaïne.

Profil sociodémographique : homme, 27 ans, célibataire, sans activité professionnelle (« barman en extra »), Montpellier.

Profil usager : commence par une consommation intensive d'ecstasy (plusieurs épisodes par semaine). Actuellement très amateurs de LSD qu'il apprécie de mélanger avec du speed. Revendique un usage psychoactif parfaitement géré. Ne fume pas de cannabis.

RV ITW 9

Bernard

Substance(s) psychoactive(s) principalement traitée(s) : cocaïne, speed

Profil sociodémographique : homme 23 ans, célibataire en concubinage, vendeur, petite ville camarguaise.

Profil usager : consomme de l'ecstasy puis du LSD en contexte festif à partir de 15/16 ans. Consommation sporadique et cyclique avec des périodes de très fort ralentissement. Sa plus grosse période de consommation (hebdomadaire en contexte festif principalement) a eu lieu lors de son service militaire. Consommation occasionnelle aujourd'hui d'ecstasy et de cocaïne, quotidienne et intensive de cannabis (au bang exclusivement).

OBSERVATIONS (OBS)

AF OBS 1

Contexte : teknival

Lieu : Cher (18).

Durée : présence du samedi 16 h au dimanche 17 h/excursion à la fête officielle le samedi soir de minuit à 1 h 30.

Substance(s) évoquée(s) : speed, cocaïne, 2CB, Subutex® (discours d'usagers).

AF OBS 2

Contexte : suivi d'un groupe de 3 personnes. Before en appartement, suivie d'une fête techno.

Lieu : Paris et région parisienne.

Durée : présence de 21 heures à 15 heures, arrivée sur la fête à 5 heures, retour vers 11 heures dimanche.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne.

AF OBS 3

Contexte : suivi d'un groupe d'une dizaine de personnes (deux en particulier) lors de l'organisation d'une fête techno hardcore.

Lieu : Rhône.

Durée : présence la veille de la fête lors des préparatifs, la journée précédant la fête et la première partie de la soirée (départ vers une heure du matin).

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne, speed.

AF OBS 4

Contexte : suivi d'une personne en free party.

Lieu : Paris, région parisienne.

Durée : départ de son appartement vers 1 h 30, arrivée sur la fête vers 3 h 30, retour vers 9 heures.

Substance(s) évoquée(s) : héroïne, speed.

CF OBS 1

Contexte : passage dans un squat campagnard suite à l'annulation d'une fête

Lieu : Var.

Durée : présence dans le squat de 21 heures à une heure du matin.

Substance(s) évoquée(s) : kétamine.

CF OBS 2

Contexte : fête officielle.

Lieu : Bouches-du- Rhône.

Durée : présence de 19 heures à 8 h 30 le lendemain.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne, Orthenal®, kétamine, protoxyde d'azote.

CF OBS 3

Contexte : épisode de consommation (rues, appartements).

Lieu : Marseille.

Durée : présence de 18 heures à 2 heures du matin.

Substance(s) évoquée(s) : kétamine.

Remarque : Cette observation peut être couplée avec l'entretien n° 5.

CF OBS 4

Contexte : free party.

Lieu : Gard.

Durée : présence de 2 heures du matin le samedi à 17 h 30 l'après-midi du dimanche.

Substance(s) évoquée(s) : kétamine, rachacha.

CV OBS 1

Contexte : free party.

Lieu : Isère.

Durée : présence de 3 heures à 8 heures.

Substance(s) évoquée(s) : speed, cocaïne, kétamine.

CV OBS 2

Contexte : Fête officielle.

Lieu : Alpes-Maritimes.

Durée : Présence de 17 heures à 9 heures.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne, speed, protoxyde d'azote.

CV OBS 3

Contexte : free party.

Lieu : Haute-Savoie.

Durée : présence de une heure à 8 heures.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne, protoxyde d'azote, speed

CV OBS 4

Contexte : free party.

Lieu : Haute-Savoie.

Durée : présence de 2 heures à 8 h 30.

Substance(s) évoquée(s) : protoxyde d'azote, speed, rachacha.

CV OBS 5

Contexte : free party.

Lieu : Var.

Durée : présence de l'enquêteur de 23 heures à 9 h 30.

Substance(s) évoquée(s) : protoxyde d'azote, speed, cocaïne, kétamine.

CV OBS 6

Contexte : suivi d'un groupe de 4 personnes en ville et dans un appartement.

Lieu : Isère.

Durée : présence de 22 heures à 5 h 30.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne.

CV OBS 7

Contexte : suivi de deux personnes en soirée privée.

Lieu : Isère.

Durée : présence de l'enquêteur de 22 heures à 7 heures.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne.

RV OBS 1

Contexte : free party.

Lieu : Hérault.

Durée : arrivée la première nuit vers minuit, départ le lendemain à midi.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne.

RV OBS 2

Contexte : soirée privée.

Lieu : Hérault.

Durée : présence de 23 heures à 13 heures.

Substance(s) évoquée(s) : speed.

RV OBS 3

Contexte : suivi de 3 personnes en before, club et free party.

Lieu : Hérault/Gard.

Durée : présence de 22 heures à 15 heures.

Substance(s) évoquée(s) : speed.

RV OBS 4

Contexte : soirée vidéo en appartement.

Lieu : Hérault.

Durée : présence de 20 heures à 2 heures.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne.

RV OBS 5

Contexte : journée type d'usagers réguliers.

Lieu : Montpellier.

Durée : observation de 24 heures 13 heures à 13 heures.

Substance(s) évoquée(s) : cocaïne, héroïne.

RV OBS 7

Contexte : épisode de consommation dans une maison, en groupe.

Lieu : campagne héraultaise.

Durée : présence de 22 heures à 3 heures.

Substances évoquées : kétamine.

NOTES MENSUELLES (NM)

NM1

Région Ile-de-France

Thématique(s) : mode de consommation cocaïne

Région PACA

Thématique(s) : discours sur la cocaïne et le rachacha.

Région Rhône-Alpes

Thématique(s) : cocaïne en contexte festif.

Région Languedoc-Roussillon

Thématique(s) : épisode de consommation de cocaïne en ville, en milieu de semaine.

NM2

Région Ile-de-France.

Thématique(s) : observations informelles et notes de terrain sur la kétamine et le GHB

Bouches-du Rhône/Gard

Thématique(s) : observations informelles et notes de terrain sur la kétamine, discours sur le GHB.

Région Rhône-Alpes/Var

Thématique(s) : cocaïne pure, observation en free party.

Région Languedoc-Roussillon

Thématique(s) : bad trip sous speed, DOB.

ANNEXES

LEXIQUE ET PRÉCISIONS

LEXIQUE INDIGÈNE

Le lexique présenté ici n'est pas exhaustif et explicite des termes d'argots issus des différentes cultures d'appartenance des personnes interrogées (cultures musicales, psychoactives, régionales...).

La polysémie et l'ambivalence de nombreux mots ou expressions sont frappantes.

Certains termes ont déjà une histoire. Intégrés au langage courant, leur sens s'est étendu à de nouvelles situations¹⁹⁹, quelquefois ils sont employés dans des formes grammaticales qu'on ne leur connaissait pas à l'origine²⁰⁰.

L'évolution rapide de cette langue orale, qui s'adapte aux métamorphoses culturelles, fait aussi que certains mots utilisés au tout début du mouvement techno²⁰¹ (bien souvent repris par les médias et les publicitaires) ne sont plus d'actualité parmi les participants. Parce qu'ils deviennent « galvaudés » et/ou ne correspondent plus à une réalité ressentie, ils sont en quelque sorte naturellement écartés du « langage identitaire » et d'autres mots sont inventés.

Bad trip :

1. Malaise psychologique vécu sous l'influence d'un ou de plusieurs produits, « *se faire un bad* ».
2. Malaise physique en lien avec l'absorption d'un ou de plusieurs produits.
3. Langage courant : « *bad triper* », passer un mauvais moment, vivre une mésaventure, ne pas aimer quelque chose, « ça me fait bad triper ».

Bang : pipe à eau fabriquée artisanalement pour fumer du cannabis, de la marijuana.

199. Le mot « défonce » par exemple, qui signifiait à l'origine « l'usage de drogues », peut aujourd'hui désigner un produit particulier.

200. Le nom « bad trip » a donné naissance au verbe « bad triper ».

201. Comme « happy », « rave », « gober » par exemple.

Biz, faire un ou du biz : business/affaires/faire des affaires. Le biz désigne une ou plusieurs activités commerciales illégales.

Bogues : capsules de pavot. (définition Petit Robert : enveloppe piquante de la châtaigne).

Boost :

« speed », énergie. Désigne parfois une « potion » contenant alcool et LSD.

Brasser :

1. Fréquenter beaucoup de monde.
2. « *Un lieu où ça brasse* », un lieu animé, dynamique, où l'on croise beaucoup de monde.
3. Trafiquer des produits illicites/faire du « biz ».
4. « *Un milieu où ça brasse* », un milieu où les produits circulent.

Carotte : arnaque (dans le contexte de l'achat de produits psychotropes).

1. « *Se faire carotter* », payer un produit plus cher que sa valeur, se faire refiler un mauvais produit.
2. Par extension, la « *carotte* » peut désigner l'objet de l'arnaque, le « *sale produit* », la « *daube* ».

Cash :

1. Sens initial de l'argot français : argent liquide.
2. « *Cash* », « *direct* », « *je lui ai dit ses quatre vérités cash tu vois* », sans détours.

Choper, pécho :

1. Synonyme de « *toucher* », chercher, acheter un/des produits, « *je vais pécho ce soir* ».
2. « *Se faire choper/pécho* » : se faire prendre, synonyme de « *se faire griller* ».

Clean, être clean :

1. Ne pas avoir pris de produit.
2. Être dans une phase où l'on ne consomme pas de produit.
3. Être vestimentairement « *propre sur soi* », habillé de façon à pouvoir passer inaperçu en société, sans se faire remarquer, ne pas porter les attributs liés au groupe culturel auquel on appartient. Peut désigner aussi un groupe culturel particulier qui se distingue par une apparence élégante et sophistiquée.

Coma, comater, (se) faire un coma : proche de « *scotcher* ».

1. Se mouvoir au ralenti ou être dans l'incapacité de bouger.
2. Mal gérer ou ne pas supporter un produit.

Coupe, couper : « *une coupe* », « *couper un produit* », ajouter une substance, psychoactive ou non, mais différente de celle que l'on prétend vendre, en vue d'augmenter la marge des bénéfices réalisés lors de la vente.

Daube (une) : proche de « *carotte* », mauvais produit ou produit sans propriétés psychotropes, « *arnaque* » que l'on s'est fait « *refiler* ».

Déchirer : synonyme de « *péter* », superlatif

1. « *Ça déchire* », c'est génial.
2. « *Être déchiré* », « *fracassé* », « *défoncé* », « *à l'ouest* ».
3. Douleur ambivalente (plaisir qui fait mal), « *la fumée de ce joint m'a déchiré la gorge* », « *la puissance de ce son m'a déchiré les oreilles* ».

Défonce, foncé :

1. Les produits en général, le fait d'en user, « *la défonce* », « *une bonne/mauvaise défonce/foncé* ».
2. Les effets des produits, « *quelle défonce!* », « *être foncé* ».
3. « *Une défonce* » peut aussi désigner un produit en particulier, lorsqu'il est utilisé avec un qualificatif, « *bon* » ou « *mauvais* », « *une bonne foncé* » est un « *bon produit* ».

Délirer :

Connotation positive :

1. « *Bien délirer* », « *se taper un bon délire* », s'amuser, prendre du bon temps.
2. « *Ça m'a fait délirer* » (« *c'est délirant* »), être étonné, surpris, émerveillé.
3. « *Se faire un délire* » : se lancer dans un projet qu'on aime, s'autoriser à réaliser quelque chose.

Connotation négative (humoristique ou non) :

1. « *Tu délires!* », dire ou faire n'importe quoi.
2. « *Se faire un (mauvais) délire* » : se raconter des histoires, se faire peur, rejoint le « *bad trip* ».

Descente :

1. Lors d'une prise de produit, phase pendant laquelle les effets s'estompent puis disparaissent.
2. Par extension dans le langage courant, être abattu après une expérience décevante.

Douille : foyer utilisé sur différents types de pipe, qui sert à déposer la substance destinée à être inhalée par la bouche. « *Prendre/taper ou se faire une douille* » signifie « *tiré un bang* ».

Encaisser :

1. « *Encaisser une descente* », supporter « *bravement* » les effets négatifs ressentis lors de la descente.
2. Supporter sans faillir une prise de produits forts ou en grande quantité, « *il encaisse bien* ». Ce terme est aussi fréquemment utilisé pour l'alcool.

Engrener, se laisser engrener (d'engrenage) : entraîner quelqu'un à faire quelque chose de non programmé et/ou de potentiellement mauvais pour lui à court, moyen ou long terme.

Être speed :

1. Être très éveillé, très actif.
2. Dans un sens péjoratif, être excité, nerveux, irritable, avoir des réactions trop rapides, irréflechies, démesurées, « *partir au quart de tour* ».
3. Le « *speed* » désigne aussi les amphétamines sous forme de poudre ou encore de comprimés.

Être à fond, à donf : marque l'excès.

1. Être concentré sur quelque chose, être totalement absorbé par quelque chose, « *je suis à donf sur ce boulot* ».
2. Aller au bout de quelque chose ou aller au bout des choses dans sa vie en général, se dit d'une personne téméraire « *elle est à fond* ».
3. Être plein d'énergie, d'enthousiasme pour quelque chose, « *il est à donf dans la techno* ».
4. Être sous l'effet d'une substance psychotrope, ressentir pleinement les effets (désigne souvent la montée ou le moment du plateau), « *il était à donf de speed* ».
5. Être dans une période de consommation intensive d'un ou de plusieurs produits, « *à cette époque j'étais à donf de trip* » ou « *j'étais à donf* ».

G, meuge : gramme.

Gérer, maîtriser :

1. L'usage d'un produit : rester maître de soi quand on est sous l'effet d'un produit.
2. L'usage de produits en général : ne pas abuser des produits.
3. Langage courant : maîtriser une situation, être performant, sûr de soi dans une activité.

Griller :

1. « *Se faire griller* » : être démasqué, vu, se faire prendre (par la police, par des collègues de travail, par des parents...).
2. « *Se griller* » : se trahir soi-même, se faire prendre par inattention, par défaillance, « *bêtement* » ; gaffer ou se faire prendre volontairement.

Keupon : verlan de punk.

Kiffer (vient du kiff marocain, terme très largement utilisé) : éprouver du plaisir, « *prendre son pied* ». « *Bad kiffer* » : proche de « *bad triper* » (plus atténué).

Manger : ingérer un produit. Souvent préféré au terme « *gober* » (en quelque sorte périmé).

Marquer : porter les stigmates physiques de l'usage, « *il marque vachement* ».

Montée : lors d'une prise de produit, phase pendant laquelle les effets psycho-actifs commencent à se faire sentir de manière croissante.

Larve, larver, être une larve, devenir une larve (péjoratif ou humoristique) : proche de « *comater* », « *scotcher* » ; peut faire référence à un moment précis ou à un état à long terme.

Charcler : pourfendre, abattre, mettre en bouillie, se moquer.

Paille : paille en plastique détournée de son usage ou n'importe quel tube très fin bricolé pour l'inhalation d'une poudre.

Paquet, képa, poche, pochon : carré de papier dans lequel on transporte une poudre, généralement employé pour l'héroïne, la cocaïne ou le speed ; ou encore rond de sac plastique refermé au briquet.

Partir en live, en vrille (par extension vriller) : faire du « *direct* », jouer « *sans filet* », se laisser aller, prendre des risques, connotation positive ou péjorative.

1. Se laisser aller dans le son ou dans son comportement, se défouler, « *se lâcher* ».
2. Se dit d'une histoire qui tourne mal (inclut souvent des violences) ; « *la fête est partie en live quand les keufs sont arrivés* ».
3. Expérience avec un produit qui tourne mal, « *je suis parti en live* », « *ça m'a fait partir en live* ».

Perché, chéper :

1. Être clairement sous l'influence d'un ou de plusieurs produit(s).
2. Ne pas maîtriser son état modifié de conscience (bonne ou mauvaise expérience)
3. « *Rester perché/cheper* » : être « *monté* » sous l'effet d'un produit et jamais redescendu, lorsqu'un état de conscience modifié devient permanent.

Péter : synonyme de « *déchirer* », superlatif.

1. Un son qui « *pète* », qui « *envoie* », un son « *puissant* » est un bon son.
3. Un produit qui « *pète* », qui « *explose* », est un produit fort, généralement de bonne qualité et éventuellement difficile à gérer.

Péter un ou des plomb(s), un ou des câble(s): proche de « *délirer* » mais plus fort. Cette expression a également une signification ambivalente mais est plus souvent utilisée pour sa connotation négative.

Plan, avoir un plan: fréquemment utilisé avec les adjectifs « *bon* » ou « *mauvais* ».

1. Avoir un contact pour se procurer un ou des produits, « *avoir un plan* ».
2. Se procurer un ou des produits, être sur le point de se les procurer, « *faire un plan* », « *être sur un plan* ».
3. Par extension dans le langage courant: « *avoir un plan* » pour faire quelque chose, trouver du travail, un logement...
4. Peut aussi signifier « *faire un sale coup à quelqu'un* », « *je ne lui parle plus depuis qu'il m'a fait un plan (d'enculé)* ».

Plateau: lors d'une prise, phase pendant laquelle le produit est au maximum de ses effets.

Prod (un ou des): abréviation de produit psychoactif illicite.

Se fixer, se taper, se filer, s'envoyer le produit: s'injecter un produit.

Se la jouer, se la péter, se la raconter, se la taper: être prétentieux, se raconter ou raconter aux autres des histoires, exagérer, se vanter, « *il s'la péta grave lui* ».

Scotcher:

1. Se laisser aller d'épuisement, s'abrutir, « *scotcher devant la télé* », ne rien faire, ne penser à rien, se reposer, proche de « *comater* », « *bloquer* ».
2. Focaliser sur un objet, une idée, de manière agréable ou désagréable, « *je scotche* », « *ça m'a scotché* ».
3. « Être scotché », « *rester scotché* »: « *faire un blocage* » psychologique, plus ou moins grave (nécessitant parfois des séjours en hôpitaux psychiatriques), temporaire ou non, suite à une prise de produits; proche de « *perché* ».

Taf (un), tafer: travail, travailler.

Taper: absorber un produit par voie nasale pendant une période donnée; généralement « *taper de la cocaïne, de l'héroïne* ».

Taz, xeu, tata: ecstasy.

Tchatcher, avoir la tchatche: parler, discuter, capacité de parler de tout et de rien de manière continue.

Tekos: teknival.

Teuf:

1. Les événements festifs en général.
2. Les fêtes techno en particulier; dans certains groupes, les free party en particulier.

Teufeur: participant régulier des fêtes techno.

Teurk (être en): manque physique ou psychologique.

Tilter: comprendre, réaliser, « *capter* ».

Toucher: s'être procuré un produit, être sur le point de se le procurer, appelle parfois des indications sur le prix et/ou sur la quantité, « *je le touche à 15 le g* ».

Tourner:

1. Faire usage d'un ou de plusieurs produits, terme appelant des précisions sur les modes d'usage: « *tourner sur un paquet* », seul ou à plusieurs, pendant x temps.
2. Un « *produit qui tourne* » est un produit disponible.

Trait, ratasse, ligne, rail²⁰²: ligne de poudre que l'on prépare avant de l'inhaler par le nez avec une paille. « *Tirer un rail/un trait/une ligne* », « *taper un rail/un trait/une ligne* », « *se faire un trait/un rail/une ligne* ».

Trip:

1. LSD déposé sur un buvard, verlan: « *petri* ».
2. Voyage effectué après absorption du buvard en question.
3. Par extension: « *triper* », « *bien/mal triper* », synonyme de « *bien/mal délirer* ».

Vice:

1. « *Avoir le vice* », ne pas gérer sa consommation compulsive.
2. Attitude immorale d'une personne, qui consiste par exemple, à « *faire des sales coups à ses potes* »; plus restrictif, attitude immorale d'une personne, sous l'influence de l'héroïne ou d'autres produits.

Zarbi: verlan de bizarre (zarb'= verlan tronqué de bizarre).

LEXIQUE ETHNOSOCIOLOGIQUE

Consommation régulière: répétée à intervalles réguliers, s'oppose à épisodique.

Consommation épisodique, sporadique: non régulière, par épisodes plus ou moins longs.

Consommation occasionnelle: au gré des occasions qui se présentent ou sont créées par l'utilisateur. Le terme « occasionnel » implique une fréquence de prise plus régulière qu'une consommation « épisodique ».

202. Un vocabulaire très précis et en constante évolution (le « trait » semble en ce moment à la mode) sert à désigner cette fameuse ligne de poudre. Les petits traits sont désignés par les mots « pointe » et « trace », les gros traits par les mots « poutre » ou « poutrasse ».

Consommation opportuniste : l'usager profite des occasions qui se présentent, sans les provoquer.

Période : laps de temps allant d'une dizaine de jours à plusieurs années.

Épisode : séquence de consommation qui peut s'étaler sur quelques heures ou plusieurs jours et comprend une ou plusieurs prises de psychoactifs.

Abus :

La conception de l'abus diffère selon l'expérience du sujet par rapport aux drogues. L'abus est tour à tour entendu comme un épisode de consommation exceptionnel mais « orgiaque » ou comme une phase de consommation intensive (quotidienne) plus ou moins longue.

Ce terme fait en tout cas référence à une consommation devenue problématique pour l'usager (quand elle est mal gérée, non maîtrisée, quand elle crée des problèmes avec l'entourage affectif, professionnel...).

Drogues récréatives : utilisées de manière récréative par l'usager (subjectif). Certaines drogues se prêtent plus que d'autres à un usage récréatif (celles qui comportent peu de risque d'accoutumance ou de dépendance par exemple, celles qui sont adaptées au contexte festif comme les stimulants). Certaines drogues sont utilisées en contexte festif sans pour autant correspondre à un usage « récréatif », qui implique l'idée de convivialité, de communication avec les autres, de jeu.

Anciens usages : attitudes de consommation référencées, décrites et débattues dans la littérature scientifique.

Nouveaux usages : attitudes de consommation qui n'ont pas encore fait l'objet d'investigation scientifique approfondie, dont on pense qu'elles sont récentes et « émergentes ».

BIBLIOGRAPHIE

- ADLER (P.), *Wheeling and Dealing: an Ethnography of Upper Level Drug Dealing and Smuggling Communities*, New York, Columbia University Press, 1985.
- AGUÉEV (M.), *Roman avec cocaïne*, éd. 10/18, domaine étranger, 1998.
- ATKINSON (P.), *The ethnographic imagination*, Londres, Routledge, 1990.
- BECKER (H-S.), *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985.
- BEY (H.), *A ruota libera*, Castelvecchi, Roma, 1996.
- CABALLERO (F.), DUFOIX (G.), EPELBOIN (A.), EPHRAIM (A.), KIERZECK (B.), MAGOUDI (A.), MELMAN (C.), MEMMI (A.), SALVAIN (P.), SOLAL (J-F.), *Toxicomanies et recherche du temps perdu*, Actes du colloque, Centre Saint-Germain-des-Prés, mars 1990.
- CAILLOIS (R.), *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958.
- COLOMBE (G.), *Étude sur la coca et les sels de cocaïne*, thèse de doctorat en médecine, faculté de médecine de Paris, 1985.
- DIGNEFFE (F.), *Éthique et délinquance : la délinquance comme gestion de sa vie*, éd. Médecine et Hygiène, Méridiens-Klincksieck, 1989.
- DOISE (W.), PALMONARI (A.), (sous la direction de), *L'étude des représentations sociales*, Delachaux et Niestlé, 1996.
- DOMIC (Z.), *L'état cocaïne : science et politique*, Paris, PUF, 1992.
- EHRENBERG (A.), *L'individu incertain*, Calmann-Levy, essai société, 1995.
- EHRENBERG (A.), *La fatigue d'être soi*, éd. Odile Jacob, 1998.
- Esprit, « *Le risque* », n° 1, 1965.
- FISCHLER (C.), *L'Homnivore*, éd. Odile Jacob, 1990.
- FONTAINE (A.), BASTIANELLI (M.), « L'ecstasy au rapport », in *Swaps*, revue de santé, réduction des risques et usages de drogues éditée par l'association PISTES., n° 7, avril-mai 1998.
- FONTAINE (A.), FONTANA (C.), *Raver*, Anthropos, collection poche ethno-sociologie, 1996.
- GAY (G.), *Cocaïne : Le produit et ses effets, Psychotropes*, vol. 1, (3), 1983, 9-22.
- FITZGERALD (J-L.), HAMILTON (M.), « Confidentiality, Disseminated Regulation and Ethico-legal Liabilities in Research with Hidden Populations of Illicit Drug Users », in *Addiction*, 1997, 92 (9) p 1099-1107.

- FOUCAULT (M.), *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Gallimard, 1994.
- GAILLOT (M.), *Sens multiple. La techno, un laboratoire artistique du présent*, éd. Dis Voir, 1998.
- GRYNSZPAN (E.), *Bruyante techno, réflexion sur le son de la free party*, éd. Mélanie, collection Musique et Société, 1999.
- HAGÈGE (C.), *L'homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, 1985.
- HAUDRICOURT (A.-G.) et HEDIN (L.), *L'homme et les plantes cultivées*, Métailié, 1987.
- INABA (C.S.) et COHEN (W.E.) (1993), *Excitants, calmants, hallucinogènes. Effets physiques et mentaux des drogues et autres produits actifs sur le psychisme*, Piccin, Italie, 1997.
- LABORIT (H.) (1976), *Éloge de la fuite*, éditions Gallimard, collection Folio Essais, 1998.
- LAHLOU (S.), *Ce que manger veut dire*, thèse de 3^e cycle, EHESS, Paris, 1995.
- LAPLANTINE (F.), *L'anthropologie*, Seghers, 1987.
- LE BRETON (D.) (1991), *Passions du risque*, Métailié, Paris, 2000.
- LE BRETON (D.), *La sociologie du risque*, PUF, Que sais-je, 1995.
- LEMERT (E.), *Human Deviance, Social Problems and Social Control*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1967.
- LEROI-GOURHAN (A.) (1945), *Milieu et techniques*, Albin Michel, 1973.
- LÉVI-STRAUSS (C.), *Le totémisme aujourd'hui*, PUF, 1962.
- MACQUET (C.), *Toxicomanies, aliénation ou mode de vie : petit guide sociologique et critique d'une représentation*, l'Harmattan, 1994.
- MAUSS (M.) (1947), *Manuel d'ethnographie*, Payot, 1989.
- MICHAUX (H.) (1966), *L'espace du dedans (1927-1959)*, NRF, Poésies Gallimard, 1999.
- MICHAUX (H.) (1967), *Connaissance par les gouffres*, NRF, Poésies Gallimard, 1988.
- MIGNON (P.), « Les nouvelles drogues psychédéliques ou le bonheur chimique », in *La France dopée*, Esprit, juillet-août 1989.
- MILNER (M.), *L'imaginaire des drogues, De Thomas de Quincey à Henry Michaux*, Gallimard, 2000.
- MOSCOVISCI (S.), *L'âge des foules*, Fayard, 1981.
- NICHOLSON (T.), WHITE (J.) et DUNCAN (D.), *Drugnet : a Pilot Study of Adult Recreational Drug Use via the WWW*, Substance Abuse, vol. 19, n° 3, 1998.
- OGIEN (A.) et MIGNON (P.) (sous la direction de), *La demande sociale de drogues*, DGLDT, la Documentation française, 1994.
- ONFRAY (M.), *La raison gourmande*, Grasset, 1995.
- PARKER (H.) (dir), ALDRIDGE (J.), MEASHAM (F.), *Illegal Leisure : The Normalization of Recreational Drug Use*, Routledge, 1998.
- PERRIN (M.), *Point de vue anthropologique sur les drogues toxicomanogènes*, in Entretiens de Rueil, Pergamon Press France, 1981.
- PERRIN (M.), « Chez les Indiens la drogue structure, chez nous elle détruit... », in *Le temps stratégique* n°12, printemps 1985.
- PERRIN (M.), « La drogue : véhicule, signe et catalyseur. Le regard éloigné de l'ethnologue », in *L'esprit des drogues*, Autrement n°106, avril 1989.
- PINELL (P.) et ZAFIROPOULOS (M.), *Drogues, déclassements et stratégies de disqualification*, in Actes de la Recherche en Sciences sociales, n°42, avril 1982.
- QUEUDRUS (S.), *Un maquis techno. Mode d'engagement et pratiques sociales dans la free party*, éditions Mélanie Sèteun et Irma, Paris, 2000.
- REDHEAD (S.), *Ecstasy : entreprise de plaisir et panique morale en Angleterre*, éd. Descartes (Le Monde), 1992.
- RIGONI (B.), *Amphétaminomanie, psychose et création littéraire*, thèse de doctorat en médecine, Paris 7 - Denis Diderot, 1995.
- ROBERT (P.), *Normes et déviations en Europe : un débat Est-Ouest*, L'Harmattan, 1994.
- ROQUES (B.), *La dangerosité des drogues*, Odile Jacob, 1999.
- SCHUTZ (A.), *Le chercheur et le quotidien*, Méridiens, Paris, 1987.
- SENON (J.-L.), DENIS (R.), *Dictionnaire des Drogues, des toxicomanies et des dépendances*, Larousse-Bordas, Coll. « Les référents », 1999.
- SOLAL (J.-F.), « Les médicaments psychotropes, une dépendance confortable », in Ehrenberg A., *Individus sous influence. Drogues, alcools, médicaments psychotropes*. éd Esprit, Paris, 1991
- SZASZ (T.-S.), *La persécution rituelle des drogués, boucs émissaires de notre temps : le contrôle d'État de la pharmacopée*, éd du Lézard, 1994.
- TURSZ (A.), SOULEYRAND (Y.), SALMI (R.), *Adolescence et risque*, Paris, Syros, 1993.
- VALLETTE-VIALARD (C.), *L'usage récréatif des drogues, maîtrise de sociologie*, sous la direction de Xiberras M., Université Paul Valéry, Montpellier III, 1997.
- VISCHI (R.), « Positionnement musical et attitude politique : convergences et divergences tekno/rap », in *Sociétés* (n°65 1999/3), De Boeck Université, octobre 1999.

- WEIL (A.), ROSEN (W.), *Du chocolat à la morphine*, éd du Léopard, Dagorno, 1994.
- WRIGHT (M-A.), « *Freedom To Party* » : an Investigation into the British Dance/Rave Scene and the Implications of the Criminal Justice and Public Order Act, in Yearbook for Ethnomedicine and the Study of Consciousness, Issue 3, 1994.
- WUNENBURGER (J-J.), *La fête, le jeu et le sacré*, éd universitaires, Paris, 1977.

Rapports:

- Usages de drogues de synthèse (ecstasy, LSD, dance pills, amphétamines...)*, rapport de recherche-action, Médecins du monde, dir. Sueur (C.), 1999.
- Rapport TREND (Tendances Récentes et Nouvelles Drogues)*, OFDT, mars 2000.
- Drogues et Toxicomanies, indicateurs et tendances*, OFDT, édition 1999.
- INGOLD (R.), *Ecsta, Trip, Coke, et speed, approche ethnographique de la consommation d'Ecstasy et de ses dérivés, les Méthylènedioxyamphétamines, ainsi que des autres drogues licites et illicites associées*, IREP, 1999.
- INGOLD (R.), TOUSSIRT (M.), *Approche ethnographique de la consommation de cocaïne à Paris*, IREP, 1992.
- IREFREA & European Commission, *Characteristics and Social Representation of Ecstasy in Europe*, Espagne, 1998.
- ROQUES (B.), *La dangerosité des drogues : rapport au secrétariat d'État à la Santé*, Odile jacob/la documentation française, 1999.
- BECK (F.), PERETTI-WATEL (P.), *Enquête sur les représentations, opinions et perceptions relatives aux psychotropes*, OFDT, avril 2000.
- PARQUET (P-J.), *Pour une politique de prévention en matière de comportements de consommation de substances psychoactives*, éd CFES, 1997.
- DOMIC (Z.), GUETTA (S.), LECLERC (M.), OPPENHEIM-GLUCKMAN (H.), PRADO DE OLIVEIRA (E.), SUEUR (C.), VALLEUR (M.), *Toxicomanie et mort*, GRECO (Groupe de recherche : , 1994.
- Veille internet sur les substances psychoactives dans le cadre du projet TREND*, OFDT, mars 2000.